



ANNE-MARIE COUTURIER

**Dans le regard
de FLAVIE
PLOURDE**

David
ROMAN



DANS LE REGARD DE FLAVIE PLOURDE

DE LA MÊME AUTEURE

L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France, Ottawa, Éditions David, 2008.

Prix France-Acadie 2009.

Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak, Ottawa, Éditions David, 2012.

Anne-Marie Couturier

Dans le regard
de Flavie Plourde

ROMAN

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Couturier, Anne-Marie, 1940-

Dans le regard de Flavie Plourde / Anne-Marie Couturier.

(Voix narratives)

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-89597-591-5 (couverture souple). — ISBN 978-2-89597-618-9 (PDF). —

ISBN 978-2-89597-619-6 (EPUB)

I. Titre. II. Collection : Voix narratives

PS8605.O9219D36 2017 C843'.6 C2017-901048-4

C2017-901049-2

Les Éditions David remercient le Conseil des arts du Canada, le Bureau des arts francophones du Conseil des arts de l'Ontario, la Ville d'Ottawa et le gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario



Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 1^{er} trimestre 2017

*À mes sœurs et à mes frères :
Laurette, Gilberte, tristement
disparue le 14 février 2015,
Jeannine, Guildo et Rosaire.*

À la mémoire de ma mère, Félicité Plourde.

REMERCIEMENTS

Pour leurs savantes annotations et leurs judicieux conseils, je désire exprimer ma gratitude à Guy Bouchard, Micheline Bourgault, Laurette Couturier-Ouellette, Amédée LeBlanc, André Lemieux et Jacques Marier.

CHAPITRE 1

Au fil de la jeunesse

F LAVIE PLOURDE crut la victoire acquise. Ce qu'elle aimait ces courses sur le terrain de l'église, les dimanches après-midi ! Compétitions grisantes, chiens nerveux, traîneaux fartés, soleil miroitant sur la neige alors qu'elle fantasmait autour du vainqueur. La présence de Benjamin, avec son attelage du tonnerre, faisait toujours monter les paris. L'enjeu augmentait au rythme des visages empourprés par l'attente. M. le curé, réprouvant ces gageures pas trop catholiques, s'était esquivé le temps de cette agitation. Il rejoignait un groupe de jeunots près du ruisseau blanc. Au loin, on l'apercevait qui gesticulait au milieu des enfants glissant avec un carton sur les pentes gelées.

Le fils Boisvert n'avait pas perdu de temps et, comme toujours, il s'alignait le premier pour mieux embrasser du regard Flavie.

M. le curé revint donner le signal du départ. Il leva le bras.

— À mon commandement... partez !

Les attelages de chiens bondirent, les traîneaux lévitèrent. Flavie, qui n'avait d'yeux que pour Benjamin, se

délectait déjà de son triomphe. Avec Ozielle et Célanie, les trois amies ricanaient, des pieds, elles battaient le froid, en applaudissant le jeune homme qui n'avait jamais connu la défaite.

L'intense Ozielle, surnommée Zielle, cogna du coude sa voisine. Flavie frissonna.

« Elle ! »

La fille du *bootlegger* s'insinuait à travers la foule en direction du vainqueur.

Une épine dans le pied, cette Rose Toussaint.

« Un pareil nom pour une pareille peste. »

Que pouvait-il y avoir de plus discordant que de s'appeler Toussaint et être la fille d'un *bootlegger* ! Vraiment, ça dépassait les bornes. Bien que sa nature l'obligeât à garder le nez en l'air, Flavie dégringolait de son piédestal. Tout en elle dégringolait. Une chose après l'autre, un travail à la chaîne. L'estomac dans les talons, elle tenta de se remonter le moral. « La pouffiasse, va ! » Aucun deux novembre n'amènerait jamais une Flavie Plourde à venir prier pour le repos de l'âme d'une Rose Toussaint. Jamais au grand jamais. « Qu'elle aille brûler en enfer, c'est juste ce qu'elle mérite. »

Flavie bredouilla, la mine basse :

— Faut que je rentre, ma mère m'attend pour brasser le souper.

L'inséparable trio prit silencieusement la charrette du retour.

Tôt le lendemain, maman Délima, en mettant le bout du nez dans la cuisine glaciale, interrogea son mari.

— Flavie est déjà partie à l'étable ?

— Pas descendue.

— Misère ! Encore une journée qui va prendre du retard ! Éveline, va réveiller ta sœur.

Tout heureuse d'aller sauter dans le lit avec son aînée, la coquine grimpa, un à un, les degrés à pic. La cadette tenait de son père Michel, dont la gaminerie autrefois avait été responsable du fracas des coffres gigognes de la lignée des Plourde rapportés précieusement de Kamouraska par Marie-Louise Plourde, elle-même petite-fille du grand René, le pionnier, et mère des fondateurs du Madawaska, Pierre Dupérré et Pierre Lizotte.

Sur la marche du haut, la petite s'arrêta net. Quelque chose n'allait pas à l'étage.

On avait toujours dit d'Éveline, septième fille d'affiliée chez Michel et Délima Plourde, qu'elle avait un don, qui n'avait ni queue ni tête : elle communiquait avec les pierres. Quand on la voyait, on ne pouvait s'empêcher de le remarquer.

— Regarde-la donc, Zielle. Ça lui donne quoi de parler aux roches, toujours. Comme si des roches, ça comprenait le monde maintenant. C'est à se demander si elle a toute sa tête. Elle doit se prendre pour Écoline du rang d'en bas. Écoline la tante qui croit qu'elle peut suspendre la pluie de ses grandes mains ouvertes au-dessus de sa tête. Paraîtrait que c'est déjà arrivé.

— Est si minuscule. Presquement un caillou de plus sur le tas. Encore que ça force pour en lever un.

Faisant fi de son inquiétude, Éveline traversa à quatre pattes sous la lourde tenture de velours vert qui fermait la chambre. Elle se remit debout et avança sur la pointe des pieds pour chatouiller sa sœur sous le menton. Elle trouva Flavie, inerte, la bouche grande ouverte !

— Maman, maman ! Flavie est tombée sur le poêle.

— Arrête donc de faire des histoires, Éveline, fulmina sa mère. Je sais pas ce que je vais faire avec elle, lança-t-elle

à son mari. Elle passe son temps à inventer n'importe quoi. Une vraie petite sorcière!

— Vite maman, elle va prendre en feu. Est toute rouge.

— Arrête de crier pour rien, Éveline, tu vas retourner te coucher sans déjeuner, si tu continues avec tes dires. Tu vas voir que ça remplit pas fort, des paroles en l'air.

— Voyons Délima, parle pas à la petite comme ça. Elle le fait pas exprès.

— Toi, fatigue-moi pas à matin. Je lui dirai bien ce que je voudrai à la petite. Si tu étais davantage là aussi, tu verrais bien.

Délima se raidit le chignon, étonnée de ce qui se passait en elle ce matin-là. Ce n'était pourtant pas ce temps du mois...

— Maman!

Vlan! La petite, qui tombait d'un mal, se mit à battre des pieds par terre.

La mère se pressa dans l'escalier, dont les marches craquèrent sous sa lourdeur. Sur la dernière, Délima figea également. Elle chercha son vent et, malgré ses sueurs, elle eut froid dans le dos. Elle se dépêcha de traverser l'entre-deux qui gémit sous ses pas. Elle poussa le rideau et remit vertement sur ses deux pieds sa dernière qui cessa immédiatement le petit jeu dont elle se servait pour attirer l'attention. Dans la pénombre, elle vint déposer la main sur les pieds de sa fille.

— Lève-toi, ma grande.

Au même moment, elle n'aperçut qu'un trou rouge sur l'oreiller, une bouche grande ouverte. Un orifice cramoisi. Un gouffre!

— Michel!

«Kalu!» résonna de la cuisine. Tisonnier en main, le père dut replacer la grosse bûche de travers dans le poêle

avant d'enjamber, quatre à quatre, les marches. Les enfants se ruèrent à sa suite. La cage d'escalier trembla. Maxime, Ubald, Nélida, Rosalie, Irma, Colette et Sophie, horrifiés, se statuaient contre le mur de la penderie de la pièce exiguë. Thérèse, avec Éveline dans ses bras, complétait le rang vis-à-vis l'ouverture de la porte. Le père, à la tête du lit, tomba à la renverse devant le spectre. Du four de la bouche débordait une langue de feu ! Rouge framboise, raboteuse, telle qu'il n'en avait jamais vu. De chaque côté du nez, deux tas de braises transperçaient le masque farineux de sa fille. Le père mit la main sur son front.

— Bouillante !

— Pas la fièvre écarlate ! explosa la mère, tardant à revenir de son obstination à ne pas y croire. Pas ma Flavie. Oh ! Bonne mère des cieux, gardez-la en vie. Protégez mes enfants.

— Amen, répondit machinalement la petite assemblée.

On avait rapporté quelques cas de scarlatine dans les environs. Les mères en avaient discuté entre elles. La mère de Flavie savait que la contagion se faisait quelques jours avant l'apparition des symptômes. La plupart de ses enfants, sous la barre des quinze ans, faisaient des cibles parfaites pour cette maladie. Avaient-ils été infectés comme leur sœur ? Elle les imaginait couchés par terre les uns à côté des autres, les joues rouges de fièvre et la bouche grande ouverte avec, au double de son volume, une épouvantable langue qui leur obstruait la gorge.

— Vite, le petit miroir !

Irma dévala l'escalier.

Délina tint le miroir tout près de la bouche de sa fille. Même si Flavie n'eut conscience de rien, un peu de buée suinta sur la glace. Sa fille ne venait pas de mourir. Délina

se signa de reconnaissance. Michel et les enfants imitèrent son geste.

— Faut faire de l'air. Les filles, amenez les petits en bas et commencez le déjeuner.

— Maxime et Ubald, allez chercher de la neige.

On devait faire baisser cette fièvre coûte que coûte, sinon Flavie risquait de perdre ses longs cheveux noirs, ou pire, de se retrouver à demi paralysée à cause de rhumatismes inflammatoires.

On ferait des paquets de neige dans les piqués de la maison. Ses sœurs, se relayant jour et nuit, les lui tiendraient sur la tête. Il faudrait les renouveler aux vingt minutes, dès que la bourrure d'ouate aurait absorbé l'eau.

Délima et Michel, ralliés par la force des choses, savaient qu'une fille chauve ne se trouve pas de mari. Stérile, elle avait encore moins de chance. Pourquoi leur Flavie, leur aînée? Si capable, par ailleurs.

En après-midi, la nouvelle avait fait le tour du village. On apprit, de surcroît, que la fille du *bootlegger* avait développé les mêmes symptômes. Que présageaient ces courses en traîneau à chiens? Leur champion portait-il malheur?

« C'est de jalousie qu'elles sont malades, pas de scarlatine », se gaussaient des mâles réunis.

Le mercredi suivant, quelques mères venues tricoter autour de la lampe à huile du père Boisvert commentaient les événements :

— C'est vrai que l'Église a jamais aimé les parieurs.

— Il en reste moins pour manger après qu'on a gagé.

Le maître de maison, près de son crachoir, faisait mine de contempler la fumée s'évaporant hors de sa pipe pour dissimuler son excitation devant ces gageures qui mettaient du piquant dans la vie paroissiale.

— M. le curé va sûrement nous ramener les paris à la scarlatine, dimanche prochain.

— Sans trop le montrer, il aime ça les courses, lui aussi.

Avec la maladie de l'aînée de leurs filles, l'organisation de la ferme à Michel changea boutte pour boutte. La mère se multiplia par deux, et tout le monde mit également les bouchées doubles.

— Pas possible que Flavie en faisait autant, confia Délima à son mari. Peut-être que je lui en demande trop.

La mère s'était laissée choir d'épuisement sur son côté de la paillasse. Elle avait placé une main sur celle de son mari et l'autre sur son ventre rebondi où se développait son onzième enfant. Le tout petit lui signala sa présence.

— Personne pour ensacher les grains non plus, ronchonna le père. Était meilleure que Maxime et Ubald dans la batterie. Avec elle, on perdait rien de la balle.

— Arrêtons ça. On parle comme si elle était déjà plus là.

Michel lui tapota la main pour mieux s'attarder sur lui-même. Il se viderait le cœur sur ce qui n'allait plus dans sa vie de cultivateur sans sa grande à ses côtés.

— Même ses sœurs abusent d'elle. Il y en a toujours une à papoter avec le premier qui passe dans le chemin, au lieu de travailler.

Le père se promit de faire plus attention à son aînée dans l'avenir.

Les semaines suivantes virent une Flavie désœuvrée comme jamais entrer en profonde réflexion. Une maladie, une occasion d'expiation ses péchés, avait déjà laissé entendre le prédicateur ambulant.

La jeune fille se mit à prier. Elle pria à toute heure du jour. Pour obtenir le pardon de ses fautes, elle avait mis au point une sorte de mandala verbal, appelé « bouquet spirituel » par les religieuses enseignantes, et dont elle avait eu vent. Il s'agissait de rendre gloire à Dieu en faisant monter des louanges vers Lui à travers ses saints et de noter le nombre de ses invocations.

Rendre grâce à Dieu, c'était bien, mais il y avait plus urgent dans le cœur de la jeune fille. Garder son abondante chevelure sur sa tête passait au premier plan de ses préoccupations. Elle monnaierait donc sa tignasse contre tous les orémus possibles. Elle en soudoierait les saints, s'il le fallait. Tous sans exception. Ceux déjà sur les autels, même ceux en odeur de sainteté. Jusqu'aux faux dévots, si besoin était. « Sainte Perpétue, priez pour nous. Saint Athanase, priez pour nous. Saint Christophe... Sainte Nitouche... » Elle dirait autant d'invocations qu'elle avait de cheveux sur la tête. Sur les 50 grains des dizaines de son chapelet, elle tenta de les comptabiliser. *La Gazette de Québec* en avait rapporté plus de 100 000. Ce chiffre, même par tranche de 50, elle ne saurait l'additionner, mais si elle n'arrêtait jamais de prier, même dans son sommeil, peut-être que ces saints dans leur grande bonté auraient pitié de ses cheveux qui faisaient sa fierté. Une nuit, un deuxième accès de fièvre se déclara, dès les laudes.

— Maman !

Déliima, essoufflée de s'être tirée du lit en vitesse, se pressa de son mieux dans sa chambre.

Enfouie sous ses couvertures, son aînée faisait la pire crise de larmes de son existence.

— J'veux pas, veux pas, veux pas !

La mère tira sur l'édredon que sa fille retenait de toutes ses forces.

— Voyons Flavie, tu vas étouffer là-dessous.

— De toute façon, je vais mourir.

— Arrête donc ça. Dis-moi plutôt ce que tu as.

Flavie sortit timidement son bras par un coin de l'éderon. De sa main débordait une immense poignée de cheveux. Des cheveux aussi noirs que l'enfer vécu.

Assommée par cette virulence inattendue, Délima ne comprenait plus rien. Sa fille avait semblé prendre du mieux. Alors pourquoi ses cheveux n'étaient-ils pas tombés à la première grosse bouffée de fièvre ? Au final, glisserait-elle vers une possible paralysie ?

— C'est le bon Dieu qui arrête pas de me punir, sanglotait la malade, en s'essuyant le nez dans ses draps.

La mère ne rejeta pas cette idée en bloc. Sa Flavie aurait-elle fait quelque chose de mal qu'elle-même ignorait ? Elle tâcha d'apaiser la situation.

— Voyons Flavie, pourquoi le bon Dieu te punirait-il, dis-moi ?

— À cause de la fille du *bootlegger*.

— Comment ça, la faute à Rose Toussaint !

— Parce que son père fait de la bagosse et que c'est une mauvaise action.

— Voyons donc, c'est pas de ta faute, ça !

— Y paraît que ça un effet sur tout le monde pareil.

Délima ne sut quoi répondre et mit plutôt la main sous la gorge de sa fille. Cette deuxième bouffée de fièvre aurait-elle raison de sa raison ?

— Ça sera pas long...

Il lui fallait s'entretenir avec le reste de la famille.

Avant qu'une de ses sœurs ne puisse venir lui tenir compagnie, Flavie hallucina d'effarante façon. S'il y avait une communion des saints, comme avait dit le prédicateur, il devait bien y avoir aussi une « communion des méchants »

dont elle était partie prenante. Avec plein d'hosties noires tout autour. Elle était donc foutue. Elle pourrait mourir, et aller chez le diable avec les damnés. Sa place de l'autre bord n'était donc plus assurée, malgré ce qu'en pensait sa mère qui tardait toujours à comprendre le fond des choses.

Pendant que la jeune malade cherchait à reprendre sa respiration, une seconde faute gravissime se pressa à la porte de sa conscience. « Vanité des vanités, tout n'est que vanité », avait-elle retenu de sa petite enfance. Un autre de ces péchés-cheveux destiné à l'envoyer roussir en enfer. Ou à la faire souffrir davantage pour qu'elle expie sa faute à la fin ! Ses jambes s'agitèrent. Ses couvertures tombèrent du lit. Une épave.

Grâce à Dieu, ce deuxième accès de fièvre fut de courte durée. Par contre, le corps de la jeune fille continua de peler par grandes taches. Des joues, du dos et de tous les plis tombaient d'impressionnants lambeaux. Passant outre à ce désagrément, on l'encourageait. Lentement mais sûrement, lui répétait sa famille. Flavie mit des semaines à se relever.

— C'est loong... hein maman ?

— Oui, mais tu remontes la pente, c'est ce qui est important.

Un mois plus tard, la coquette remplaçait, pour une énième fois, le foulard maintenu autour de sa tête. Même si elle souhaitait se lever pour sortir à l'air pur, elle en appréhendait le moment.

Benjamin la fuirait-il maintenant, depuis qu'elle n'avait plus un « poil sur le coco », comme avaient lancé ses petits démons de neveux ? Un regard foudroyant de la part de leur oncle avait manqué les assassiner.

— Descends manger avec tout le monde, ce soir, ça te donnera des forces.

Sur la suggestion de sa mère, Flavie se retrouva à la table. Elle prit une seule bouchée et, les jambes flageolantes, remonta se coucher. Son lit l'accueillit, telle une bouée de sauvetage. Elle tomba dans un demi-sommeil mettant un baume sur son état de faiblesse : un même petit coup sur la tresse lui balayant le dos alors qu'elle s'affairait, autrefois, à pomper de l'eau dans la cour. Ses huit ans jetaient un vif regard de biais. « Allô », disait le garçon innocemment. Benjamin lui souriait et, avec l'assurance de ses douze ans, poursuivait sa route. Mais il n'avait pas manqué l'étincelle provoquée dans les yeux pers de la jeune Flavie. Un éclair insondable qui le faisait toujours planer, lui donnait même du fil à retordre, ce qu'il aimait au fond. Pour la fillette, cette espièglerie du petit gars du rang d'en bas n'avait rien à voir avec ses propres frères qui, eux, cherchaient à lui arracher la « crigne » d'un seul coup.

Benjamin qui venait, les dimanches après-midi, se mesurer à l'arc avec Maxime et Ubald, ou s'amuser avec le fusil à plomb sur un pieu de la clôture.

Parfois, il amenait Laure, sa jumelle, jouer avec Flavie. Pour la plupart des gens, le dimanche se trouvait le seul jour de la semaine où le travail représentait un péché mortel, une faute grave, alors que durant les six autres journées, on n'en faisait jamais assez.

« Étrange, un péché, réfléchissait Flavie. Est-ce que ça avait une épaisseur selon la journée, un péché ? Plus ou moins épais, comme un voyage de foin ? Ou était-ce juste une pensée, un léger souffle de vent quand vénial, une bourrasque, quand mortel ? »

Chacune sur sa balancine rudimentaire, faite à même un morceau de madrier encoché aux deux bouts, les deux fillettes suspendues entre ciel et terre par deux longs câbles attachés à une branche de tremble se balançaient, côte à côte, comme des possédées.

— La première qui touche au ciel.

On cessait alors de respirer pour que l'élan les emporte plus haut.

Flavie prenait de la force et se levait chaque après-midi. Elle n'en pouvait plus de rester entre les quatre murs de cette chambre qui puait la maladie à plein nez. Il lui fallait prendre l'air, sinon elle allait suffoquer. Pendant qu'elle descendait l'escalier, le grand Boisvert frappait à la porte et entraînait, une bonne excuse à la main. Flavie s'accroupit sur la marche, une main sur son vilain turban qui fuyait vers l'arrière. Elle aurait crié au meurtre.

— Ma mère t'envoie une tarte aux raisins, Flavie. Elle dit que ça donne de l'énergie l'hiver. Ça a l'air d'aller mieux toi.

— Un peu. Veux-tu la mettre sur le comptoir? Dis merci à ta mère.

Boisvert comprit qu'il ne fallait pas s'attarder. Pendant qu'il se retournait vers la poignée de porte, ses petits neveux se précipitaient à l'intérieur dans un vacarme assourdissant. Il réussit à écarter les jambes entre lesquelles l'un d'eux se faufila.

— Les p'tits gars, vous allez arracher la porte si vous continuez! s'écria, du hangar, la mère venue soutirer d'un contenant hermétique de la farine à *ployes* pour le souper.

— On vient de voir Benjamin, il te fait dire bonjour, enfila le premier.

La jeune fille sourit d'aise. Il ne l'avait pas oubliée.

— Il sortait de chez Rose Toussaint, ajouta son frère.

De celui-là, Délima disait qu'il avait la danse de Saint-Guy.

Flavie sentit ses forces la quitter. Rose Toussaint ! Elle s'était trompée. Elle n'était donc pas la première dans la vie du jeune homme. Elle déglutit, s'assit de nouveau sur la marche, puis remonta dans sa chambre. Quinze minutes plus tard, elle s'entêtait et redescendait.

Elle serait la première à se relever de cette terrible maladie. « Et tant pis pour elle, la Rose, affaissée sur son matelas de fièvre ! Tant pis ! » Elle garderait son rang de première de cordée et, toute sa vie, la Toussaint dans les pattes ou non.

Fini le foulard, finie la scarlatine, la jeune fille reprit ses tâches en peu de temps. Ses cheveux repoussaient de plus belle. En brun, cette fois, et frisottés de surcroît. Elle aurait bientôt un de ces toupets en l'air, un toupet à la Pompadour, à faire crochir d'envie la Rose Toussaint qui, elle, avait gardé sa même chevelure aplatie sur le front qui lui donnait l'air d'un boxeur.

— Ce soir, c'est moi qui fais les *ployes*, dit-elle à sa mère, en lui retirant le bol des mains.

Après avoir lavé la vaisselle et passé le balai, Flavie attela et partit vers l'église de Saint-Joseph. Pour la première fois de sa vie, elle remplacerait sa mère, sacristine, qui se relevait d'une toux persistante ayant presque causé la perte de son petit. Il y aurait, pour la grand-messe du dimanche, le plancher de la sacristie à balayer et à laver, le linge d'autel à secouer pour le rafraîchir, les mèches des chandelles à raccourcir, les burettes de vin et d'eau à remplir et à remettre sur la petite table au fond du sanctuaire. Avec toute l'attention requise pour bien faire les choses dans ce lieu saint.

— Oublie pas d'arrêter à la poste voir s'il y a pas quelque chose pour nous.

Comme toujours, si on passait par *Plourde Office*, on s'arrêtait au bureau de poste. Plus souvent depuis le début de la guerre. Au cas où...

À son retour de l'église, Flavie fit sa halte au bureau postal. Le local officiel se trouvait à l'arrière d'une résidence privée. La jeune fille longea la maison que son arrière-grand-père avait construite près d'un siècle plus tôt. Elle avançait sur la pointe des pieds comme si elle foulait un ailleurs intemporel et poussa la dernière porte. Quand la postière devait s'absenter, sa belle-mère, habitant chez son fils depuis la mort de son mari, secondait sa bru. Arriva aussitôt Adéline Plourde, mariée Morneau, qui dut pencher sa haute stature pour traverser de la cuisine au bureau de poste. Flavie reconnaissait en cette vieille dame de la messe dominicale une parente éloignée.

— Tiens donc, c'est bien toi la plus vieille à Michel du village d'en haut ?

— Oui... madame... dit-elle en hésitant.

Cette plus vieille à Michel lui aurait défilé tout un chapitre sur sa descendance Plourde à cette grand-tante, au cas où elle l'aurait ignoré. Flavie avait toujours porté beaucoup d'intérêt à tout ce qui se rattachait à son patronyme. Elle en connaissait tous les noms et prénoms, même si elle n'avait pas contact avec chacun. Même ceux des familles de douze, quatorze ou seize enfants, du dernier-né au plus grand. Depuis qu'on parlait de guerre surtout, Flavie ressentait vivement le besoin de retracer les siens.

— Ton père, c'est le garçon de mon frère, William.

— Je le savais.

— Tu en sais des choses. On dit aussi que t'es bien capable, et que tu en bats grand.

— Ça dépend comment on voit ça.

— Ça dépend pas. Travailler, ça reste toujours travailler.

Flavie sortit en remerciant poliment sa grand-tante. Chaque fois qu'elle venait chercher le courrier, elle s'émouvait toujours devant le vieux moulin à scie chaulé qui embellissait la rivière quelques centaines de pieds plus bas. Cette scierie abritait toute une histoire, une histoire unique en soi. Une histoire passionnante sur ses ancêtres, racontée par son père Michel, l'auteur même du crime commis à cet endroit. Sur la plus haute poutre de ce moulin se trouvaient, autrefois, les précieux coffres de la famille Plourde.

Flavie retourna à l'intérieur demander à sa grand-tante la permission d'entrer dans le moulin, simplement pour voir d'où étaient tombées les fameuses boîtes désagrégées lors de l'impact.

— Bien sûr, c'est aussi chez toi.

Flavie revint chez elle, les mains vides, mais une idée derrière le chignon, comme disait sa mère. Demain, il faudra atteler. De Saint-Basile, le cimetière ancestral l'appelait. Elle ne pouvait plus se passer d'une visite à la tombe de cette Marie-Louise Plourde, la première de son patronyme au Madawaska. Elle en profiterait pour rectifier, avec un peu de peinture noire, les dates erronées de ses arrière-cousins sur les nouvelles croix en bois blanches. Pierre Duperré (1758-1827) et Pierre Lizotte (1769-1863).

« Que c'était loin cette histoire des débuts... proche aussi. » Aussi proche que son sang, le sang d'une même famille.

Avant la messe du dimanche, M. le curé entendait les dernières confessions. La seule à se présenter au confessionnal fut Rose Toussaint. Dès le lendemain matin, une rumeur courut sur la jeune fille qui avait fait le ménage la veille. Elle avait goûté au vin de messe et volé des retailles d'hostie dans l'armoire de la sacristie. Les cancans allèrent bon train jusqu'au mercredi, le soir de la réunion des Enfants de Marie. Le groupe des adhérentes, formant bande à part, évitèrent d'adresser la parole à leur présidente de l'année. Flavie se retrouva seule à faire le pied de grue dans son coin.

De retour dans la chaleur des foyers, les langues se délièrent, les accusations prirent de l'ampleur.

— Y paraît que Flavie Plourde a volé des hosties, maman, quand elle est allée faire du ménage à l'église samedi. La cruche de vin a aussi baissé de moitié.

La mère bondit.

— Qu'est-ce que tu dis? Faudrait pas raconter n'importe quoi, ma fille. Voler des hosties... c'est dangereux... dangereux pour le feu éternel. Surtout des «hosties consac...»

Elle n'osait terminer l'expression qui s'achevait elle-même sur le mot sacr... «Presque un sacrilège d'associer les saintes espèces à un vol.» La mère clappa de la langue. On n'avait pas le droit de s'attarder à de telles pensées. Clore cette affaire le plus vite possible. Le cou raide, ses deux mains repassèrent, avec soin, son grand tablier blanc.

— Rose Toussaint m'a demandé si je voterais pour elle à la prochaine élection. Elle veut se faire élire présidente.

De ses quartiers, la fille du *bootlegger* ruminait une éternelle vengeance :

« Si elle pense qu'elle va être la première partout, tout le temps, elle se trompe la girafe à Michel. »

Pour la première fois de sa vie, Flavie prit de haut cette accusation. Habituellement, elle laissait les commérages se dissiper, elle avait autre chose à faire. Cette fois, c'était plus grave, elle pourrait se voir refuser des sacrements. Elle exigerait donc réparation auprès de M. le curé lui-même. Un mot écrit de sa main, confirmant sa probité morale.

— Voyons Flavie, vous y allez fort tout à coup. Trop fort, me semble.

— Je ne suis plus une enfant, mon père. Des fois que ça se rendrait jusqu'à monseigneur et qu'il me refuserait la grande communion à cause de ça. Une lettre de votre part pencherait en ma faveur.

Le prêtre se tordait sous sa soutane. S'il écrivait quelques mots en sa faveur, pourrait-il être accusé d'avoir enfreint le secret de la confession de Rose Toussaint ?

Toujours cette Rose Toussaint !

— Va falloir que j'y repense, Flavie.

— Moi, je n'oublierai pas, mon père.

M. le curé ferma la porte en soupirant. « Ah ! l'intransigeante jeunesse. »

À partir de son entraînement au métier de bûcheron, le très jeune Benjamin passerait tous ses hivers dans le bois où son ardeur à la tâche se voyait reconnue. Il reviendrait deux ou trois fois au village pour participer aux compétitions des élites. Flavie ne manquerait jamais de se retrouver sur la première ligne des spectateurs. Rose ne se tenait jamais bien loin non plus.

Au printemps, Benjamin redescendrait faire sa vie de garçon tout en faisant tourner, avec ses frères, l'imposante

ferme de son père. Flavie conservait une place dans son cœur, mais il y avait toujours la Rose Toussaint qui ne savait mettre un pied devant l'autre sans rouler des hanches.

Avec l'ardeur de la jeunesse et les tâches nouvelles, Flavie développait une efficacité peu commune. D'une initiative à toute épreuve, elle se trouvait toujours là où il fallait, même avant qu'on la réclame. En plus de faire l'ordinaire de la maison, elle prenait part à toutes les activités de la ferme : aller chercher les vaches dans le clos à quatre heures du matin ; fouler les charrettes croulant sous le foin ; blanchir avec discrétion les piqués sanguinolents de sa mère accouchée ; faire la lessive des couches ; broser les planches de la cuisine à s'en brûler les genoux, la veille du jour du Seigneur. Jusqu'à ce jour, plus aucune corvée n'avait de secret pour elle.

Malgré une économie mondiale chancelante, le printemps 1914 tint ses promesses et les champs reverdirent. Trois coups fatals allaient bientôt retentir sur la grande scène mondiale. Guerre, guerre, guerre, la guerre se mit à courir sur toutes les lèvres. La guerre, telle une foire, avec ses coups d'épée dans l'eau. Benjamin aurait ses dix-huit ans en juillet. Devenu candidat idéal, le jeune homme représentait du bonbon pour ce conflit armé qui n'avait rien en commun avec ses épreuves de traîneau à chiens. Dans les contrées ignorant l'époque de la Conquête, ce conflit relevait du folklore, du « Malbrough s'en va-t-en guerre ». Malgré sa menace diffuse, il enflammait les esprits.

Outre-mer, les hostilités bouillonnaient. Des pays voisins, incapables de s'endurer depuis longtemps, se tenaient sur le qui-vive. Tout prétexte servirait à faire éclater la poudrière mondiale. L'assassinat de l'archiduc Ferdinand d'Autriche fit s'éventrer le premier baril.

Le 4 août 1914, la Grande Guerre sonna officiellement le tocsin.

Robert Borden, premier ministre du Canada, un pays sans véritable armée, ne manqua pas une occasion de mousser sa propagande d'enrôlement volontaire pour venir en aide à la mère patrie. À Toronto, on fit parader un soldat anglais debout dans un rutilant véhicule décapotable. Le beau jeune homme, tel un soldat de bois dans son uniforme kaki tout neuf, faisait valoir cette noble tâche de participer à l'effort de guerre de son roi britannique. Chez les francophones de l'Est, les évêques anglais louaient, de leurs palais épiscopaux *british*, le sens du devoir envers le Dominion du Canada. Par ailleurs, les journaux profitaient de l'occasion pour tirer à la une la plus culottée des propagandes. Leurs ventes s'accrurent. Dans leur for intérieur, les petits colons de la campagne se réjouissaient de cette possibilité d'un salaire mensuel. Une occasion en or et, comble de l'honneur, envoyé à la maison sous l'insigne de l'héroïsme.

Éloignés du front, des tranchées, des trous d'obus, des barbelés, des marées de boue, de la grippe, des rats entre les bottes, journaliers, paysans, commis, étudiants s'enrôlèrent. On se mobilisa d'un océan à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique, Anglais comme Français. Une chance sans précédent de rendre service à la patrie. Pour les petits gars d'alentour, quelques mois au camp de Valcartier, à une centaine de milles à l'ouest, où s'initier aux tactiques de guerre et au maniement du glorieux fusil Ross, et le tour serait joué.

Au mois d'octobre déjà, quelque 32 000 soldats canadiens, honneur à la boutonnière, s'embarquaient d'un cœur léger pour le vieux continent. Une traversée gratuite, leur avait-on signalé, et dont on reviendrait dans quelques

mois pour célébrer les Fêtes en famille, car tout serait fini à Noël.

Dans leur quête d'évasion, certaines femmes caressaient cette idée d'un voyage transatlantique. Elles se voyaient souriantes, accoudées au bastingage. Une folie que, malgré un sens du devoir inné, partageait Flavie Plourde dont la jupe battait déjà au vent sur le pont.

Dans le comté de Madawaska, cependant, quelques rébarbatifs s'opposaient à ce rêve collectif des volontaires. « Des petits morveux », disaient les propagandistes. Morveux ou pas, le Corps expéditionnaire canadien, le CEC, pourrait bien se passer du champion des courses de traîneau à chiens. Non ! Benjamin du village de Saint-Joseph n'irait pas à la guerre. « Ja-mais ! si vous voulez savoir. » Aussi le jeune homme se retint-il de faire des vagues. Nullement le temps d'aller fanfaronner à gauche et à droite quand la question était aussi délicate. Flavie ne revit plus Benjamin pendant de longs mois, mais elle continua de rêver son histoire amoureuse.

Quand les trois voisines finissaient d'étendre leur linge, elles ne manquaient jamais l'occasion de venir se dire un petit mot. On évoquait la guerre, mais jamais Benjamin. Zielle et Célanie devinrent comme les chiens de garde de Flavie dans l'affaire. Oh ! il y avait bien ce devoir envers la patrie à prendre en compte, mais il y avait surtout leur amie à protéger. L'élan de son cœur à ne pas heurter. « Si je veux venir à bout de ma journée, faut que je parte », lançait-elle.

Derrière les mille et un gestes quotidiens de la jeune femme occupée à traire les vaches, à préparer les repas, à voir à tout, Benjamin se tenait dans le vapoureux de ses pen-

sées. Un flou qu'elle n'arrivait jamais à éclaircir, cependant, car chaque fois qu'elle reliait son prétendant à la guerre, sa respiration cessait. Bloquée net, comme pour ne pas perdre la maîtrise des choses. Son souffle devait quitter son corps pour s'accrocher, elle ne savait où. Quelque part dans les airs, peut-être...

« Quand même ! » s'impatientait-elle. Pourquoi ne l'apercevait-elle jamais nulle part son Benjamin ?

Une nuit, le jeune homme lui fit la faveur d'un rêve. Il se trouvait couché dans une tombe faite sur mesure, au fond d'une tranchée. Quand les obus pleuvaient, il refermait le couvercle en prenant soin de placer la pointe de son fusil sur le rebord pour éviter l'enclenchement. Flavie se réveilla en nage. Incapable de tolérer cette vision terrifiante, elle passa le reste de la nuit assise, appuyée contre les barreaux en fer de son lit. Se pouvait-il qu'il se soit embarqué avec le CEC, sans qu'elle n'ait été mise au courant ?

« Voyons, Flavie Plourde, tu l'aurais su. » Avant de piquer une crise, elle irait aux nouvelles. Tôt le lendemain, la jeune femme se précipita dehors dès qu'elle aperçut ses voisines près de la pompe à eau commune.

— Benjamin est-il mort pour l'amour du saint ciel, dites-le-moi si vous le savez ? explosa-t-elle. Dites-le-moi donc si vous l'avez vu !

Prête à crier à l'assassin dans son exaspération, elle réprimait, cependant, des sanglots. À en faire pitié. On les voyait remonter dans sa gorge. Sans mot dire, les trois jeunes femmes ravalèrent ensemble une même peine, celle d'une amie. Zielle renchérit enfin :

— Y paraît qu'il s'éloigne pas de la maison. Il veut pas trop se montrer au grand jour. Les foin, les récoltes à la ferme de son père, c'est bien assez. T'inquiète pas...

— C'est vrai qu'on dirait que le monde a arrêté de vivre depuis que cette foutue guerre est déclarée, ajouta Célanie. Toute une déclaration, ce 4 août! On aurait pu s'en passer.

Les Grandes Fêtes carillonnèrent, mais pas un soldat ne rentra à la maison. Pas un! Chez le *bootlegger*, Rose gardait l'oreille rivée au poste de radio, le seul de la paroisse. Aucune nouvelle ne réussissait à traverser les mailles de la censure. Pourtant, les soldats canadiens tombaient comme des mouches sur les champs de bataille outre-mer.

— Ça griche tout le temps, papa.

— Va falloir que tu t'en contentes, ma fille.

Puis, un jour, bien qu'on se doutât de la suite des choses, l'enrôlement devint obligatoire. Plus de choix désormais. Les conscrits qui avaient gardé le profil bas tout l'automne s'enfoncèrent dans les bois. Oh! qu'ils se terreraient, les fuyards. Benjamin, malgré sa notoriété de champion, se rendit tout à fait invisible. Lui, jamais on ne le retrouverait! Il avait trop de tours dans son sac. Ne connaissait-il pas cette forêt madawaskaïenne comme le fond de sa poche?

En son premier soir d'itinérance, le jeune homme, prenant les grands arbres à témoins, jura solennellement sur la tête de son père qu'on ne lui mettrait pas la main au collet. «Moi, être pris à la guerre, pensez-y pas personne.» Tout autour, il entendait respirer la vie du grand bois enneigé. Forte, mais paisible, elle pacifia son propre poulx. Il soupira longuement. Le pire serait d'éviter les chiens pisteurs.

De longs mois passèrent, les jours s'allongeaient, les montagnes de neige fondaient, mais l'incertitude perdurait. Benjamin demeurait tapi dans son trou. Flavie ne l'avait toujours pas revu. Certains disaient qu'il avait élu domicile dans la canopée des résineux non loin de la

grange de son père. Une cahute ensoleillée, mais tout à fait invisible d'en bas. Malgré des mois d'absence, Flavie, chaque jour, continuait d'ouvrir l'œil sur la lisière du bois.

Après le dernier coup de balai de la journée, elle venait attendre contre la fenêtre de la cuisine en fixant la forêt, mais jamais rien ni personne. Ce soir-là, pendant que le soleil amorçait sa descente derrière les montagnes, le firmament se colora de ses plus troublantes couleurs de chair. Elle plissa les yeux...

« Ahh ! »

Une ombre entre les arbres ! Une ombre pas grande, mais d'où se dégagea une telle présence. C'était vraiment l'homme le plus attrayant qu'elle ait jamais connu !

Il se pressa dans sa direction. Des pas en apesanteur, comme sur les chars allégoriques.

Fiévreusement, la jeune fille souleva le carreau.

— Flavie !

Il lui embrassa le bout des doigts et bifurqua aussitôt dans la pénombre.

Aucun son ne sortit de la bouche de la dulcinée. Son prince ne l'avait pas oubliée.

« Benjamin ! »

La nuit venue, la jeune fille, emportée par une si longue attente, souhaita que les choses se passent vite, que ses rêves aboutissent à la fin. Elle avait dix-sept ans, il en avait vingt et un, le temps du grand choix. Elle ne comptait plus les saisons qu'elle l'avait attendu.

Le lendemain après-midi, des galettes, du pain et du beurre frais nappèrent le comptoir de la cuisine pendant que sa mère faisait la sieste.

— Touchez pas, les p'tits gars.

Déliima assurait la garde de ses neveux pour soulager sa sœur malade.

— On va le dire à ma tante que tu veux pas nous en donner.

— Dites-le... au pape si vous voulez.

— On va le dire à ma tante que tu parles contre le pape.

Ils lui tirèrent la langue et s'enfuirent dehors. Bang! La porte voulut sortir de ses gonds.

Ils revinrent sur leurs pas.

« On va aussi le dire à ma tante que tu veux jamais nous raconter une histoire avant qu'on s'endorme! »

— Dites-le donc à qui vous voudrez, au diable, si ça vous chante...

— Ma tante, Flavie dit qu'on va aller en enfer.

— Les enfants!

Dès qu'elle réussissait à border les petits démons, Flavie descendait l'escalier en courant et venait se poster aux carreaux.

Le jour déclina rapidement, ce soir-là. Il semblait que la brunante surgissait d'en bas, émergeant du sol par bouffées. Une silhouette serpenta entre les troncs.

« Lui! Non, elle! »

Pas possible. « Mais se pouvait-il que la Toussaint coure en plus après les conscrits dans leur cache? » Vite, oublier.

Le surlendemain, lorsque Flavie aperçut le jeune homme, il coupait à travers la clairière. Elle se retira vivement derrière le mur pour le guetter de biais. Il cogna aux carreaux. Elle ne se montra pas. Elle le ferait attendre. Puis, grande, bien tournée, elle emplît la fenêtre. En se penchant pour lever le carreau, elle aperçut sa jugulaire qui pulsait à tout rompre. Un immense désir galvanisait le petit homme. Elle lui tendit un gros sac de papier. Leurs mains se touchèrent. Il planta ses yeux dans les siens, elle sut qu'il l'avait choisie. Pour remercier l'élue de son cœur,

il lui offrait, un instant, tout du désir dans ses yeux bruns. Une caresse profila le dos des douces mains. Il appuya sa joue sur chacune d'elle, vérifia tout autour avant de rebrousser chemin.

— Mon Dieu !

Elle n'avait aucune idée de ce que serait la vie avec lui. Une jeune mère au bout du rouleau ? Une vie au service des autres, comme au service de sa mère à qui elle reprochait, en ce moment même, la présence au fond de la cuisine ? « Pourquoi est-ce qu'elle arrête pas de m'épier ? »

Ce soir, elle aurait tant voulu demeurer seule avec son cœur d'amoureuse.

Sa mère n'avait pas bronché de sa berceuse. Assise sous la natte du rameau des jours pascals, elle observait, les bras croisés sur sa lourde poitrine, sa grande fille.

Elle la revoyait, du haut de ses cinq ans, pétrir pour la première fois le pain quotidien de la famille. Juchée sur un tabouret, la petite Flavie s'investissait déjà dans la vie avec le cœur et la passion d'une héroïne de roman. Une ténacité peu ordinaire la poussait, ou l'attirait à toujours faire mieux, à faire quelque chose de rare, avec une ardeur insoupçonnée.

Pour Délima, observer à contre-jour son aînée devenue grande lui faisait du bien. Elle se mirait en elle. N'avait-elle pas été jeune elle aussi ? Elle se revoyait amoureuse, devenir mère, travailler d'arrache-pied pour tenir le flambeau familial. Prête à tout comme sa Flavie guettant son amoureux au carreau de la petite fenêtre. La perdrait-elle bientôt pour ce petit conscrit de Saint-Joseph ? Était-il assez pour sa fille, le Benjamin ? Elle lui en voulut tout à coup.

Sans regarder sa mère, la jeune fille se faufila dans l'escalier. Derrière elle, le craquement des planches s'accroûtait, Délima s'engageait à sa suite.

« Ma mère qui me marche sur les talons, maintenant ! »

— Veux-tu que je te brosse les cheveux, ou t'es pas de bonne humeur ?

— ...

Flavie disparut derrière la lourde tenture qui lui servait de porte de chambre.

« Qu'est-ce qu'elle me veut tant ? Comme si j'en faisais pas assez. Moi, son bras droit, toujours le chiffon à la main. Au bout du compte, est-ce que je n'en fais pas plus que ma mère ? »

La culpabilité mit un point final à cette réflexion inopinée. La jeune fille ne se souvenait pas de sa mère autrement qu'enceinte.

Flavie se laissa tomber sur son lit. Du fond de son palais affluèrent des saveurs qui goûtaient Benjamin. À travers son ardeur amoureuse, elle rêvassa d'avenir, de cet avenir incertain sur fond de guerre.

Aurait-elle à se débattre de la sorte toute sa vie ?

Elle glissa avec lenteur ses mains sur les draps. Le papillon en elle étendait ses ailes. Les douze coups de minuit retentirent. Elle poussa un long soupir et son corps s'enfonça dans la paille.

Cette semaine-là, Flavie ne se présenta pas à la fenêtre le samedi soir, jour de prédilection des amoureux. « Elle ? » Un nouveau doute l'avait pris d'assaut.

Le lendemain, dimanche, des militaires se tenaient au garde-à-vous sur le perron de l'église. Au sortir de la messe vers 9 h 30, on put apercevoir, attachés au boghei, leurs deux chiens qui silaient de fureur, rugissant telles des bêtes sauvages. Une dépêche du gouvernement fut proclamée dans un cornet. Personne n'en perdit mot. Surtout

les absents qu'on courut informer dès la disparition du véhicule dans le virage. Il s'agissait de l'ultime chance pour ceux qui se cachaient encore dans la forêt de se présenter au local du Petit-Sault, sinon le pire les attendait. Sans examen médical, sans entraînement, sans aucune considération, ils partiraient pour le front. Qu'on se le tienne pour dit, ils seraient débusqués. Et plus vite qu'ils ne le pensaient.

Flavie fut saisie de tremblements. Sa poitrine se contracta sous sa veste. Plus elle tentait de se retenir, plus sa chair s'agitait. Elle cessa de respirer, mourut un peu. Seule au monde.

Derrière elle, Délima lui mit la main sur l'épaule. Les lèvres de l'aînée se moulèrent comme quand elle appelait sa mère. Flavie tourna vers elle un regard rempli de reconnaissance. Sa mère ne venait-elle pas de lui redonner la vie ? Elle se détacha vivement du groupe avec deux de ses petites sœurs par la main. Elles iraient attendre les autres dans la charrette. À la maison, elle passa la journée à vaquer bêtement à l'ordinaire. Elle ne quittait pratiquement pas des yeux la fenêtre où la peur venait déloger la lumière de cette rutilante après-midi ensoleillée.

Le jour baissait. Flavie, raide comme un piquet, vint s'appuyer à l'encadrement. Personne. Le crépuscule s'installa, personne. La nuit s'imposa, rien. La jeune fille courut à sa chambre, embrassant de ses deux bras en pleurs sa paillasse.

« Parti ? Quand ? Pour où ? Faut que je sache ! Bonne sainte Anne, ayez pitié de moi ! Je pourrai pas vivre sans savoir. »

Ses larmes imbibèrent son édredon. S'y diffusait une auréole dans la nuit, une lune noire autour de la tête d'une jeune fille désespérée.

— Bonne nuit, ma fille, entendit-elle à travers la lourde tenture.

« Ma... »

Elle se dévêtit et se glissa sous les couvertures.

Délina alla rejoindre son mari au lit. Ils causèrent brièvement.

— Kâlu, est-ce qu'il s'est fait attraper, le p'tit Benjamin ? Il doit s'être rendu avant. As-tu vu des pareils molosses ? Connaît ça, les chiens, lui. Il est pas sans savoir que ça a le pif plus fin que nous autres.

— Ouais, mais perdre, c'est une autre histoire. Le jeune, il a jamais connu ça.

Michel se tourna sur le côté et escamota son signe de croix avant de plonger dans le néant. Sur le dos, Délina se souvint, une main sur le cœur. Plusieurs fois dans sa vie, il lui avait fallu se coltiner avec l'inconnu. Pendant des jours, des semaines où les nuits semblaient interminables. Même une seconde paraît longue quand on patauge dans le vague.

« Faudra bien qu'elle s'habitue. »

La mère se signa largement.

CHAPITRE 2

Patience et longueur de temps

DE L'AUTRE côté de l'océan, les obus continuaient de pleuvoir. Les Canadiens français combattaient comme personne. Cet acharnement leur valait de la notoriété. Tout le Canada s'enorgueillissait du CEC, ce qui n'empêchait pas les autorités de continuer leur ratissage des bois à la recherche des derniers conscrits. Ça tombait comme des mouches là-bas, des mouches qu'il fallait remplacer.

Depuis l'interpellation sur le perron de l'église, Flavie se demandait ce qui se passait avec Benjamin. S'était-il rendu? Était-il sorti de sa cachette? Avait-il répondu à cet avertissement? S'était-il finalement enrôlé?

Tôt à l'œuvre, ce jour-là, elle jetait des coups d'œil par la fenêtre entrouverte. Ni vent, ni femme, ni enfants. Dehors, l'immobilité. En elle, l'affolement, les spasmes. Une peur qui cognait contre la peau mince des tempes pendant qu'elle frottait à tour de bras sur la planche à laver. À genoux près de la cuve remplie d'eau, elle dégrassait le linge blanc de la maison sur le verre ondulé. Une à une, les taches finissaient par disparaître dans la mousse grasse du

savon de pays. La jeune fille se leva, s'approcha du poêle à bois où chauffait la bouilloire ovale. Évitant toute écla-boussure, elle y déposa sa grosse cuillerée de soude caustique. Puis, elle y plongea l'une après l'autre les pièces du quotidien de la ferme pour les rendre éclatantes.

« Pas de linge gris sur la corde, que du linge blanc ! » Un honneur pour les femmes de ce village. Ainsi se dérouleraient les lundis matin de toutes les semaines de sa vie. Ainsi pour chaque maîtresse de maison de Saint-Marcel-de-Madawaska.

Une porte claqua. Flavie tendit le cou. Célanie épinglait déjà sa première cordée. Une sorte de victoire, dans ce patelin, à sortir avant les autres étendre son linge les jours de lessive. Zielle la suivit de près. La troisième voisine tonitrua en fixant les épingles.

— On dirait que Flavie traîne de la patte à matin.

Flavie cessa son ruminement, poursuivit sa tâche et sortit aussi vite que possible. Rare qu'elle n'était pas la première dehors les lundis matin. Première de famille, première en tout, concluait-elle dans cette sorte d'entêtement inconscient qui lui valait des commentaires qu'elle ne comprenait pas.

Un nuage finit par s'éventrer et une pluie chaude se mit à tomber dru.

Toutes les femmes arrivèrent en coup de vent près de leur étendage. Vivement, on rapporta à l'intérieur les paniers lourds de linge humide.

Malgré cette journée de juillet où la douceur de la pluie se confondait avec la chaleur du corps, Flavie frissonna. Les gouttelettes sur ses avant-bras la glaçaient autant que la pensée de la guerre sur l'autre continent. Une même humidité ne fouettait-elle pas le cœur des hommes, de son galant, dans les tranchées ? Si elle avait pu savoir.

Elle rentra par le hangar pour étendre son linge mouillé sur des supports de fortune, puis elle monta les marches vers la cuisine. En agrippant la poignée de la porte, elle s'érafla la main sur le montant rustique. Du sang perla et tacha son tablier.

— Miséricorde!

On avait glissé une note sous la porte d'en avant. Un jeune soldat réformé réclamait sa présence à la baraque du Petit-Sault. « Tenez-vous prête à venir le chercher. »

Ubold! Elle avait pourtant préparé la valise de son jeune frère, la semaine précédente, l'avait elle-même amené en charrette à la gare, et lui avait envoyé la main du quai alors que le train s'ébranlait en direction de Valcartier. Il avait l'air si jeune, et si heureux de partir à l'aventure.

Elle relit la note, cherchant une preuve du retour de son frère au Petit-Sault.

La preuve arriva sous la forme d'un boghei d'où descendit une jeune femme mystérieuse venue chercher Flavie.

Pendant que la jeune fille continuait de se chercher un pansement, Rose Toussaint, vêtue d'une tunique et d'une coiffe blanches portant l'insigne de la Croix-Rouge, cogna et entra sans attendre.

— Toi!

— Je peux tout expliquer.

— J'aime pas ça quand la fille du *bootlegger* vient me relancer dans ma propre maison. C'est pas un débit de boisson ici. Tu veux pas que je te mette à la porte, hein?

Rose, surprise de son emportement, la regarda, effrayée par le ton autoritaire de sa voix.

— Je croyais que tu voudrais signer la remise en liberté de Benjamin, dit-elle, se tenant un pas à gauche de peur que Flavie ne la pousse dehors.

L'hôtesse attrapa le fusil de chasse suspendu au mur, épaula nerveusement dans sa direction... Rose vit qu'elle tremblait...

— C'est pas moi, ça, souffla Flavie.

L'arme retourna en bandoulière sur son crochet.

— Je fais pas des choses semblables. Partons, ajouta Flavie.

Elle, qui savait à peine écrire, irait apposer sa signature pour délivrer son prétendant. Serait-ce légal. même si elle n'avait pas atteint sa majorité? Avec sa rivale dans le décor, elle se méfiait d'un traquenard. De tout traquenard, quant à ça. Depuis un certain temps, l'incertitude la tarabustait.

Dehors, elle tomba sur sa voisine, sortie voir qui arrivait chez les Plourde.

— Zielle, jetterais-tu un coup d'œil aux enfants, en attendant que nos parents reviennent? Les petits sont partis jouer dans les champs. Te revaudrai ça.

Le boghei cahota vers la grand-route. Flavie n'ouvrit pas la bouche. Rose non plus. À la baraque administrative, le sergent d'office, devant cette grande fille au sérieux de marbre, ne demanda aucune preuve d'identité. Il s'impacienta plutôt devant la lenteur de sa signature. Les autorités n'avaient que faire de ces petites histoires de déserteurs se terminant en queue de poisson.

« Des p'tits morveux! Des peureux! »

Dans la hâte de se débarrasser du bon à rien en face, le préposé lui remit un certificat officiel authentifiant son retour à la vie civile.

— Ma *discharge*!

Renvoi officiel en main, le p'tit morveux rit dans sa barbe. Oh! ce qu'il avait fait pour éviter l'enrôlement.

Il se frotta légèrement le nez, tâta avec précaution sa narine droite où une veinule violette lui offrait des écoule-

ments à volonté. À l'examen médical des prévenus, il l'avait manipulée avec un tel savoir-faire qu'elle saigna durant toute la durée de l'auscultation du groupe.

Il renifla.

— Pas moi qui vas leur servir de chair à canon.

Il les avait possédés! Tous. Une fois de plus dans sa vie.

En sortant du bureau, Flavie le regarda droit dans les yeux.

— Ta mère aurait pu venir signer avec un X.

— C'est toi que je voulais voir.

Il lui frôla le bras.

— Qu'est-ce que tu dirais qu'on se marie?

La jeune fille leva les yeux.

La réponse étoila ce regard pers qui le touchait tant.

Rose, retardée par la mise au point de la paperasse, sortit en allongeant le pas. Avant de reprendre sa place, elle décocha au jeune homme son œillade la plus canaille. Flavie retrouva sa place et Benjamin s'installa derrière au centre du deuxième siège. La passagère ressentit aussitôt l'ironie de la situation.

Le véhicule reprit la route du retour. En passant devant les jolis villages de Saint-Jacques au bord de la rivière où se célébraient les offices religieux de tout le Petit-Madawaska, et de Saint-Joseph sur les collines opposées, Benjamin, de nouveau libre comme l'air, se détendait et Flavie finissait par se déraïder le cou.

Le boghei, après plus d'une heure de grand chemin, monta vers Saint-Marcel où la ligne dentelée des crêtes dépassait toutes les montagnes russes du monde. Avec les trois tourtereaux, il ne passait pas incognito dans ce rang où tout le monde avait trois yeux. Quatre ou cinq femmes s'affairaient aux alentours.

— Des noces pour bientôt, disait Célanie à Zielle en causant par-dessus leurs paniers à linge remplis jusqu'au menton.

— Moi, je pense que c'est Rose qui va l'emporter. Tu l'as vue ? Un uniforme, ça parle. Déguisée en Croix-Rouge, la Toussaint, Benjamin pourrait y voir du feu. Et tu sais comme il aime lui-même être en vue. Il est pas champion des courses pour rien.

— Ouais, mais pour battre Flavie, ça prend quelqu'un de rare. Elle a pas besoin d'uniforme pour qu'on la remarque, elle. Quand est-ce que tu la vois s'arrêter ? Même avec nous autres, elle flâne pas plus qu'il faut. Puis, quand elle a plus rien à faire, elle s'en invente.

— Tu me croiras pas, Zielle, mais une voisine du *boot-legger* m'a laissé entendre que Rose tricotait des foulards pour les lépreux de l'île Sheldrake près de Chatham.

— Quoi ! Tu perds la tête. On dirait jamais ça d'elle.

— Elle fait ça en cachette, paraît-il.

— Quand elle court pas après les garçons. Ça m'étonnerait pas qu'elle coure après les lépreux aussi.

— Tu vas trop loin, là.

— Une blague...

— Pas drôle ton jeu de mots.

— Paraît que c'est le voyageur de commerce qui fait la livraison des tricots à la clôture de la léproserie, quand il le peut, mais seulement en échange de la plus grosse cruche de bagosse de son père.

— Ça doit leur faire un p'tit v'lours les lépreux, de l'alcool frelaté, comme dit M. le curé.

— Qu'est-ce qui te prend ce matin ? J'ai pas dit que c'était pour les lépreux cette boisson-là, pars pas d'histoire !

Zielle s'éclata de rire.

— Tu changeras jamais.

Rose vint d'abord déposer Flavie devant l'humble demeure de ses parents, quitte à rebrousser chemin pour se retrouver seule avec Benjamin.

— Dis à tes parents que je viendrai les voir après souper, lui lança-t-il alors qu'elle se dirigeait vers la porte sans s'être retournée.

La jeune fille soupira d'aise. Le jeune prétendant sut qu'elle avait bien saisi sa demande en mariage. Rose fit mine de n'avoir rien entendu. Elle redémarra pour laisser Benjamin, un cran plus bas, devant la grande maison de sa mère, son père n'étant plus de ce monde. Chemin faisant, il admirait le paysage à gauche et à droite. Pour la première fois de sa vie, il voyait en son village natal le meilleur endroit au monde où s'établir.

Les deux amies rentrèrent finalement chez elles en se disant l'une qu'elle était bien étrange, des fois, la Rose Toussaint, et l'autre que c'était pas la fille à Michel qui allait se contenter d'être le deuxième violon.

En voyant la porte s'ouvrir, la mère et le père se précipitèrent vers leur aînée.

— Rien arrivé à Ubald, hein ?

— C'est Benjamin, il veut venir vous voir ce soir. Il a quelque chose à vous demander.

Comme elle aurait voulu courir dans sa chambre pour être seule avec elle-même, pour jouir enfin de la bonne tournure des événements, mais il y avait le repas à préparer. Elle entreprit de peler carottes, patates, navets à grande vitesse. Le rôti de lard braisait dans le four depuis quelques heures. Elle mettrait tout en œuvre pour avoir un peu de temps à elle seule après le souper. Elle courrait alors dans sa chambre pour lisser, avec le peigne fin noir, la racine de ses cheveux. Les relever le plus possible autour de son front avec un peu d'huile et d'eau, ce qui lui donnait un

air si propre. Comme si elle n'avait rien fait de la journée, comme ces dames dans les grands livres. Comme sa belle-sœur aussi qui n'avait jamais eu d'enfants. Elle enlèverait ensuite son tablier de semaine, et chausserait sa deuxième paire de souliers, ses meilleurs. Se refaire une petite toilette avant l'arrivée de son futur.

Ah ! le merveilleux futur ! Avec Benjamin, la plus belle chose de sa vie ! Enfin ! il ne serait là que pour elle, elle seule.

L'heure avançait. Tout tordait en elle.

On cogna.

« Mon Dieu ! »

Aux aguets, le chef de famille vint ouvrir rapidement. Le cadet de Célanie tendit sa tasse.

— De la farine, s'il vous plaît.

Flavie ravala sa salive, et s'affaira à remplir la tasse. La porte claqua sur un merci parti s'évanouir dans la pénombre. On se cala de nouveau dans sa chaise, sur son tabouret, sur le banc de quêteux, ou à même le plancher, le dos appuyé au mur.

Une mouche vrombit dans le silence. Tous la cherchèrent des yeux. Flavie lui aurait arraché les deux ailes.

Toc, toc, toc.

Lentement, cette fois, les pas chaloupés du père Michel s'avancèrent vers la porte.

— Si c'est pas, Benjamin ! Entre donc. Ça fait longtemps que tu t'es pas montré au grand jour.

Benjame... Benjame... scandaient les petits en sautillant autour de lui. Tout le monde connaissait tout le monde dans le coin. La main enjouée du jeune homme ébouriffa des chevelures. Les plus vieux se tenaient derrière.

— Trop longtemps. C'est du passé maintenant.

— Viens t'asseoir.

Les quatre prirent place pendant que les enfants les dévisageaient.

— Allez jouer dehors, les petits.

Michel s'assit dans sa chaise près de son crachoir, se croisa les jambes et alluma sa pipe. Délima prit place dans sa berceuse que son poids dissimulait entièrement. Nerveusement, Benjamin et Flavie se firent face de chaque côté de la cuisine.

Le silence demanda à être entendu.

Benjamin se leva.

— Monsieur Plourde, je suis venu vous demander la main de votre Flavie.

— Quand est-ce que vous pensez mettre les bans à l'église?

— Le plus tôt possible. Ça fait assez longtemps qu'elle attend après moi...

La promesse ne releva pas la taquinerie, elle ne portait plus à terre. Son futur la fixait avec son plus malicieux sourire. Ça se crispait de nouveau en Flavie, mais d'exultation, cette fois. Finies les nuits blanches.

Demain matin, la belle reverrait son beau à la messe. Il arriverait, comme toujours, tiré à quatre épingles dans son boghei aussi luisant que l'animal le mieux étrillé de la paroisse. Ils se regarderaient, se salueraient. Tout le monde devinerait la nouvelle. Le bonheur ne se lit-il pas sur le visage? Peut-être même iraient-ils faire des arrangements avec le père Babineau, immédiatement après la messe. « Mais non, Flavie, pousse pas. »

Sous sa couette, ce soir-là, la jeune promesse serpenta, s'étira, rêvassa, son corps rempli de bonheur. Un écrin qui l'entourait des pieds à la tête. Du suave glissait sur sa peau. Une sorte d'état d'apesanteur où elle se revoyait, la saison précédente, collée à la fenêtre de la cuisine, attendant

l'apparition de son prétendant dans la brunante. Elle s'apaisa dans la quiétude la plus totale.

Premier étalage de lumière à l'horizon, la barre du jour ramenait bientôt la grande fille sur terre. Elle glissa les jambes le long de son lit en fer. Glacial. Elle se pencha pour enfiler des bas avant de mettre les orteils sur les planches frigorifiées.

« Ah ! non. » Toujours ce point à la base du cou. Une raideur impitoyable qui lui ciselait le bord des omoplates. Elle bougea maladroitement les épaules, la tête, faisant des simagrées d'exercices en descendant prestement l'escalier. Elle vit son père en train d'enfoncer une première bûche dans le poêle. Ils se saluèrent des yeux.

— Lui aussi s'était endormi, dit-il, dans son infailliable bonne humeur.

Déliima pénétra, à son tour, dans la pièce. Les enfants aux cheveux hirsutes descendaient, un par un, courtoiser le poêle dégourdi. Sa réconfortante chaleur, un lieu de rassemblement pour toute la famille, tôt le matin.

— Pas chaud dans la cuisine.

C'était comme se dire un premier bonjour.

En attendant que la flambée réchauffe suffisamment le four pour que Délima puisse mettre à cuire les douze miches qui levaient depuis minuit, Flavie partait traire les vaches. Malgré la bonne nouvelle de la veille, elle entreprenait d'abattre le quotidien, une chose à la fois.

Sortait-on jamais du combat de la vie sur une ferme ? Sortirait-elle jamais du combat de cette nouvelle vie qui s'annonçait pour elle ?

Elle saisit sa veste suspendue au crochet et ouvrit la porte du hangar où elle attrapa les seaux à lait. Un dans

chaque main, elle se dirigea vers l'étable. Elle poussa le battant où tout baignait dans la tranquillité.

Au souffle de l'entrebâillement, les vaches se levèrent. Au même moment, la jeune fille aperçut, par une ouverture latérale, une ombre qui se hâtait à travers le tambour de la grange. Son cœur doubla de volume. « Suis-je en train de perdre la boule ? »

Pas de temps pour les épanchements en ce jour du Seigneur. Toute la maisonnée irait à la messe dans quelques heures. Il y avait une demi-douzaine de frères et de sœurs à endimancher. Elle agita les épaules pour faire fondre la douleur qui lui enfonçait de nouveau son clou. Elle poursuivit sa corvée. Le lait giclait contre les parois de la chaudière en tôle. Elle se laissait porter par le rythme de ses gestes. La tiédeur ambiante apaisait son malaise.

— Flavie...

La jeune fille sursauta, et faillit renverser le seau.

— Benjamin !

Il s'accroupit près d'elle.

— Faut que je te parle.

La peur s'empara de la promesse. Lui remontait dans la gorge, tout ce temps qu'il avait mis pour la choisir sur sa rivale. Toujours cette hésitation dans son prétendant.

Il renifla d'incertitude.

— Flavie, prends ton temps...

Quoi ? Les choses avaient-elles changé à ce point depuis hier soir ? Reculait-il vraiment ?

Flavie crut s'évanouir.

La voix défaillante, il ajouta :

— Je sais que tu as l'habitude des décisions rapides, mais en y repensant bien, ça doit attendre. Donne-moi une chance.

La jeune fille craignit de mal comprendre. Repenser à quoi ! Pourquoi était-elle la seule en cause ? Ne s'était-il jamais rendu compte de tout l'émoi qu'elle éprouvait en sa présence ?

Que non ! Elle attrapa le seau et visa son visage. Un coup de côté et sa tête réussit à éviter le flot blanc qui aboutit sur sa poitrine. Il l'attrapa par les épaules.

— Fais pas la folle.

— Lâche-moi. Pourquoi tu parles comme si c'était de ma faute !

— C'est pas ce que je voulais dire. Donne-nous une chance, tout simplement, Flavie. C'est important. Même si j'ai mon congé de l'armée, on ne sait pas ce qui nous pend au bout du nez avec cette saprée guerre.

— Tu aurais pas pu le dire avant ! Tu viens de demander ma main hier soir.

Flavie jetait pourtant l'éponge. Son point dans le dos déjà s'amenuisait.

— Comme ça, dis-tu que tu laisserais tomber « l'autre » pour moi ?

— Je dis que... oublie-la donc.

— Impossible.

Il enserra son visage de ses deux mains.

— Écoute-moi bien, une fois pour toutes. Je dis que je ferais tout pour toi. Défier la conscription, me faire saigner du nez jusqu'au bout de mon sang pour qu'on me déclasse, passer pour un sans-génie, un *bum de track*, si c'est ce que ça prend pour être avec toi.

À mesure qu'il parlait, gesticulait, le corps de Flavie se rapetissait sous ses jupes. C'était la première fois que son beau lui exprimait tant d'émotions. Elle qui le croyait si peu ouvert, si peu bavard.

— Qu'attends-tu de moi alors ?

— Tout.

Il prit ses deux mains tièdes dans les siennes, les embrassa dans un puissant goût de lait.

« Ah ! ce toupet à la Pompadour... qui lui donnait tant de fil à retordre. »

Et puis, *goodbye*, saprée guerre ! Que vienne enfin l'amour. En après-midi dans le foin, le matin et le soir dans le lit... puis les enfants en nombre... les accrochages... les raideurs...

Il s'enfuit par le tambour de la grange. Au même endroit où était passée l'ombre. « Étaient-ils ensemble ? Jalouououse, Flavie Plourde ! » Elle se serait giflée.

Devant les épousailles mises en veilleuse, les parents avaient sourcillé. Les promis, néanmoins, continuaient de se courtiser étroitement. Un semblant de liberté s'était ajouté à leurs fréquentations. À la fin d'octobre, on aperçut les deux tourtereaux dans le champ de patates, derrière les bâtiments de la ferme où ils éliraient domicile après le mariage. Benjamin s'occuperait du bien paternel que sa mère dirigeait d'une main incertaine depuis la mort de son mari. Loin des chaperons, ce matin-là, l'ardent jeune homme avait serré sa promise de très près et l'avait embrassée longuement. Un peu trop peut-être.

« Faudra que j'en parle au prêtre », se culpabilisait Flavie qui voulait s'assurer de la limite du temps permis.

— Je passe mon temps à le répéter. Il faut attendre le mariage, ma fille. Vous l'avez bien ressenti qu'il fallait attendre, n'est-ce pas ?

Le confesseur lui-même se trémoussait sur son siège. Par ailleurs, il soupçonnait un peu d'hypocrisie chez cette paroissienne dont il peinait à reconnaître l'identité. « Ah ! ces femmes, toutes des pareilles. Pas capables de se retenir.

Pas capables de mettre la pédale douce, leur responsabilité après tout.»

Avant d'ouvrir la trappe sur l'autre pénitent, il fantasma sur elle.

Flavie était sortie du confessionnal avec une pénitence massue. Pour la première fois de sa vie, un chemin de croix à refaire trois fois, avec un Notre-Père, un Je vous salue Marie et un Gloire soit au Père, à chaque station. « On va se douter de quelque chose », se disait-elle, mortifiée. Les autres repentants, dont Rose Toussaint, assise en silence, la toisèrent sournoisement pendant tout le temps qu'il fallut à Flavie pour accomplir sa pénitence. Elle fit le tour des quatorze stations, une seule fois. Elle viendrait compléter les deux autres fois plus tard dans la journée quand l'église serait vide. À la maison, elle prétexterait l'oubli de son livre de prières qu'elle retournait chercher.

Le conflit mondial s'essouffait. On parlait d'armistice. Sa signature, le 11 novembre 1918, marqua l'histoire à jamais.

Enfin ! Les promis se hâtèrent au presbytère de Saint-Jacques pour mettre les bans. Pendant trois dimanches d'affilée, le curé Babineau, avant le sermon, annonçait solennellement :

« Il y a promesse de mariage entre... »

L'oreille tendue, l'assistance acquiesçait. Les femmes grimaçaient d'un sourire retenu. Chacune se confirmait qu'elle « l'avait bien dit ». La primeur d'une nouvelle dans un petit village conférait toujours une certaine notoriété.

Des deux extrémités de l'enceinte, Zielle et Célanie s'étaient muées en ventriloques avant même que la messe ne commence. Leur intense dialogue intérieur se conti-

nuait. Qu'elles se flattaient, ces bonnes amies, d'avoir été les premières du rang à apercevoir le trio à son retour du Petit-Sault. Assis au bout des bancs, les chefs de famille, le cou tassé dans leur encolure aspiraient, les bras solidement croisés sur la poitrine, les genoux bien écartés, à s'assoupir pendant l'homélie.

Rose Toussaint, sentant Benjamin lui glisser pour de bon entre les doigts, s'était cantonnée au fond du jubé, dans le bout du banc avalé aux deux tiers par la présence de l'harmonium. Avait-elle sous-estimé la promesse? Quand cette Flavie avait-elle remporté la victoire? Comment avait-elle eu une telle emprise? Pourtant pas facile à épingle le Benjamin. Après la messe, tout le monde la chercha des yeux. Descendue à pas feutrés avant l'*Ite missa est*, elle ne s'attarda pas sur le perron de l'église, ce matin-là.

Sous une rafale de coups, la bête, d'un trait, avait éloigné Rose Toussaint de l'église. Sa patronne n'entendait pas à rire ce matin, le poney avait compris. Qu'elle cherchait à fuir par-devant, il avait également compris. Sur la grand-route, il ne cessa de trotter, de galoper entre les villages, avant de gravir, une frange d'écume à la gueule, les nombreux raidillons jusqu'à Saint-Marcel. Écumait tout autant, la rivale derrière l'animal.

Le feuilleton hebdomadaire des deux villages voisins prenait du volume. Les paroissiennes en auraient jusqu'au mariage à commenter l'affaire. Rien de moins pour le couple le plus en vue de l'heure : Benjamin, le conscrit libéré, le champion des courses en traîneau à chiens, et Flavie, « la parfaite à Michel ». Bête noire de Rose Toussaint depuis on ne savait plus.

Pour sa part, Flavie lèverait toujours le nez sur la fille du *bootlegger* qui n'en « valait pas la peine ». Elle remerciait le ciel que son mauvais vernis ne lui colle pas à la peau.

Après chaque messe annonciatrice des bans de mariage, Benjamin s'adressait au beau-père.

— Permettez-vous que je reconduise Flavie dans mon boghei ?

— Si c'est pour faire honneur à ma fille, vas-y, mon Benjamin.

Pour la première fois de sa vie, le jeune homme se rendait compte qu'il avait mis la main sur une future hors du commun. « Pas une fille au village n'est comme Flavie », se félicita-t-il, en lui tendant la main pour qu'elle prenne place sur le siège. L'instant d'après, il bondissait à gauche. Avec une promesse aussi attrayante à ses côtés, et qui se comportait comme si elle venait de remporter le prix de bienséance chez les religieuses enseignantes, Benjamin eut l'impression d'avoir décroché la perle rare du canton. Un savoir-faire instinctif, une aisance que lui-même ne possédait pas, malgré sa popularité de champion. « Elle doit tenir ça de ses ancêtres. » Après tout, n'avaient-ils pas eu le cran et la débrouillardise de laisser leur marque dans ce coin de pays ? Sa lignée à lui n'était arrivée au Madawaska qu'une centaine d'années après l'infatigable Pierre Plourde et son moulin à scie, demeuré une référence parmi les gens, et l'arrière-grand-père de sa belle. En outre, pour l'avoir vue travailler dehors, il se disait qu'elle était aussi bonne dans les champs qu'avec le monde. Il souleva les rênes de son poney qui, aussi fringant que son maître, n'attendait que ce signal de départ.

Ainsi sur la sellette, la jeune promise continuait de grandir. Elle avait l'impression que son cœur s'évasait à chaque tour de roue. Elle avait clairement pris le dessus sur la fille du *bootlegger*. « On a pas besoin de faire comme Rose Toussaint pour avoir un garçon. Elle, et ses manières de fille facile de courir après les garçons aussi... »

— Le chignon raide, les jeunes, à matin, remarquaient les paroissiens s'accordant pour laisser leur voiture prendre les devants.

Une fois rendu chez le beau-père, Benjamin s'arrêterait, viendrait aider sa belle à descendre, la reconduirait à la maison, lui ouvrirait la porte avant de venir attendre sa passagère habituelle, la maîtresse d'école du village, cette Irlandaise qui cassait le français et dont il assurait le transport à la messe parce qu'elle pensionnait chez son propre père. Elle était montée pour l'occasion dans la charrette du père Michel.

— Faites de la place à la maîtresse, avait dit le chef de famille.

Mademoiselle était grimpée par l'arrière, s'était agrippée à la ridelle pour se tenir en équilibre parmi les frères et sœurs de la future, tout à l'honneur de voir leur maîtresse d'école dans leur propre charrette. À leur manière, ils paraîtraient comme le jeune couple.

C'est de bonne grâce que mademoiselle avait cédé sa place sur le siège à la belle Flavie. Lorsque leurs regards s'étaient croisés, les deux femmes s'étaient souvenues de l'entrée inhabituelle de la jeune promise en première année. Une arrivée fracassante, rocambolesque où les autres écoliers s'étaient payé la tête de Flavie Plourde. Devant cet impondérable, elles s'étaient souri.

CHAPITRE 3

Les rubans des rubans

LES SEMAINES qui suivirent l'annonce officielle du mariage se firent trépidantes. Comme une reine dans son rucher, Flavie, entourée de ses sept sœurs, s'était mise à la confection de sa robe de mariée. Elle tenait dans sa main *La Gazette de Québec*, le seul exemplaire de la région qu'on se passait d'une maison à l'autre.

— J'aimerais qu'on essaie de faire comme le modèle du journal.

Elle approcha le papier pour relire, en syllabes détachées, le nom de la couturière, Ga-by Ber-nier.

— Tu feras jamais comme les autres, toi, applaudirent ses sœurs.

— Toujours de bonnes idées, Flavie, renchérit Éveline, qui tenait en grande affection sa sœur aînée, surtout depuis sa scarlatine. Malgré sa petite taille, elle revendiquait toute sa place dans ce groupe de huit.

Cette jeune couturière du pays avait même visité Paris où elle venait de rencontrer Gabrielle, dite Coco Chanel, mentionnait l'article.

Zielle, venue voir comment les choses se passaient, avait rajouté son grain de sel :

— Coco Chanel, tu parles d'un nom. Pourquoi pas Cocotte Flanelle, à ce compte-là ?

Toutes s'étaient esclaffées.

— Tu en manques jamais une, toi, Zielle !

Autour de la grande table de la cuisine, la gent féminine bourdonnait d'activités. Les plus vieilles confectionnaient les détails qui embelliraient le vêtement en épais satin blanc cassé ; les plus jeunes se tenaient prêtes à ramasser les épingles tombées sous la table, à courir chercher d'autres fils, à tenir ceci, cela, ou à servir de poteau aux premiers essayages, ou simplement comme modèles pour orienter la première coupe du patron dans du papier brun.

Broder les boutonnieres, faire les ganses, ces arceaux de fils cordés exigeant une adresse particulière, agrémenter le col d'un petit bouton en nacre, repincer la taille, particulièrement fine chez la future, donner de l'ampleur au corsage qui se trouvait toujours trop étroit, terminer les manches avec une pointe de dentelle sur la main, retoucher l'unique cape de circonstance de la famille, au cas où il ferait trop froid. Un corsage assorti et des appliqués de velours au collet et aux manches la transformaient toujours de belle façon. On transborderait les couvertures de la carriole au boghei pour se couvrir les genoux, si nécessaire.

La dulcinée se laissait emporter par le branle-bas. Son imagination vagabondait. Ne serait-elle pas faite pour le beau linge, elle aussi ? N'avait-elle pas voyagé en train dès l'âge du berceau ? Des États-Unis au Canada ! Sa naissance exceptionnelle dans la république voisine le premier jour d'un nouveau siècle, soit le 1^{er} janvier 1900, ne présageait-elle pas qu'elle irait loin dans la vie ?

— Penche-toi un peu, que j'ajuste la voilette sur ton front, dit Irma, déjà sur la pointe des pieds près du

minuscule et unique miroir de la maison, où la future mariée se mirait.

— Trop longs ou trop courts les rubans à l'arrière ? Dites, vous autres...

Tout le monde levait plutôt les yeux sur le coup de vent dans la porte. Éveline marquait son entrée.

— Viens d'apercevoir Rose qui filait dans le rang. Zielle dit qu'elle avait affaire à Benjamin.

Flavie tomba des nues. Elle se jugeait, tout à coup, moins jolie. « Encore des peaux mortes », soupira-t-elle en s'étirant la peau du cou.

Une trentaine de minutes plus tard, un autre galop se fit entendre à travers les secousses d'éternuement d'Éveline qui pénétrait dans la cuisine.

— Tu vas déplacer les morceaux, dit Nélida qui, du bras, la retenait loin de la table.

— Rose vient de repasser à pleine épouvante. On dirait qu'elle est partie en peur avec le cheval. À peine si je l'ai reconnue à travers la poussière.

Tout le monde éclata de rire, à l'exception de Flavie qui n'apprécia pas. Comment avait-elle pu oublier les courses de traîneau qui viendraient avec la neige ? Benjamin s'y inscrirait-il, une fois marié ? Son cercle de compétitions s'agrandirait-il ? Son ambition l'amènerait-elle jusqu'au fin fond du Maine ? Et elle, dans tous ces va-et-vient ? Laisserait-il sa jeune épouse se morfondre de lui ? L'empoisonneuse de Toussaint s'employait-elle à s'assurer des dates auprès de Benjamin pour convaincre son père, qu'elle accompagnerait, d'aller vendre de la bagosse là-bas !

Flavie se laissait emporter par le tourment de l'absence.

« Pas une dizaine de jours au loin. Trop long, Benjamin ! Vas-y pas. Reste près de moi. »

Mais qu'est-ce que long quand on a toute la vie devant ?
« Toute la vie ensemble ! » Toute la vie avec son mari. « Avec Benjamin ! »

À son retour, le vainqueur rentrerait en vainqueur. Le dimanche suivant, il viendrait cueillir sa gloire américaine sur le perron de son église paroissiale. Tout le monde s'empresserait de lui serrer la main. Elle serait à ses côtés, cette fois ! À ses côtés pour de bon... À la solde de l'attelage de son mari, également ?

Le soir venu, elle n'en continua pas moins de vérifier les détails de sa toilette et de son trousseau. À la seule clarté de la lampe à huile, elle rognait sur ses heures de sommeil. Un bataillon s'introduisit dans sa chambre. Trois sœurs prenaient les commandes.

— Toi, tu dors comme tout le monde, ordonna Thérèse.

— Je vais les piquer, moi, les revers de tes coutures, ajouta Irma, pendant qu'elle éteignait la lampe tout en évitant que la mèche tombe dans l'huile.

— Avise-toi pas d'aller traire les vaches demain matin non plus, renchérit Nélida.

— Si ça continue, je vais me prendre pour une bonne à rien.

— Aucun danger, résonna à l'unanimité.

Remuée devant une telle insistance de la part de ses sœurs, Flavie se fit toute petite. Rare qu'elle se fît toute petite.

« Chères sœurs ! »

Ses sœurs la forçaient à battre en retraite. Flavie, qui ne faisait rien à demi, s'était obstinée à vouloir conduire la ferme avec ses parents jusqu'au jour dit de ses noces. D'autant plus que Maxime et Ubald, mariés maintenant, n'habitaient plus à la ferme et que leur père se trouvait sans garçons pour l'aider.

« Et maman qui était encore partie pour la famille. Se rendrait-elle à la douzaine ? »

Au prochain virage, son tour.

Ces dernières semaines, la jeune femme n'abordait plus les tâches ménagères de la même façon. Il se trouvait plus que l'éternelle course autour de ces corvées. Quelque chose se greffait à ce va-et-vient. Comme une épaisseur. Un accent, une plus-value qu'elle n'aurait su définir. Brosser un parquet ou faire un repas prenait une dimension nouvelle. Accueillir, nourrir, un autre éclairage.

Par contre, la jeune fille ressentait un malaise vis-à-vis de son père qui ne la regardait plus de la même façon.

— Qu'est-ce que vous avez, papa ?

Le père, ne sachant que dire, avait détourné son regard. Sa Flavie qui n'était déjà plus la sienne. Qu'il céderait bientôt à ce jeune homme vif et pétillant. Avant d'être la femme de Benjamin, Flavie souhaitait demeurer la fille de son père. Simplement la fille de son père, comme avant. Ne le serait-elle pas toujours ? Se dire l'aînée de son père lui avait toujours plu. Pour Michel, conduire sa première fille à l'autel représentait toute une affaire. Le fermier, à part le jour de ses noces, ne se souvenait pas d'un plus grand chambardement dans sa vie de possédant.

Depuis qu'elle ne sortait plus travailler dehors, Flavie accomplissait, avec sa mère, les multiples tâches de l'ordinaire. Du temps comme jamais auparavant pour réfléchir à haute voix en lavant la vaisselle, pour causer une petite demi-heure en après-midi. Malgré les choses dont on ne parlait pas avant le mariage, en particulier celles de la nuit de noces, ces échanges rendaient mère et fille heureuses. Un je-ne-sais-quoi qui venait colmater certaines incompréhensions sur le désir accentué de solitude de Flavie durant ses fréquentations.

Ces rapprochements constituaient une suite, sans bavure, à la naissance de Flavie, la petite apparaissant alors comme une promesse entre les bras de sa mère. Une telle bouffée de fraîcheur ! « Ma fille », avait soufflé la mère alors qu'elle resserrait son étreinte sur sa première fille, un baiser sur son front. « Mon bâton de vieillesse. » Flavie aurait juré que ce désir de sa mère résonnait dans ses cellules depuis toujours. Elle l'aurait juré, main dans le feu.

À peine trois mois après sa naissance, toutefois, un train en provenance du New Hampshire ramenait ses parents à leur point de départ. Deux jeunes frères Plourde mariés à deux sœurs Pelletier rentraient d'une tentative de s'établir aux États-Unis. Ce pays voisin qui avait donné tant de fil à retordre aux colonisateurs du Madawaska et dont la ligne des frontières avait fini par diviser plusieurs de leurs familles s'employait encore à séduire ces Francos. Une manufacture de coton à chaque coin de rue, semblait-il. Pour Michel, étouffé par les miasmes chimiques, l'aventure n'eut rien du Klondike. Il revenait dans son patelin travailler à l'air pur. Cependant, nulle part dans son grand livre familial ne se trouvait consigné que les rêves de sa première fille, comme d'une première dans une vie, ne se réaliseraient pas malgré les contraintes de l'existence.

— Comme ça, maman, vous aviez déjà travaillé aux États avant de vous marier ?

— Dans une famille à l'aise. Ils étaient bons pour moi.

Pas moins de dix fois, Flavie avait fait le tour du ber familial offert à sa mère par ces bonnes gens de Wynn, Maine.

Laissant traîner sa main sur la vannerie de qualité, elle en appréciait un temps la douceur.

— Solide aussi, hein maman ?

— Ça fait plusieurs qui passent dedans, avec les enfants de la bonne dame en plus.

Cette jeune mère referait le petit matelas avec de la paille fraîche, capitonnerait sa corbeille d'un reste de tafetas pâle, l'entourerait d'une longue jupe froncée jusqu'à terre, d'où se détacherait à l'avant une grosse boucle. Aussi grosse que le petit être dedans.

— Est-ce que j'ai dormi dedans moi, maman ?

— Imagine donc qu'on avait pris la peine de l'apporter à Nashua, même si ça prenait trop de place. Fallait être un peu sonné...

Flavie aurait tant voulu l'avoir pour son premier bébé, mais sa mère n'avait pas fini sa famille.

— Maman, promettez-moi de me le donner quand vous en aurez fini.

— Faudra voir avec tes autres sœurs. Pas de passe-droit dans ma famille.

La semaine précédant le mariage, des sœurs et des belles-sœurs de Délima se rassemblaient chez Michel pour cuisiner durant l'après-midi. Trois ou quatre tantes venues mettre la main à la pâte. Une pièce à part au deuxième étage servit de réfrigérateur. Difficile à réchauffer l'hiver, elle se garnissait tout au long de l'après-midi de casseroles de cigares au chou. Joliment alignés sur leur cabaret, ils se voisinaient sous des jetés de dentelle. Cette innovation dans les réceptions avait été apportée par une des tantes. Les pommes de terre, les carottes et les navets cuits la veille des noces seulement seraient gardés à la température ambiante.

— Vous allez faire votre gâteau roulé pour mes noces, hein maman ?

Préféré de Flavie, cet énorme rouleau, garni de la gelée du pommetier derrière la grange, se trouvait glacé avec des

œufs montés en neige. De la dernière ponte, ceux-ci étaient gardés au froid, chaque année, pour les occasions spéciales. Fait inusité, épaissir cette neige avec un tantinet de farine sans la faire tomber. Il n'y avait que sa mère pour réussir ce glaçage qu'elle avait elle-même mis au point. Flavie y découperait le premier morceau qu'elle offrirait à son mari, et le deuxième à son père. Sa mère verrait à la suite.

Tous ces plats, présentés dans les manières, seraient capables de gaver une trentaine de gros mangeurs au cou tendu, telles des oies.

Éveline aurait voulu y aller de sa touche décorative sur le dessus du gâteau, mais elle essuya un refus catégorique de la part de sa mère.

— Voyons la petite, on est pas des Esquimaux, quand même !

Elle avait fabriqué, avec de minuscules cailloux, deux petits mariés allumettes collés avec de la gomme de sapin et teints avec du jus de betteraves subtilisé au pot de conserve en cours. Éveline montait porter son chef-d'œuvre dans la chambre de sa grande sœur. Le lendemain, un cerne aubergine tachait le bois de sa table de chevet. Flavie, émue devant la sculpture, se dit que le temps boirait la couleur. Aussi s'attardait-elle à cette mesure du temps qui boirait également sa vie.

La veille des noces, les huit sœurs Plourde mirent chacune leur chapelet sur la corde à linge pour conjurer le mauvais temps. Huit plutôt qu'un seul, selon la tradition.

— Vous allez appeler la pluie avec tous ces grains-là, se moqua le paternel.

— Vous êtes pas drôle, papa.

Cette nuit-là, même leur père « dormit sur le bout des yeux ». On se leva aux aurores. Le vœu des femmes avait été exaucé. Un froid saisonnier, mais pas de pluie, pas de

frimas. À 6 h du matin, Délima déposa sur les épaules de sa fille, la longue pèlerine commune joliment agrémentée pour l'événement et, sans dire un mot, la serra tendrement dans ses bras. Puis, un bref regard, comme une question : « Sais-tu ce qui t'attend ? »

Cinq ou six joyeuses voitures, dont celle de Zielle et de Célanie, se languissaient dehors. La porte s'ouvrit et la jeune femme fit son apparition.

— T'es belle ! lui cria la Zielle dans son emportement.

Elle se tenait debout à l'avant de son boghei et agitait les bras en l'air. Flavie sourit en la voyant se déchaîner selon son habitude.

Pendant qu'elle se dirigeait vers la voiture de son père, tous applaudirent. Personne plus que Zielle.

Sur son passage, les hommes retinrent leur souffle.

— Un sapré beau brin de fille ! dit le fils Boisvert à son père.

— Avise-toi pas, le sermonna sa mère, assise à l'arrière. T'avais rien qu'à te déniaiser quand c'était le temps si tu voulais l'avoir.

Cette jeune femme très appréciée, et que tous les hommes, de loin, cherchaient à protéger advenant un grand malheur. Non pas si le malheur frappait, mais quand il frapperait, car il frapperait. Il frappe toujours. Une ronde invisible de bras mâles tendus comme un filet protecteur autour de cette Flavie. Bras prêts à l'entourer quand elle se romprait le cou d'audace.

« On dirait une reine », s'étonnait toujours Célanie.

Le père prit la main de son aînée et, ravalant ses larmes, l'aida à monter dans la voiture. La mère suivrait avec son fils aîné dans la deuxième. Flavie mit les pieds sur une peau de chevreuil à la tiédeur surprenante. Le père avait glissé dessous des briques chaudes. Seulement de son côté,

et seulement pour elle. Elle se pencha et l'embrassa sur la joue. La raideur accueillit son baiser et les bras du chef de famille se tendirent sur les rênes comme s'il s'apprêtait à mener deux *spans* de chevaux au combat.

— Merci papa. C'est beau, l'attelage!

La jeune fille, émue par la beauté, appréciait les longues tresses dans la crinière et la queue du poney. Le lustre des flancs soigneusement étrillés éclatait sous les boucles rouges. Parfaitement alignées le long du dos de la bête, on aurait dit une route à suivre dans l'avenir. La sienne? Au bruit des sabots, des frottements de roues, des ding-ding des grelots et des rires en clochettes, le défilé s'ébranla. Il entreprenait sa longue descente en lacet avant la grand-route menant à l'église de Saint-Jacques. Devant ces scènes si vivement pastorales, elle qui avait toujours aimé se perdre dans la beauté des aubes et des crépuscules, se sentit extatique, choyée comme jamais. Toute cette beauté rien que pour elle. Tout de la nature et des humains qui célébraient la journée de son mariage. Comme si ce jour en soi avait donné naissance au beau tout à coup.

Un mille plus bas, au coin du rang de Saint-Joseph, la parenté de Benjamin et trois ou quatre voitures en attente se joignirent à eux pour parcourir la dizaine de milles avant la cérémonie de 7 h 30. La mère du marié ne faisait pas partie du nombre. La mariée eut un pincement au cœur. « Dommage! » se répétait-elle. D'une nature bougonne, Mémé prenait rarement part à ces rassemblements. Cette réputation s'aggrava avec les ans. Des voisins insinuaient que la mémoire avait commencé à lui faire défaut et même, que la folie la guettait. Elle gérait pourtant la ferme de son mari décédé. Une grosse ferme qui en imposait. « Mais où prenait-elle l'argent? »

On disait aussi qu'elle parlait le latin. En tout cas, Mémé récitait son chapelet en latin. On l'entendait marmonner ses *Ave Maria*, *Pater Noster*, *Gloria* et *Credo in unum Deum*... quand elle se présentait à l'église pour accomplir son devoir pascal : se confesser et recevoir la sainte communion, une fois par année. Elle venait d'en dehors, disait-on, où il y avait une grande école. Du même endroit que la lignée de Flavie. De Marie-Louise Plourde arrivée au Madawaska, au tout début de la colonie.

Autour de l'église de Saint-Jacques attendaient des curieux venus écornifler au mariage de la fille à Michel Plourde d'en haut. De sa plus vieille, de celle qui ne passait pas inaperçue.

À son entrée dans le lieu saint, Flavie, comme à la petite école, ressentit dans l'atmosphère ambiante, un concentré de l'endroit : odeurs de cierges et d'encens, de confessions et de supplications, de prières, de désespoir et d'espérance.

Thérèse retira la pèlerine de ses épaules.

— Vraiment belle, ma sœur!

Le cœur de Flavie se gonfla davantage. Sa poitrine se souleva.

Dans le clair-obscur des cierges allumés, elle traversa la petite nef au bras de son père. Elle finit par apercevoir le profil tant souhaité. Gardant respectueusement les yeux sur l'autel, il retenait, à l'approche de sa bien-aimée, un même sourire en coin.

Avec le plus grand sérieux, le père Babineau entra, précédé du servent de messe et neveu du marié. Il monta à l'autel et, le dos à l'assistance, pria en latin. De temps en temps, il se retournait, étendait les bras en disant :

— *Dominus vobiscum.*

À quoi le servent, attentif, répondait de plus en plus fort :

— *Et cum spiritu* « tout haut ».

Les mains jointes et les yeux fermés, la mariée, après la communion, implora le Seigneur Dieu de tout son être :

« Mon Dieu, faites que j'aie un bon mariage et une bonne vie. Protégez ma famille, et gardez mon mari et mes filles surtout dans le droit chemin. Que mon mari ait toujours du travail et que mes enfants soient pas infirmes. Qu'on ait toujours de quoi manger, se chauffer et s'habiller. Dans votre grande bonté, ne délaissez pas ma prière, vous qui êtes infiniment bon. »

Le célébrant se retourna une dernière fois en bénissant l'assistance.

— *Ite missa est.*

Il apporta ensuite le registre des signatures aux prier-Dieu des témoins.

En se retournant vers la sortie, le marié et la mariée s'offrirent, malgré le sérieux prescrit, un ineffable sourire. Une inoubliable offrande du cœur qui toucha l'assistance. Un seul sourire engageant toute une vie. L'unique sourire encore capable de remonter à l'heure de l'agonie. Les bancs craquèrent. Remuée, l'assistance se leva d'un bond pour accueillir la mariée au bras de son époux.

« Enfin, rien qu'à moi, pour toujours ! » se dit Flavie.

Le long retour à la maison fut des plus bruyants. On entendait rire à pleine gorge à des centaines de pieds. Dans la courbe du dernier rang, une voix d'enfant résonna derrière une talle de rosiers sauvages. Le cortège s'immobilisa devant le servant de messe qui sortit de sa cachette en décochant une œillade à son oncle et en courbant la tête avec respect devant sa nouvelle tante. Dans son élan, le jeune troubadour continuait, avec aplomb, une chanson bien connue en l'honneur des mariés. Deux chefs de famille sautèrent de leur boghei pour venir l'installer,

à califourchon, sur le poney. De reculons, il fit face au défilé, et battit largement des bras, pour inviter les noceurs à entonner avec lui.

J'les ai vus voler les rubans, les rubans

J'ai vu voltiger les rubans de la mariée.

D'autres joyeux drilles s'amènèrent en courant pour féliciter le jeune chantre et les heureux mariés. Les poignées de main ne faisaient que commencer.

Au premier verre de gros gin, la joie atteignit son comble. Tous les autres bruits de la maison s'effacèrent sous l'explosion. Délima et ses filles s'étaient transformées en pantins qui s'empressaient autour du poêle, devant la grande table et ses plats débordants. Tout ce service s'était accompli dans de fortes résonances métalliques pourtant.

Le banquet n'en finit plus de finir. Aussi bien dire qu'il dura jusqu'au souper. En après-midi, c'était coutume que les autres villageois passent offrir leurs vœux de bonheur aux jeunes mariés. Tant qu'il restait de la nourriture, on offrait une pâtisserie à l'un, une bouchée convoitée à l'autre, accompagnée d'un petit verre. Le sucre à la crème n'était réservé qu'aux dames qui ne touchaient pas à l'alcool. Dès cinq heures du soir, les premiers mangeurs en profitèrent alors pour reprendre une bouchée de ci et de ça. À la fin, on aurait léché les plats. Même Rose Toussaint se présenta avec son père, en fin d'après-midi, pour offrir, à la mariée, un petit cadeau de sa confection. Elle avisa le même fusil de chasse. Aurait-elle eu envie de s'en servir à son tour ?

Flavie accueillit son présent de bonne grâce. L'heure n'était pas aux emportements, mais à la dignité, au savoir-faire, et Flavie s'y connaissait. Par ailleurs, le *bootlegger* tenait serré le coude de sa fille. Il lui signifia bientôt leur

départ avant qu'elle ne s'avance vers le marié. En refermant la porte, Flavie lança :

— Je te remercie pour ton joli mouchoir, Rose.

Tous l'avaient entendue et tous reconnaissaient la distinction de cette jeune mariée avec la certitude qu'elle ne causerait jamais de déshonneur dans le canton. « Pas comme Rose Toussaint, qui venait de lui offrir un mouchoir brodé d'un F... comme pour étancher des pleurs... »

Après le souper et les effusions d'usage, les jeunes mariés entreprirent de rentrer chez eux. Assis aussi près de l'autre que possible, ils allaient demeurer avec la mère de Benjamin.

Il avait été convenu, sur papier, que le jeune homme prendrait en charge désormais la ferme paternelle. Flavie se voyait devenir le bras droit de sa belle-mère, tout comme elle avait été celui de sa mère. Quand ils arrivèrent devant la maison, que du noir. Un noir absolu. Sidéral. Pas un soupçon de lumière à travers les vitres. Aucune lueur, pas même celle de la lune. Le cœur de Flavie fit trois tours. Son sentiment d'incertitude la reprit d'assaut, comme avant les noces alors qu'elle se posait tant de questions — son prétendant était-il parti à la guerre à son insu ? Reluquait-il toujours la Toussaint ?

De véritables entorses à cette journée de bonheur.

Elle avait toujours su que sa belle-mère avait du caractère, mais pas ça, pas cet affront. Pénétrer le soir de ses noces dans une résidence aussi noire qu'inhospitalière, quel mauvais présage !

— Je vais attendre que tu aies fini de déteiler, ajouta la jeune épouse en suivant son mari sur les talons.

La voiture remisee dans la grange et le cheval conduit dans sa crèche, ils se dirigèrent vers la maison. Benjamin tourna la poignée de la porte.

— Je connais le coin, dit-il, s'efforçant à la désinvolture.

— Maman ?

— ...

— Mathilde ?

— ...

Cette sœur de deux ans et demi son aînée demeurait l'ombre de sa mère. Elle était venue du Petit-Sault pour assister aux noces de son frère, mais sa mère l'avait retenue. Toute petite encore, elle s'était retrouvée partageant la même grande couchette à bascule avec les deux paires de jumeaux qui l'avaient suivie de près.

Même en début de ménopause, Mémé avait vite compris que sa famille n'était pas terminée quand, un bon matin, elle avait trouvé une autre de ses dents entre les draps. Cinq bébés, donc, en deux ans et demi, couchés dans le même moïse. Bercés d'un pied sur la bascule par un plus vieux de 6 ou 7 ans, jour et nuit.

— Est-ce que ta mère est là ?

— Où veux-tu qu'elle soit ?

Jamais la jeune épouse n'aurait pensé recevoir si peu d'accueil chez la mère de son homme ! « Serait-elle morte ? »

Comme s'il avait compris son interrogation, Benjamin vint frapper à la porte verrouillée de sa mère. Flavie, dans sa nuit intérieure, demeura sur le tapis de l'entrée. Figée comme jamais.

— Maman ?

— ...

Un grognement finit par traverser le mur. Comme une bête pour éloigner un intrus. « Non, c'était pas vrai qu'elle allait l'avoir sur les épaules, elle aussi. »

Belle-maman n'avait jamais aimé ses six brus, à l'exception de la jeune maîtresse d'école en pension sous son toit pour un temps, et dont elle se croyait l'égale avec son latin.

Mademoiselle avait préféré un autre de ses fils à son cadet qui la transportait à la messe. Benjamin, l'avait-elle surnommé, après que le baptême et son calendrier liturgique l'eurent affublé d'un prénom composé long comme le bras.

« Quand je pense que mon Benjamin a fini par marier la girafe à Michel. »

Douce vengeance au cœur de celle dont on disait qu'elle était basse sur pattes. Elle se tourna sur le côté et se mit à suçoter la canine qui lui restait.

À tâtons, le jeune homme s'appliqua à descendre la lampe à huile de son socle au mur. Il tâtonna aussi avant d'y trouver, au fond, les allumettes. Il déposa la précieuse lampe sur le bord du comptoir, retira son globe, le mit délicatement de côté, fit craquer l'allumette, et la mèche lança sa première flamme. Il remplaça le globe, ajusta la hauteur de la mèche, et revint vers sa jeune épouse au regret de ne l'avoir pas suffisamment mise en garde.

— C'est bien la mère, ça. Pas commode, mais pas méchante, tu verras, Flavie. Viens.

La main sur l'épaule de Benjamin, sa jeune épouse le suivit par-derrière, telle une non-voyante. Ils traversèrent la grande cuisine jusqu'à la chambre du bien-aimé. Benjamin poussa la porte en avançant la lampe pour y voir clair. Un désordre total régnait. Le même qu'à son lever. Personne n'avait refait le lit. Que des vêtements de travail à traîner ici et là. Des bas éparpillés. Des salopettes en accordéon sur le plancher. Des bretelles prises sous la patte d'une chaise bancale. Des souliers de bœufs, disait-on, servant au quotidien de la ferme, fabriqués par sa mère avec de la peau d'original, l'épais genou de la bête servant de talon.

Nul signe d'accueil nulle part. Pas de joli couvre-pied brodé sur le lit, pas de carpeste tout près, pas de nappe-

ron au crochet sur l'unique petite table de nuit, pas de bougeoir, de verre d'eau non plus. Pas la moindre potiche avec son unique fleur de circonstance confectionnée en délicat papier crêpé, comme on savait si bien les faire. Pas le moindre petit préparatif!

Presque affolée, Flavie s'était agglutinée au dos de son mari. Comme elle se collait à la fenêtre autrefois en l'attendant, entre chien et loup, alors qu'il se cachait dans les bois. Pris dans cet étau, le jeune époux virevolta. Tout contre elle, il lui fit face. Elle le repoussa et recula d'un pas.

— Voyons Flavie. Si tu savais comment ça fait longtemps que je t'attends, toi!

Il n'avait pas toujours attendu...

« Moi plus que toi... » ne s'entendit pas. Elle revint aussitôt nicher son front au creux de son cou.

Petit à petit, le vent s'atténua. Les pans d'organdi de cette merveilleuse journée revinrent flotter dans leur imaginaire. On aurait dit de larges rubans descendus faire la fête autour d'eux. Une ronde les isolant, comme en igloo. Un igloo d'organdi. Un igloo d'été. Un igloo d'amour. Le jeune marié enserra sa jeune épouse. Elle soupira. Dans une même gestuelle, ils firent quelques pas de côté, puis tourbillonnèrent vers le lit en broussaille où, à minuit, il la posséda. Un nouveau jour s'extirpait de la nuit. Ils s'endormaient bientôt. Leur nouvelle vie commençait dans les bras l'un de l'autre.

Dès 6h le lendemain matin, ils se retrouvèrent à glaner les grelots dans le champ de patates avant les gelées noires. Prêts à prendre la vie à bras-le-corps. Ensemble dans la brise qui avait retrouvé son souffle quotidien. Le surlendemain, un fleurage de neige, aussi blanc que la robe de Flavie, mariait la terre. « Que c'était beau! » s'extasiait le cœur de la jeune épouse, face à la fenêtre de la cuisine.

Le goût du bien-aimé lui revint en bouche. Elle eut hâte à son retour. Elle n'avait jamais cessé de l'attendre. Ne cesserait jamais.

Aujourd'hui, elle tenterait d'apprivoiser Mémé qui grognait depuis tôt ce matin, comme depuis les trois jours de sa venue. Elle y arriverait. Elle arrivait toujours à ses fins.

Cette belle-maman qui sortait rarement de son vaste coin, appelé sa chambre, si ce n'était que pour « faire du mal », comme ses proches s'accordaient à passer sous silence. « Tiens, peut-être qu'elle apprécierait un sac de bonnes petites patates. »

Mémé faisait sa propre cuisine sur son propre poêle installé, à sa convenance, dans sa chambre au rez-de-chaussée. Deux poêles donc, séparés par le mur de la cuisine, se trouvaient disposés dos à dos. Deux séries de tuyaux, également, qui transperçaient le plafond et les murs de l'étage. Sécurisés par des orifices bordés de tôle, ils rejoignaient la grosse cheminée du toit. Ce système réchauffait le haut, mais requérait de la vigilance.

Flavie cogna à sa porte.

— Mémé, j'ai quelque chose pour vous.

La porte s'entrouvrit sur la largeur du faciès de son occupante.

— Fais pas ta fine...

Elle referma aussitôt.

Dépitée, Flavie recula avec son sac de patates. « Va-t-elle finir par m'aimer? »

Ce matin-là, Benjamin était parti au fond de la terre pour commencer tardivement la coupe du bois de chauffage. Les grands froids s'en venaient. « Pas le temps de sécher avant l'hiver, s'inquiéta Flavie. Dangereux pour le feu, du bois vert. »

Elle ne souhaita pas s'attarder à la question. Elle commencerait plutôt un tour exhaustif de la maison pour voir ce qui s'y trouvait. La cave en premier, le grenier ensuite.

Elle décida d'ouvrir la trappe du plancher, descendit l'échelle dans une forte odeur d'humidité. Elle trouva un seul chou sur la longue tablette, quelques carottes et navets sous la terre des carreaux.

— Arrête de fouiner partout ! lui parvint, du haut de la trappe, une voix acariâtre.

— Je cherche des légumes pour faire une bonne soupe. Benjamin va être content. Ça réchauffe quand on arrive du bois. Je peux en faire pour vous, si vous voulez.

— Ta soupe, je crache dedans...

Ébranlée par la remarque, la jeune bru finit par se dire que la pauvre vieille avait le crachat facile. « À ce compte-là, je suis mieux de pas m'obstiner. »

— Que je te vois pas venir de mon bord non plus !

« Comment ça, de son côté ? Avait-elle un côté de la cave ? »

Petit à petit, les yeux de Flavie s'habituèrent à l'obscurité ambiante. Plus loin, une cloison branlante venait d'être ajoutée. Cette division expliquait la dernière remarque de Mémé, et tous les légumes subtilisés derrière. Il lui faudrait en parler avec Benjamin.

— Pouilleuse, va, lui cria-t-elle encore, en se grattant sous la toque.

Cette fois-ci, Flavie fut piquée dans son amour-propre autant que dans sa propreté.

— Vous apprendrez que j'ai pas de poux, moi, Mémé !

— Ça sera pas long que tu vas en avoir.

Flavie baissait les bras. « Mémé aurait-elle toujours le dernier mot ? Le mot pour assommer. »

Elle n'en ferait pas de cas.

Avant de se sauver dans sa chambre, Mémé déploya toute son énergie à tirer la trappe au-dessus de l'ouverture.

Flavie s'était précipitée vers l'échelle. Debout sur ces minuscules barreaux, elle tentait, de toutes ses forces, de libérer l'orifice.

— Mémé, ouvrez cette trappe!

Toc, toc, toc.

Toc, toc, toc.

— Flavie?

Les grosses jambes de Délima apparurent au bord du trou.

— Maman! Forcez pas trop, vous allez vous éreinter.

— Tu t'y étais mal prise avec la trappe?

Flavie finit par mettre les pieds sur le plancher de la cuisine. Elle préféra taire l'épisode.

— Comme c'était pas barré, j'ai pensé entrer pareil, peut-être que t'avais pas entendu.

Sans se toucher, les deux femmes manifestaient leur joie de se revoir.

— On dirait que ça fait des mois que je vous ai pas vue, maman.

— J'étais venue au bureau de poste, puis j'ai décidé de pousser vers chez toi.

Flavie ne put s'empêcher d'embrasser sa mère sur la joue.

— Puis, comment va la mère de ton mari?

— ...

Sur-le-champ, Délima pigea tout de la relation entre sa fille et sa belle-mère. La Mémé maintenait sa réputation de « pas facile ».

— Voulez-vous que je l'appelle?

— Non, non, elle doit sûrement faire une sieste. Si elle avait été réveillée, elle serait sortie me dire bonjour. Elle est pas sourde. On se connaît bien.

Nul commentaire ne sortit de la bouche de Flavie.

Constatant la lourdeur de sa mère à quelques jours de l'accouchement, Flavie osa lui demander, presque à voix basse, si elle pensait « acheter pour bientôt ».

— On sait jamais quand les Sauvages vont passer.

Les deux femmes demeuraient aussi embarrassées l'une que l'autre. C'était la première fois que mère et fille osaient aborder le sujet de la délivrance. Flavie, malgré son rang dans la famille, n'avait jamais eu droit aux moments intimes des accouchements de sa mère. À part la préparation de bonnes quantités d'eau froide et d'eau chaude, le déplacement des enfants chez Zielle pendant la délivrance et le lavage du linge souillé de sang après, c'était le plus proche que la mère autorisait son aînée à s'en approcher.

« Du rouge, cogitait Flavie, il y en aurait partout, tout le temps, dans cette maison, avec neuf femmes. Chaque semaine, une pleine brassée de linge entaché à blanchir sur la planche. La sève de la vie chez toute femme, ce rouge. Un sérum qu'il fallait taire, pourtant. Passer sous silence comme s'il n'avait pas lieu, comme si le sang ne commandait pas l'existence de toutes les femmes du monde. »

— Est-ce que ça se parle de l'épidémie qui s'en vient, enquêta sa mère. Des vieux pays, encore une fois. La grippe espagnole, qu'on l'appelle. Je me dis qu'ils pourraient bien la garder chez eux leur propre grippe, les Espagnols. On en a assez de la nôtre, l'hiver. Et ces Britanniques qui sont venus nous voler nos garçons pour faire leur guerre. Quand est-ce qu'on va nous laisser tranquilles ?

— En tout cas, mon Benjamin, ils l'ont pas eu dans les tranchées. Ratoureux comme pas deux quand on y repense, hein maman ?

Les deux femmes se sourirent en se remémorant son truc pour éviter la conscription.

Déliima eut tôt fait de reprendre son air sérieux. La santé de sa plus fragile était en cause.

— Vous allez me faire savoir aussitôt que possible quand... hein, maman ?

Dehors, la mère et sa fille se saluèrent longuement de la main.

Flavie rentra, remplaça la trappe et se mit à la préparation de sa soupe avec « pas grand-chose ».

Il lui faudrait s'entretenir sérieusement avec son mari.

— Va tricoter chez Écoline la tante, lui dit-il, dès la fin du souper. Je m'occupe de la mère.

Flavie avait appris à tricoter très jeune. Avec Zielle et Célanie, les trois amies, une fois devenues grandes, aimaient se rencontrer pour concourir. Ce soir-là, on tricoterait, à partir du poignet déjà monté sur trois aiguilles, d'impressionnantes mitaines. Ces mitaines de matelot, comme on disait, montaient jusqu'aux coudes. Un bon huit pouces de large et pas moins d'un pied et demi de long à fouler au contact de la neige pour devenir comme du feutre. Aussi chaudes que du feutre. Il s'agissait donc de continuer cette immense mitaine jusqu'au bout des doigts et de la fermer. Le pouce se compléterait à la clarté du jour.

— Un, deux, trois, partons, disaient-elles en chœur.

« Cliquetis, clique-que-tis-tis », la parole était aux aiguilles. La laine faisait des volutes autour des broches qui se perdaient en chassés-croisés. Les filles prenaient de la vitesse. Les mitaines s'allongeaient.

— Zut ! Je viens d'échapper une maille, lançait Zielle.

— Moi deux, peinait déjà Célanie, son tricot à six pouces des yeux.

Les broches de Flavie faisaient du feu.

— Quasiment des étincelles! commentait Zielle.

— Terminé!

Flavie glissait sa mitaine sous sa cuisse et s'empressait d'en commencer une deuxième, sur d'autres aiguilles. Elle aurait, à coup sûr, sa paire avant la fin de la séance.

— Tu nous rends folle, la Flavie.

— Arrête de te dépêcher, je commence à voir flou, ajouta Célanie. Je démissionne.

— Démissionner, ça c'est une chose qu'on peut faire avant toi, Flavie la machine, en remettait Zielle.

Flavie, démissionner? Verrait-on ça de son vivant? se moquaient ses amies.

Avec l'expérience, Flavie bouclerait quatre de ces immenses mitaines en trois heures. Un Juif du Petit-Sault, propriétaire de l'unique grand magasin, eut vent de sa réputation. Il ne perdit pas sa chance de monter à Saint-Marcel même pour lui en barguigner une douzaine de paires.

Flavie n'eut pas fini de cogner chez Écoline que la tante lui ouvrait comme si elle l'attendait depuis longtemps.

— Un peu tôt?

— Non, non, on a mangé de bonne heure. Mon mari est descendu brasser des affaires en ville. Je suis bien contente que tu sois venue rester par ici.

— Toujours aussi recevante...

— Pas plus que toi, Flavie.

La jeune femme se dit qu'avec Mémé dans le portrait désormais, la vie ne serait plus jamais pareille. Quel air adopterait-elle avec la visite? « On était pas pour colporter toutes ses méchancetés au monde non plus. » Après tout, n'était-elle pas la mère de son mari.

Mémé eut droit à un long entretien avec son Benjamin.

— Si vous n'arrêtez pas tout de suite ce petit jeu-là, la mère, je sors le poêle de votre chambre, vous serez bien obligée de manger avec nous. Ça serait pas long non plus que vous verriez que j'ai marié ce qu'il y a de mieux. Le meilleur parti du canton, ma Flavie. Et vous inquiétez pas pour le poêle, je lui trouverai bien une place. La maison est grande.

« Plutôt crever de faim. »

— Vous allez geler à l'étage, s'empressa-t-elle d'ajouter.

« Cette idée, aussi, de prendre la chambre du haut. »

Depuis que Benjamin, après sa nuit de noces, avait décidé que son couple dormirait à l'étage, Mémé ne le digérait pas. Aussi perdait-elle, petit à petit, la maîtrise de son cadet, comme elle avait déjà perdu son ascendance sur les plus vieux. Le dernier de ses fils qui habitait toujours avec elle. Dans sa maison. Les documents légaux, que pour la forme, dans l'esprit de la vieille dame.

À partir du moment où elle avait transféré la ferme à son cadet, en échange de sa prise en charge personnelle, elle avait vu à s'annexer un coin important de la demeure où établir ses quartiers, surtout après que Benjamin l'eut prévenue de son mariage avec « ...la girafe à Michel, pas pour vrai, bonne viarge, protégez-moi du malheur! »

Elle ne tarda donc pas à se tailler la part du lion dans la plus belle partie du rez-de-chaussée dont le site appelait au rêve. Quelques jours ou quelques mois par année autrefois, on y ouvrait les portes pour recevoir de la visite, pour chanter, ou simplement y vivre comme dans la haute société. Sa chambre se trouvait donc installée à même ce grand salon tapissé aux meubles recouverts de jacquard. Y trônait également l'harmonium. Le jour, elle se berçait dans la cuisine d'été adjacente aménagée pour la saison

froide par Benjamin. Une vue splendide donnait sur l'extérieur et le soleil baignait la pièce dès le matin. S'y trouvaient son poêle, son mobilier de cuisine avec sa nappe brodée, son vaisselier, un deuxième fauteuil à bascule et des morceaux de dentelle déposées par-ci, par-là.

Elle n'avait surtout pas oublié de transférer tous les cadres de la grande cuisine dans ses appartements. Il s'agissait de huit ou neuf images à motifs religieux, de belles scènes pastel, très à la mode. Deux, cependant, traitaient de la fin dernière. Sur le cadre de la *Bonne mort* se trouvait un ange aux ailes majestueuses, debout au chevet d'un agonisant dont le prêtre accueillait la confession. Des fleurs tout autour croissaient dans une douceur paradisiaque. Sur l'autre image au fond sombre surgissait le diable avec sa longue queue pointue. Il grimaçait un rictus au pied du malade qui repoussait de ses mains le pasteur à ses côtés. Cette vision de l'enfer inspirait la plus grande frayeur. On s'y attardait le moins possible. Une sorte de rappel de ce qui nous attendait si...

Benjamin, habile comme pas un, leur avait déjà fabriqué en bois naturel des encadrements très réussis. Le bois, sablé avec des petits morceaux de vitre, laissait ressortir un grain très doux et agréable au toucher.

— Tu trouves pas que tu m'en demandes beaucoup, mon Benjamin, minaуда-t-elle.

— Essayez-pas, la mère. Suis plus votre petit garçon. Bonne nuit!

Il sortit sans le moindre regard.

— Laissez donc votre porte débarrée maintenant.

La porte claqua.

Il verrait en fin de semaine à remettre les légumes déplacés dans leur case habituelle.

Vers 8 h, Flavie poussa la porte de la maison. Seule la flamme de la lampe à huile l'accueillit. Elle aurait tant voulu se jeter dans les bras de son mari. Comme toujours, sa causerie avec Écoline avait remis les choses en place. On disait des mains de cette tante qu'elles embellissaient la vie.

Elle ne tarda pas à distinguer la lumière du fanal qui se rapprochait de la maison. Son Benjamin était allé voir aux animaux avant la nuit. Elle sortit à sa rencontre.

CHAPITRE 4

Rhapsodies madawaskaïennes

QUELQUES MOIS houleux s'étaient écoulés depuis le mariage de Benjamin et de Flavie. À peine si le fils reconnaissait sa mère. « Qu'est-ce qui lui prenait tout à coup ? » Malgré cette réputation de mauvais caractère qui la précédait dans la vie et malgré ses exigences grandissantes et omniprésentes, il ne l'avait jamais connue si détestable. Depuis la mort de son père, il demeurait le seul à lui faire entendre raison. Mais si ça continuait, il lui faudrait envisager les grands moyens. Mettre à exécution des choses auxquelles il n'aurait jamais pensé.

Cette vie de couple sous le même toit que sa mère tenait d'un calvaire à gravir, un pas après l'autre, si lourdement. Son mariage avec Flavie pouvait-il en être la seule cause ? Pourquoi Mémé honnissait-elle sa jeune épouse à ce point ? Flavie ne lui était pourtant pas inconnue. Ou sa mère avait-elle des soucis d'argent ? Elle avait contracté le dernier emprunt à son insu. Pour faire tourner la ferme comme au temps de son père. Mieux que lui peut-être ? Ou simplement pour ne pas perdre la face en société. Cette somme lui avait été prêtée par Pit Pitre, créancier bien

connu dans la région. Pouvait-elle s'être laissée enfiouper par ce sombre individu ? On la qualifiait de jolie durant sa jeunesse. De nombreux daguerréotypes la montraient avec plusieurs prétendants à l'époque. Serait-elle encore sensible à la cour d'un homme ? Pit Pitre n'avait-il pas de quoi se payer toutes les faveurs du monde ?

Benjamin souleva sa casquette et se gratta la tête. De la sueur venait épaissir le noir sous ses ongles. Il n'aimait pas penser de telles choses de sa mère. Cependant, il en avait vu d'autres... Lui-même connaissait des cousines...

Ou peut-être n'était-elle pas prête à céder à sa jeune épouse sa place de maîtresse de maison, tout bonnement. Sa Flavie se trouvait devant un obstacle de plus en plus pénible. Plus exigeant que ses devoirs de première fille de famille, que tout ce qu'elle avait connu auparavant. Elle avait pourtant l'habitude de la vie à plusieurs alors qu'un nombre incalculable de responsabilités lui incombait. Mais sa belle-mère causait, à elle seule, plus de remue-ménage que sa propre maisonnée d'une douzaine de personnes auparavant.

Les habitudes de travail de la jeune femme s'en trouvaient complètement chambardées. Finie la régularité du métronome. Finie chaque chose en son temps. Fini cet accord avec la vie par le travail incessant, mais ponctuel. Plus rien de simple, de facile à prévoir. En perdrait-elle cette maîtrise d'elle-même acquise depuis son jeune âge ?

La vie aurait pu être tout autre dans cette maison trois fois plus grande que celle de ses parents. Ici, chacun aurait eu droit à beaucoup d'espace. Elle aurait pu installer, dans un coin de la cuisine immense, son rouet, ses peignes à carder, son support à écheveau, sa chaise laissée en permanence devant son travail pour lui permettre d'avancer dans les moments perdus. Flavie n'avait jamais vu autant

d'espace libre. Les murs du rez-de-chaussée avaient été finement recouverts en lattes de bois franc. Ce petit bois, disait-on, avait été plané au moulin de son arrière-grand-père, Pierre Plourde. Ce moulin à Plourde dont tout le monde de ce patelin gardait un souvenir respectueux parce qu'il avait donné de l'ouvrage à tous les chefs de famille pendant plus d'un demi-siècle. Planchers de la même qualité que les murs et qui, une fois les pas hebdomadaires effacés par la brosse savonneuse du samedi soir, éclataient de blondeur au soleil du dimanche matin. Rien à voir avec la planche rugueuse qui lambrissait la grandeur de la maison chez ses parents.

« De si beaux espaces qui ne servaient à rien, finalement. »

Devant tant de complexités, Benjamin soulevait de nouveau sa casquette et se grattait les tempes avant de se hâter vers le travail. Le soir, par contre, sa réflexion l'amenait à s'enfoncer une allumette dans l'oreille pour en ressortir, en grimaçant, un motton de cire qui l'empêchait peut-être de comprendre.

Sa mère, au fond, vivait-elle de l'ennui ? De l'ennui pernicieux ? Ou était-elle tout simplement d'une nature déplaisante, de plus en plus déplaisante en vieillissant ?

Malgré cet imbroglio permanent, l'heure vint, pour lui, de se déplacer ailleurs. La première grossesse de Flavie se déroulerait-elle sous ses amples jupes sans que son mari en soit informé ? C'était souvent le cas lorsque le chef de famille s'absentait pour de longues périodes. De plus, les pères avaient l'habitude de se dire que les enfants étaient affaire de femmes, qu'elles savaient s'arranger seules, ou entre elles, au pis aller. Et encore, si peu entre elles, quant à ça. Il leur faudrait passer par une autre initiation à la souffrance, la vraie, avant de se partager, à voix basse,

cette douleur de l'accouchement à nulle autre pareille. Pour finalement, l'air désinvolte, en découdre avec l'affaire comme si rien de grave n'était advenu. Ainsi, les enfants s'ajouteraient les uns aux autres avec leurs inquiétudes grandissantes. Même si Flavie n'était pas portée sur les superstitions quant à son propre corps, elle redoutait ce qu'elle ne connaissait pas encore. Par tous les moyens, elle chercha d'abord à se débarrasser de ces papillons quotidiens et de leurs nombreux malaises acides dans l'estomac. Il n'y avait que de gros tisons éteints, réduits en poussière avec le marteau, pour en venir à bout. Manger de la cendre.

De son côté, Benjamin continuait de se préparer méticuleusement aux chantiers. Oubliant sa mère, Flavie et la ferme, il pensait à cette vie entre hommes à se dépêtrer, du matin au soir, dans la neige jusqu'à la taille. Au pan pan des haches contre les géants de la forêt, à leur chute sans se faire tuer, à l'ébranchage, à l'écorçage, au va-et-vient des godendards dépeçant leurs troncs majestueux, au halage de ces impressionnantes grumes par les chevaux. À la sueur même des chevaux qui insufflait aux bûcherons leur courage.

— Faut vraiment que je me dépêche, et ça presse, si je veux nous rapporter de l'argent sonnante, dit-il. Déjà que je suis en retard par rapport aux autres.

En constatant le départ prochain de son petit dernier, Mémé ne donna pas sa place. Elle ferait tout pour empêcher son cadet de partir. Bing! Une fourchette rebondit contre une fenêtre de sa chambre.

— La mère, si vous vous forcez pour casser la vitre, vous allez passer l'hiver avec un carton à la place.

— Faut pas, faut pas, Benjamin, s'énerva Flavie. Elle va finir par mettre le feu à force de chauffer.

Flavie n'osa incommoder Benjamin avec la véritable raison de son inquiétude. Le bois était vert et le créosote collé au tuyau par la grande humidité ferait éclater un feu de cheminée. Benjamin était en parfaite connaissance de ces résultats, mais il ne trouvait jamais le moyen de couper le bois à temps, comme de faire les choses à temps.

Bang! Mémé échappait par terre son tiroir de commode.

— Benjamin! Benjamin! Viens me réparer ça. Mes prunes sont par terre.

Benjamin n'attendit pas et força la serrure de sa porte. Dans une colère rentrée, il prit sa mère par les épaules, et lui releva le menton.

— Écoutez-moi bien, maman! Si vous continuez, je vais vous attacher dans votre lit.

— Tu oserais pas. Et pour combien de temps?

— Tout l'hiver s'il le faut. C'est Flavie qui va venir vous faire manger à la petite cuiller. Comme un bébé.

Elle s'en foutait. Elle mangeait déjà à la cuiller. Avec les dents qui lui restaient, comment faire autrement? « Bonne viarge! Seule avec la girafe à Michel! Seule dans ma face chaque jour! »

Ça, elle ne le supporterait pas.

« Faut que j'arrête mes petits jeux. »

Une fois son tiroir réparé, Mémé se métamorphosa en ange. On ne l'entendit plus regimber jusqu'à l'heure de la séparation d'avec son fils. Seule alors avec sa bru pendant des mois, elle attendrait toujours la fin de l'après-midi pour sortir de sa chambre. C'était le temps où Flavie allait traire les vaches à l'étable.

Les époux se couchèrent une dernière fois avant la longue absence.

— Torvis, on dirait qu'elle empire, se confia le mari.

— Peut-être qu'elle est en train de retomber en enfance, le rassurait sa femme.

Le souhaitait-elle? Cela aurait aidé à lui pardonner.

Elle avait pourtant mieux à lui apprendre et tenta sa chance de lui en faire part. Elle se rapprocha de lui.

— Moi, mon mari, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer... Je suis partie pour la famille.

— Pas sérieuse!

— Tu sais que je suis jamais pas sérieuse, moi, badinait-elle.

Ils s'enflammèrent l'un pour l'autre.

En descendant l'escalier, le lendemain matin, Benjamin fit, pour lui-même, le jars. Il étirait le cou comme s'il grandissait d'un pouce à chaque pas. Un peu plus, il en aurait gloussé de satisfaction. Puissance sexuelle confirmée, ouais! Pour l'instant, lui aussi tairait la chose à ses compagnons.

— Tu vas pas dire bonjour à ta mère? s'étonna Flavie, alors que Benjamin mettait la main sur la poignée de la porte.

— Non! Des fois qu'elle essaierait encore de me retenir.

Mémé, recroquevillée au creux du paillason, eut un pincement au cœur. L'heure d'une remise en question était-elle enfin venue?

Une première grossesse était enclenchée, avec ses sempiternelles nausées des premiers mois. Tout ce qu'il y avait de plus normal!

La jeune maman ne tarda pas à se mettre à la confection de la layette de ce petit être qui grandirait à même ses fibres. Avec toute sa minutie et sa fierté, elle confectionna deux douzaines de couches en flanelle. Blanches, de belle apparence et empilées à mesure sur le bout de la grande table de cuisine. Des ceintures, également, pour protéger

le nombril du bébé pendant ses 40 premières journées dans la vie. Avec six épingles de nourrice, il faudrait les lui serrer autour du corps, jusqu'à l'étranglement presque. Une douzaine de minuscules jaquettes avec sa fleur de cosmos brodée vis-à-vis le cœur. Des piqués, sept petits pour le ber, deux grands pour déposer son trésor ailleurs. Mini-couvertures, dont une en laine, avec une barre de couleur sous le menton du bébé. Belle courtepoinette pour habiller le berceau. Petites « pattes » encore, crochetées en laine. Pour terminer, quelques jours à la fabrication d'une taie d'oreiller à partir d'une enveloppe de saucisson de Bologne bien étendue sur la table. Des heures à gratter des deux côtés la cire avec un couteau. Lavée et relavée avant de la mettre à tremper dans du caustique bouillant pour faire disparaître les marques de commerce, puis cousue et légèrement bourrée. Cette pièce de tissu était recherchée parce qu'elle convenait en tous points à la tête du bébé.

Pour elle-même qui viendrait d'accoucher, un épais carré de tissu servant à remettre le ventre et les organes internes en place. Ce morceau passait sous le dos pour finir en lanières sur le ventre. Une douzaine de bandes retenues par des épingles à nourrice, et resserrées le plus possible en avant. À porter durant les 40 jours des relevailles.

— Tu me casses les oreilles avec ta machine à coudre. Des zing zing à longueur de journée, je voudrais bien te voir à ma place. Pas moyen de se reposer ici, déblâterait encore Mémé.

Flavie hésita avant de lui révéler l'état de sa grossesse. « Des fois que ça la mettrait de bonne humeur. »

— C'est pour votre petit-fils, Mémé.

— J'en veux pas de tes affaires. Des petits-fils, j'en ai plus que j'en ai besoin. Pour ce que ça donne.

Afin d'oublier les plaintes de Mémé, Flavie, un verre d'eau à la main, montait se coucher de bonne heure. Elle avait transformé sa chambre d'une façon très personnelle, surtout que Benjamin serait absent du lit conjugal des mois durant. Avec un reste du treillis qui entourait la véranda, elle avait fabriqué un arbre monté en espalier contre un mur. Avec de fins branchages stylisés, on aurait dit un bonsaï japonais, tel qu'aperçu dans la gazette. Son exposition à elle se fit à la tête de son lit en fer. Le montage se mariait agréablement aux barreaux du lit. Leurs boules en cuivre noircies par le temps rappelaient les nœuds du bois.

— Tu as fait là quelque chose de beau, Flavie, avait apprécié Benjamin, tout aussi sensible à la beauté.

Il ne l'avait pas choisie comme femme pour rien. Du goût, le petit gars du rang d'en bas en avait !

Son rameau de la semaine sainte ornait également le haut de la porte et les bénissait de sa protection. Depuis qu'elle était fillette, elle avait toujours tressé, durant l'après-midi de Pâques, ses rameaux que sa mère conservait précieusement dans une vieille boîte. Elle avait fini par s'en servir pour en faire une grosse gerbe et la placer dans un pot à fleurs sur le dessus de l'armoire à linge. Elle verrait à y ajouter des branches de lilas ou du foin de senteur ou des quenouilles au rythme des saisons.

Elle n'avait pas oublié non plus le cadeau de noces de sa petite sœur Éveline. Déposée sur le rebord de la fenêtre, cette sculpture de cailloux collés à la verticale évoquait pour elle une route à suivre, qui menait plus haut. La route rocailleuse vers le ciel.

Dans le coin en face de la porte, elle avait mis le précieux moïse, juponné et coiffé de tissu aussi chatoyant que le soleil. Sur le mur au-dessus, elle avait collé l'image de l'ange ailé sur le pont qui ornait le reposoir du Sacré-Cœur.

Elle avait obtenu de sa mère, après bien des hésitations, la permission de l'apporter. Cette représentation, religieuse avant tout, la déridait plutôt. Elle lui rappelait l'époque de sa petite enfance où son sens intuitif des choses lui donnait à voir que si l'ange avait besoin d'un pont pour se promener dans les airs, c'était parce que ses ailes étaient trop petites.

Son petit à elle volerait de ses propres ailes dans la vie, car elles seraient assez grandes pour le soutenir.

Finalement, elle avait sorti de son coffre de cèdre son plus bel objet. Un couvre-pied brodé dont la confection lui avait demandé des années, compte tenu de ses nombreuses occupations à la ferme. Exécuté dans le style Richelieu avec des fils multicolores qu'elle réussissait à obtenir du commis voyageur avec les recettes de ses mitaines vendues. Des fleurs brodées dans des teintes de rouge, de jaune, de bleu, de vert et de lilas si douces au toucher que la main s'attardait. Leurs pétales aussi lustrés que des pierres précieuses. Rubis, topaze, lapis-lazuli, émeraude, alexandrite emplissaient de bonheur son regard, mais sans qu'elle puisse les nommer.

Chaque soir de ces semaines de couture intense, Flavie montait au lit de bonne heure. Une fois la chaise installée sous la poignée de la porte pour en bloquer l'accès à Mémé, au cas où ses lubies recommenceraient, Flavie allait chercher du réconfort auprès du petit être qu'elle portait en elle, le seul à son diapason. Cachée par-dessus la tête, elle passait des heures à lui parler tout bas. Aussi, avait-elle la certitude qu'il l'entendait. « As-tu des orteils maintenant ? Il t'en faut dix, oublie pas. » Pour lui assurer sa compréhension, le petit cognait de l'intérieur. Elle portait aussitôt la main sur son ventre, s'étonnait, s'émerveillait. Il était vraiment là ! En plus de l'avoir comprise. Une expérience intime des

plus merveilleuses où elle conclut, un soir, qu'elle portait un garçon. « C'est ton père qui va être content ! Il va faire son quelqu'un, là ! » Elle le caressa encore à travers son ventre et dit : « Dormons maintenant. »

La grippe espagnole ne cessait d'étendre ses tentacules dans les maisons du Madawaska. En même temps, les grognements de la vieille reprenaient à toute heure du jour et de la nuit. Flavie souhaita-t-elle que Mémé l'attrape cette foutue grippe et qu'elle en crève à la fin ? Un combat inconscient s'engagea dans l'âme de sa belle-fille. Un combat terne, vague, boueux, qui faisait frissonner la jeune porteuse de vie, l'énervant au point où elle gesticulait sans raison apparente. Flavie se sentait devenir fragile. De plus en plus fragile. Prête à casser comme la branche du saule tombée devant la maison, finit-elle par constater, les larmes aux yeux. En même temps, elle développait une grande peur pour elle-même et pour sa maternité. Une peur insensée que son bébé attrape cette grippe qui ne pardonnait pas. Elle l'entendait presque tousser la nuit. Une toux qui lui donnait des crampes. Qu'est-ce qui arriverait s'il mourait étouffé en elle ? Pour faire taire ses frayeurs, elle attelait en après-midi, et montait voir son dernier petit frère et sa mère. Même si les deux femmes se sentaient infiniment inquiètes, se revoir les enchantait.

Un jour, sa mère l'empêcha de traverser le pas de la porte.

— C'est pas bon pour toi dans ta condition.

— Mais voyons maman, suis faite forte, vous le savez. Mon petit frère va pas bien ?

— Non, non, c'est Éveline qui tousse mal. On dirait qu'elle jappe au lieu de tousser. Elle passe son temps à dire

qu'elle a des couteaux dans la poitrine et qu'elle veut ses roches près d'elle, que sous ses couvertures, ça lui ferait du bien. J'en suis rendue à lui passer tous ses caprices.

N'importe quoi pour empêcher que le malheur vienne frapper à la porte. Si proche, ce malheur.

Flavie salua sa mère.

— Faites attention à vous, maman.

En marchant vers la charrette, elle se retourna.

— Maman, dites-lui que je veux qu'elle guérisse pendant la nuit, parce que je vais revenir la voir en personne demain.

— À demain, ma petite sœur, lui cria Flavie de la cour.

Délima passa les bons souhaits à son adolescente même si elle savait qu'une grippe, ça ne disparaît pas d'un coup sec.

Comme Éveline ne réagit pas au vœu de sa grande sœur préférée, la mère entrevit le pire. La contagion pour son jeune bébé qu'elle allaitait encore. Elle se fabriqua un masque à bec d'oiseau bourré de racines de gingembre, de camphre et d'herbes médicinales de toutes sortes. Elle porterait également des gants pour donner les soins à sa fille. Puis, elle défendit à quiconque de pénétrer dans la chambre de la malade.

Durant la nuit, Délima regretta toutes les impatiences qu'elle avait eues envers son Éveline. Elle réveilla son mari comme pour s'en confesser.

— Dors, Délima, tu as besoin de toute ton énergie de ce temps-ci!

Ils marmottèrent une courte prière pour leur dernière fille. Michel tapota la main de sa femme et se rendormit.

Les yeux grands ouverts sur le noir, la mère préparait un plan d'attaque contre la maladie pour le lendemain. Puis, elle entendit Éveline délirer faiblement en réclamant

Flavie. Que faire ? Y aller tout de suite et risquer d'empirer la nuit, ou attendre le matin... ? Elle se leva d'un coup, et descendit lui préparer un bandage recouvert de tranches de patates crues noircies de poivre à lui mettre autour de la tête pour faire baisser la fièvre, et une mouche de moutarde mélangée à une cuillerée de farine à appliquer sur la poitrine pendant une dizaine de minutes avant que la toux ne se mette à la dévorer.

La matinée se passa dans le calme. Sa fille semblait retirer des bienfaits des efforts de sa mère.

Pendant que Flavie se préparait à atteler pour monter faire sa visite promise, l'homme engagé, venu faire le train de la journée et donner du foin aux animaux, cogna à la porte.

— Venez Flavie, je viens de trouver un veau mort.

— Voyons, c'est pas le temps du vêlage.

— Sais pas ce qu'elle a eu.

Mémé avait entrouvert sa porte.

— C'est de ta faute, aussi. C'est toi qui as rapporté ça de chez ta mère hier.

— Voyons Mémé, une épidémie de grippe, ça se transmet pas aux bêtes. C'est pas des poux, des taons non plus.

— Pense pas que tu connais tout, la girafe...

— Écoutez-la pas, dit Flavie à l'homme debout sur le tapis tressé.

Ils sortirent aussitôt. Flavie s'affaira autour de la bête qui venait de vivre une mauvaise passe. Elle l'examina sous tous les angles, et lui caressa le flanc. La vache se releva.

— Vaillante, ma belle.

L'animal se passa la langue sur les babines.

L'homme de main s'était défait du veau avant de nettoyer l'allée.

Flavie retarderait d'une journée sa visite à sa jeune sœur. Elle viendrait plutôt parler avec Écoline en après-midi. Cette tante spéciale possédait des connaissances uniques.

Le lendemain matin, l'employé cogna de nouveau à la porte.

— Flavie, venez. Un autre veau...

Flavie courut à l'étable. Elle porta la même attention à la mère qui se remit également sur ses pattes. Puis, elle passa en revue chacune des onze autres vaches qui allaient mettre bas au printemps. « S'il fallait qu'une épidémie s'attaque aux vaches en gestation maintenant. » Par contre, les deux vaches à lait en réserve pour l'hiver, alertées par l'odeur de Flavie, étaient sautées debout, prêtes à la traite.

— C'est pas le moment, leur dit-elle. Calmez-vous. On est pas le soir.

L'affaire de l'étable s'arrêterait là. Plus de mortalité chez le bétail le reste de l'hiver.

Peut-être que ces deux génisses s'étaient fait encorner par de jeunes bœufs à l'automne. Il faudrait voir avec Benjamin. Son Benjamin! « Si j'ai hâte qu'il revienne. »

Pendant que la fille se préparait à retourner enfin chez sa mère, Nélida arrivait en toute hâte. Elle pénétra dans la cuisine sans cogner.

— Flavie! Éveline est morte.

Flavie aurait voulu s'évanouir pour passer la douleur, mais ses jambes demeuraient raides comme des échasses. Les deux sœurs tombèrent dans les bras l'une de l'autre et sanglotèrent pendant quinze minutes.

Leur Éveline et ses fantaisies ne seraient plus. Si précieuse dans ces temps difficiles, la fantaisie. La fantaisie qui permet de voir ailleurs. Plus haut, plus loin. Plus bas, c'est l'enfer, et aujourd'hui, c'était l'enfer.

— Maman dit que tu ne dois pas venir à la maison. La charrette avec les cadavres passera par ici demain matin. Le corps d'Éveline y sera.

— Arrêtez donc de chialer, les tannantes, dans la cuisine. Vous dérangez tout le monde avec vos brailles. On a ce qu'on mérite dans la vie.

— Mémé, vous êtes sans cœur.

— Pas plus que toi ! Ta sœur se doute pas comment tu peux me déranger ici.

Nélida et Flavie savaient qu'il ne fallait pas maintenir une conversation si mal engagée.

Le lendemain matin, Flavie mit son manteau de bonne heure pour saluer, de la véranda, sa petite sœur, une dernière fois. Elle surveillait debout à la fenêtre. Lorsqu'elle mit la main sur la poignée de la porte, Mémé sortit violemment de sa tanière. On aurait dit une bête féroce s'élançant de ses quatre pattes sur Flavie. La jeune femme perdit l'équilibre et tomba de travers sur les marches de l'escalier. Un cri de douleur jaillit de ses flancs.

— Je te défends de sortir dehors, la girafe à Michel. Tu vas nous ramener ça à la maison. Assez que tu l'as donné aux vaches.

Flavie ne put se relever tout de suite, mais, des dernières marches, elle regarda vers le bas de la fenêtre et aperçut la charrette au passage. Elle fit son signe de croix et se prit la tête à deux mains. Ses larmes ne savaient plus la route du refoulement.

— Tu me déranges ! Et tu me dérangeras toujours ! persifla la vieille sans-cœur en retournant dans sa chambre.

Le froid perdurait comme si l'hiver avait perdu le nord. Zielle et Célanie s'étaient donné le mot pour surprendre leur amie dans sa nouvelle maison. Surtout après l'épreuve

des derniers mois. Les trois jeunes femmes se retrouvaient souvent sur le perron de l'église le dimanche, mais ses deux anciennes voisines avaient le goût de lui faire une surprise en pleine semaine.

— Vous êtes descendues ici juste pour me voir ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Flavie éclata en larmes. Pour la première fois de sa vie, elle pleura sans retenue. Pour la première fois de leurs vies, les trois amies s'offrirent le luxe de pleurer de joie ensemble.

« Prendre la peine de descendre voir la girafe à Michel, non, mais elles sont tombées sur la tête, ces fêlées », se disait Mémé, l'oreille contre la porte.

Cette visite impromptue de ses amies redonna de l'énergie à la jeune mère. Amertume refoulée, elle s'attaqua au tricotage pour aider aux frais de la ferme, à payer l'emprunt de Mémé surtout. Les mitaines chaudes se trouvaient en grande demande au Petit-Sault depuis que les froids sibériens exhalaient du bleu de toutes les bouches. Lorsqu'elle en aurait confectionné une douzaine, elle attellerait elle-même pour aller les vendre en ville.

Flavie tricotait sans arrêt. Parfois, elle traversait en face après le souper.

— Tu as bien fait de venir, Flavie. Me semble que ça fait longtemps que je t'ai pas vue.

— J'ai travaillé à ma layette, vous savez. Tout est fin prêt. En attendant de sortir dans le jardin, j'ai commencé à tricoter des mitaines de matelot pour faire un peu d'argent pour nos besoins. Comme vous savez, c'est jamais de trop.

Écoline la tante avança sa grande main vers son ventre, mais n'osa le toucher de peur que sa marmaille ne s'aperçoive de la grossesse de leur nouvelle voisine. Une telle chaleur émana de cette main aimante. Une chaleur que

Flavie avait ressentie à six pouces. Une main qui lui redonnait la joie et qui, avec la visite de ses amies, finissait de la remettre en piste.

— Merci, merci.

La tante lui avait souri.

Au mois d'avril, Flavie avait ramassé une petite fortune à force de tricoter jusqu'aux raideurs, jour après jour. Elle cachait son avoir sous son matelas. Une telle somme d'argent de papier ne devrait jamais s'étaler à la vue de quiconque. « Tellement hâte que Benjamin descende du bois. » Elle avait peine à se contenir.

Elle s'activait en regardant mille fois dehors. Le soir, à la brunante, elle venait se coller à la vitre, comme avant de se marier. Elle attendait pendant un bon moment. Un jour, il lui apparaîtrait comme autrefois.

Dès les aurores, ce matin-là, les bûcherons de la Rivière-Verte se renouvelaient leurs au revoir jusqu'à l'hiver prochain. Benjamin finissait d'atteler ses deux chevaux à la grande traîne recouverte de paille où ses outils se trouvaient rapaillés. Il entreprenait la longue descente depuis le camp de bûcherons.

— File droit chez toi, le jeune coq, lui lançait un vieil encanaillé.

Benjamin, plutôt tempéré, rétorqua :

— Mêle-toi de ce qui te regarde, le vieux. Approche, dit-il à son neveu.

À tout juste douze ans, le jeunot venait de vivre son premier hiver de bûcheron. Il était venu avec son oncle Benjamin et retournait avec lui.

Pendant la douzaine d'heures du retour à la maison, la chaleur de Flavie meubla l'esprit de Benjamin. Il lui fau-

drait aussi se mettre au hersage dès son arrivée, si on voulait que la terre livre ses plus beaux fruits à la fin de l'été. Même si les jours avaient rallongé, la lumière baissait à vue d'œil. Bientôt, il ferait noir. La représentation de sa mère édentée fit son apparition sur ce fond sombre. Benjamin secoua la tête.

Les yeux usés par la pénombre, Flavie l'aperçut enfin. Elle courut à sa rencontre. Les deux époux ne se touchèrent pas à cause des possibles regards fouillant le noir, mais éclatèrent de rire comme des enfants. Même les chevaux s'en émoussèrent et se mirent à réclamer de la patte leur avoine.

— Tu les rends fous eux aussi. Tranquille! dit le jeune époux d'une tape au flanc.

— Je t'ai préparé une cuve dans le hangar et un rechange tout propre. Je t'apporte de l'eau chaude tout de suite. Un bon bain te fera du bien.

Le savon de pays, dans le temps, ça guérissait de tout. Des chantiers, des poux, de la gale et même de l'ennui.

Benjamin sourit.

— Lâche mon garçon tranquille, cria Mémé de la porte donnant sur le hangar. Tu es pas la seule ici, grande égoïste.

— J'arrive, la mère, donnez-moi le temps de me laver.

— Pas nécessaire de se laver dans la vie.

— J'espère que c'était pas trop pire, dit-il à l'intention de Flavie.

Les sourcils en accent circonflexe, Flavie hocha la tête d'un côté et de l'autre.

Une fois dans la chambre, une étincelle, et le contact prit feu. Plus rien d'autre ne compta pendant un bon moment. Avant que Benjamin ne s'endorme :

— Qu'est-ce que tu dirais que j'achète une machine à tricoter avec l'argent que j'ai gagné à faire des mitaines?

— Tant qu'à moi, tu es plus vite qu'une machine, bâilla-t-il.

Une sorte de compliment qui lui ressemblait. Elle s'appuya sur son coude.

— Moqueur! Tu sais, celle que le commis voyageur me propose chaque fois qu'il passe. Il n'arrête pas de me dire que je pourrais vendre trois, quatre fois plus de mitaines, pendant que j'ai le temps d'en faire des nouvelles avant que les Sauvages passent.

Benjamin dormait déjà.

Le lendemain matin, il préféra placer le magot de Flavie dans sa cachette à lui.

— C'est plus sûr comme ça. Je te l'avais pas dit, mais le patron va me payer plus tard. Ça sera pas long, qu'il m'a dit. On peut se fier à Destroismaisons, c'est lui, le grand patron.

Flavie cacha sa surprise.

Le pécule du tricot se retrouva derrière le poêle, étroitement coincé entre un madrier et une planche, dans l'armoire à balais. Mémé connaissait bien son garçon...

Quelques jours plus tard, le vendeur itinérant se présenta avec son large sourire, ses nouveautés, et la certitude d'une vente à cette jeune maîtresse de maison. Flavie fit mine d'hésiter devant la machine à tricoter hors de sa boîte. De temps en temps, le vendeur lui donnait quelques coups de chiffon pour la faire reluire davantage.

— Vous savez, madame Flavie, rien ne peut battre cette machine à tricoter. Même pas vos belles mains.

Flavie saisit la flatterie. Même si elle la voulait à tout prix, elle continua de prendre son temps pour faire baisser le prix.

— Tiens, je vais vous faire une faveur. Puisque vous êtes une bonne cliente, je vais vous enlever 25 sous.

Benjamin observait sa femme qui tergiversait sciemment.

« Si elle avait du front, sa Flavie. Jamais il n'aurait pu avoir cette attitude devant Destroismaisons qui avait retardé de le payer. »

— 35 sous, c'est mon dernier mot.

Il recula sur le pas de la porte.

— Je reviens, ajouta Flavie.

La jeune femme disparut derrière le poêle pour chercher son argent. Rien dans l'armoire à balais ! Flavie pensa s'évanouir. « Voyons donc, il était là hier soir ! »

— Benjamin ! lança-t-elle.

Benjamin entra dans une colère terrible. Malmenant la porte verrouillée de la chambre du salon, il vociféra :

— La mère, où est-ce que vous avez mis l'argent ! ?

Mémé, l'oreille déjà collée au mur répondit en faisant des façons :

— Bieeen, vois-tu, mon garçooon, je trouvais pas d'écorce de bouleau pour allumer mon poêle à matin. Suis traversée, il en restait pas non plus dans l'armoire. Seulement des papiers qui traînaient par terre, je les ai pris.

— Vous avez pas fait ça, hurla-t-il. Vous êtes pas sans savoir c'est quoi de l'argent de papier, la mère.

Benjamin l'aurait étranglée. Le commerçant, jamais témoin d'une telle colère ouverte, remballa en vitesse et reprit la route sans ajouter un mot. Il ne donnait pas cher de la vie de ce couple. « La Mémé finira par mettre la chicane entre eux. »

En retrouvant son état normal au bout de quelques jours, Flavie se disait que si on ne pouvait pas s'arracher la vie sans se faire voler par sa propre belle-mère, il vaudrait peut-être mieux penser à...

« Bonne sainte Anne, faites qu'on parte d'ici. »

Le printemps dénoua les arbres. Les bourgeons se pointèrent. Les feuilles explosèrent. D'heure en heure, on les voyait se détortiller dans l'air. « Enfin! »

Chaque matin, Flavie se hâtait de mettre les pieds sur la véranda. La tête penchée vers l'arrière, elle s'emplissait les poumons à s'en étourdir. Qu'elle la chérissait cette nature! Elle aurait voulu la saisir de ses deux mains! Un gros ballon de verdure entre ses bras. Elle se voyait le tenir devant elle en descendant les trois marches... Voir au jardin lui replacerait l'esprit, lui ferait oublier les quatre murs de sa nouvelle prison d'hiver. Jour après jour, elle se retrouvait dehors. De l'aube au crépuscule, à se baigner dans cette nature qui la confortait... Flavie maintenait dans ce rang de Saint-Joseph une réputation de femme qui n'a pas peur de l'ouvrage.

Sa grossesse avançait. Elle portait des vêtements de plus en plus amples. À cause de sa taille, rien n'y paraissait encore. Chez elle, les normes de l'époque se trouvaient on ne peut mieux respectées. Une grossesse devait demeurer cachée. « Quand même, si elle avait de l'allure, cette femme à Benjamin! »

Se proches voisines ne pouvaient s'empêcher de remarquer son ardeur au travail. On se mit à venir causer avec elle en après-midi. De plus en plus loin dans le rang, on s'approcha. Elle avait déjà mis en terre les graines de cosmos que sa mère lui avait données. Elle les avait semées

à quatre pouces de profondeur de sorte que la terre les protégerait d'un gel tardif. Pour les semis à l'intérieur, là, il lui faudrait attendre. Passé la Saint-Pierre de préférence, quatrième semaine de juin puisqu'il le fallait, pour que la terre soit tiède. « Si j'ai hâte! »

Un bon matin, Boisvert passa, comme par hasard, dans le rang. Il l'aperçut, pelle ferrée à la main, en train de gruger un coin de pacage au bas de la colline à l'arrière de sa maison. Elle souhaitait agrandir ce bout de jardin éloigné de la route que Mémé négligeait depuis quelques années.

— Bien le bonjour, Flavie, s'écria-t-il.

Couverte de poussières, Flavie se contorsionna autour de sa pelle pour voir qui l'interpellait. Puis, elle s'avança lentement vers la charrette de l'homme de belle apparence.

— Je vois que tu forces à t'étriper là-bas...

Se pouvait-il que ce soit...

— Boisvert! s'exclama-t-elle.

Cet ancien voisin qui était déjà venu lui porter une tarte de sa mère alors qu'elle souffrait de la scarlatine.

Elle lança comme si elle l'avait vu hier :

— Tu viendrais pas m'aider, toi? Quand tu seras pas trop pressé, bien sûr. Excuse-moi de te demander ça, je sais pas ce qui m'a pris. J'espère que tu vas bien.

Flavie eut honte d'elle-même. « Qu'est-ce que je viens de faire là? Qu'est-ce que le monde va dire? »

Il était bien connu que Boisvert avait eu le béguin pour Flavie. Tous se souvenaient des courses en traîneau à chiens où, en rang le premier, il gardait un œil sur la belle grande fille à Michel venue applaudir ce « p'tit frais chié » à la présence signifiante pour les parisiens. Lui-même dépassait les six pieds, alors. Il aurait fait, avec Flavie, un couple tellement mieux assorti qu'avec le petit Benjamin.

— Sais-tu, je dis pas non. Moi, et le père, on a pas mal fini nos gros travaux.

Elle enchaîna comme s'il avait prononcé un oui final. Elle éprouvait un tel besoin que les choses avancement vite, comme avant. Elle avait passé l'hiver à jouer à l'anguille avec sa belle-mère pour que ses projets aboutissent. « Quand ça marchait pas d'un côté, ça marcherait de l'autre... »

— Tu pourrais te servir de notre machinerie. Il y en a plein dans le tambour de la grange. Benjamin est déjà descendu du bois, mais on l'a aussitôt rappelé pour la drave. C'est un travailleur hors pair, tu sais.

Les autorités avaient besoin d'hommes habiles pour pousser dans la rivière Madawaska les billots déjà cordés sur ses berges.

— Il devait revenir pour les semences mais, comme tu vois, il n'est pas encore là... On n'était pas maître de soi, là-bas... qu'il me dit souvent. Toujours prêt à rendre service aussi.

« Pas prêt à perdre les courses, en tout cas », pensa Boisvert.

Vindictif à son tour, il sentit l'esprit de compétition lui remonter dans le cœur. En ce moment précis, il eut l'impression de relever le défi de Benjamin, comme aux courses d'hiver. Il aurait fait n'importe quoi pour gagner sa cause auprès de Flavie. Encore célibataire, il n'avait toujours pas fait une croix sur elle.

« On sait jamais, Benjamin pourrait se faire tuer par un arbre au chantier, entretenait-il vaguement, ou perdre pied à la drave et être incapable de remonter à la surface. Lui faudrait-il, dans sa vie, relever sans cesse le défi de ce Benjamin ? »

Boisvert s'engagea à revenir dès le lendemain matin. Il herserait d'abord pour ameubler la terre. Il enlèverait

ensuite les grosses mottes de tourbe à la main puisque Flavie voudrait semer tout de suite. La jeune femme l'aida tant qu'elle put. Quelques relents amoureux jamais exprimés vinrent le hanter. « Si ça sentait bon dans les alentours ! »

À la fin de la deuxième journée, il s'attarda à lui sculpter à la bêche les rangs les plus beaux. Aussi dodus que des fresques de la chapelle Sixtine. Dans son for intérieur, cependant, il avait envie d'ajouter que les choses se passaient ainsi quand il n'y avait pas d'homme à la maison. À quoi Flavie lui aurait aussitôt rétorqué que Benjamin n'était pas un feluette comme ces journaliers qui travaillaient en ville.

Pendant que Boisvert et Flavie continuaient de s'activer en silence derrière la maison, Mémé leur faisait des pieds de nez chaque fois que l'un ou l'autre relevait la tête. Boisvert s'en étonna.

— C'est ma belle-mère, ça. T'occupe pas.

Bien maigre explication pour cet ange gardien qui venait de lui décroisonner sa vie. Pendant les deux jours de la durée des travaux, elle en oublia de manger. Malgré elle, tellement elle se sentait heureuse. S'il fallait, elle perdrait sa vie dans ce jardin, ou la retrouverait comme autrefois...

La corvée avec Boisvert terminée, les femmes du rang, une à une, traversèrent de nouveau pour la voir s'activer. S'ensuivirent des rassemblements à plusieurs où on parlait de tout et de rien. À Flavie, on demandait des conseils, comme si elle avait été une experte. Jardinage, conserves à faire, épluchettes de blé d'Inde à l'automne, tombola au printemps prochain. À Saint-Joseph comme à Saint-Marcel, Flavie continuait de maintenir une réputation de femme habile qui n'avait pas froid aux yeux, et ne lâchait jamais le morceau surtout.

Lorsque Benjamin revint, il fut surpris de l'ampleur des travaux déjà accomplis.

— Comment tu as pu faire tout ça !

Flavie lui raconta par le détail toute l'aide de Boisvert. Benjamin absorbait en réprimant la tentation de lui en vouloir. Ne s'était-il pas lui-même attardé sur la route du retour ?

CHAPITRE 5

La déroute

LE JEUNE époux est descendu du bois, pas un sou en poche. Est revenu de la drave, pas un sou en poche, non plus. Toutefois, il avait eu des promesses sérieuses de la part du grand patron.

Un mois passa et la paye ne se manifestait toujours pas. Ni chez le marchand général où Benjamin s'était procuré hache, scie, pic, godendart, enfin tout l'attirail nécessaire à un bûcheron, ni encore moins en argent de papier.

Depuis plusieurs semaines, Destroismaisons évitait de s'attarder sur le perron de l'église après la messe dominicale. Quand Flavie le saluait de la tête, il détournait les yeux, comme s'il ne l'avait jamais aperçue. « Elle a plus de front que son homme, celle-là. » Aussi la fuyait-il. « Son mari, un peu bonasse. »

Comme le bonasse n'avait pas peur de l'ouvrage, il passait pour être très serviable.

— Benjamin, faudrait peut-être aller parler à Destroismaisons, suggérait sa femme en retournant à la maison.

— Il va me payer, t'inquiète pas, il l'a promis. On peut se fier à cet homme-là.

— Si ça continue, le marchand ne voudra plus nous faire crédit. Il reste à peu près pas d'huile de charbon pour la lampe. Plus de sel pour la saumure. Plus de sucre. Les petits fruits et les conserves s'en viennent, tu sais. On va finir par manquer de tout.

Benjamin s'empressa de changer de sujet.

Malgré son ardeur au travail, il n'avait jamais été bon pour réclamer son dû. Jusqu'à ses frères qui profitaient de lui. Néanmoins, il se révélait tellement inventif, habile et rapide dans les choses qu'il entreprenait que les gens n'hésitaient pas une seconde avant de le payer.

« Va voir Benjamin, il sait tout faire », répétait-on.

Un dimanche, Flavie, venue seule à la messe, se posta près de la porte dès la fin de la cérémonie. Comme toujours, le lieu sacré se vidait de l'arrière à l'avant. « Les premiers seront les derniers. » Seul endroit où ce précepte s'appliquait aux richards, ironisait la jeune femme. Elle attendit Destroismaisons se pavanant avec ceux qui avaient les moyens d'occuper les premiers bancs.

— Monsieur Destroismaisons, j'ai une question à vous poser.

— Venez plus loin, madame, on pourra parler plus facilement.

Elle le suivit près de son boghei.

— J'aimerais savoir quand Benjamin pourra recevoir son salaire. On commence à manquer de tout à la maison, et les récoltes sont encore loin.

— Benjamin a pourtant hérité d'une grosse ferme.

— Oui, mais depuis que son père est mort, ça roule carré justement. Et sa mère...

— Voyez-vous, le bois ne s'écoule pas aussi bien que d'habitude.

— Pourtant, mon voisin a été payé, lui. Je l'ai vu faire des affaires au magasin de Saint-Jacques...

— Je vais passer chez le marchand, l'interrompt-il, et lui dire d'allonger votre crédit.

Il sauta dans sa voiture et fouetta son poney. Flavie s'écarta brusquement avant que les roues ne lui passent sur les pieds.

La jeune maîtresse de maison entra chez elle, la mine basse. « C'est pas clair tout ça. » Quelque chose ne tournait pas rond dans l'affaire. Que se passait-il ? Était-ce la gérance des chantiers qui se portait mal ou était-ce son mari ?

Quand Benjamin, tout gaillard, entra en fin d'après-midi, elle préféra lui taire l'épisode de peur de l'incommoder.

— J'ai vu Destroismaisons, enfila-t-il tout de go. Il m'a promis de parler au marchand pour notre crédit.

— C'est bien tant mieux. Ça commence à faire coton ici. Si Mémé n'avait pas brûlé mon argent, aussi, je pourrais au moins nous acheter de la farine. Faudra en moudre davantage l'automne prochain.

Si c'était un reproche, le jeune époux aurait aimé ajouter, pour se faire pardonner ou câliner, qu'un gars a autre chose que de la farine dans la tête, l'année de son mariage. Benjamin continuait pourtant de vivre ces situations tenaillantes avec du plomb dans l'aile. Aujourd'hui, il saisissait davantage l'importante disparité entre sa femme et lui. Écart plus grand encore qu'avec ses patrons. Avec ces derniers, il en serait arrivé à s'en foutre, même s'il n'apportait pas toujours de quoi faire vivre sa famille, mais avec sa Flavie, c'était différent. Qu'il n'aurait donc pas voulu la décevoir !

Il finissait par aboutir dans le hangar ou le tambour de la grange, à remettre un peu d'ordre ici et là. Au bout du compte, il se remettait à siffloter pour revenir à la maison comme si rien n'avait eu lieu. Pendant ce temps, Flavie se cassait la tête à savoir comment on ferait pour arriver.

L'été n'était plus que bouffées de chaleur où les légumes et les mauvaises herbes s'en donnaient à cœur joie. Chaque jour, Flavie, une vieille fourchette aux doigts crochus et une petite gratte à la main, venait désherber un rang ou deux. Comme son ventre avait doublé ces derniers temps, elle éprouvait des difficultés à se tenir accroupie entre les rangs pendant des heures. « Vilaines herbettes, va ! » Impensable, toutefois, de les laisser siphonner la richesse de sa terre et prendre le dessus sur les légumes bienfaisants. Au début, il lui fallait toute la délicatesse du monde pour les retirer des rangs à peine coiffés de leur pilosité verte. Les fines pousses des carottes surtout à ne pas déraciner. Toutes en chlorophylle sur une cinquantaine de pieds, elles se tenaient à peine debout. Pour se protéger des moustiques, elle avait enduit son visage et son cou, jusque loin derrière les oreilles, d'une mince couche de beurre salé. Elle soulevait le moins possible son chapeau de paille pour éviter qu'un ceinturon de sueurs salées ne prennent d'assaut la route de ses globes oculaires. Pire que du vinaigre dans l'œil ! Porter ses mains terreuses à ses yeux empirerait aussi la douleur. Cependant, ce couvre-chef à larges rebords protégeait son teint, particulièrement pâle, du soleil. Une peau sans hâle, blanche, laiteuse, diktat de la mode auquel elle tenait par-dessus tout, envoyait alors le message d'une femme qui ne travaillait pas dans les champs.

Vers quatre heures, elle claudiquait, les jambes enflées, vers la maison. À la pompe, elle se rafraîchissait le visage sous le jet, se débarbouillait avec un peu d'eau tiède dans le bassin, une fois dans la cuisine, déboutonnait son col imbibé de sueurs, l'épongeait avec une serviette, et se préparait à entreprendre le repas du soir. Benjamin entrerait vers 5 h 30. Pendant qu'elle manipulait chaudron, légumes et viande, ses malaises quotidiens reprenaient le dessus : raideur de toujours entre les scapulaires, problèmes de digestion accrus par sa grossesse, et douleur diffuse au flanc gauche, depuis l'agression féroce de Mémé lors du passage de sa jeune sœur décédée. Était-ce seulement à la hanche gauche qu'elle avait mal, ou au ventre, ou dans le bas du dos ? Elle ne le savait plus. Incapable d'arrêter son diagnostic. Chose certaine, elle éprouvait, depuis les dernières semaines, des malaises grandissants en bas de la taille. Quant à sa digestion, elle réussissait à atténuer le problème en mangeant davantage de cendres.

Dès juin, Flavie avait résolu de troquer ses dernières paires de mitaines avec le marchand pour obtenir du sucre. De la marmite sur le feu se dégageaient les odeurs suaves du temps des fraises. De jolis pots de confitures rouge vif vinrent garnir les tablettes dans la cave. S'ajouteraient plus tard, celles aux framboises, ses préférées, aux bleuets, et aux gadelles. Parfois, Mémé lui en chapardait un pot ou deux, quand elle sortait traire les vaches.

« Tant mieux, si ça la fait se tenir tranquille. »

La lumière de l'automne déclinait. En même temps que la fin des récoltes, elle vivait son dernier mois de

grossesse. Son mari n'avait toujours pas reçu un sou noir du grand patron. Depuis le matin, Flavie travaillait à ses conserves. Elle achevait. À l'heure du midi, une sensation étrange s'installa dans son bas-ventre. On aurait dit un trop plein de liquide dans ses cellules. Une digue qui va céder. Elle reprit une poignée de queues d'oignons pour finir les herbes salées, mais le couteau les déchira plutôt que de les trancher net. Elle persista avant de sortir voir Benjamin pour faire affûter la lame. Dans la grange, elle eut envie de se coller à lui pour être simplement bien dans sa tiédeur. Elle pensa s'ouvrir sur ce qui se passait dans son corps, mais elle n'osa pas. « Ça se fait pas ! »

— Ça va, toi ? dit Benjamin.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Elle quitta la grange, un goût de larmes dans la bouche. Benjamin ne sut que penser. Il continua, langue coincée entre les dents, de resserrer, au tournevis, les fourches de sa herse.

Dans la cuisine, Flavie reprit sa corvée. Quelques heures plus tard, d'épais rangs de verdure et de gros sel alternèrent dans les contenants en verre. « Terminé pour cet été. » Une quinzaine de pots viendraient s'ajouter aux 750 autres, accumulés depuis les débuts de la belle saison. Elle se recula pour en admirer l'alignement aux teintes de l'arc-en-ciel. Des jaunes, des verts, des bleus, des rouges éclatants. Une jolie bande de tapisserie au milieu d'un mur de cave en terre. Et une jeune ménagère fière de son travail, fière du devoir accompli.

Flavie monta l'échelle, remplaça la trappe et se mit à la préparation du dîner. Benjamin entra, engouffra viande, patates, pain, mélasse, thé noir et sortit préparer de la machinerie pour les labours de l'automne. Pendant qu'elle complétait l'ordinaire, la même sensation d'étrangeté

s'amplifiait. Le balayage de la pièce cessa de lui-même. Elle releva franchement la tête et renifla un bon coup. « Ça sent pas comme d'habitude ici. » Alors qu'elle se penchait pour ramasser le tas de poussières, une contraction la scia en deux. Incapable de se déplier, elle se dirigea, en appui sur le manche à balai, vers la porte. Elle trébucha contre l'ourlet de l'immense tapis tressé.

Mémé, à l'affût de tous les bruits, entrouvrit sa porte.

— Mémé, s'il vous plaît, voulez-vous appeler Benjamin.

— Arrange-toi avec tes affaires. Ça va t'apprendre c'est quoi mettre des enfants au monde.

Elle claqua sa porte.

À genoux, Flavie réussit à mettre la main sur la poignée et ouvrit.

— Benjamin! cria-t-elle.

Qu'un filet de voix.

Elle hurla de nouveau... Son mari n'apparut toujours pas.

Au fond d'elle-même, Mémé se disait que si sa bru pouvait souffrir suffisamment, elle cesserait de lever le nez sur sa crasseuse petite personne. Elle-même avait enfanté quinze fois. Elle avait parqué les cinq derniers, arrivés aussi drus qu'une bordée de grêle, dans la même couchette. C'était pourtant celui qu'elle avait le moins câliné qui s'occupait d'elle durant ses vieux jours. Benjamin, toujours incapable d'un pas à deux ans et demi, parce qu'on s'attardait sur sa mignonne jumelle, grosse comme un pou. Pourtant, il était devenu le préféré de sa mère avec le temps, mais comme il n'avait pas choisi celle qu'elle avait voulue, elle ne le lui pardonnait pas. Sa femme « mangeait les coups ».

Bientôt, Benjamin rentrerait boire un verre d'eau. Flavie l'attendrait, douleurs au ventre. Elle s'assit dans la

chaise berçante, une tasse d'eau chaude à la main. Le mal céda. La tête appuyée contre le dossier, un sommeil léger l'envahit. Les heures passèrent, le soleil baissa, et elle se releva péniblement pour réchauffer le souper. Son appétit vorace le pousserait à rentrer sous peu. Dans son état, elle le regarderait manger tout bonnement.

La future maman jetait un dernier coup d'œil par la fenêtre avant d'entreprendre de gravir les degrés menant à sa chambre. « Benjamin! Qu'est-ce que tu fais? » Son cœur allait-il exploser de larmes? La vue de la cage d'escalier lui sembla comme la plus haute chaîne de montagnes du monde. De l'univers! Elle compta, recompta ses pics. « Comment me rendre là-haut? Comment faire pour lever la jambe à chaque marche, pour escalader? »

Cramponnée à la rampe, elle finit par arriver au sommet de son Everest. Elle se laissa choir sur son lit, mais un point dans le dos la fit rouler du côté de la fenêtre. Elle y aperçut les deux premières étoiles de la soirée, de biais, en haut de l'encadrement. Elle ferma les yeux sur l'univers qui s'endormait alors que sa véritable nuit s'amorçait. Une nuit comme elle n'en avait jamais vécue.

Une nuit inconnue dans sa totalité. Une progression où elle verrait les étoiles descendre jusqu'au bas de la vitre, puis disparaître l'une après l'autre.

Benjamin revint en milieu de soirée, finalement. De retour de chez le voisin où ils avaient discuté de troc, de services à se rendre, et de tout ce qui allait meubler leur vie avant leur départ pour le bois. Avant d'entrer, il avait pris le temps de coudre, à la lueur de son fanal, le harnais de son cheval préféré, son poney. Il entra par la porte du hangar et se dirigea vers le bassin de la cuisine pour se laver les mains. Mémé se dressa à côté de la pompe à eau et lui annonça :

- Ta girafe va acheter.
- Et vous m'avez pas appelé avant !
- C'était pas de mes oignons.
- Vous êtes méchante, maman !

Il se précipita dans l'escalier, pénétra dans leur chambre à coucher.

- Va chercher le docteur, chuchota Flavie.
- Sans tarder...
- Écoline...

Les contractions passèrent rapidement de petites à moyennes. De l'une à l'autre, elle gémissait pour évacuer les relents de la douleur. Une nouvelle tranchée lui traversa le ventre comme un scalpel. Elle attrapa les barreaux de sa tête de lit et se redressa. « Au premier enfant, c'est plus long », lui avait-on dit.

Que serait le reste ? Y avait-il pire à venir ?

Elle se laissa retomber sur le lit.

Benjamin était descendu aussi vite qu'il était monté.

Il courut vers l'étable.

Tout en tâchant de mettre de l'ordre dans sa tête, il sortit le poney et l'attela au boghei. Ce geste, accompli des centaines de fois, lui paraissait si différent tout à coup. Il s'inquiéta. Non, il n'avait pas oublié son fanal. Avait-il bien recousu le harnais ? Et Écoline ? Devrais-je l'avertir en allant ou en revenant ? Comme il ne pouvait se fier à sa mère pour voir aux besoins de Flavie, il décida d'arrêter chez elle en partant pour qu'elle vienne tenir compagnie à sa femme.

Il cogna à sa porte, entra sans attendre la réponse. Le mari d'Écoline, un lointain cousin, peu commode de réputation, le regarda de travers. Sous des sourcils aux poils dressés comme un porc-épic, il glissa d'un air courroucé :

— Écoline est pas icitte.

— Peux-tu l'avertir de venir voir Flavie quand elle rentrera ?

— Risque d'être trop tard.

« Risque d'être trop tard ! » S'il y avait quelqu'un dans ce bas monde qui devait savoir que les rejetons ne choisissent pas leur moment pour aboutir parmi nous, c'était bien ce père de famille de treize enfants. Une poussée des jambes, et voilà le petit embrayé à travers les méandres de sa naissance.

Dans ce canton, les naissances survenaient surtout la nuit. Comme si les rejetons, apeurés par l'époque difficile, préféraient le noir pour se frayer un chemin. Pour être moins aveuglés par la lumière de leur lot. Dans le ventre de sa mère, on avait tout, c'était connu. Mais dès la sortie, on commençait à manquer de tout. Une tape dans le dos et va, petit. Le reste de sa vie à manquer de tout. Ça, tous les nourrissons du monde le savaient. En particulier, les minuscules :

« Comme je tenais dans une seule main à mon arrivée, on mit ma livre et quart de tendons et de nerfs sur la porte du four pour aider à me garder au chaud. Que je pousse encore un peu, que je prenne du galon avant de m'engager dans le grand combat de la vie. »

L'aîné de la ribambelle, debout sur le haut du palier, renchérit :

— Je peux atteler, papa, et aller chercher maman si vous voulez. Elle est partie chez monsieur Plourde, justement.

— Marche dans ton lit, toi !

— Ces vieilles-là, ça rien d'autre à faire que de tricoter à la lampe à huile. Un vrai gaspille.

Benjamin sortit, car il n'avait pas de temps à perdre. La tête basse, il déambula vers sa voiture en se demandant s'il devrait passer avertir Écoline chez son beau-père. Écoline

la tante, cette sage-femme, cette sage-tout, aimait-on dire, la plus recherchée des alentours. Un bon moyen, par ailleurs, d'avertir ses beaux-parents de l'accouchement de leur fille.

«Non ! Trois quarts d'heure de plus avant de ramener le docteur à la maison, c'est trop long pour Flavie !» Déjà que cet aller-retour en ville requérait un bon trois heures.

Un médecin dans un foyer ne représentait-il pas l'assurance du bon déroulement des choses ? Que tout irait bien dans la vie ? N'était-ce pas lui, jeune chef de famille, qui avait convaincu Flavie de se payer le docteur Verrette au moment de la délivrance ? Au fond, se cherchait-il une raison de mettre son pied à terre pour une fois dans l'existence ? D'avoir ce courage d'insister auprès de son patron pour obtenir son dû qui tardait. Et l'accoucheur qui demanderait la présence d'une autre personne à ses côtés, le couple n'ayant pas encore de grande fille pour s'occuper du bébé après la délivrance. Son rôle propre, attendre dans la cuisine que tout soit passé.

Comme s'il avait compris, le poney tourna à droite pour entreprendre la longue côte du Moulin à Plourde vers la grand-route menant au Petit-Sault. Il pensa le mettre au trot. «Pas prudent la nuit.» Chemin faisant, l'odeur des champs, la fraîcheur de la rivière Madawaska coulant à ses côtés, l'immanquable frisson de la nuit ne l'atteignirent pas vraiment. Seule sa propre existence comptait. Tout en lui parlait de naissance. De renaissance aussi. Comme s'il allait naître à travers son premier enfant. Il s'imagina un peu sa venue au monde, mais n'arrivait pas à apercevoir le visage de sa mère. Il n'en revenait pas qu'elle ne l'ait pas appelé avant. La crainte d'avoir laissé Flavie seule avec elle quand sa femme ne pouvait pas se défendre le tarabiscotait. «S'il fallait que le docteur ne soit pas à la maison,

parti en devoir ailleurs! Non, non, ça peut pas arriver, les docteurs, c'est toujours là.»

Il soupira, finit par poser les yeux au-delà de lui-même. À travers le plafond des nuages, deux étoiles en diagonale attirèrent son regard, l'une brillante et l'autre pâle.

Sur le coup de minuit, un orage éclata. Benjamin attrapa la couverture de réserve, la passa sur ses épaules. Quand l'eau lui dégoutta du nez, il la tira sur sa tête. Un premier coup de tonnerre éclata, un éclair déchira le ciel de haut en bas. Rien d'autre à faire que de poursuivre chez le docteur. La pensée d'une possible absence continuait de le tourmenter. Un troisième coup moins fort, son rayonnement plus faible, marqua la fin de la pluie sur cette portion de la route. Il enleva la couverture. Ses vêtements n'étaient pas trop mouillés. Autour de lui, tout se pacifiait. Il ne restait plus qu'à couvrir la distance.

À l'autre bout d'une courbe, il aperçut une lumière inhabituelle qui se balançait de gauche à droite. À mesure qu'il avançait, le point lumineux grossissait. Petit à petit, un homme tenant un fanal apparut au milieu de la chaussée. Benjamin s'arrêta. L'homme s'approcha de lui.

— Si c'est pas mon jeune coq! s'exclama l'individu. Qui court les jupons en pleine nuit, asteure!

Tendu comme une corde depuis son départ de la maison, le mari prit le mors aux dents. Il eut envie de lui passer sur le corps à ce vieux cochon des chantiers! Sa femme qui gémissait en attendant leur premier enfant et ce rappel de ses escapades n'allaient pas ensemble. Les jurons se tenaient au bord des lèvres, mais Benjamin ne jurait pas, n'avait jamais juré de sa vie. Il leva le nez, fouetta le poney qui repartit de plus belle.

— Attends, attends, mon essieu est cassé, faut que tu me ramènes au Petit-Sault.

Benjamin s'immobilisa. Après tout, il faisait si noir. Et le vieux n'était pas jeune...

— Montez vite ! J'ai pas le temps d'attendre.

— Faut que j'attache mon cheval.

Le vieux eut du mal à raccorder les rênes au premier arbre venu.

— Ça prend trop de temps.

La voiture repartit à peine plus lentement. À la course, le petit vieux finit par sauter à côté de Benjamin. Il déduit qu'il fallait se tenir coi avec le jeune pour le moment.

Une demi-heure plus tard, il osait s'ouvrir la trappe.

— Ça te manque donc ben, les donzelles, pour que tu te promènes comme ça, en pleine nuit.

Il ne fit ni un ni deux. Un solide coup d'épaule envoya promener la vieille canaille, face contre terre, à droite du boghei.

— Ça vous apprendra !

— Attends, attends !

Le poney continua jusqu'au Petit-Sault sans s'arrêter.

Pendant ce temps-là, sur les hauteurs de Saint-Joseph, l'orage s'étirait en écho à travers les montagnes. Plus il tonnait fort, plus Flavie sursautait, et plus ses contractions l'agrippaient. Des électrochocs sans pitié qui se répercutaient dans tout son être. À la fin, le corps de Flavie n'était plus qu'une immense contraction. Sa tête battait d'un côté à l'autre sur l'oreiller.

Un coup de tonnerre appela son premier cri. Au coup suivant, la jeune mère se laissa aller à crier plus fort. De plus en plus fort, comme le tonnerre qui ne se gênait pas, lui. La première fois, Mémé sursauta. La deuxième, elle se dressa dans son lit. La troisième :

— Est après devenir folle.

À son tour, Mémé se laissait emporter par la tempête. Elle se mit à ravauder à gauche et à droite, déplaça des meubles comme si elle s'apprêtait à faire le grand ménage.

Reprise par ses douleurs, Flavie ne s'en soucia pas davantage. Tout ce qui retenait son attention pour le moment, c'était ce lit de souffrance auquel elle se sentait rivée. Elle n'aurait jamais cru qu'on pût enfanter debout comme les Amérindiennes.

Quand elle eut fini son boucan, Mémé sortit de sa chambre, fit le tour de la maison, en verrouilla toutes les portes.

Lorsque Flavie entendit les bruits métalliques, elle reprit ses sens. Elle se mit à pleurer. Mémé éprouvait-elle de la compassion finalement? S'assurait-elle que toutes les portes étaient libres pour l'arrivée du docteur?

Mémé retourna dans son antre, s'y barricada en poussant son coffre de cèdre devant sa porte comme si elle allait bientôt subir une attaque, se jeta sur son lit et se mit à se parler tout fort. En langues, comme dans la bible. Un discours filandreux où elle accouchait de pensées folles. Elle marmonnait des paroles indistinctes, probablement en rapport avec ses propres enfantements, caquettait des bouts de *Pater Noster*, son latin remontant à la surface, le tout entrecoupé d'une quantité de «bonne viarge!». Elle s'essaya même à l'anglais comme les patrons britanniques des chantiers. «*What the hell's goin' on?*»

«Se pouvait-il que sa belle-mère priaît pour elle?» se demandait Flavie. Elle en ressentit de la reconnaissance.

Durant les heures qui suivirent, le temps n'exista plus pour la jeune mère. Elle avait si mal. Endolorie de partout, seule avec les affres de sa souffrance qui emplissaient cette pièce où elle se tordait sur son lit. Elle n'avait jamais expérimenté rien de semblable dans sa vie. Aucune dou-

leur ne l'avait jamais autant torpillée, pas même celle des premières menstruations qui déchirent. À chaque contraction, elle gémissait plus fort, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Ses mains reprirent des dizaines de fois la courbe de son ventre, un Vésuve de douleurs prêtes à lui ouvrir le corps. Isolée dans sa tête, elle ne pouvait pas entrevoir la délivrance, cet acte qu'on n'essaie même pas d'expliquer parce qu'impossible à cerner. L'accouchement viendrait, mais comme il ne lui venait pas à l'esprit à ce moment précis, il n'existait pas. Elle ne savait pas à quoi s'attendre, donc il n'existait pas. Son esprit obnubilé par la souffrance ne pouvait s'éloigner de l'acte de souffrir. Souffrir sans fin.

Intenable, cet état de non-existence d'une suite dans l'esprit ! Ce néant qui n'apporte aucun secours, et qui pourtant ne cède en rien à la douleur.

Benjamin progressait vers la ville. Il entra finalement dans la cour du docteur... Il se réjouit de voir de la lumière briller par la fenêtre de son cabinet. « Le docteur n'est pas encore couché, à moins qu'il soit déjà debout ! » Il courut vers les quatre marches de la galerie, d'un bond se retrouva sur le seuil et vint cogner dans la vitre éclairée. Le sauveur médical, affalé dans sa chaise, les bras ballants, dormait la bouche grande ouverte. Deux bouteilles de gros gin gisaient sur le parquet. Benjamin hésita, puis cogna, une fois, deux fois, trois fois, fit un pas de côté, mit la main sur la poignée de la porte qui s'ouvrit d'elle-même. Elle n'était même pas enclenchée. Il hésita encore :

— Docteur, docteur, réveillez-vous, ma femme a besoin de vous.

Le dormeur n'entendit rien. Benjamin lui tapota le bras.

— Docteur !

Le malheureux renâcla.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est ma femme, elle est en train d'acheter.

— C'est bon, c'est bon, j'arrive.

Le docteur attrapa tant bien que mal sa mallette, se dirigea vers la porte.

— Vous oubliez votre manteau, il fait froid.

Son regard intoxiqué fit le tour de la pièce et ne trouva pas son pardessus sur les crochets. Étourdi par l'effort de la recherche, il tituba en heurtant le mur d'en face. Quelques gouttes de sang tombèrent sur le plancher. Il s'essuya le nez d'une main, un tracé de rouge du poignet à l'index. Benjamin se pencha et ramassa le pardessus qui, avec le chapeau aplati, traînait par terre. Une forte odeur de vomissure le surprit, l'irrita. « Le docteur qui boit pour vrai maintenant ! » Pourtant, Benjamin le considérait autant que le curé. Un curé des corps. Un être qui n'avait rien à se reprocher, un être parfait. Benjamin lui déposa son manteau sur les épaules, lui mit gauchement son chapeau sur la tête, et l'aida à sortir.

— Attention ! Vous allez tomber.

Benjamin le retint du bord de la galerie. Il faisait nuit noire. Il le soutint par le bras pour le diriger vers sa voiture. Même avec l'aide de Benjamin, le docteur ne marchait pas droit. « Dans une heure et demie, il devrait avoir fini de cuver son gin. »

Benjamin l'aida à monter dans la voiture en lui levant la jambe et en le poussant dans le dos, mit sa mallette sur ses genoux. Le poney reprit vaillamment la route du retour. Accoudé sur sa valise, le faiseur de miracles s'était rendormi avant même que les piaffements n'aient rejoint le grand chemin.

Le nouveau père ne savait plus quoi penser. Il ravala un élan de colère qui sourdait violemment en lui. Il avait trop besoin des services de cet homme doté du pouvoir de vie ou de mort sur ses semblables. Sur sa propre femme! Oh! qu'il lui en déballerait un chapitre à ce médecin de campagne qu'il gardait à l'œil, de peur qu'il ne tombe du boghei.

Comment réagirait Flavie qui détecterait à la seconde la senteur d'alcool? Elle-même, pour obtenir une faveur, avait déjà fait un vœu de ne jamais toucher à une goutte d'alcool. Il se promit à ce moment de ne jamais s'adonner à l'ivrognerie.

La route semblait plus cahoteuse au retour qu'à l'aller. Était-ce parce qu'il devait constamment avoir à l'œil la sécurité du disciple d'Hippocrate? Il passa, le chignon raide, près de l'endroit où la vieille canaille l'avait mis en état de déséquilibre intérieur. Il ne fouilla pas le noir, mais le cheval attaché apparut dans sa vision latérale. Si un rare passant avait recueilli le vieux, ou s'il s'était endormi au fond de sa charrette en attendant le jour, il ne voulut pas le savoir. Il donna un petit coup de rênes pour que son poney accélère et s'empresse d'oublier.

Les secousses de la voiture s'amplifiaient quand les flaques d'eau étaient plus nombreuses. Devrait-il attacher le docteur dont le corps rebondissait à chaque coup? Renâclant par saccades avant de reprendre son souffle pesant, l'homme se renfonçait dans le sommeil, la tête branlante. Benjamin se disait qu'à tout le moins il revenait à la vie pendant ces courts instants.

L'attention du mari se reporta sur sa femme. Qu'est-ce qui se passait, en ce moment même, dans la chambre à coucher? Ses seuls points de référence étaient les animaux de la ferme. Il avait déjà accueilli à la naissance bien des

veaux, des poulains, des cochonnets, des chiots quand tout se passait bien. Mais, quand la nature se faisait capricieuse, les animaux mouraient.

Un frisson lui passa dans le dos. Flavie serait-elle en péril?

La valise du docteur finit par lui glisser des genoux. Elle se retrouva ouverte par terre, les instruments éparpillés sur la terre mouillée.

Benjamin sauta de la voiture et se hâta de remettre l'appareillage médical à sa place. Cette fois, il plaça la mallette derrière ses propres jambes.

« J'aurais dû y penser avant. »

Dans la chambre à coucher, les deux étoiles, ces marqueurs nocturnes à travers l'unique vitre, étaient descendues aux deux tiers de la fenêtre. Dans son lit, Flavie ne les voyait plus. Dehors, la nuit s'achevait, mais la sienne? Elle étouffait à travers ces ombres maléfiques, s'agitait parmi ses couvertures en bataille, suppliait, bras et jambes tendus vers le ciel. On aurait dit poupe et proue d'un navire en détresse. « Au secours! » Écoline qui n'était même pas venue! Elle pria tous les saints des autels, même le pape de lui venir en aide. Elle alla même jusqu'à souhaiter la venue de Mémé.

Pendant ce temps, sur la route, Benjamin aperçut un autre lointain fanal qui appelait de l'aide. « Torvis! Allez-vous me laisser tranquille, à soir? » Devrait-il encore prêter main-forte? Il soupira et fouetta, sans raison, son cheval. Il ne savait plus à qui se vendre. Un grand homme se dressa au milieu de la route. « Non, pas vrai! » Boisvert, les bras en croix, insistait pour qu'on le laisse monter. Le jeune mari se redressa.

— Benjamin, faut que tu m'embarques, ma jument n'avance plus que sur trois pattes. Ça doit être un clou dans le sabot. Planté creux. Faut que j'aille chercher des outils.

Benjamin n'hésita pas à le faire monter pour la bonne raison que ça tiendrait le docteur en équilibre entre eux d'eux.

— Je peux pas te conduire chez toi. Tu débarqueras en haut de la côte. Fais vite, Flavie...

— Quoi? Pas déjà!

— Qu'est-ce que t'en sais?

Boisvert se sentait concerné comme s'il s'agissait de sa propre femme. Ne venait-il pas de l'aider à finir son jardin? Les quatre mois passés depuis lui semblaient hier.

Les incartades de Benjamin faisaient irruption dans son esprit, mais disparaissaient tout aussi vite. Froissé du grand étonnement de Boisvert, le mari s'était tu, mal à l'aise. Il aurait pourtant aimé lui demander d'avertir ses beaux-parents en passant, mais son orgueil de mâle le lui interdisait. Oh! il propagerait la nouvelle de lui-même, le grand flandrin. Il ne pourrait s'en empêcher. « Ça sera pas long que tout Saint-Marcel va le savoir. »

Toute la famille de Flavie serait enchantée de le savoir; les femmes, en mode fortissimo, les hommes, le pied sur la pédale douce. Cependant, ni sa mère, ni ses sœurs ne viendraient la secourir, l'accouchement étant une chose intime, pas un lieu de rassemblement.

Sur sa couche, Flavie n'était plus qu'une grande douleur, un corps enflammé qui exigeait, qui gesticulait pour pouvoir survivre. Qu'importait la pudeur! Elle se tenait nue de la taille aux pieds. Tout à coup, la digue céda. Une vague d'eaux corrompues noya son entrejambe et inonda son linge de lit. Ses draps, sa robe de nuit, ses couvertures imbibés. « Mon Dieu! » Personne ne lui avait jamais dit

que ça sentirait aussi mauvais. « Mon bébé peut-il survivre à ça ? » Pendant une minute, la douleur quitta son corps. Flavie réussit à soutirer de ses hanches le grand piqué servant à protéger le matelas. Mais, il lui fallait se lever pour en replacer un autre, se changer de vêtements si possible. Elle se laissa glisser le long du lit et étira le bras vers la pile de linge plié sur le coffre au bout. Elle n'avait plus la tête à choisir. Elle attrapa ce qui lui tomba sous la main. Une grande serviette, des guenilles, mais ne put rejoindre l'autre piqué glissé derrière le meuble. Elle les étendit n'importe comment sur son matelas. Puis, dès qu'elle leva la jambe pour grimper dans son lit, une nouvelle contraction la découpa. Elle paralysa, tombant de tout son long sur la carpette près du lit. Pendant une heure et demie, une volée d'inimaginables contractions la cisaila. Sous les poussées du petit, elle agrippait le montant et forçait jusqu'à presque s'étriper, mais rien n'aboutissait. La tête de la mère avait fini par disparaître sous le bord du lit. Soudain, une décharge de coups sur la porte avant faillit la faire trépasser.

— Maman, venez débarrer cette porte !

Mémé s'employait à ronfler de toutes ses forces.

Flavie éclata en sanglots.

— Benjamin !

Derrière lui, le docteur se retrouvait éjarré sur les trois marches du perron et continuait de roupiller. Un haut-le-cœur le surprit et lui fit gonfler le dos.

Le jeune père sauta du bout de la galerie et courut à la porte arrière. Plusieurs coups de genou ne firent pas céder le verrou. Il se précipita vers la fenêtre des appartements de sa mère et cogna de toutes ses forces.

Pendant ce temps, Flavie glissait sur le dos dans l'escalier pour venir chercher du secours.

— La mère, allez ouvrir la porte tout de suite, sinon vous allez avoir affaire à moi.

Mémé fit mine de s'étirer.

— Ta vieille mère pourra jamais pousser ce gros coffre-là.

Sans plus hésiter, Benjamin enfonça la vitre d'un coup de coude, et enjamba le cadre.

— En voilà des manières ! ajouta-t-elle, avant de rabattre les couvertures par-dessus la tête.

Benjamin débarrassa la porte et sortit dans la cuisine.

Sa femme se trouvait étendue en travers du tapis tressé, inconsciente.

— Flavie !

Il tira de côté le tapis avec sa femme, ouvrit la porte et se jeta sur le docteur à grand coup de claques.

— Réveillez-vous, espèce de... !

Il avait omis « bon à rien ».

— Qu'est-ce qui se passe de si pressant ? Calmez-vous, voyons !

— Faites votre travail, torvis ! Ma femme est sans connaissance sur le plancher.

— On voit bien que c'est votre première fois.

Le docteur prit la peine de bien secouer son paletot avant d'entrer.

Benjamin lui aurait botté le cul.

Les deux hommes montèrent la jeune parturiente dans son lit.

Le désordre de la chambre assomma Benjamin. Du jamais vu avec Flavie ! L'ordre chez elle s'avérait chose acquise depuis son enfance. Que s'était-il passé entre-temps ? Sa mère était-elle montée dans sa chambre ? Flavie avait-elle eu à se défaire d'elle, à lutter contre elle ?

La forte odeur qui émanait du piqué par terre provoqua la nausée chez le docteur. Il rota sans s'excuser. Il aspira profondément dans son pot de sels avant de le mettre sous le nez de sa patiente.

— Je vais descendre me laver les mains.

De retour dans la chambre, il ouvrit sa mallette et aperçut les instruments tombés dans la poussière au milieu de la route. Il préféra les essuyer avec un coin du drap, au lieu de redescendre les laver.

— Préparez-moi de l'eau chaude, et attendez en bas. J'espère qu'une de vos connaissances viendra m'assister. Même si on pratique la médecine, on n'a pas quatre bras.

Benjamin fut sonné par sa remarque. « Quelle sorte de docteur c'était ce Verrette ? » S'il avait su, il n'aurait pas eu recours à ses services. Il souhaita de toutes ses forces qu'Écoline fasse son apparition.

Dans la chambre, les contractions s'étaient mises à venir à sec, drues et intolérables.

— Poussez !

Le bébé se présentait par l'épaule. Il lui faudrait se servir des forceps. Il tenta d'abord de le retourner à mains nues, mais rien n'y fit. Il y avait urgence. Il attrapa les écarteurs et, tant bien que mal, les enfonça dans Flavie. Un ruisseau de sang s'écoula du corps de la jeune mère. Une large déchirure comme ces estropiés de la hache aux chantiers. De ceux qu'on sortait du bois sur un brancard.

Écoline la tante ouvrit précipitamment la porte.

— Mon mari est pas de bonne humeur, de ce temps-ci.

Un cri du docteur :

— Venez ! Quelqu'un !

Écoline se hâta dans l'escalier.

Le docteur avait déposé le nouveau-né au bout du lit. Le nourrisson vagit de lui-même avant de se mettre à hurler comme un perdu.

— Il y a un autre bébé dans le fond!

En voyant tout le sang, Écoline mit la main sur la tête de Flavie qui réagit à peine.

— Tiens bon, Flavie. Tu peux!

— Poussez! Mais poussez donc!

Un bébé blanc bouleau aboutit d'un trait entre ses mains.

Écoline retint ses larmes.

— Pauvre Flavie, elle ne méritait pas ça!

La dame déposa un moment le petit mort à côté de son frère jumeau avant de sécuriser le plus vieux en le collant sur sa poitrine. Ses lèvres minces et tout son corps tremblaient comme une feuille. Elle remonta son tablier sur son dos. D'une main, elle entrouvrit la porte et attrapa le bassin d'eau chaude que Benjamin venait de déposer par terre. Elle le porta sur un coin du coffre en cèdre, pour le rafraîchir d'un peu d'eau froide, et y plongea le petit qui se calma.

Il attrapa son pouce, pendant que la sage-femme voyait à le nettoyer rapidement du sang et de sa couche de vernix. Elle chercha dans le fouillis une minuscule jaquette brodée qu'elle ne trouva pas. Elle l'emballa dans une petite couverture pour l'offrir à sa mère, tel un présent.

Elle le déposa sur sa poitrine, s'agenouilla près du lit, et mit une main sur sa tête fiévreuse.

— Ma belle, il a faim. C'est un petit homme, il va être vorace comme son père.

Flavie glissa sa main sur le dos de son petit. Écoline déboutonna le corsage de la jaquette et tourna le petit qui

se mit à têter. La sage-femme tint longuement, bien serrée dans la sienne, la main de cette jeune mère trop éprouvée.

Puis, elle détourna la tête vers le petit défunt qui gisait au pied du lit. Comment faire? Comment dire? Elle ne connaissait pas de recette pour ces moments-là. Malgré sa grande bonté et sa grande sagesse, elle ne savait jamais comment s'y prendre pour annoncer à la mère et au père cette nouvelle dévastatrice. Au petit cadavre, elle prodigua la même douceur qu'au petit vivant. Elle le mit sur sa poitrine et releva son tablier. Elle fit quelques pas dans la chambre, et d'un souffle, ouvrit la porte. Le père attendait assis dans le pied de l'escalier.

— Benjamin, chuchota-t-elle.

Benjamin sauta debout. Elle mit son doigt en travers de sa bouche pour lui signifier le silence. Elle descendit sur le palier du bas, et dit :

— Voici un de tes fils, Benjamin, il n'a pas résisté à sa naissance, mais l'autre, par contre, est fort comme toi.

Benjamin ne réagit pas. Les bras ballants, il demeurait paralysé par la nouvelle. Des larmes cherchèrent à enrayer sa vue. Était-ce son cas à lui? Aurait-il dû mourir pour soulager sa mère débordée?

— Tiens, prends-le, pour qu'il apporte un bon souvenir de son père dans l'éternité.

Benjamin leva un bras, puis l'autre, comme lorsqu'il s'apprêtait à prendre une brassée de bois. Le fardeau le ramollit et il vint le déposer sur la porte du four. Écoline, émue, l'avait suivi du regard. À travers eux, elle avait vu le comportement de tous les hommes de la terre en de telles circonstances.

— Monte voir l'autre, maintenant, il t'attend très fort. Sa mère aussi, comme tu dois t'en douter.

Non, Benjamin ne se doutait de rien, ne savait plus rien. Il avait la tête vide comme une conque. Vide de toute matière grise.

Entre-temps, le docteur avait paqueté le corps de Flavie avec une poignée de linge pris sur le coffre. Il n'y eut ni suture, encore moins de cautérisation. Il remballa ses instruments. Sans prononcer une seule parole réconfortante à sa patiente, il entreprit de descendre la cage d'escalier. Complètement dégrisé, il se sentait pire qu'un boucher. Une honte comme jamais éprouvée. Une honte mortelle. Le père l'attendait en bas de l'escalier et, sans un mot lui non plus, lui tendit le cinq dollars réglementaire.

— Gardez, lui dit-il.

Il sortit et prit la route à pied. Benjamin se hâta de monter dans la chambre pour saluer son fils et sa femme.

— Flavie, faut que j'aille reconduire le docteur.

Elle acquiesça de la tête.

Il faisait jour. Benjamin attela en vitesse et partit sur la route. Il ne dépassa pas l'homme à peine sorti de chez lui. Il revit Boisvert venu soigner son cheval.

— As-tu vu le docteur?

— J'ai vu quelqu'un marcher au bord de la rivière, ça lui ressemblait.

— Torvis! As-tu averti ma belle-famille?

— Pas eu le temps.

Par contre, en route, il avait parlé à Rose Toussaint, sortie prendre l'air, les bras croisés. Tout Saint-Marcel apprendrait donc la nouvelle avant les Plourde.

Benjamin mit son poney au galop vers le Petit-Sault. Il lui fallait voir où ce docteur se trouvait. Il revint à Saint-Joseph sans l'avoir aperçu et en se posant toutes les questions du monde. Le reverrait-on jamais? Si c'était ce qu'il

pensait, il ne faudrait pas que Flavie l'apprenne avant la fin des relevailles. Pas avant 40 jours, et encore...

Écoline reprit le petit corps tenu au tiède par la chaleur du four, remonta lentement dans la chambre. Flavie tourna la tête vers le bruit de la porte. Elle aperçut les bras arrondis de la sage-femme. Rêvait-elle? Elle regarda vivement si son petit dormait encore sur elle. Elle avait des jumeaux!

— Flavie, tu vas être déçue, mais celui-là n'a pas survécu...

Elle le tendit à sa mère. Flavie l'accueillit entre ses mains. Tout en tendresse, elle fit le tour de son corps, l'embrassa sur le front et le déposa sur le dos à côté de son frère endormi. Puis, elle mouilla son doigt de salive et prit la peine de lui tracer lentement un signe de croix sur le front.

— Joseph Benjamin, je te baptise... Père... Fils... Saint-Esprit.

Malgré le moment inconnu de la mort de son petit, le bon Dieu, dans sa grande bonté, l'accueillerait dans son paradis, sa mère en avait la certitude. « Le baptême de désir, ça existe. » Comptait pour beaucoup, dans la vie de cette femme, une foi à déplacer des montagnes. Pendant un bon moment, les deux garçons « dormirent » côte à côte sous les mains protectrices de leur mère. Vidée de ses forces, Flavie s'assoupit avec eux.

Écoline entreprit de refaire un peu d'ordre dans la chambre, de ramasser, sans faire de bruit, tout ce qui traînait par terre et de le mettre au lavage. Tout à coup, elle bondit. Dans la clarté du matin, elle se rendit compte qu'un filet de sang dégouttait des couvertures.

— Flavie, Flavie, réveille-toi.

Elle secoua la jeune mère qui ne broncha pas.

— Flavie, reste avec nous! Flavie!

Il lui fallait agir avant que la mère ne trépasse, à son tour.

Elle descendit l'escalier aussi vite qu'elle put, se précipita vers la pompe à eau. Il fallait de l'eau froide, beaucoup d'eau froide ! Il faudrait noyer d'eau froide sa protégée. Créer un choc dans ce corps endolori. Pendant qu'elle pompait l'eau à s'arracher les flancs, Benjamin entra.

— Vite, viens m'aider. Flavie...

Benjamin prit la relève et remplissait trois chaudières en peu de temps.

La sage-femme était remontée dans la chambre, avait placé, têtes bèches, les bébés dans le moïse et relevé les couvertures pour constater l'état de Flavie. Elle éclata en larmes en tâchant de sortir de son corps tous ces morceaux de linge disparates imbibés de sang.

— Vite Benjamin, verse de l'eau sur elle. Verse, verse, d'un coup sec. Vas-y ! Il faut la surprendre.

Benjamin ne voulut pas poser ce geste dans sa vie.

Il attrapa plutôt sa femme, la souleva de l'oreiller et l'enlaça de toutes ses forces.

— Flavie, je te laisse pas partir. Tu restes avec moi, ou je pars avec toi.

Flavie gémit... Un gémissement qui s'étira jusqu'à la promesse ! Une promesse de rester en vie. Une promesse imprimée sur la peau. Toute une vie sur la peau ! Une promesse dont on ne pourrait jamais se débarrasser, peu importe.

— Flavie, ton mari va aller chercher ta sœur. Tu ne seras plus seule, t'inquiète pas.

Écoline porta la main à son front.

Benjamin dévala l'escalier.

Dans ses appartements, Mémé s'était bouché les oreilles avec des bouts d'ouate et des morceaux de liège.

Elle ne voulait rien savoir de ce temps qui lui rappelait trop sa propre misère. Avait-elle refusé, autrefois, cette affection qui se proposait à elle ? Mémé, l'indéchiffrable.

Quand Irma pénétra dans la maison, elle courut voir sa sœur et se jeta dans ses bras. Elle fut renversée par l'air délabré de la nouvelle maman.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé, Flavie ? Fais-nous plus jamais ça.

Toute cette attention la pressait de revenir à la vie.

Écoline n'avait pas perdu de temps. En entrant chez elle, elle se réjouit de l'absence de son mari qui n'essaierait pas de lui mettre des bâtons dans les roues. Repoussant un sentiment de culpabilité, elle mit aussitôt des écorces d'aulne à bouillir, recommandées pour les mères et leur nourrisson. En après-midi, elle retourna voir la vieille Sauvagesse qui lui fournit la prêle et l'achillée dont elle avait besoin pour tenter d'arrêter, sinon de restreindre tout au moins l'hémorragie. Une de celles qu'on ne voit qu'une fois dans sa vie sans dépasser. Il ne faudrait pas que Flavie ne s'affaiblisse trop et que ses plaies commencent à s'infecter. Les fièvres puerpérales ne pardonnaient pas.

La cérémonie des anges eut lieu le surlendemain. Benjamin avait fabriqué, en bois d'épinette, un cercueil grand comme une boîte à chaussures. Peinturé en blanc, il avait tracé sur le couvercle une croix avec des punaises argentées. Un morceau de satin bleu ciel en recouvrait l'intérieur. Tout le clan de Michel Plourde, la mère Délima y comprise, avec son dernier bébé dans les bras, avait assisté aux prières et à la bénédiction dans la nouvelle église paroissiale. L'enterrement eut lieu à Saint-Joseph dans le cimetière attenant.

Les jours passaient, et les relevailles traînaient en longueur. Flavie, pâle et décharnée, n'éprouvait plus la faim, même si elle s'efforçait de boire du lait pour son petit. Elle perdait toujours du sang et, avec le sang, ses forces. Écoline revint chercher conseil auprès de la Sauvagesse. Celle-ci adressa une courte prière à la terre mère avant de lui suggérer un traitement-choc. Prendre la maladie de front. Appliquer des compresses chaudes sur le ventre. « Si ton amie est essentielle à la vie de ce canton, elle vivra. » Le flux sanguin se moqua tout autant de cette ancienne sagesse. Écoline en discuta sérieusement avec le mari.

Benjamin réfléchit comme jamais.

— Je reviens! affirma-t-il, décidé.

Il attela et monta à Saint-Marcel. Il se dirigea vers le bout du rang et cogna à la porte du *bootlegger*. Sa fille vint ouvrir.

— Rose, il faut que tu me rendes service.

Elle voulut faire sa coquine, mais Benjamin coupa court à ses minauderies.

— Flavie a besoin de toi!

Rose s'étonna devant la requête ainsi affirmée. Se pouvait-il que quelqu'un ait un vrai besoin d'elle? Que sa rivale ait besoin d'elle!

— Tu m'as déjà confié que tu avais le pouvoir d'arrêter les hémorragies. Viens tout de suite, et fais que ça cesse.

À la demande de Benjamin, elle prit son manteau, monta à ses côtés pour retourner à Saint-Joseph.

Irma fut étonnée de voir Benjamin avec Rose se présenter devant elle dans la cuisine.

— Monte, lui dit-il. Je te suis.

Dès que Rose mit le pied sur la première marche, le sang cessa de couler. Personne n'en savait rien encore. Le père de Rose avait déjà remarqué que la présence de sa

filles, au moment où il dardait le couteau dans la gorge de l'animal, l'empêchait de se vider de son sang. Quelques rares personnes avaient cette faculté, c'était connu. Rose, malgré la lourdeur de l'ambiance, procéda dans la cage d'escalier. La jeune fille se devait de se montrer à la hauteur de sa réputation.

Lorsque Benjamin poussa la porte, Rose détourna la tête. Un ressort venait de se casser en elle. En une fraction de seconde, elle absorbait toute la misère physique et morale vécue dans cette pièce depuis quatre semaines.

— Flavie, si tu le veux, je peux t'arrêter de saigner. Au fait, tu ne saignes plus.

Elle lui tapota la main, une première d'un geste qu'elle répètera maintes fois au cours de sa vie. Sans tarder, elle se retrouva dans les marches qu'elle descendit d'un pas rapide.

Elle demanda à Irma de venir la reconduire avec le boghei de Benjamin.

En route, les deux femmes ne se dirent pas un mot.

« C'était donc ça avoir des enfants ! » réfléchissait la fille du *bootlegger*. Si fonder une famille ressemblait à ce qu'elle venait de voir, c'était trop pour elle. Une tâche immense qu'elle n'aurait su endosser, qu'elle n'endosserait pas. Un mois plus tard, elle entra en religion. Il y avait quelque chose en Flavie, une sorte de non-compromission, qu'elle-même ne possédait pas, ne posséderait jamais.

Au bout de quelques années, Rose fut nommée supérieure d'une communauté hospitalière. Ainsi aurait-elle toute une vie pour tapoter des mains affaiblies, lui permettant peut-être d'oublier son manque de générosité dans la vie quotidienne de ce canton. Flavie Plourde aurait-elle eu le dernier mot ?

Ne restait que la paix de Flavie dans l'existence de Benjamin. Il s'agenouilla près du lit, mit sa tête sur l'oreiller tout près de celle de sa femme et posa son bras sur elle. Il achèverait de la guérir. Il passa la nuit ainsi accroupi, s'endormit avec elle, et le lendemain matin, les saignements étaient complètement disparus.

CHAPITRE 6

Tant bien que mal

SE TERMINAIT la quarantaine des relevailles de Flavie. Quarante jours à s'alimenter de bouillon de poulet, de lait caillé que Nélida, Irma ou une autre de ses sœurs, lui apportaient au lit. La nourriture solide comptait peu dans ses goûts personnels. Assise enfin au bord de son matelas, elle demanda qu'on la peigne bien, qu'on défasse tous les nœuds à l'arrière de sa tête. Les pieds sur le parquet, elle se raidit les genoux. Au premier pas, ses jambes vacillèrent. Un friselis l'aurait projetée par terre. En tenant le bras de sa sœur, elle vint vers le ber, souleva son petit et glissa aussitôt ses hanches dans la chaise à deux pas. Elle le berça jusqu'à ce qu'il réclame de nouveau le sein. Elle retournait au lit une heure plus tard et sombrait dans le sommeil comme si elle revenait des travaux forcés. Elle ne se releva qu'en après-midi. Toutefois, la jeune femme remonta vite la pente. Son énergie habituelle ne l'avait pas délaissée.

Malgré la présence inquiétante de sa belle-mère derrière sa porte verrouillée, elle fut heureuse de revoir le rez-de-chaussée, les nombreuses fenêtres et l'air pur qui s'engouffrait à l'intérieur à chaque battement de la porte. Une fois

sur deux, elle descendait son petit Pascal emmailloté, un bébé placide en dépit des circonstances catastrophiques de sa venue au monde. Elle le déposait sur un épais piqué au centre de la longue table de cuisine où il continuait de dormir les deux poings sous le menton.

Par la fenêtre, elle aperçut Benjamin qui labourait les champs. Ce quotidien l'atteignit, telle une bouffée de bonheur. Comme jamais, elle prenait conscience de sa vie. Une existence dévouée aux siens, certes, mais qu'elle continuerait d'embrasser à sa façon en la rendant aussi unique qu'une signature. Peu importe ce que Pierre, Jean, Jacques en penseraient. Peu importe aussi ce que Mémé en dirait! « Mon Dieu, conservez-moi chaque jour la santé. » Elle lança un baiser dans l'air du temps, s'amusa de cette impulsivité de jeune fille. Une foule d'activités ne tardait pas à prendre d'assaut son énergie reconnue. « Une chose à la fois, tout de même. » Elle était définitivement remise.

Satisfaite de son sort, décidée, elle se sentit d'attaque. Benjamin ouvrit la porte.

— Tiens donc, ma femme!

Flavie de nouveau dans la cuisine, quelle bonne nouvelle!

— Benjamin!

Les jeunes époux se regardèrent le plus tendrement du monde, mais ne se touchèrent pas. Mémé, cette hydre à dix yeux qui habitait l'autre côté du mur mitoyen, les apercevrait sûrement.

La faim fit pleurnicher le petit.

— Ton assiettée est dans le fourneau; à moins que tu veuilles m'attendre.

Flavie réintégra sa chambre pour donner le sein dans la plus stricte intimité. Même son mari n'était pas invité à assister à la scène. En général, Benjamin n'attendait pas

sa femme pour manger. Il se sentait incapable de transgresser ses heures de repas. Toujours sa faim lui dictait ces moments de la journée.

Quand Flavie redescendit après avoir déposé le petit dans son moïse, son mari en était à sa deuxième tasse de thé noir. Elle s'assit à angle droit avec lui, mais l'automatisme empêcha leurs pieds de se frôler. Elle avait davantage faim de parler que de manger.

— Ça sera pas long avant que je reparte dans les chantiers, enchaîna Benjamin.

— Déjà!

— J'ai envie de nous construire un petit camp près de celui de la compagnie. Comme ça, tu pourrais venir habiter près de moi de temps en temps.

Son mari avait-il oublié la ferme à faire tourner? On ne pouvait laisser sa mère seule non plus. Peut-être que sa sœur Mathilde, la sainte Catherine bien coiffée, pourrait venir habiter avec elle pendant quelques mois.

— C'est vrai que ça va être long! Par contre, si je restais à la maison, ça me permettrait de faire plus de mitaines qu'avant. Ça paye bien, tu sais.

S'il le savait que c'étaient ses petits avoirs, tout compte fait, qui faisaient à peu près tourner le quotidien de la ferme. Ce qui ne l'empêchait pas de vouloir sa femme à ses côtés, nuit et jour.

— Penses-tu qu'on va avoir assez de rondins pour chauffer les deux poêles?

— Je dirai à Ti-Toine de t'en fendre une corde de plus, si ça t'inquiète... Avec vingt et une cordes, ça devrait te garder au chaud, comme tu aimes.

— Tu penses revenir quand?

— Mi-mars, fin-mars. On le sait jamais, ça dépend toujours des patrons. De ce qu'ils attendent et des bûcherons

qui travaillent, vite ou pas vite. Il y en a qui ont plus le tour que d'autres.

Les époux se regardèrent longuement, profondément, jusqu'au fond du cœur. En pleine lumière du jour, tout se trouvait dit. La suite de l'au revoir se passerait dans le noir de la chambre à coucher. Un temps pour chaque chose.

La nuit avant son départ, Benjamin posséda sa femme trois fois d'affilée. Il se sentait incapable de s'arrêter, même s'il savait qu'il lui serait bientôt infidèle. L'abstinence, tout au long de l'hiver, se révélait impensable pour lui. Même après avoir batifolé à gauche et à droite, il ne se trouvait aucune femme pour lui donner autant de satisfaction que sa Flavie, pour le transporter comme personne. Cette expression unique dans ses yeux pers quand il lui tirait la tresse de ses huit ans, jamais il ne l'oublierait. Une sensation réjouissante, victorieuse comme lors des courses en traîneau, alors qu'il devenait maître du monde.

Le matin où Benjamin partit passer l'hiver dans le bois, Flavie se sentit esseulée. Quand sa charrette disparut dans le dernier tournant, elle eut l'impression d'accoucher de lui, de lui donner naissance, mais que pour l'offrir à d'autres. À quelqu'un d'autre. Ou à quelqu'une? Non! Elle se révolta devant une souffrance aussi dévastatrice.

La belle-mère n'avait pas encore daigné sortir voir son petit-fils! « Est-ce que je pourrai le laisser seul dans ma chambre quand je serai à l'étable? Je pourrais toujours le coucher dans le foin durant la traite. Mais, quand j'ai à mettre bas la vache ou la truie, la décence ne permet pas la présence d'un petit de l'homme à côté. »

En outre, elle n'aurait pas voulu qu'un beuglement ou un grognement fasse éclater en larmes son amour de

Pascal. Désormais, il lui faudrait user de stratégie chaque fois qu'elle voudrait mettre les pieds en dehors de la maison.

Octobre tirait à sa fin. Comme les pommes d'hiver venaient d'être cueillies, elle invita ses voisins à un « barlan de pommes » dans sa grande cuisine. Une demi-douzaine de familles apporta sur le perron autant de paniers de pommes. Pendant ce temps, les jeux de cartes frétilaient d'impatience au milieu d'une petite table aménagée pour l'occasion où quatre personnes prendraient place à tour de rôle, et où on miserait sur des pommes au lieu de l'argent. Trois as, trois dix ou trois deux, trois cartes de même valeur faisaient « brelan », permettant au gagnant de retourner chez lui avec un surplus de ces fruits recherchés. Ces précieuses pommes, dures comme du ciment au moment de la cueillette, requéraient un soin particulier. Il fallait les couper en rondelles, les transpercer avec un clou pour les enfiler sur une corde. Ces guirlandes iraient mûrir au grenier, suspendues au-dessus des oignons. On les attacherait délicatement d'un travers à l'autre, en évitant de briser les toiles d'araignées qui s'affairaient à manger les microbes tout autour. Aux Fêtes et aux grandes circonstances, la maîtresse de maison en confectionnerait des tartes, les plus recherchées de l'année.

— Tu salueras la mère de Benjamin pour moi, ajoutait-on en sortant.

Mémé, toujours enfermée dans sa chambre, devenait de plus en plus farouche. Lorsque Flavie verrouilla la porte, elle ressentit une vive inquiétude. Le silence monacal de Mémé l'inquiétait. Elle ne s'était même pas raclé la gorge une seule fois pour manifester sa présence de l'autre côté du mur.

Elle s'arrêta près de sa porte, hésita avant de cogner trois petites fois.

— Mémé, les voisins vous saluent.

— Débarrasse le plancher!

Flavie lui souhaite bonne nuit, satisfaite de la savoir encore vivante.

La jeune mère monta dans sa chambre, allaita son bébé avant d'aller au lit. Heureuse de reprendre la vie comme avant, mieux qu'avant, elle s'endormit la tête pleine de projets. Elle ne se laisserait plus dicter son comportement par l'attitude dévastatrice de sa belle-mère, fût-elle hargneuse ou silencieuse. Elle vivrait dans cette maison comme étant la sienne. L'organisation de ce simple barlan de pommes l'avait remise en selle, la rappelait à elle, lui redonnait le sens de sa personne comme chez son père. Jamais dépassée par les événements, mais plutôt à l'affût du mieux, du nouveau, du plus où elle s'ambitionnait dans un scherzo sans finale. Puisque Benjamin se retrouverait au loin un bon six mois par année, elle envisagea, pour faire valoir sa réputation, une réanimation de l'imposante ferme de son beau-père, avant que Mémé ne fasse des emprunts inconsidérés. Qui aurait le haut du pavé dans son couple? Une bataille qui perdurerait au-delà de la mort.

Pour cet hiver, la jeune fermière s'appliquerait à grossir la bergerie. « Les moutons, pas cher d'entretien. Tout ce que ça mange, du foin. » Des toisons d'or pour les goussets de cette famille. Elle enverrait donc Ti-Toine chercher le foin en réserve au bord de la rivière Iroquois. Une vieille grange au bout de la terre où on allait porter les surplus. Puis, elle retrouva avec entrain son automatisme des mitaines de matelot. Un cliquètement de broches à tricoter s'entrecroisant à une vitesse vertigineuse. Une sorte de flou autour de ses mains que l'œil n'arrivait pas à suivre. Une vraie folie qui lui permettrait d'attendre de pied ferme la prochaine visite du voyageur de commerce. Cette fois, elle aurait de

quoi la lui acheter, sa fameuse machine à tricoter. La seule femme dans tout le village à en posséder une ; peut-être un peu chère, mais qui ferait du feu entre ses mains. « Enfin ! »

Benjamin ne s'opposerait pas non plus à ce nouveau projet de se procurer dix moutons de plus à cause de l'essentielle laine, elle en avait la certitude. Il aimait lui faire plaisir. Elle-même se réjouissait à l'entendre siffloter quand il mettait sa créativité à profit. « Un as des patentes, mon homme ! » Un frisson la parcourut. « Si je m'ennuie ! Faut pas que j'y pense, l'hiver est même pas encore commencé pour de vrai. »

Benjamin aurait inventé n'importe quoi pour accommoder sa femme. Une femme comme personne. La plus entreprenante des environs. « Sa meilleure ! » Mais, une même impression d'abandon, qu'il se pressa de chasser de son esprit.

Au printemps, il y aurait, étendue sur les travées de la clôture, d'irrésistibles pans de laine duveteuse à vendre, fin prête pour la filature. Les passants ne pourraient résister.

« Puis, j'en teindrai. Je suis bonne pour réussir des demi-teintes, selon maman. La ville montera ici pour m'en acheter des émeraude, des canari, des orangés, des violets, des pourpres, des ocre... » Elle n'aurait pas été surprise de voir apparaître dans sa cour le Juif du Petit-Sault, celui venu la rencontrer à Saint-Marcel au début de son aventure avec les mitaines de matelot. « Si j'ai pas à me déplacer, ça me donnera plus de temps pour faire autre chose. »

Le mois suivant le départ de Benjamin, les règles de Flavie ne réapparurent pas. « Peut-être que j'ai trop saigné après ma délivrance. » Elle traversa voir Écoline la tante pour savoir quelle herbe pourrait l'aider à se refaire un sang fort.

— C'est vrai que t'es pâle.

— J'ai toujours eu le teint pâle, vous le savez bien.

— Est-ce que tu manges pour la peine ?

— J'ai jamais eu beaucoup d'appétit, mais ça m'a jamais empêchée de travailler.

— C'est vrai ! Un vouloir comme le tien, ça court pas les chemins. Je vais voir avec ma bonne amie de la terre mère.

En attendant qu'Écoline lui apporte une réponse précise, elle mit différents bouts de branches connues à infuser sur le poêle, mixture qu'elle buvait deux ou trois fois par jour en surveillant les résultats. Ses menstrues ne réapparaurent pas de l'hiver. Flavie, une deuxième fois en famille.

Cette certitude aurait pu mettre un frein à ses projets, mais elle ne s'y attarderait pas. Si elle avait mal au cœur dehors, elle vomirait là. « C'était pas la place qui manquait. » Elle continuerait son travail. Une question cependant la préoccupait : aurait-elle mal au flanc gauche comme la première fois ? Tant pis. « Si je boite, je boîterai, boiter n'a jamais empêché personne de travailler. S'il le faut, j'irai au lit encore plus tôt. » Elle se réjouissait déjà de la présence de son petit Pascal avec elle pour le maternage nocturne. L'onguent camphré, pommade rafraîchissante achetée au commis voyageur, devrait calmer son malaise.

Entre-temps, M. le curé faisait une visite à la ferme de Benjamin. Il cogna à la maison, entendant aussitôt :

— Entrez !

Il n'avait pas refermé la porte que Mémé se précipitait à ses genoux. Elle l'avait vu venir par sa fenêtre.

— Bénissez-moi, mon père !

À peine avait-il eu le temps de prendre sa respiration qu'il leva le bras.

— *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.*

Le curé mit la main sur la tête de la vieille dame, en s'informant de sa belle-fille.

— Est partie au poulailler. Elle travaille ben fort, vous savez... affirma-t-elle pour se mettre dans les bonnes grâces du curé.

— Continuez de prier le Bon Dieu et, lors de vos fins dernières, appelez-moi pour vous confesser.

La bigote ravala son dégoût. Confesser! Confesser quoi? Ses vengeances? Jamais! La vie ne lui avait pas fait de cadeau. À son tour. « Pas à l'agonie non plus, me semble. » Oh! qu'elle lui aurait tordu le cou à cet homme de Dieu.

En se retirant dans sa chambre, elle plia le coude pour faire surgir ses biceps afin de démontrer la force dont était encore capable la vraie Mémé! N'avait-elle pas entravé sa porte de chambre avec le lourd coffre de cèdre avant la délivrance de Flavie?

Le prêtre poussa la porte du poulailler. Une brume d'ailes souleva un nuage de poussière, les poules ne sachant plus où se poser devant ce qui leur apparut comme un épouvantail dans la clarté de l'ouverture. Rare qu'un curé, soutane et barrette sur la tête pour mettre en valeur son élan de sainteté du matin, vienne les visiter jusque dans leur poulailler.

— Votre mari est déjà parti?

Autrement dit, avez-vous fait vos devoirs conjugaux? Flavie s'énerva, surtout qu'elle venait de laisser seul son bébé au milieu de la table avant de courir chercher un œuf. La paroissienne releva effrontément la tête. Cette affaire ne se passait-elle pas entre elle, son mari et le bon Dieu qui était la bonté même?

— Excusez-moi, M. le curé, mais mon petit m'attend dans la cuisine.

Le curé demeura pantois. Faire passer un bébé avant lui, M. le curé, quel toupet ! Il n'avait pas prévu cette réaction de la part d'une si bonne chrétienne. Sa vive frustration personnelle l'incita à demander au bon Dieu d'avoir pitié de sa brebis égarée.

Quand Flavie poussa la porte arrière de la cuisine, elle aperçut le piqué débordant de la table. Le petit tellement au bord qu'un simple éternuement aurait pu le faire basculer par terre. D'un jet, elle l'attrapa, le serra tout contre elle et s'appliqua à le bercer très fort en retenant ses sanglots devant le malheur qui aurait pu se produire. Une quinzaine de minutes plus tard, elle monta déposer un bébé solidement endormi dans son moïse, le bordant de caresses. Qu'elle l'aimait !

À pas feutrés, elle redescendit mettre à cuire cette omelette qui n'exerçait plus aucun attrait sur elle, mais qu'elle s'efforcerait de manger pour abonner sa santé.

Pendant qu'elle avalait ses bouchées avec lenteur, elle prit la décision de mettre un crochet sur l'extérieur de la porte de Mémé, l'empêchant ainsi de sortir de sa chambre lorsqu'elle-même aurait à faire dehors. En réponse aux coups de marteau sur le clou, Mémé rétorqua par d'autres coups de marteau de son côté. Le mur en branla. « Et les chiottes dans tout ça. Si elle pense qu'elle va m'empêcher d'aller aux chiottes quand j'ai envie, elle se trompe, la girafe. »

Ceil pour œil, dent pour dent, Mémé entreprit de gratter le mastic frais autour de la nouvelle vitre installée par Benjamin avant son départ. La châtelaine de cette exploitation agricole irait où elle voudrait !

Elle remettrait ce carreau en place à sa guise.

En rentrant de l'étable, un soir, Flavie s'aperçut que le tapis tressé devant la porte principale avait été amputé de son dernier rang.

— Mémé, c'est vous qui avez coupé la tresse du tapis ? lança-t-elle pour être entendue à travers le mur.

— Mêlé-toi donc de ce qui te regarde.

— Justement, ça me regarde, c'est moi qui vas être obligée d'arrêter le gros fil. À moins que vous veniez l'arrêter vous-même.

Mémé avait trouvé la solution au calfeutrage de sa fenêtre avec la grosse tresse. Un bourrelet un peu long à poser, mais se retirant d'un trait quand elle voulait sortir.

L'hiver avait pris possession de la terre avec ces gros bancs de neige de six pieds le long du seul chemin carrossable. On l'aurait cru installé à perpétuelle demeure. Ma foi, il faudrait pelleter des traces pour la carriole qui risquerait de verser à chaque plongeon vers la grand-route. Quand le beau-père vivait, il prenait la direction des corvées du rang de Saint-Joseph, le mieux entretenu entre tous alors. Chaque tempête appelait, sous ses ordres, le rassemblement de tous les hommes pour repousser plus haut ces déferlantes de neige et dégager les entrées de fermes de la longueur d'un attelage.

Flavie demanda à Ti-Toine de voir à cet entretien. Son but : tricoter tout en protégeant sa nouvelle grossesse pour éviter la répétition du premier malheur. L'homme engagé comprit que sa patronne se trouvait de nouveau engrossée, sinon on l'aurait déjà vue pelleter au bord de la route. « Avec Benjamin, c'était pas surprenant ! » Ti-Toine, bon garçon comme toujours, se pressa d'oublier. Il n'y avait que les vicieux, l'œil étincelant de luxure, pour s'attarder sur des questions aussi titillantes. « Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. » Ce péché d'impureté,

une des pires fautes du catéchisme, devait être avoué au confessionnal avant de communier.

On n'était pourtant qu'en décembre. Noël, à l'horizon, faisait envie. La mère de Flavie prit la peine de descendre en carriole jusque chez sa fille. Elle obtint que Flavie vienne passer les Fêtes avec eux. Le premier petit-fils de Délima deviendrait le pôle d'attraction de la famille, puisque son propre garçon avait maintenant quatre ans. Probablement le dernier rejeton de cette grand-mère dont le retour d'âge avait donné des signes. Une fois les deux femmes passées dans la salle à manger à cause des dix oreilles de Mémé, Délima renchérit :

— Ça donnera la chance à ma grande fille et à mon bébé de vivre ensemble sous le même toit que leurs parents. Pendant quelques petites journées, c'est mieux que rien.

Flavie fut traversée par un frisson. Elle était bien la grande fille de sa mère. Elle l'avait presque oublié. Quelle sensation de douceur ! Si elle devenait une aussi bonne personne que celle qui l'avait mise au monde, elle n'aurait plus rien à demander au bon Dieu. Son regard attendri embrassa de tout son cœur sa mère.

— Mon petit-fils va passer la journée à se promener d'une paire de bras à l'autre. Il va apprendre ce que c'est que vivre à plusieurs personnes dans une maison.

Flavie pensa à sa belle-mère, tellement, tellement différente, puis ajouta :

— Vous savez, maman, que je peux pas laisser Mémé seule. Pas même avec l'homme engagé.

— Peut-être que tu pourrais demander à Mathilde de venir passer quelques semaines avec sa mère ? Elles sont seules chacune de leur bord.

— Va voir ce que je peux faire. Laissez-moi quand même vous dire que vous me mettez l'eau à la bouche.

Le sourire de Flavie s'illumina.

— Certaine que ça va marcher, ajouta sa mère, devant l'expression réjouie de sa fille.

Flavie se ressaisit en pensant au poêle à bois, un autre danger dans cette maison. Elle-même mettait une bûche ou deux à la fois, mais Mémé, qui ne faisait attention à rien, ne se gênait pas.

Pour éviter un malheureux feu de cheminée, elle demanderait à Ti-Toine de vérifier la couleur du tuyau dehors, matin, midi et soir.

Flavie aménagea le traîneau avec les briques réchauffées sous le poêle. Son amour de Pascal bien au chaud, ils partaient tous les deux vers le Petit-Sault chercher tante Mathilde qui ne se fit pas prier pour venir passer Noël avec sa mère.

Le lendemain, Flavie rassemblait tous les effets nécessaires à un séjour de trois semaines chez ses parents, jusqu'aux Rois. Un sentiment de légèreté, si différent de la lourde responsabilité de sa belle-mère, la soulevait à un point tel qu'elle en oubliait sa nouvelle grossesse. « Si Benjamin avait donc pu être avec nous ! » Avec tous ces bras fraternels qui se jetteraient sur lui dès l'ouverture de la porte. Benjamin, avec ses petits yeux batifoleurs au premier verre de gros gin. Même si elle avait horreur de l'alcool, elle savait qu'il ne dépassait jamais les limites... dans ce domaine... « Qu'est-ce que je donnerais pas pour voir son sourire en coin tout de suite ! »

On alla à la messe de minuit au son des grelots qui tintinnabulaient, mordant joyeusement dans le froid.

Irma s'était proposée pour garder son premier petit neveu. S'ensuivirent des réjouissances sans decrescendo. De la gaieté à pourfendre l'air. Jeux de toutes sortes et chants traditionnels repris gaillardement des dizaines de fois, à table, en faisant la vaisselle, attroupés autour du poêle durant la soirée. Petit Pascal vivait son premier Noël chez ses grands-parents avec cette musique ancienne qui se fau-filait dans ses gènes pour toujours. De l'ambiance à couper au couteau !

Aux lointains chantiers, de l'harmonica, des giges, des espoirs secrets, des envolées du cœur où chacun se raccrochait au petit Jésus de la crèche du mieux qu'il pouvait... Et les mêmes chants traditionnels, nostalgiques à fendre l'âme au fond de ces bois.

Flavie rentra chez elle le 8 janvier. Dès qu'elle mit la clé dans la porte, Mathilde entrouvrit celle des appartements de sa mère.

— Viens voir ton petit neveu, l'invita Flavie.

— Tu restes ici, toi, ordonna Mémé.

Sourire timoré, Mathilde referma la porte et, le lendemain, Ti-Toine partait la reconduire au Petit-Sault.

Une fois ses effets replacés dans ses tiroirs et son trésor retourné à l'ancien confort de son moïse, Flavie se remit au rouet pour reprendre ses broches à tricoter dès que possible. Elle fila trente écheveaux d'une bonne cinquantaine de pieds qui allèrent tapisser une grosse boîte en bois brun gardé le long du mur extérieur de la chambre de Mémé, où on s'assoyait à l'occasion.

Quand elle s'apercevait, d'après les traces dans la neige, que le mari bourru de la bonne Écoline n'était pas à la maison, la jeune femme traversait chez elle pour tricoter une petite heure après le souper.

— Viens mettre le petit sur mon lit.

Flavie ouvrait alors l'épaisse couverture qui entourait le petit bonhomme de la tête au pied et revenait dans la cuisine causer à mots couverts avec Écoline. De sa grosseur, en particulier, quand les enfants finissaient par s'éloigner.

Ce soir-là, Écoline lui fit remarquer qu'elle semblait avoir pris du poids plus vite qu'au premier.

— C'est vrai, et je me demande bien pourquoi.

— Tu as eu du bon temps durant les Fêtes.

— Oh ! oui, quand c'est le temps de s'amuser, chez mon père, on s'amuse.

Au rythme où Flavie tricotait, la laine viendrait encore à manquer. Comme les moutons ne passeraient pas à la tonte avant le mois d'avril, il lui faudrait trouver autre chose pour faire un peu d'argent. Malgré tout, elle offrit à la criée sur le perron de l'église, la vente d'un de ses nouveaux moutons. Cet argent servirait à dire des messes pour le repos des âmes du purgatoire, en particulier de celle de sa petite sœur morte de la grippe espagnole et de son beau-père décédé d'une sorte d'indigestion, du corps barré, disait-on, et de son frère, défoncé par une ruade. Il servirait ensuite aux bienfaits de la paroisse, c'est-à-dire au soutien du curé, du presbytère et de l'église.

Benjamin revint des chantiers à la fin de mars. Il apprit la nouvelle grossesse de sa femme et ne s'en étonna pas trop. Ces choses allaient de soi. Il regarda sa Flavie assez longtemps pour que l'entente demeure. Les époux se comprenaient toujours. Benjamin se lança, dès le mois d'avril, dans les mille travaux qui l'attendaient autour de la maison. Dehors, du matin au soir.

Il courut chez son voisin.

— Aurais-tu le temps de venir m'aider à tondre mes moutons ?

— Pas vraiment.

— Un de tes p'tits gars, alors ?

— Le deuxième vient d'avoir douze ans. Il pourrait toujours lui tenir deux pattes.

Benjamin souleva sa casquette et se gratta la tête en réfléchissant. « Avec Ti-Toine qui tiendrait les deux autres tandis que lui-même trancherait dans la laine à grands coups de cisailles, ça irait. »

Tôt le lendemain, la tonte commença et dura une journée et demie. De nombreux rinçages à l'extérieur occupèrent Flavie à plein temps. Dans d'immenses cuves en bois placées directement sous le jet de la pompe, elle enlevait des toisons, branchettes, brins de paille, petits cailloux et, surtout, un par un, du bout des doigts, d'énormes poux noirs gros comme des grains de poivre. Puis on rapprochait la cuve de la maison et de l'eau bouillante. Elle passa des jours à frotter et à essorer. Jusqu'à l'élimination complète de cette graisse accumulée près du corps de l'animal, avant de venir déposer les toisons sur la clôture. Les mains sur les hanches et les reins cassés, Flavie ne pouvait s'empêcher d'admirer ce bel ouvrage qui s'étirait sous ses yeux. Une impression de douceur qui la pénétrait jusqu'à l'âme. Conquise, elle en sentait déjà le châte duveteux autour de ses épaules. La pluie l'épargna également alors qu'il lui aurait fallu courir dehors pour entrer, avec les hommes alentour, tout cet attirail dans le hangar en attendant que l'averse passe, et les retourner sur la clôture à la fin de la pluie pour terminer le séchage. Avec ce soleil printanier qui la pénétrait de partout, elle pensa à son homme. Elle mit un pied sur la première marche du perron et se retourna encore vers l'exposition sur la clôture et vers son mari.

Pendant que Flavie terminait les bains de laine, Benjamin s'empressait de se procurer du bran de scie à l'ancien moulin à Plourde pour mettre à fumer le jambon de Pâques. Sous une épaisse couche de sciure de bois, au fond d'une cabane sommaire, la boucane de l'écorce de bouleau recouvrant la terre s'échappa de toutes les ouvertures. Pendant une semaine entière, des nuages de fumée sentaient bon la résurrection et toutes les privations du carême ! Morue et patates pendant quarante jours, au dîner comme au souper.

Pas une minute à perdre, Benjamin, derrière la grange, ressortit la machinerie agricole pour la vérifier. À mesure que la neige fondait, il lava les immenses barils de viande qui surgissaient, tels des revenants à la fonte des neiges. Il les remisa derrière le poulailler, les tourna la tête en bas pour bien les assécher. Se mit ensuite à la saumure dans une jarre de grès pour entreposer les morceaux qui restaient, et ceux à venir. Une bonne heure à brasser en ajoutant du gros sel dans le contenant à moitié plein d'eau. La saumure devait s'épaissir jusqu'au point où un caillou rond et plat à la fois, trié entre tous, remonte à la surface de l'épais liquide et s'y maintienne. C'était le test ultime pour que la viande se conserve. Plus tard, ses enfants s'attrouperaient autour pour apprécier l'exploit de leur père. Quand il laisserait tomber la roche et qu'elle finirait par remonter d'elle-même, la marmaille lèverait le poing de la victoire. Leur père répondrait par un sourire.

Malgré toutes ces activités, Benjamin s'arrêtait pour examiner attentivement les montagnes environnantes. Les champs se trouvaient presque tous dégarnis et s'asséchaient rapidement sous le franc soleil. Aurait-il le temps de herse avant de partir pour la drave ? Il pensa aussi s'attaquer à la découpe des patates pour réaliser sa première

semence du mois d'avril. Autant de morceaux de pommes de terre à découper que d'yeux autour du tubercule. Des pleins barils.

Patate coupée en deux ou patate coupée en six, une par une, une après l'autre, un long travail qu'on ne devait pas entreprendre trop tôt, juste à temps pour que le premier germe sorti puisse s'enraciner dans la terre, sinon au deuxième, la récolte serait retardée. Sur le siège de la herse, Benjamin disparut dans un nuage de poussière. Cependant, il n'eut pas le temps de faire sa première semence. Les pommes de terre attendraient son retour de la drave. Pendant que Benjamin planterait les patates, Flavie mettrait en terre les navets dans son jardin.

Viendraient ensuite l'avoine, le blé et le sarrasin dans les champs. Dans l'arpent du jardin familial se trouveraient, sur les rangs labourés, carottes, choux, betteraves, oignons, ciboulette, haricots, blés d'Inde et citrouilles. Les concombres seraient semés seulement le 5 juin, précisément le 5 juin, alors que Benjamin enlèverait sur la butte, telle une cérémonie, une première couche de terre pour la remplacer par du fumier de cheval, déposant ensuite la même terre sur l'engrais. Au début du mois d'août, des dizaines de concombres fleuriraient de jaune la butte avant de s'allonger dans leur pelure vert foncé à la mi-août.

Toutes ces montagnes que le soleil d'avril déshabillait en même temps ne tardèrent pas à faire déborder les cours d'eau déjà engrossés par leur propre glace liquéfiée. Crue à surveiller, toujours dramatique et spectaculaire. Benjamin et des pairs bûcherons, mués en draveurs, se trouvaient déjà au travail sur les berges de la rivière Madawaska. Longues perches à embout de fer, ils s'affairaient à tirer jusqu'à l'eau chacun de ces billots cordés sur des milles de distance. Une fois la grève nettoyée, les draveurs s'élancèrent

sur les grumes charroyées par le courant. Un tapis flottant à donner le vertige !

Au moins une fois par saison, il fallait dégager la furie d'un embâcle en aval de l'ancien moulin à Plourde. Une chute de six pieds d'où sortait un grondement assourdissant dans un roulis infernal. Ce travail était si dangereux qu'on se massait autour pour voir les draveurs qui osaient. Benjamin était en train de déprendre les billots du dessous quand, dans l'embrun, une bille propulsée du faite de la chute lui frôla la tête. « Oh ! » Les curieux reculèrent. Quelques applaudissements se firent entendre. Un simple d'esprit se signa devant ce draveur qui marchait sur l'eau comme Jésus. Personne ne sourit à cause du formidable danger. L'affirmation d'un sentiment victorieux se glissa à travers l'esprit de Benjamin. Cette fois, il s'agissait plutôt de grumes se vissant ou se dévissant sous les crampons de ses semelles. Pitounes tournoyantes, telles des derviches tourneurs dans un asile liquide.

L'esprit de Benjamin eut tôt fait de revenir à la réalité. Qu'était-ce donc ? À cheval sur un billot, un objet scintilla, l'espace d'une seconde. Quand il revint sur la terre pour terminer le nettoyage de la grève, il aperçut les pinces du docteur en travers d'une grume. Complètement retourné, il paralysa. « Il n'avait pas le droit de faire ça ! » Son idéal, cette admiration pour ce métier noble, se trouvait foulé au pied.

« Faudrait pas que Flavie sache ça ! De mauvais augure si elle l'apprenait avant qu'elle achète une deuxième fois. Le petit pourrait naître infirme. »

Il rentra à la maison et tint mort sa version du suicide du docteur.

Il finit les semences, mais n'alla toujours pas couper le bois de chauffage pour l'hiver suivant, comme Flavie le

réclamait de toutes les façons. Il préféra aller donner son légendaire coup de main à tout un chacun : remonter le coin d'une grange affaissée, rafraîchir un hangar, agrandir un poulailler.

Flavie avait réussi à filer la laine de la dernière tonte et reprenait ses aiguilles. Ce soir-là, elle traversait chez Écoline pour tricoter la première mitaine d'une nouvelle paire. Elle amena son Pascal qui, à près d'un an, marcherait dans quelques semaines. Les aînés d'Écoline s'amuserent avec lui jusqu'à ce qu'il se frotte les yeux et pleurniche.

— Va le coucher sur mon lit, dit Écoline à sa plus vieille.

— Je pense que je vais plutôt rentrer.

— Ça va ?

— Oui, oui.

Quand elle mit les pieds dans sa cour, une crampe subite, violente l'attrapa au bas-ventre. Elle faillit échapper Pascal. Pliée en deux, elle ouvrit la porte, une autre crampe l'envoya au tapis.

« Ça se peut pas ! »

Son temps d'accoucher n'était pas venu.

« Bonne sainte Anne, venez à mon secours ! » supplia-t-elle, en se contorsionnant.

Comment faire pour monter dans sa chambre ? Elle se traîna plutôt vers le banc de quêtueux, l'ouvrit et déposa Pascal sur les couvertures rangées. Il ne risquait pas de se promener à quatre pattes autour d'elle advenant... Non, elle arriverait à monter les marches. Elle tenta de reprendre Pascal dans ses bras, mais une autre crampe l'assaillit. Elle poussa un cri de douleur. Le petit se mit à hurler avec elle. Les mains agrippées au bord du banc, il trépigna, les traits convulsés de peur.

Mémé sortit en catastrophe de sa chambre, se rua sur son petit-fils qu'elle ravit à sa mère et se sauva dans sa chambre. Pascal s'était arrêté net de pleurer. L'instant d'après, ses sanglots reprirent en douceur.

Pendant que la voix rauque de sa grand-mère s'essayait à une berceuse pour tenter de l'apprivoiser, « Fais dodo, cher trésor... », Flavie implorait de désespoir.

— Non, Mémé!

— Arrête de crier, bonne viarge, tu vas réveiller le monde jusqu'à Rome.

— Mémé, je vous en prie, faites-lui pas de mal! S'il vous plaît, pour l'amour du ciel, je ferai ce que vous voudrez. Demandez-moi n'importe quoi!

À travers une débâcle de sanglots, Flavie continua de hurler comme une louve à la lune.

— Ah! ta girafe de mère, est-ce qu'elle pourrait pas s'agrafer un peu qu'on fasse un p'tit dodo ensemble? J'espère que tu seras pas comme elle dans la vie. Peut-être que si tu restais avec moi, tu pourrais prendre les airs de ton père. Mon Benjamin, c'est pas un lamenteux. Tiens, je pourrais peut-être te garder pour de bon.

Entre les jambes de sa mère s'échouait une petite fille sans pouls. Une minuscule flamme éteinte avant même d'aborder les rives de sa vie. Une fille aînée qui n'irait pas plus loin. Bras droit de sa mère pourtant, elle était venue la saluer une seule et dernière fois. Un petit garçon suivit sa défunte jumelle de près. Sans tarder, la voix naissante fit écho à celle de son frère aîné dans la chambre de sa grand-mère.

Écoline, qui venait lui rapporter une aiguille échappée de son tricot, s'étonnait du vacarme grandissant chez Flavie. « Mémé doit faire des siennes, je crois bien. » Elle finit par passer la tête par la porte entrebâillée.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? Ma pauvre fille !

Estomaquée, Écoline sentit les battements de son cœur s'accélérer, s'arrêter, puis reprendre une course folle. La vieille femme allait-elle y laisser sa peau ? Elle ne savait plus par où commencer. Elle mit la main sur la tête de Flavie et courut chercher les ciseaux pour séparer de sa mère le petit qui pleurait. À l'aide d'un fil, elle se pressa d'attacher le cordon et déposa l'enfant sur la poitrine de sa mère. Flavie, la voix éteinte, suivait des yeux comme si elle n'était pas en cause. La sage-femme confia l'angelot à la porte du four, comme à la porte du paradis, et revint. Elle massa délicatement le ventre de Flavie pour aider à l'expulsion des suites, avant de venir déposer le petit vivant à côté de sa sœur.

— Flavie, écoute-moi bien. Nous allons monter dans ta chambre. Tu es capable ! Capable de marcher avec moi. Tu t'appuieras sur moi. On y arrivera, tu verras. Benjamin devrait entrer bientôt.

— Benjamin, murmura Flavie.

C'était vrai, il y avait toujours Benjamin dans sa vie. Un oubli dans la douleur.

— Je reviens aussitôt chercher tes bébés. Ils ont besoin de toi.

Écoline prit Flavie par les épaules. En montant les marches, elle vit du sang s'écouler sur ses jambes, mais ce n'était pas le temps de s'arrêter. Rendue près du lit, la vieille femme aida la jeune mère à s'étendre, lui soulevant délicatement les jambes.

Flavie soupira.

— Mais, où est donc Pascal ? s'étonna Écoline.

— Chambre... Mémé.

— Quoi !

La sage-femme redescendit en coup de vent. Elle jeta un coup d'œil aux bébés tranquilles dans la chaleur ambiante, avant de cogner fermement à la porte de la chambre.

— Mémé, ouvrez-moi la porte immédiatement, dit-elle sur un ton tellement autoritaire qu'elle fut surprise de s'entendre.

— Bonne viarge ! Y pas le feu !

— Oui, il y a le feu. On va tous périr dans les flammes, au train où ça va.

Mémé se méprit sur le poêle et entrouvrit pour voir. Écoline poussa la porte d'un coup sec et se rua sur Pascal qu'elle reprit à sa grand-mère.

— Excusez-moi, Mémé, mais c'était la seule façon de faire !

Avec le gros garçon de 23 livres qui lui pesait dans les bras, la vieille dame entreprit de monter les premières marches de l'escalier.

— Le crochet de la porte !

Elle rebroussa chemin de peur que Mémé ne s'empare des nouveau-nés sur la porte du four. « Avec elle, on savait jamais. » Non, avec la mère du père, on ne devait présumer de rien.

Écoline déposa les trois enfants près de leur mère. Pascal grimpa sur l'oreiller de sa mère. Il s'arrondit en croissant au-dessus de sa tête. Il prit son pouce dans sa bouche. La jumelle éteinte gisait sur les entrailles de sa mère, le jumeau affamé près de son sein. Flavie déposa sa main protectrice sur sa petite et entoura son petit de son bras. Dans leurs vagissements communs, les trois vivants reprenaient ensemble l'existence là où ils l'avaient laissée. Écoline s'était reculée. Cette scène se passait de commentaires.

— Flavie, je cours chez moi dire aux aînés quoi faire, et je te reviens dans la minute.

À peine arrivée, qu'elle entend :

— Tu pourrais pas rester icitte à soir, la bonne femme ? s'exaspérait son vieux. Par-dessus la tête de tes couraillages.

S'il y avait un soir, de toute sa vie, où cette sage-femme ne s'accommoderait pas des exigences de son mari, c'était bien ce soir-là.

— Faudrait que tu voies pour croire, mon vieux. Ta fille va te servir ton souper. Tout est fin prêt dans le fourneau. Tu manqueras de rien. Oublie pas son thé bouilli.

Écoline retourna mettre les choses en ordre chez Flavie. En montant l'escalier, elle portait sur sa hanche un grand seau d'eau tiède pour soulager cette misère humaine. Mystérieuse, cette misère, à un cheveu de la mort comme à un cheveu de la vie. Pascal avait une grande couchette à lui tout seul maintenant. Les jumeaux séjourneraient, pour cette nuit, dans leur moïse commun. Il faudrait accorder une attention particulière aux saignements de Flavie.

Le jeune père, qui revenait d'un frolic où, entre semblables, on avait rafistolé un hangar, entra en milieu de soirée. Il s'immobilisa sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Écoline, aussi tard.

— Benjamin, tu viens d'ajouter d'autres jumeaux à ta petite famille. Cette fois, c'est la petite fille qui n'a pas résisté.

Galvanisé, Benjamin se taisait. Quatre enfants en deux ans ! Ça ressemblait beaucoup à son propre sort avec sa mère. Mais sa Flavie n'avait rien de sa mère. Il grimpa les marches, quatre à quatre, vers sa femme.

CHAPITRE 7

Les plateaux de la balance

LA JEUNE mère de 20 ans se remit doucement. La longue étape des relevailles ne se révéla aucunement de trop. Un cran d'arrêt, cette quarantaine. Une barrière à ce flot de rouge laissé sans surveillance autrefois dans ses entrailles lézardées. Négligence de qui aurait dû savoir mieux.

... et puis, bof! Elle s'en remettrait, comme elle s'en remettait toujours, peu importaient les embardées.

Pendant que son corps bataillait pour retrouver toutes ses forces, son esprit s'ajustait à de nouvelles trajectoires, ajoutait des stratégies différentes au tissu de sa vie. « Je monterai chez maman plus souvent. » Elle avait presque oublié.

Ah! oui, sentir les siens pour se retrouver. Sa fratrie, sa mère, son père et les lieux de son enfance. Sentir, pour mettre de l'ordre dans sa vie de jeune mère habitant chez sa belle-mère. Sentir, comme une bête son chemin, pour se remettre en selle sur son univers profond. Deux petits à ses côtés désormais, comme deux de ses propres côtes. Parler peu, si ce n'est de ces sujets si difficiles à aborder. Sentir, surtout.

Deux ans s'étaient écoulés dans l'existence de Flavie, quatre constellations s'étaient greffées à son orbite, deux étoiles éteintes et deux astres bien lumineux... Deux petits garçons, Pascal et Mathieu, qui s'amuseraient à faire leurs petits garçons à cœur de jour.

Pendant ce temps, son mari, qui achevait les semailles de juin, passait maintenant à travers la cuisine pour aller dans le hangar, question de sentir le poulx de sa maisonnée.

— Monte, Benjamin, lui cria Flavie, appuyée contre sa tête de lit.

Les jambes de Benjamin ne firent que quatre bouchées de ces marches.

— Tu sais, je me compte chanceuse d'avoir eu le temps de planter mon jardin... sinon on n'aurait pas eu grand-chose à manger l'hiver prochain.

— Y a encore plein de pots sur les tablettes en bas. T'en as fait comme si on était déjà une famille de douze.

— On peut pas laisser se perdre du beau jardinage. Des conserves, c'est pour longtemps.

— Y a toujours Ti-Toine, il aurait pu faire ça à ta place.

— Un jardin, c'est une affaire de femme, mon homme...

— Pas de n'importe laquelle... quant à ça.

Flavie saisit le compliment. Elle lui répondit par un sourire.

— Quand comptes-tu aller couper le bois de chauffage? Ça serait en plein le temps.

— Faut que je vide la tasserie de son vieux fond avant. Faudrait pas non plus que le nouveau foin moisisse. On pourrait monter s'étendre là-haut, des fois...

Il lui fit un clin d'œil. Flavie, qui avait une sainte horreur des feux de cheminée, passa outre à l'œillade :

— Je sais, mais le foin, ça vient plus tard avec les récoltes. Le bois, lui, faudrait qu'il ait le temps de sécher avant l'hiver. Ça me fait assez peur quand ça sile dans le poêle parce que l'eau dégoutte au bout des rondins.

— Ça sera pas long, ça sera pas long...

Se préparer à un autre hiver tapissé d'inquiétude!

« Miséricorde! »

Flavie porta la main à sa poitrine.

Benjamin avait réintégré le lit conjugal une semaine après la naissance des deuxièmes jumeaux, mais se tenait tranquille dans son coin. Seulement s'approcher de sa femme sous ces couvertures tièdes le rendait fou. Effort suprême! Il lui tournait le dos et s'endormait, une main accrochée au bord du lit. « Torvis! que j'ai hâte. »

Au milieu de l'été, Flavie se retrouvait sur ses deux jambes, tout à elle enfin. Il n'y avait pas meilleur temps pour compléter sa remise en forme. Dans les champs, les grandes récoltes sentaient bon le foin frais. Au pied de la colline, derrière la maison, le jardin s'éclatait. Un immense plateau de macédoine, relevée à la ciboulette, à l'échalote, et aux gros oignons jaunes. Dans cette disposition tout estivale, Flavie apprenait à rire des singeries de sa belle-mère, et lui envoyait la main chaque fois qu'elle venait chercher des légumes pour le repas, avant même la première grimace. Mémé n'apprécia pas : la girafe prenait du pic. Elle se sentait perdre la maîtrise de la situation.

« Je vas lui en faire, moi, des ta...ta...ta », remâchait-elle.

Elle mettrait au point un coup de maître pour jeter sa bru à ses pieds. Lentement, mais sûrement, elle la ferait plier à jamais.

L'esprit de Flavie vagabondait des conserves à mettre en pots à l'épluchette de blé d'Inde en septembre, qui se tiendrait au milieu de la cour, entre la maison et la grange. Une

chance inespérée alors pour la jeune fille qui tomberait sur l'épi aux grains rouges d'embrasser l'écu de son cœur. Un moment délirant, pour les garçons au cœur affolé, debout en rang, la bouche tendue vers les douces lèvres.

Viendrait ensuite, en octobre, la dernière activité paroissiale de l'automne entrevue avec autant d'excitation. « À l'automne, tarte aux pommes », disait-on. Qui remporterait la palme de la meilleure, cette année ? À ce concours, Flavie avait déjà eu le premier prix en tant que nouvelle résidente de Saint-Joseph. En rang sur le perron de l'église à la sortie de la messe, dix concurrentes offriraient une pointe de leur meilleure tarte à trois des personnalités occupant les premiers bancs de l'église, et choisies par nul autre que M. le curé. Choix toujours épineux, à la fin, pour ce jury gavé au point de ne plus savoir ce que goûtait une pomme, mais qui devrait quand même déterminer une gagnante à cette présentation.

Ce dimanche de l'exposition, Flavie terminait sa toilette avant la messe. Irma, venue coucher à la maison pour garder les petits Pascal et Mathieu, se trouvait dans sa chambre avec elle.

— Tu sais pas ce que j'ai demandé à Benjamin pour le concours ! Il m'a fait la plus belle boîte en bois avec un couvercle à pentures. De la grandeur exacte pour manipuler une tarte. Pas un pouce de plus, pas un pouce de moins.

— Du vrai Benjamin, ça !

Pour ajouter à la beauté de la boîte, Flavie avait vu à en garnir le fond d'un linge à vaisselle brodé de fleurs de pommiers, et dont les bords se rabattaient sur le dessus du mets. Après la messe, lorsque viendrait le temps de l'exposition sur la table installée sommairement par le bedeau durant le prône, elle sortirait sa tarte, refermerait le couvercle, le recouvrirait de son beau linge fleuri, y déposerait l'objet

convoité comme sur une assiette à pied. Une tarte dodue à la croûte dorée, en surplomb. Flavie s'enorgueillissait de sa trouvaille.

— Je vais encore gagner, ça peut pas faire autrement !

Ainsi ferait-elle honneur à son homme. Son Benjamin qui aimait tant la voir remporter la palme, comme si lui-même gagnait. Des souvenirs vécus sur ce même perron alors qu'il accueillait en vainqueur les félicitations des autres paroissiens lui traversaient l'esprit et le cœur.

Flavie ne se contenait plus, se mirait à gauche, à droite, repoussait une couette par-ci, par-là.

— Descendons, que je te la montre avant de partir pour la messe.

Les deux sœurs descendirent à la course quand Flavie entraperçut, à travers les barreaux de la rampe, le bas de la jupe de Mémé.

— Est ben bonne ta tarte, lui lança-t-elle.

— Quoi !

— Si tu voulais me faire plaisir, t'as réussi. Pour une fois, ajouta-t-elle, en se précipitant vers sa chambre.

Flavie l'attrapa au vol. La retint par les épaules.

— Vous avez pas de cœur, Mémé !

— En voilà des manières ! Va falloir que tu passes par le confessionnal, ma bru. Père et mère, tu honoreras afin de vivre longtemps ! Et tu pourrais ben mourir tout de suite que ça me dérangerait pas.

Flavie l'aurait frappée.

Elle éclata en sanglots et courut se jeter sur son lit.

Irma n'en revenait pas. « C'est donc ça la vie de ma sœur. » Le crochet ajouté sur l'extérieur de la porte prenait tout son sens maintenant. Elle monta un plat d'eau froide dans la chambre de sa sœur.

— Lave-toi les yeux, Flavie. Tu peux pas manquer la messe pour ça.

Benjamin, atterré par l'attitude de sa mère et les pleurs de Flavie, attendit patiemment sa femme contre la porte d'entrée. La concurrente monta à ses côtés, les mains vides.

Malgré cette immense blessure à l'amour-propre, la terre n'arrêta pas de tourner. Benjamin repartait pour les chantiers trois semaines plus tard. Quant à elle, Flavie passa par le confessionnal dès qu'une de ses sœurs put venir garder les petits.

— Mon père, je m'accuse d'avoir été orgueilleuse, d'avoir été vaniteuse, d'avoir été envieuse, d'avoir été...

Elle ne savait plus comment interpréter ce grand désir d'être lauréate de la tarte aux pommes.

— Ma pauvre enfant, voulez-vous bien me dire ce que vous avez fait ?

Elle dut s'abaisser à raconter sa mésaventure avec Mémé. Une empoignade, une altercation physique presque, et qui la troublait encore, qui humiliait sa nature digne. Cependant, elle n'admettrait pas de sitôt cette rancune, enfouie derrière son bon vouloir, et qu'elle n'accuserait pas au confessionnal. « Ça, jamais ! » Depuis le jour où elle avait mis les pieds dans cette maison que sa belle-mère lui en faisait voir de toutes les couleurs. S'il y avait quelqu'un qui devait se confesser, c'était bien Mémé !

— Faites attention à l'orgueil, ma fille. Le vôtre est grand de toujours vouloir être en avant de tout le monde, ça pourrait vous conduire en enfer, comme Belzébuth. Un archange qui se croyait meilleur que les autres, vous vous souvenez de votre histoire sainte, j'espère ? Vous direz un chapelet.

Flavie sortit du confessionnal, plus obstinée que jamais face au comportement de sa belle-mère, récita son chapelet distraitemment, et monta directement chez sa mère.

— Maman, j'ai besoin de vous parler.

— Je sais, Irma m'a tout raconté. Fais quand même attention, ma grande, des fois on comprend les choses juste plus tard.

Flavie tomba des nues. Même sa mère qui ne faisait plus la part des choses, à présent.

Pour oublier sa mésaventure, elle entreprit d'augmenter sa charge de travail. Elle se mettrait aux corps de chemise avec sa nouvelle machine à tricoter. Épaules, manches, et le reste terminé à la broche. Sa production, partiellement mécanisée, tripla en un temps record. Elle en apporta même au magasin de Saint-Jacques pour les vendre aux bûcherons retardataires. Chauds et confortables, on se laissait tenter. On les paierait, au printemps, avec tout l'équipement nécessaire crédité par le magasin. Même le commis voyageur lui en échangea contre de l'essence de vanille, des raisins secs, un dé à coudre et des verges de flanelle grise pour remplacer les couches qui s'usaient.

Ces couches hors d'usage seraient conservées pour faire du bourrage avec d'autres vieilles fringues. Pantalons, chaussettes, chemises, tabliers, serviettes à vaisselle, et tout le linge usé qui ne servait plus. Un jour, je m'essayerai de faire un matelas, réfléchissait-elle. « Tiens, pourquoi je commencerais pas tout de suite ? »

Pour évacuer ce mécontentement qui perdurait, elle était prête à travailler jusqu'à l'épuisement.

— J'en ai assez des paillasses avec des bébites à tout bout de champ, disait Flavie à sa sœur Rosalie venue l'aider à la confection.

Les deux se mirent au fauflage de ces vieux morceaux, une bourrure à répartir entre deux bonnes grandes ouvertures et à piquer ensemble avec de la ficelle de boucher.

Benjamin lui avait fabriqué autrefois une longue aiguille au bout finement aiguisé, mais au chas assez grand pour accueillir de la grosse corde. Une sorte d'âlène lui permettant de traverser une épaisseur de cinq pouces. L'entreprise requérait une force manuelle considérable! Rosalie retint la pièce et, dé au majeur, Flavie poussa de toutes ses forces.

— Ayoye!

L'âlène lui défonça le doigt aussi facilement qu'une flèche à travers une pomme. Le dé avait glissé à droite sous la forte pression et l'aiguille avait transpercé le bout du majeur et l'ongle. Il ne fallait pas attendre que le mal s'installe. D'un coup sec, Flavie arracha l'aiguille. Blême, elle ferma les yeux, attendant le premier élancement, le premier gong de la douleur pendant que Rosalie accourait avec un plat d'eau salée.

— J'ai mis du gros sel, plus que pas assez. Assis-toi.

Pendant une heure, Flavie garda son doigt à tremper.

— On pourra pas continuer avant une grosse semaine, et encore, dit-elle à sa sœur.

Elle avait besoin de ce majeur pour pousser avec le dé.

— Faudra que Ti-Toine tire les vaches à ma place.

Durant son arrêt, Écoline traversa lui porter *La Gazette de Québec*. Son tour était venu de lire le seul journal disponible.

— Fais attention à la gangrène. C'est aussi pire qu'un clou rouillé, ces aiguilles en fer.

— Faites-moi pas peur, vous.

Avant de partir, Écoline déposa sa main guérisseuse sur le doigt malade.

Heureusement, Flavie en était à ses dernières coutures du contour. Dix jours plus tard, la jeune maîtresse de maison, en bonne voie de guérison, reprit son travail. Elle travaillait gauchement à cause de son pansement, mais elle avançait. Elle finit par confectionner, avec des poches de farine déjà passées au caustique, une enveloppe pour le matelas, blanche comme du lait. On avait envie de s'y lover tellement le matelas rayonnait de propreté.

« La Flavie ! Faire des matelas maintenant, personne au village n'avait encore vu ça. »

Le Juif du Petit-Sault eut vent de l'entreprise de « midame » Flevy.

Dans sa grande charrette, il monta s'en acheter un afin de le tester. Il revint pour son commerce, mais la marchandise n'était plus disponible.

— Un matelas, c'est pas une paire de mitaines, monsieur Schaefer, ça se fait pas dans une journée, vous savez. Aussi, c'était ma première fois. Et j'ai plus de bourrage.

Devrait-elle courir dans le voisinage quémander leurs vieilles guenilles ? Elle eut envie de proposer à monsieur Schaeffer un marché, s'il lui trouvait des vieilles guenilles à la tonne, mais se retint. Tout son corps manifestait de la réticence depuis quelque temps. Elle passait un peu de sang à toute heure de la journée. Sa nouvelle grossesse n'allait pas bien. Un matin, elle se réveilla et un caillot lui annonça la fin de sa gestation. Elle se devait de faire très attention. Se tenir loin des hémorragies, si faciles à déclencher depuis sa première grossesse.

Flavie écouta donc le conseil d'Écoline la tante et ne fit que l'ordinaire. Pas de gros projets. Quand les petits faisaient leur sieste de l'après-midi, elle s'appliquait plutôt à parcourir le contenu de ce journal comme si c'était la Bible. Pas une ligne ne lui échappait. Pas un mot non plus,

son index suivant chaque mot, un par un. Tout entière au bien-être de sa famille et au progrès de la ferme de son mari, cette femme avait presque oublié l'existence du grand monde à la porte de son village. Le mouvement des suffragettes, évoqué dans le journal, la ramenait sur d'autres terrains.

Elle traversa chez Écoline avec ses petits. Les enfants de la voisine les prenaient automatiquement en charge dès l'ouverture de la porte. Les uns, les autres ne demandaient pas mieux.

— Écoline, qu'est-ce que vous pensez de ça, le vote pour les femmes ?

— C'est vrai qu'on a tendance à oublier qu'il y a autre chose dans le monde que notre vie du moment. Je pense que je verrai pas ça de mon vivant, mais toi, ça se pourrait.

— Mettre un X là ou ailleurs, c'est pas plus difficile.

Flavie rit très fort, trop fort.

Il y avait longtemps qu'elle n'avait ressenti un tel sentiment de libération. Quelques rares fois durant sa petite enfance, alors qu'elle s'imaginait voler comme les oiseaux entre les faîtes des montagnes. Ou encore, plus tard, quand elle se voyait traverser l'océan, accoudée au bastingage, jupe au vent. Ce voyage offert gratuitement aux soldats canadiens pour aller défendre la patrie lui avait fait entrevoir cette possibilité.

Écoline l'examinait. Elle saisissait tout le laborieux dans la vie de cette jeune femme, à en oublier le reste de l'existence. « Chère Flavie qui avait l'impression de ne jamais en faire assez, qu'aucune entreprise n'avait jamais rebutée. »

— Je sais que tu es vaillante, mais fais quand même attention à toi quand tu t'y mets, Flavie.

— Vous inquiétez pas, j'ai la fibre solide. Puis, je me demande bien ce que Benjamin va dire de ça, pour les femmes. Et votre mari aussi.

Flavie avait réfléchi toute une nuit à ce droit de vote des femmes. Cette seule pensée faisait naître en elle un tel élan de fierté!

À peine croyait-elle que ce mouvement puisse venir jusque chez elle, jusque dans son village, jusqu'à Saint-Marcel, jusqu'au Petit-Sault, jusqu'au comté de Madawaska. En prenant connaissance de cette photo sur l'imprimé où des suffragettes, l'air affirmé, formaient une ligne d'avant-garde en déambulant bras dessus bras dessous dans la rue, c'était comme si la citoyenne en elle se réveillait, comme si Flavie Plourde existait pour de vrai dans le grand monde, et non seulement dans les registres de la paroisse de Saint-Jacques et dans ses rêves. Alors s'avérerait-il possible que, dans son Madawaska natal, toutes ses consœurs fassent partie du grand monde?

— Quant à mon mari, comptons sur rien, reprit Écoline. Sa tête est pas faite pour ça. Benjamin, lui, il est jeune, c'est pas pareil. Il pourrait pencher du bon côté, ajouta-t-elle en souriant.

Le journal décortiqué par Flavie parlait encore de ralentissement économique, de crise à l'horizon, de la situation mondiale au plus mal. « Est-ce que ça peut être pire que pendant la guerre? » se disait Flavie.

— C'est pour dire que c'est pas juste par ici que la misère s'installe, avait renchéri Écoline. Je me demande ce que le monde va faire.

— Maman, pleurnicha Mathieu, en se frottant les yeux et le nez.

— Faut que j'entre. C'est le temps de les coucher.

Main dans la main avec ses petits, à gauche et à droite, Flavie rentra chez elle, des fourmis dans les jambes

— On court, les p'tits gars.

Une course pour traverser le chemin de terre. Leurs petites jambes suffisaient à peine sous l'impulsion de leur mère qui les tirait par la main. Euphoriques, ils riaient à pleins poumons. Des trilles comme les oiseaux, capables d'attendrir n'importe quelle mère.

— Maman, ma... !

Flavie les souleva de terre et, un rapide baiser sur chaque joue, piqua à travers la cour, ses bambins sur les hanches.

Écoline, qui avait entendu les éclats de rire, jetait un coup d'œil par la fenêtre.

« Elle ira loin, cette Flavie. »

Quatre années s'écoulèrent encore pendant que le corps de Flavie, en état de choc, se reposait. M. le curé s'énervait devant la situation. Flavie faisait-elle son devoir conjugal ? Il se renseigna, sans préambule, auprès du mari.

— Mon paroissien respecte toujours les préceptes de notre mère la sainte Église, n'est-ce pas, mon fils ? Jour et nuit, ajouta-t-il, en se raclant la gorge.

— Vous inquiétez pas, mon père, c'est pas à moi que ça peut arriver de m'endormir sur mon côté du lit.

La nature revint finalement courtiser Flavie et elle se retrouva enceinte quatre ans après sa dernière perte. La jeune mère de 26 ans accoucha normalement d'une petite fille, Violette, si ce n'est cet afflux sanguin toujours prêt à faire sauter la digue. La première fille de Flavie qui voyait le jour et se laissait dorloter pendant quelques années.

Le 24 octobre 1929, le plus grand krach économique de toute l'histoire déséquilibra l'économie mondiale. Treize millions de titres boursiers s'échangèrent en cette seule journée. Ce jour-là, une éclipse de soleil obscurcit la terre. Un « jeudi noir » qui porta bien son nom.

Cette même année, Violette eut une petite sœur. En entrant dans le monde, bébé Justine vivait des jours historiques. Les suffragettes anglaises obtenaient enfin le droit de vote pour les femmes. « Le droit de voter comme une vraie personne ! » s'exclamait-on. Une joie profonde dans le cœur de tout ce qui s'appelait femme. Une nouvelle loi fut même passée au parlement canadien affirmant que désormais « les femmes étaient des personnes ».

Le lendemain de la naissance de Justine, Irma se hâtait de chercher le trousseau de baptême pour habiller la petite dès la fin de la tétée.

— Regarde bien dans l'armoire, c'est là, juste à gauche.

— C'est vide, que je te dis. Tu l'aurais pas mis ailleurs ?

— Non, je voulais pas que ça risque de se salir. On sait jamais dans tout le branle-bas.

Tout à coup, Flavie alluma.

— Mémé ! C'est Mémé. Va cogner à sa porte, et cours vite chercher Benjamin à la grange.

Benjamin achevait d'atteler son poulain.

— Benjamin, c'est ta mère.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On trouve pas le trousseau de baptême. Faudrait partir. Le prêtre sera pas content si on est en retard.

Benjamin détala vers la maison.

— Maman, ouvrez cette porte tout de suite ! commanda Benjamin.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon gars ? T'as pas l'air dans ton assiette.

— Donnez-moi le linge du bébé tout de suite!

— J'ai rien vu de ça, qu'est-ce que tu vas chercher là? Tout le monde m'accuse pour rien dans cette maison-ci. Je sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu.

Pendant ce temps, Benjamin ouvrait tous les panneaux. À l'exception d'un seul.

— La clé, la mère?

— Ce linge-là est pas dans le tiroir.

— La clé!

— Tourne-toi. Un peu de respect pour ta vieille mère quand même.

Mémé plongeait la main dans son corsage et sortit la clé. Benjamin ne trouva rien dans le tiroir, à part des prunes en décomposition. « Où est-ce qu'elle a bien pu mettre ça? »

— Monte dire à Flavie qu'il faut habiller la petite dans l'ordinaire, et partir.

Le père de famille n'aimait pas non plus se faire réprimander par le pasteur, être pris en défaut.

Flavie pleura durant toute la cérémonie, pendant que Benjamin se demandait où sa mère avait-elle bien pu cacher les vêtements? « Qu'est-ce que je vais faire d'elle? »

Malgré tous ces crocs-en-jambe de l'existence, les petites grandissaient gentiment. Justine avait 6 mois maintenant, Violette, 3 ans. Au printemps, Flavie, avec Benjamin, se retrouvait à la tête du bazar de Saint-Joseph. Toutes les familles de la paroisse apportaient des choses à vendre. Le plus gros rassemblement de l'année où les hommes, la semaine précédant l'événement, étaient venus monter les kiosques après le souper, ajoutant à leur table une toile sur poteaux en cas de pluie. Une grande installation qui partait du coin de la sacristie et qui s'étendait

jusqu'à la route. Comme d'habitude, Benjamin y présenterait ces fameuses traînes sauvages aux lisses si affûtées qu'elles filaient comme des bolides. À la dernière minute, Flavie, avec une équipe de voisines, vint attacher des banderoles en papier crêpé multicolore. Quand on arrivait sur les lieux, l'effet se révélait toujours saisissant et rendait les gens euphoriques. Cette année, Flavie présenterait des corps de chemise d'été faits à la machine, des beignets et ses réputées tartes saisonnières. « En juin, tarte aux raisins. » Tout le monde n'avait pas les moyens de s'acheter des raisins secs du commis voyageur.

Le matin de la veille, Flavie monta sur une chaise pour chercher au fond de la plus haute tablette de l'armoire de cuisine, ses raisins cachés.

« Miséricorde! Ça se peut pas! » Les possibilités défilèrent dans son esprit à la vitesse de l'éclair. « Les p'tits chenapans! »

Elle arriva à l'étable d'un pas militaire.

— Venez ici, vous autres! Tout de suite.

Les trois pénétrèrent dans la cuisine. Violette regarda ses frères d'un air affolé.

— Couchés à terre, les trois. Sur le ventre.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman? dit Pascal, tout penaud.

— Écoutez-moi bien, je veux savoir qui a mangé les raisins.

— Pas moi, pas moi, pas moi.

Les garçons tournèrent la tête du côté de la porte de leur grand-mère.

— Non, c'est pas Mémé. Est pas capable de monter haut comme ça. À moins que vous l'ayez aidée...

— Voyons, maman, on ferait jamais ça, enchaînèrent, d'une même voix, les garçons qui se voyaient insultés par l'insinuation d'avoir pris la part de Mémé.

Ils savaient tout le mal qu'elle faisait subir à leur mère.

— Ça serait pas les souris ? s'essaya Mathieu.

— Une souris, ça ouvre pas une boîte en fer blanc.

Ce Mathieu qui tentait toujours de créer de la diversion. De changer de sujet quand le torchon brûlait.

— Je veux savoir tout de suite.

Elle prit le fusil sur le mur.

— Vous allez souffler dans le fusil. Vous savez que le coup va partir si vous dites pas la vérité.

Elle tendit le fusil à Pascal qui le dirigea lentement vers sa bouche en se promettant de ne jamais divulguer l'auteur de cet odieux crime... «Suis pas un traître!» Il faudrait bien se faire à l'idée que sa mère ne serait pas la reine de la tarte aux raisins, cette fois-ci. Ne leur avait-on pas appris l'honneur dans cette famille ?

Dès que Pascal eut le fusil en main, Violette s'était mise à reniffler. Elle avait si peur que le coup parte. Peur, non pour elle, mais pour ses frères. Elle enfouit son visage dans ses mains et sanglota à chaudes larmes.

— Vous voyez ce que vous faites à votre sœur. Retournez à l'étable. Vous allez vous passer de souper à soir.

Flavie sentait que son orgueil la menait trop loin. Un désir de remporter la victoire au concours qui dépassait les bornes, à n'importe quel prix. Dès que les garçons furent dehors, elle prit sa petite Violette dans ses bras et la berça très longuement.

— Je sais que c'est pas toi, ma grande. T'inquiète pas. Pleure plus là.

Elle essuya son visage en un tournemain et l'embrassa sur le front. Sa main transporta les larmes à son tablier. Violette renifla encore longtemps, puis elle s'endormit. Flavie monta l'étendre sur son lit et se coucha à côté d'elle. À son tour, elle pleura amèrement.

À cinq heures et demie, Flavie appela :

— Les garçons, venez souper.

On mangea dans un demi-silence. Les garçons comprenaient que leur mère reconnaissait son erreur, malgré leur litigieux mensonge. « Comment ça se fait que le coup était pas parti ! » En fait, les deux garçons avaient ensemble dévoré tous les raisins de leur mère.

Le lendemain matin, elle fut la première à passer par le confessionnal avant la messe. Elle aurait la conscience en paix, même sans tarte aux raisins à vendre.

— T'as pas ma tarte préférée, cette année, lui demanda Boisvert venu faire un tour au bazar de la paroisse.

Elle eut envie de mentir sur la raison de cette absence, mais préféra garder sa conscience en paix.

« Après tout, elle avait fait une chose à ne pas recommencer, peu importait son état d'esprit, qu'elle soit excédée ou non. » Une leçon apprise au détriment de ses enfants. Elle avait fait du mal à ses petits, jamais elle ne recommencerait.

Durant la messe, elle fut tentée de mettre la faute sur sa belle-mère. Cet épisode du fusil avait été causé par ses difficultés de vivre avec elle. « C'est Mémé qui aurait dû souffler dans le fusil. » Pour elle, le coup serait parti et sa bru s'en serait réjouie. Un souhait profond pour lequel elle demanda directement pardon au bon Dieu.

Flavie entendit la porte se refermer. Elle descendit à la hâte et vit Ti-Toine qui partait avec Mémé dans le boghei.

— Où est-ce que vous allez, Ti-Toine ? lui cria-t-elle.

— Mémé a affaire au prêtre, lança-t-il en continuant.

— Au prêtre ?

En route vers le presbytère, Mémé fit part de ses appréhensions à l'homme engagé.

— Tu te demandes pourquoi je veux aller voir M. le curé tout de suite. C'est ma bru, elle a voulu tuer ses enfants hier.

— Faites pas d'histoires, Mémé. Qu'est-ce que vous allez chercher là ?

— Te jure. Les trois étaient couchés par terre et elle a donné le fusil à Pascal, le plus vieux pour qu'il donne l'exemple, je suppose, et se tue lui-même. Comme ça, ça passerait pas sur son dos.

— J'ai de la misère à croire ça. Madame Flavie, c'est trop une bonne personne pour ça.

— Est assez hypocrite, c'est pour ça que ça paraît pas. Le conducteur toussota d'incrédulité.

— Demande-toi pas pourquoi je me tiens dans ma chambre à longueur de jour, j'ai tout le temps peur qu'elle pointe le fusil vers moi. Quelle bonne prise ce serait pour elle si elle avait ma peau !

— Peut pas croire que c'est vrai.

— Un autre qui est de son bord. Elle a réussi à t'enfiouaper toi aussi, hein ?

Le curé va me croire, lui. Il est inspiré par le Saint-Esprit et connaît ses bonnes chrétiennes.

Elle se lança dans ses prières en latin. « Sapréré, est-ce que ça se peut qu'elle parle la langue de l'église, en plus de ça ? » Ti-Toine résolut de se taire, convaincu plus que jamais que cette Mémé n'avait pas la langue dans sa poche. « Faudra lui faire vraiment attention. »

Devant le confesseur, enfin, Mémé omit de se lancer à genoux pour se faire d'abord bénir. Elle avait trop hâte d'apporter son témoignage. Elle omit également de croiser

ses mains sur son chapelet entre ses doigts. Debout, le doigt pointé tel le canon d'un fusil, elle débita son explosif :

— Vous pouvez pas savoir, M. le curé, mais ma bru a sorti le fusil hier... j'ai eu peur pour ma vie... je pensais qu'elle allait me tuer, moi qui fais jamais de tort à personne. C'est surtout pour ses pauvres enfants, on sait jamais... Dans ses moments de crise, elle pourrait peut-être... prendre le fusil pour de vrai. Quand on est rendu que ça prend ça pour se faire écouter de ses enfants, c'est signe que ça va mal. Pauvres petits ! Une si mauvaise mère !

À travers ses confessions, M. le curé en avait entendu d'autres.

— N'est-ce pas coutume, par ici, de faire souffler les enfants dans le fusil pour arriver à connaître la vérité ?

— Elle, c'est pire que les autres...

— Ça vous serait jamais arrivé à vous, ça, madame ? Sortir le fusil, pour faire peur à vos enfants et leur faire cracher la vérité.

— Non !

— Vraiment ?

Sans réfléchir, Mémé lança :

— Le crochet était trop haut, j'étais pas assez grande pour attraper le fusil.

— Pensez-vous que c'est une bonne raison pour vous en être abstenue ?

Mémé comprit qu'elle s'était fourvoyée et battit en retraite, sans autres manières.

— Avant de partir, ma chère paroissienne, allez donc dire trois Notre Père devant le Saint-Sacrement. Le bon Dieu aime les cœurs purs.

Mémé n'avait plus rien à faire avec cet homme de Dieu à la tête carrée. En maugréant, elle réintégra le boghei où l'attendait Ti-Toine.

Chacune des fillettes développait sa personnalité bien à elle. Violette, comme sa mère, possédait un sens inné des responsabilités. Elle prit bientôt sa petite sœur en charge. Elle la berçait, l'habillait, la peignait, l'aidait à faire ses premiers pas. Un beau jour de printemps, Violette décida que l'heure était venue d'une coupe de cheveux. « C'est maman qui va être contente ! Elle est toujours contente quand je l'aide. » Elle attendit que Justine se réveille de sa sieste, et la pointe des ciseaux eut tôt fait de mordre dans la fine chevelure noire et de la raser comme un bébé naissant. Main dans la main, elles partirent heureuses se présenter à leur mère affairée au désherbage du jardin.

— Bonne sainte Anne ! souffla la mère, la voix éteinte.

Flavie resta bouche bée. L'espace d'un moment, elle revit le jour où elle avait fait la même chose à sa sœur cadette. Elle-même avait alors quatre ans et demi et se sauvait à pleines jambes dans le pré derrière la maison. Dans l'ordre de sa famille, deux frères l'avaient précédée et deux petites sœurs étaient venues rapidement s'ajouter. Bien vite, Flavie s'était sentie comme une petite mère pour elles. Alors qu'elle se croyait supérieure parce que ses parents l'appelaient leur grande fille, elle avait décidé, un jour, de leur faire une coupe de cheveux. Cette après-midi-là, la toison bouclée de Nélida reluisait au soleil comme du sirop de maïs, une denrée rare qui lui avait toujours fait envie. Au milieu du champ, pour éviter de salir le plancher, car sa maman ne serait pas contente, les ciseaux croquèrent dans la tignasse, grinçant à gauche et à droite. Le crâne se dégarnissait par-ci, par-là. Quand la gamine aperçut les îlots de peau blanche, elle recula, comprit sa gaffe et courut se cacher pendant que sœurlette rentrait à la maison en hurlant. Délima faillit s'évanouir en voyant la tête écharognée de la petite. Nélida deviendrait la risée du

village. Une fillette aux cheveux courts, dans le coin : un déshonneur. Elle entendait déjà les autres enfants lui crier l'insulte suprême de l'endroit : « Clârisse-à-tout l'monde! Clârisse-à-tout l'monde! » La fierté de la famille Plourde prendrait alors toute une débarque.

— Flavie! La p'tite gueuse! Encore un de ses plans de nègre!

Délîma eut recours à son mari pour débusquer leur plus vieille qui, à quatre pattes à travers les récoltes, se dérobaît aux recherches. En sueur, les parents arpentèrent les champs, du foin jusqu'aux genoux.

— Flavie, arrive ici, ma petite démons! lui cria sa mère quand ses jambes enflées refusèrent un pas de plus.

La petite démons sentit des cornes lui pousser. Comme celles du diable entrevu sur le mur de la chapelle, avec sa fourche dans la main. Elle eut peur d'elle-même, se secoua le bras pour s'assurer que la fourche ne s'y trouvait pas collée. La panique étendait ses tentacules. Ne se comprenant plus, elle se résolut à pire.

— Plus t'attends, plus ça va aller mal! tonnait son père.

Michel se pressa entre les rangs de maïs, au cas où elle se déplacerait vers le point d'eau. Non loin se trouvait la dangereuse source où on venait puiser les tonnes d'eau pour le bétail. Ses abords glissants avaient toujours inquiété les parents, mais on ne pouvait faire autrement, car on voulait puiser à même les gros barils. La foulée du père s'allongea dans cette direction.

« Flavie, t'es mieux de te montrer la face parce que tu vas te coucher sans souper », somma-t-il.

La fillette avait cru entendre la voix du diable. Au bout d'une bonne heure, elle finit par sortir de l'ombre. Cette même ombre qui ressurgirait toujours dans ses moments difficiles. Tête baissée, elle s'extirpa de la lisière du bois en

se disant qu'elle méritait que sa mère lui écharogne la tête à son tour.

— Marche à la maison !

« Ah ! celle-là ! » Délima lui aurait tordu le cou.

Ce souvenir de sa petite enfance l'empêcha de sévir contre Violette. Flavie rentra à la maison nettoyer le fatras avec sa grande.

D'année en année, Benjamin refaisait le même circuit. Il montait bûcher du bois de coupe dans les chantiers à l'automne, descendait à la ferme au printemps, hersait les champs et le jardin, plantait les pommes de terre, repartait pour la drave, revenait finir les grandes semences, voir aux innombrables travaux de la ferme, rentrer les récoltes, moudre, épandre le fumier, labourer pour l'an prochain et partir de nouveau dans le bois. Benjamin n'arrêtait pas, mais couper le bois de chauffage ne se retrouvait jamais dans la bonne case de cet ordre immuable des choses. La rétribution de son métier de bûcheron passait toujours en dernier également. Jusqu'à ce que Flavie le supplie d'y voir, ou décide d'accoster de nouveau le grand patron au sortir de la messe. « Pas encore elle. »

Pascal, 9 ans, et Mathieu, 8 ans, apportaient leur concours à la ferme maintenant. Ils donnaient un bon coup de main à leur père et le fermier appréciait. Avec Ti-Toine et ses garçons, ça tournait plus rondement. Les naissances annuelles des animaux augmentaient le cheptel et les efforts de la fermière pour agrandir la ferme, malgré le ralentissement économique, s'avéraient positifs. « Me demande ce que mon beau-père dirait. »

Elle aurait bien aimé vivre avec lui sur cette ferme. Il avait une si bonne réputation. Un meneur d'hommes dont

on respectait le doigté. Un homme de droiture, disait-on. « Lui, il serait fier de sa bru. » Peut-être que sa belle-mère aurait été plus amène avec elle si son mari avait été encore vivant.

La douce température de ce matin printanier appela Mémé hors de sa taupinière libérée de son crochet. Dehors, elle se promenait dans la cour entre Ti-Toine, Pascal et Mathieu qui passaient et repassaient de l'étable à la bergerie pour voir aux corvées, entre Violette et Justine qui s'amusaient sur les derniers morceaux du bois de chauffage, et sa bru qui avait entrepris de faire son savon pour six mois. Sur la clôture de pieux séchaient un linge pour essuyer la vaisselle et des guenilles pour s'assécher les mains. Mémé allait à gauche et à droite, marmonnait, trouvant à redire sur tout.

— T'es pas ben avec ça, lança-t-elle à Flavie qui brasait dans la grosse marmite depuis une heure pour faire fondre le suif dans l'eau bouillante. C'est lâche comme tout et ça pense que ça sait faire du savon.

— Mémé, approchez-vous pas trop, une éclaboussure...

— Arrête de faire ta madame, et tasse-toi.

— Mémé, vous allez vous brûler, poussez-vous!

Si elle se brûlait, Flavie en aurait pour deux semaines à l'entendre gémir jour et nuit.

Que ce n'était pas drôle d'être tombée sur une bru comme elle. Qu'elle s'en plaindrait à son fils chaque fois qu'il entrerait dans la maison. Qu'elle lui demanderait pourquoi il avait marié une pareille girafe, à quoi Benjamin ajouterait qu'il ne tolérerait plus qu'elle traite sa femme de ce nom-là!

Les deux femmes luttèrent un instant pour garder en main la tige de bois servant aussi à retirer les peaux de vache et de cochon qui, une fois le suif fondu, montaient à

la surface. Il n'était pas question que Flavie la laisse faire. Mémé dut céder.

— Pousse-toi, p'tite morveuse, lança-t-elle à Violette en s'éloignant.

— Va donc voir où est ta petite sœur, ma fille, renchérit Flavie.

Une fois Mémé au loin, Flavie en profita pour ajouter du caustique au bain bouillant. Elle continuait de brasser pour bien mélanger le tout, et pour que chaque brique de savon découpée dure longtemps. Du coin de l'œil, cependant, la bru s'apercevait que sa belle-mère la reluquait à distance.

— Maman! venez, s'écria Violette, affolée.

Flavie se précipita vers le hangar d'où provenaient des pleurs étouffés. Violette pointa le baril métallique près de la porte de la cuisine. Justine avait sauté à pieds joints dans la farine et refermé le couvercle sur sa tête.

— Misère, pas encore!

Cette petite dernière qui lui donnait du fil à retordre. Fourrée partout, comme on disait.

Quand elle ouvrit le baril, son cœur de mère fit trois tours. Son bébé aurait pu mourir étouffé. Elle perdit aussitôt l'envie de la gronder et, du bout des bras, la souleva de sa fâcheuse position où un filet d'urine avait également tracé de jaune son chemin à travers la poudre blanche. Une petite bonne femme enfarinée de la tête aux pieds et qui éternuait sans arrêt. Ses mains allaient, venaient entre son nez morveux et ses cils au mascara blanchâtre.

— Frotte pas, frotte pas.

Du feu sous les paupières! Plus elle se frottait les yeux, plus la sensation de douleur la torturait. Incapable de se retenir, elle passa son visage sur l'épaule de sa maman, et s'y moucha.

Inquiète de savoir ce que Mémé cogitait seule dehors, avec la marmite dans les environs où une simple poignée de terre aurait pu empêcher son savon de prendre en pain, elle nettoya sommairement sa petite et la confia à sa grande sœur.

— Amène ta sœur jouer plus loin, faut que maman remette du bois sur le feu si on veut finir notre beau savon.

Du tambour de la grange, Pascal aperçut Mémé qui s'exerçait au lasso. Une serviette avait été plongée dans le bain bouillant et tournoyait autour du bâton. Entre les mains d'une belle-mère qui avait sa bru dans la mire, le cou de sa bru dans sa mire, un vire-vent encaustiqué écumant tournoyait de plus en plus vite. Tout à son œuvre, Mémé, s'éclatant de rire, s'élança de toutes ses forces. Une violente poussée de Pascal fit dévier le lasso de sa trajectoire fumante. La serviette frôla l'épaule de sa mère, en même temps que Mémé se retrouvait de travers sur le sol.

— Ayoye!

Les lamentations de Mémé avaient déjà pris toute la place.

Sur l'entrefaite, Benjamin arriva.

— Qu'est-ce que vous faites là, la mère?

— Ton grand veau m'a poussée. M'a poussée, ton grand veau!

— Pascal, t'a poussé ta grand-mère!

— C'est pas comme ça, papa. C'est Mémé qui voulait ébouillanter maman.

Benjamin se dirigea vers sa femme. Il aperçut les cloques rouges formées par les gouttelettes échappées sur son cou.

— Je sais pas ce qu'on va faire d'elle, dit Flavie, en retenant ses larmes.

Benjamin comprit que l'existence même de sa femme se trouvait en péril, si sa mère s'entêtait dans ses lubies.

— Rendue à ce point-là, elle pourrait s'attaquer aux enfants. Un bras cassé ou... au fond de la source. Si tenant une petite poussée aux abords glissants du puits...

Exactement ce que Benjamin ne voulait pas entendre. Il retourna vers sa mère dont les jérémiades ressemblaient aux litanies des saints, l'aida à se mettre debout et l'amena jusqu'à la porte.

— Allez-vous-en dans votre chambre maintenant.

— Tu vas pas m'enfermer toi non plus.

Mémé comprit que son fils n'entendait plus à rire. Était-elle allée trop loin ? Un bris définitif dans leur relation ? À la manière d'un ressort trop tendu. Elle entra dans sa chambre, sortit son chapelet, s'assit sagement dans sa berçante et se mit à prier en latin. Elle haussa le ton dès que Flavie pénétra dans la cuisine. Elle tenait à se faire entendre. À lui faire comprendre que si elle ne l'entendait pas, le bon Dieu, lui, l'écouterait.

Lorsque Benjamin entra pour le repas du midi, il mangea peu.

— J'ai affaire à Francis, dit-il à sa femme. Ça va me prendre l'après-midi.

Flavie n'osa demander pourquoi.

Francis avait perdu sa femme lors de son premier accouchement. Un bébé mort-né. Le nouveau père végétait depuis. Francis, ce frère de l'autre paire de jumeaux qui se trouvaient, comme lui, dans la grande couchette de leur enfance où prenaient place également, Mathilde, la plus vieille de cinq bébés et sa propre jumelle, Laure, qu'il amenait autrefois se balancer avec la jeune Flavie aux longues tresses noires.

— Francis, ça te tenterait pas de venir habiter avec la mère à ma place ?

Benjamin se disait que ça pourrait peut-être l'aider à se remettre sur pied. Sans femme, sa mère n'aurait personne à qui s'en prendre.

— Vois-tu, il y a une boucherie à vendre au Petit-Sault, j'aurais le goût de m'essayer là-dedans. Pas cher, en plus. Toi, tu tomberais sur quelque chose qui roule bien malgré la crise économique.

Il n'osa ajouter que Flavie y était pour beaucoup dans l'affaire. Sa femme qui ne lâchait jamais. Avec elle, il se sentait capable d'aller très loin dans la vie.

Francis s'étonna que son frère veuille quitter la ferme paternelle. Un tel héritage, ce n'était pas rien dans le cœur d'un enfant.

— Je pensais que tu étais établi là pour la vie.

Si Francis manifesta de l'étonnement, il montra également de l'intérêt. Avec sa mère, il se laisserait un peu câliner, croyait-il. Ne se trouvait-il pas celui qu'elle chouchoutait le plus dans le berceau ?

Quand Benjamin rentra à la maison, il invita Flavie à l'accompagner dans le hangar, avant même de souper.

— Tiens-toi bien, ma femme, on déménage !

CHAPITRE 8

Le Petit-Sault

FLAVIE FIGEA. Se pouvait-il que cet impossible souhait se réalisât ? Les genoux tremblotants, elle vint déposer son front sur l'épaule de son mari. Tiédeur invitante, elle se nicha au creux de son cou. Dans l'intimité de son cou. Il n'y avait que son homme pour la surprendre ainsi, occupée qu'elle était à se débattre dans l'ouvrage du moment. Ce Benjamin qui avait tout autant su échapper à la guerre, qu'on ne tenait pas à la serre trop longtemps, et qui aimait le changement en plus.

Son mari qui comprenait aussi toute la misère à supporter les frasques de sa mère jour après jour, alors que lui-même se trouvait absent six mois par année. Ce bon sentiment de son mari l'exaltait. On aurait dit un parfum enivrant. Elle l'en aima que davantage. Malgré le danger d'être surpris en plein jour, il la serra très fort alors qu'elle-même se pressait tout contre lui. Benjamin l'aurait invitée à passer par la tasserie, mais impensable, avec les enfants autour. « Une vraie nuée de sauterelles entre la grange et le poulailler », observait leur père. Peut-être ces sauterelles appréhendaient-elles des morcellements à leur territoire.

La nuit vint consumer leur passion de fin d'après-midi. Flavie s'endormit avant son homme pour la première fois depuis leur mariage. Dans la perspective de ce déménagement en ville, elle rêva, rêva de signes de piastre, de rôtis de bœuf et de suffragettes.

Elle se voyait l'une d'elles, au milieu d'elles, au milieu des femmes de son nouveau quartier, marchant bras dessus bras dessous dans les rues du Petit-Sault. Elles s'affichaient, têtes en l'air. Tout à coup, la rue défonçait sous leurs pas et elles s'engouffraient. Oh ! la rêveuse se voyait ensuite tirer cette longue cordée de femmes vers le haut. Toutes remontaient les parois de ce gouffre et, nouées par les coudes, continuaient leur marche, leur démarche. Toutefois, la route devant elles se retrouvait barrée une fois de plus par cette crise économique qui leur lançait ses flammèches en plein dans la face. Un feu qui consumait à mesure le peu d'argent qui entraînait dans leurs goussets familiaux. S'en sortirait-on jamais ?

Au petit matin, Flavie, en sueur, sursauta. Elle pensa réveiller Benjamin, mais décida plutôt de le laisser finir sa nuit. Pesant le pour et le contre, elle entrevoyait un changement radical dans sa vie et dans celle de sa famille. Elle se sentait emballée par cette idée du neuf. De cet ailleurs, sans Mémé, qui durerait pour toujours, lui semblait-il. Une ombre à son tableau, cependant : elle devrait s'éloigner de ses parents et d'Écoline la tante. Par contre, elle se rapprocherait du lieu de sépulture de personnages importants dans sa vie intérieure. Dupérré, Lizotte et leur mère Marie-Louise Plourde qu'elle pourrait plus facilement visiter au cimetière de Saint-Basile, afin de se recueillir sur leur passé et de prendre le pouls de sa propre nature.

Vinrent la clarté du jour et ses questions autrement épineuses pour Flavie et Benjamin.

— Comment ça va s'arranger avec les papiers de la ferme? dit-elle à Benjamin dès qu'ils eurent une minute. C'est pas dit que ça va marcher avec Francis. Est-ce qu'on cède tout, qu'on vend tout, ou qu'on...?

— Qu'est-ce que tu penserais qu'on prenne l'affaire comme pour un temps d'essai. Pour voir comment ça va se passer avec mon frère? Comme ça, on perdrait pas la totalité, advenant le cas où ça irait mal.

— ...

Leur resterait donc un droit de regard, même si Flavie n'aimait pas la pensée d'un éventuel retour avec Mémé. Pouvait-elle souffrir de voir fondre tous ses efforts pour optimiser cette ferme? «Non!» Pouvait-elle se résoudre à la laisser tomber en décrépitude, comme après les mauvais calculs de Mémé à la suite de la mort de son mari? «Non!» «Peut-être que la pauvre vieille, après tout, avait fait son possible dans le temps.»

Mais après cette dizaine d'années d'efforts, du grappillage aux nouvelles naissances chez les animaux, aux ajouts à la bergerie pour rendre, jusqu'au dernier sou, les emprunts à l'usurier, voilà qu'un déménagement s'annonçait. Flavie venait tout juste de rembourser la totalité des dettes de sa belle-mère. Est-ce que son couple, à présent, devrait encore se résoudre à faire d'autres emprunts à ce rapace de Pit Pitre pour payer la nouvelle maison de ville?

— Et si ça marchait pas avec la viande, s'inquiétait Flavie.

— Ça peut pas ne pas marcher, voyons. Le monde, faut que ça mange pour vivre.

— Mais si la crise empire, qu'est-ce qui va se passer? Où est-ce qu'on va trouver l'argent?

— On sera comme tout le monde. On fera ce qu'on peut... Pis, les locataires, ça va nous payer leur loyer chaque mois.

— Non, mais s'ils ont pas plus d'argent que nous.

— On les mettra à la porte.

— Tu ferais jamais ça.

Flavie savait que son mari n'avait même pas le cran de réclamer sa propre paye, comment alors pourrait-il se montrer plus dur avec de pauvres locataires incapables de payer leur loyer ?

— Si on vendait une vache, une seule, avant de partir en ville. Pour se faire un petit coussin, au cas où.

Fallait-il que sa femme soit inquiète pour penser vendre une seule vache de leur troupeau ? « Le bétail, c'était comme la prune de ses yeux. » N'était-ce pas le nombre de bêtes à cornes qui faisait la richesse d'une ferme ? Le veau d'or de toute ferme. Cette propriété qui l'avait absorbée jour après jour, la fière Flavie tenait à ce qu'elle reste debout. Même si Benjamin et elle n'en avaient plus la responsabilité.

Ce beau-frère, Francis, se trouvait-il vraiment l'homme de la situation ? Rien de moins sûr. Nature bilieuse de sa mère et côté indolent de Benjamin, il avait la déprime facile. La plupart du temps, on pouvait lire l'amertume aux coins de sa bouche. Benjamin et sa mère, eux, ne s'arrêtaient jamais aux moments creux. Soit Mémé ruait dans les brancards, soit Benjamin bricolait en sifflotant. Le lendemain viendrait bien de lui-même.

Mémé eut bientôt vent de ce qui se tramait sous son toit.

« Benjamin qui s'en va, jamais ! Benjamin, c'est à moi pour toujours. »

Elle mettrait tout en œuvre pour l'empêcher de partir.

« Quant à sa girafe, ça me dérangerait pas. Elle serait pas là que je serais contente. Même que je pourrais suivre mon garçon dans son nouveau chez lui, si elle était pas là. » Les idées s'amoncelant dans sa tête, Mémé ressassait tout ce qu'elle pourrait faire pour empêcher son fils de partir. Garder à jamais les portes sous verrous, cacher les clés. « Benjamin aura jamais le culot de venir fouiller dans ma fale. » Jeter les ronds de poêle dans la source. « On peut pas vivre sans manger. Benjamin et son appétit d'ogre, il passera pas deux repas de file. » Apparaître toutes les nuits dans les chambres des enfants, un drap sur la tête. « Les p'tits morveux mourront de peur devant le fantôme. » Casser les pattes des chevaux, mieux, mettre le feu à la grange. Non, tomber malade ! « Benjamin me laisserait jamais croupir dans mon mal. »

Le lendemain, avant de prendre son absurde décision, elle sortit dehors, écarta les jambes sous ses longues jupes et urina sur les têtes de Violette et de Justine qui jouaient à la poupée sous la véranda. Les fillettes entrèrent à la course dire à leur mère qu'il pleuvait entre les planches de la galerie.

Au Petit-Sault se trouvait leur nouvelle maison à deux étages, entourée de deux grandes galeries. Construite en bardeaux de cèdre, elle occupait la pointe de deux importantes rues. Un bon emplacement central tout en longueur. La boucherie se trouvait au rez-de-chaussée. En ouvrant la porte, on faisait face à un simple comptoir qui séparait l'espace du milieu de vie familiale. Y étaient déposées, dans des plateaux, les pièces de viande destinées à la vente.

Entre les deux logements bout à bout du rez-de-chaussée se trouvait une minuscule remise, à l'usage des

bouchers seulement. On y conservait, dans la saumure, la viande qui n'avait pas trouvé preneur durant la journée. À côté, barils de farine, sucre, sel et autres provisions, à usage familial seulement. À l'étage, deux autres logements en enfilade.

La famille déménagea à l'été, prenant avec elle la moitié des conserves et du jardinage de la ferme, laissant l'autre moitié à Francis et à sa mère. Les enfants arrivèrent en ville dans l'euphorie totale.

— La ville, la ville, c'est quoi la ville? demandait la petite Justine de trois ans à sa grande sœur de six ans.

— Tu verras, tu verras. Tiens-toi tranquille, et va pas faire honte à maman.

Tout à coup, par la porte d'entrée de leur nouveau logement, nombre de petits yeux inconnus les reluquaient à travers la moustiquaire. Une sorte d'invitation à venir jouer dehors.

« C'est ça, la ville », souffla Violette à l'oreille de sa petite sœur.

Benjamin et Flavie entraient en possession de leur nouvelle maison dans un état d'effervescence contenue où ils prenaient des airs de juges devant une cause. Ils analysaient chaque coin de la maison, appréciant ou commentant ce qui pourrait être amélioré.

Moins d'une semaine plus tard, Flavie faisait l'ouverture de son propre comptoir à viande. Il n'y avait pas de temps à perdre si on voulait survivre en ville où tout devait être payé comptant. À cause des mouches collantes du milieu de l'été, elle avait vu à recouvrir les plateaux d'étamine. Une première cliente traversait la rue. « Merci, bonne sainte Anne! »

— Un bon morceau dans la fesse, madame?

— Flavie, appelez-moi Flavie. Et vous?

— Gertrude, je reste de biaux.

— Voilà, une belle grosse pièce, détaillée par mon mari. Un gros mangeur de viande.

Flavie essuya aussitôt les quelques gouttes de sang qui étaient tombées sur le comptoir dans le transfert du plateau au chaudron apporté par sa cliente.

— Traversez quand vous aurez le temps. On pourrait faire connaissance et nos petites pourraient jouer ensemble.

— C'est pas de refus. Heureuse de vous rencontrer, et merci bien encore.

Gertrude retraversa la rue avec sa rôtissoire appuyée contre sa hanche droite.

Dans une grange, à la limite de la ville, Benjamin gardait ses chevaux. Il repartirait donc aux chantiers au mois d'octobre.

D'ici là, les classes recommenceraient. Flavie n'oubliait pas l'entrée à l'école de sa plus vieille, Violette. Une première journée d'école, un moment inoubliable dans la vie d'un enfant. Flavie se souvint de la sienne comme si c'était hier.

Flavie, l'aînée de Michel et Délima, eut 6 ans au mois de janvier. À l'automne, les classes recommenceraient. Irait-elle à l'école? La mère aurait-elle trop besoin de sa plus vieille à la maison? Appuyée contre le rebord de la fenêtre, la fillette, après le dîner, regardait folâtrer la nouvelle cohorte d'écoliers qui retournait à l'école, et dont elle ne faisait pas partie. La porte arrière claqua. Ses grands frères la rejoignaient. Cette après-midi, cependant, la Flavie de 6 ans et demi se promettait de les suivre, coûte que coûte. Si la voyante du coin savait lire dans les feuilles de thé, elle, l'aînée de sa famille, apprendrait à lire dans les

livres. Elle l'avait décidé. Elle redoubla de vitesse pour finir de boulanger son pain et mettre la boule de pâte à lever sous le linge blanc. « Prêt à cuire quand je reviendrai de l'école. » Elle disparut dès que sa mère monta faire sa sieste avec son nouveau bébé. Ses sœurs, Thérèse et Nélida, étaient déjà au repos depuis une demi-heure. Au pas de course, sur le chemin poussiéreux, la fillette se toucha le front qu'elle décréta aussi chaud que le buisson ardent de la bible. « Maman, elle, dirait que je fais de la fièvre. » Que non, aucune fièvre, pas même la scarlatine qui rendait chauve parfois ne la retiendrait à la maison.

Flavie donna un coup sur la porte tout juste refermée par l'institutrice. Celle-ci se rouvrit d'elle-même avec fracas...

— Faudra arriver plus tôt.

— Je sais...

Il faisait aussi chaud dans la classe que sur son front. Une odeur de renfermé assaillait ses narines. Elle éternua, s'essuya sur sa manche. Éternua de nouveau, s'essuya sur son autre manche, pendant que la classe, une quinzaine d'enfants de six à douze ans, retenait son souffle. Elle se frotta le nez trois ou quatre fois avant de relever la tête. Tout autour, on ricana. Rose Toussaint plus que les autres. Le tableau qui occupait les trois quarts du mur d'en face la subjuguait. Sur la toute puissante tribune trônait le bureau de l'enseignante où brillaient ses précieux livres du savoir. La maîtresse, en cet endroit, c'était comme le bon Dieu à l'église, se disait Flavie.

— Va t'asseoir près de la fenêtre, à côté de tes voisines.

Flavie revint sur terre et se dirigea, les fesses serrées, vers sa place. Les élèves la dévisageaient, chuchotaient entre eux.

— Même pas de cahier, pas de crayon.

La maîtresse s'avança vers elle. Elle connaissait bien la petite. Elle vivait en pension chez les parents de Benjamin.

— Tiens, une feuille et un bout de crayon.

— Merci, mademoiselle.

Le bruit de friture qui sortit de sa bouche fit pouffer la classe. Flavie se racla la gorge.

— Les enfants !

La maîtresse traça une lettre de l'alphabet sur le tableau noir.

— Quelqu'un connaît cette lettre.

— B, répondit la classe, à l'exception des plus grands à l'arrière « qui trouvaient ça bébé ». Elle se retourna légèrement et aperçut Benjamin qui distrait, histoire de rire, Maxime et Ubald, ses grands frères de 7 et 8 ans.

Flavie ressentit son retard, une grosse semaine d'absence qui la piquait dans sa fierté de première de famille, en avant de tout le monde d'habitude, mais privée de la chance de s'instruire. « Le monde n'était plus le même quand on commençait l'école », disait-on.

— Trouvons des mots où se trouve un « i » maintenant, dit l'enseignante en élargissant bien les commissures.

— Flavie, s'exécutèrent les grands derrière la classe.

Flavie fut plus que mortifiée. Elle les aurait mangés tout rond, ces gamins. À la fin de l'après-midi, elle rentra à la maison en traînant de la patte. Les autres écolières la devançaient, le cœur léger. Même Maxime et Ubald, en compagnie de Benjamin, la doublèrent comme s'ils ne la connaissaient pas. Elle savait qu'elle n'aurait jamais leur chance.

Ni leur insouciance.

Aujourd'hui, Flavie se promettait que le sort de Violette, son aînée, serait différent. Elle y verrait ! Elle retira de son précieux bas de laine quelques sous de la vente de sa vache.

— Les garçons, vous allez garder vos sœurs une couple d'heures. Et courez pas chez les voisins pour rien non plus.

Flavie partait acheter des chaussures neuves à sa plus vieille. En se dirigeant vers le seul grand magasin de la ville, elle fit quelques rencontres fortuites avant d'apercevoir au loin une intrigante silhouette. « Je connais ça, moi. »

— Flavie, si c'est pas ma belle Flavie. Me semblait aussi qu'on finirait par se rencontrer.

— Comment ça va, Boisvert ? Tu travailles où, en ville ?

— Ah ! Ça prend des grands *jacks* comme moi pour bâtir une grande église comme la cathédrale. Suis chanceux pour le moment, la crise me touche pas trop. En passant dans le rang, j'ai vu que vous étiez partis. Zielle m'a dit que vous aviez acheté la boucherie du Petit-Sault.

— Si jamais tu veux rapporter une bonne pièce de viande à ta mère, passe faire ton tour. Un bon morceau bien emballé avec trois ou quatre rangs de papier ciré, ça pourrait aller dans ta boîte à lunch, et ça ferait bien plaisir à ta mère. Ta mère qui t'avait envoyé me porter une tarte pendant ma scarlatine, tu te souviens ?

— Ah ! pour savoir faire les choses, y en a pas comme toi...

Il n'osa rajouter « ma belle ». Pour être belle, elle était belle, cette Flavie, mais ce n'était ni sa belle, ni sa Flavie. Flavie qui avait encore gagné en assurance avec les années et dont la lumière lui éclaboussait le cœur. Ce qu'il regrettait de ne pas avoir été plus entreprenant dans sa jeunesse !

— Salue bien Zielle et Célénie de ma part, si tu les vois. Dis-leur que je pense souvent à elles et que je les attends en ville.

Chacun poursuivit son chemin, extrêmement flatté d'avoir revu l'autre.

Quand monsieur Schaeffer vit entrer sa cliente, il s'exclama :

— Midame Flevy, vous vela!

Il lui tendit la main. Geste inusité, Flavie sursauta, qu'est-ce qui lui prenait tout à coup? « Le ciel allait-il lui tomber sur la tête aujourd'hui! Son ciel à lui, en tout cas. Je me demande bien quelle sorte de ciel les Juifs peuvent avoir. » Flavie donnait suite à sa poignée de main. « Mais qu'est-ce qu'il me veut tant? » Le Juif n'avait jamais eu cette courtoisie avec elle. Ni avec personne, quant à ça. Il allait toujours son chemin, tête basse, ruminant ses affaires.

Au Petit-Sault, Flavie prenait de plus en plus conscience de la grande disparité entre elle et le commerçant. Monsieur Schaeffer pratiquait une religion différente. Elle ne l'avait jamais vu à la messe. D'une autre confession, disait-on. Fort différente. Était-ce une confrérie de gens pieux, comme les Dames de la charité, ou une secte, comme les Témoins de Jéhovah à laquelle sa belle-sœur avait adhéré? Elle n'en savait rien. Son pauvre frère avait eu le cœur brisé quand sa jeune femme s'était laissé embrigader par ce regroupement qui recrutait dans les petites paroisses de campagne. Sa tendre moitié qui l'avait quitté pour souscrire à ce mouvement douteux.

Y avait-il un bon Dieu comme le sien dans la religion de monsieur Schaeffer? Ou simplement un Dieu? Ou simplement ce chandelier à sept branches aussi précieux, semblait-il, que les Tables de la loi? La lumière de ses cierges allumés vénérée comme la lampe du sanctuaire à l'église. Ce bougeoir, seul exemplaire en magasin, se trouvait placé sur la plus haute tablette loin des doigts, et n'était pas à vendre.

Être Juif, encore, était-ce comme être protestant?

Le marchand avait ouï-dire que la meilleure tricoteuse de mitaines de matelot de la région viendrait s'établir en ville. Les clients en redemandaient de ces longues mitaines aussi chaudes que du feutre, une fois la laine foulée par la neige. Il n'y en avait jamais assez sur les comptoirs. Monsieur Schaeffer se réjouissait, en plus, car il s'agissait d'une économie d'usure et de temps où il n'aurait plus à prendre sa charrette pour monter à Saint-Joseph.

— J'aurais besoin d'une paire de souliers pour ma plus vieille qui va commencer l'école, ajouta-t-elle fièrement. Grand comme ça, voyez-vous. Elle lui dessinait la longueur de son pied à partir de l'intérieur de sa main.

Flavie revint à la maison, fière comme tout. C'était la première chose achetée qu'elle offrait à sa fille depuis sa naissance.

Le 8 septembre, Violette traversait la rue avec les plus brillants souliers du monde. Elle s'examinait les pieds à chaque pas pendant que, de la fenêtre, sa mère regardait sa fille déambuler vers une vie de savoir dispensé à l'école Martin située à 1000 pieds, de l'autre côté de la rue. Maman se disait que cette nouvelle paire de chaussures demeurerait gravée dans la mémoire de sa Violette pour toujours. Elle en avait la certitude.

— Chanceuse! s'éclataient ses compagnes de classe, en route vers la cour de l'école.

— C'est du cuir patent, s'exécuta Violette en connaisseur.

— Jamais eu des souliers neufs, moi. Toujours ceux de ma sœur. Maman dit qu'on a pas d'argent, que les temps sont durs. J'aimerais ça en avoir des brillants comme toi. Veux-tu me les prêter après l'école?

Se présenta en classe dès cette première journée, l'envers d'une belle paire de souliers, M. le docteur avec sa mallette inquiétante.

— Les élèves, mettez-vous en rang pour recevoir le vaccin contre la grosse picote. Vous ne pouvez pas revenir à l'école demain si vous ne l'avez pas eu.

Le docteur ouvrit sa trousse et sortit un à un ses instruments. Violette pâlit en voyant l'aiguille apparaître.

— Ça s'appelle aussi la petite vérole, cette maladie-là, ajouta le docteur, qui n'avait pas seulement une longue aiguille, mais aussi une langue, constatait Violette, les sourcils froncés.

« On dirait l'alène de maman pour piquer les matelas ! » La petite, emportée par le vent de la peur, profita du branle-bas pour se faufiler hors de l'école. Elle zébra la vaste cour comme si le diable était à ses trousses. Il lui fallait courir de plus en plus vite, car l'alène allait lui traverser le bras de bord en bord. Les pattes aux fesses, une de ses chaussures vola, à son insu, hors de son pied. Ne sachant plus où trouver refuge dans cette cour dénudée, et avant que quelqu'un ne l'aperçoive par une fenêtre, elle vint se coller à la brique derrière l'école. Complètement fondue dans le décor, cette petite aux yeux et aux cheveux noirs dont le cœur affolé s'identifiait au courant du petit ruisseau coulant à proximité. Elle ne pouvait pas s'aventurer dans ses broussailles avec ses nouveaux souliers en cuir verni. Elle se pencha.

— Non, s'écria-t-elle, en apercevant son pied nu.

Elle passa le reste de l'après-midi à sangloter, n'osant retourner dans la clairière à la recherche de sa chaussure.

Une fois la cloche sonnée, ses compagnes attroupées se montraient d'un air solennel la rougeur de leur cicatrice en haut du bras.

— Ça gratte fort, cette aiguille-là.

— Violette, elle ?

— Partie enlever ses souliers avant de les salir, je suppose.

— Plutôt pour ne pas me les prêter, ajouta la fillette du matin.

Violette attendit une bonne demi-heure que tous, la maîtresse y compris, aient quitté la cour de l'école. Pleurant comme une madeleine, elle boitilla vers sa demeure. Sa mère qui commençait à s'inquiéter de son retard l'aperçut par la fenêtre.

— Elle s'est fait mal !

Elle sortit pour venir à sa rencontre.

— Violette, tu as oublié un soulier à l'école !

Violette reniflait sans pouvoir s'arrêter. Sa mère lui essuya le nez avec un coin de son tablier.

— Perdu !

— Perdu où ?

— Sais pas.

— Voyons, ça se peut pas.

Sa fille finit par lui raconter son bout de l'histoire, l'aiguille du docteur comme l'alène de sa mère. Sa mère ne la disputa pas. Elle disputait rarement. On aurait dit qu'elle avait tout plein de patience quand des choses sérieuses menaçaient ses enfants.

— Rentrons. Mathieu va aller la chercher. Elle est dans la cour, c'est certain. Ça s'envole pas dans les airs, une chaussure.

Mathieu ratissa la cour d'école, fit même quelques sauts le long du petit ruisseau en bordure de la cour.

— Rien trouvé, m'man, dit le grand en écartant les bras.

Les larmes de Violette abondèrent dans un silence déchirant. Une peine sans fond. Plus de soulier et plus

d'école. Seulement un petit bout de femme qui ne savait pas ce qui la chagrinait le plus, la perte de son soulier ou la peur de la piquûre.

Après le souper, Violette, les yeux bouffis, aidait sa mère à essuyer la vaisselle.

— Je veux plus aller à l'école, maman, dit-elle en retenant ses soupirs.

— Qu'est ce que tu dis là, ma fille, faut que tu ailles à l'école!

— Je vais plutôt vous aider dans la maison.

Violette finit par expliquer qu'elle n'avait pas le droit de retourner en classe avant d'avoir été vaccinée. Pour une rare fois, Flavie monta sur ses grands chevaux.

— Ça se passera pas comme ça! Va t'occuper de ta sœur, je parle à ton père.

Une heure plus tard, les parents et leur fille aînée partaient à pied pour le bureau du docteur. Le coût de l'injection en privé absorba les recettes de la journée. Malgré la rareté de l'argent, sa mère s'assurait que sa fille ne prenne pas une seule journée de retard à l'école. Elle se souvenait de sa propre humiliation à l'époque. Violette ne retrouva jamais sa chaussure, mais réintégra la classe de première année dès le lendemain.

Quelques semaines plus tard, Benjamin reprenait la route des chantiers avec Pascal. Son plus vieux s'initiait au métier de bûcheron. Mathieu resterait à la maison.

— Fais ton homme. Rentre le bois avant que ta mère le demande...

Flavie se retrouva enceinte. En ville, le temps ne se déroulait pas de la même façon qu'en campagne. Elle tricota tant qu'elle eut de la laine à sa disposition, puis se mit à la broderie. Un projet qu'elle caressait depuis longtemps. Un couvre-pied de circonstance, disait-elle, qui servirait

aux grands événements familiaux, une œuvre de longue haleine. Elle acheta son fil à broder de son même commis voyageur, le jour où il cogna à sa porte du Petit-Sault. Elle se procurait également une large pièce de coton blanc vendue au pied.

— Meilleure vente que je pensais. Elle a le goût du beau, cette madame Flavie.

Il se félicitait d'avoir suivi les déplacements de sa cliente, malgré la fameuse colère de son mari contre sa mère.

Petit à petit, une mosaïque de fleurs éclata sur le tissu albâtre. Des fils bleus, jaunes, verts, violets, aux points richelieu, cordés à la perfection, remplissaient des pétales lustrés aussi larges que le pouce de la brodeuse. Un travail de longue haleine où les longs mois d'hiver s'écoulèrent dans les couleurs du printemps.

« Une vraie beauté ! » s'exclamait-on lors de l'exposition printanière des travaux à l'aiguille, à l'avant de l'église.

« Premier prix attribué, annonça-t-on, à une nouvelle venue dans notre nouvelle paroisse de l'Immaculée-Conception, madame Flavie. »

La voix se perdit dans le morceau de musique entamé par le puissant orgue. Sous l'œil de son mari, la gagnante se leva et vint chercher sa décoration.

Elle se sentait également plus que fière, car son mari lui-même avait déjà apporté un morceau indispensable à la construction de cette église. Pour l'occasion, la petite Justine accompagnait son père dans la charrette. Devant l'immensité de la nef, elle s'était collée à lui en disant :

— Papa, est-ce qu'on peut se perdre là-dedans ?

— Pas si tu tiens bien la main de maman.

Le solstice d'été se révélait toujours prometteur de beau temps. Cette journée, la plus longue de l'année, appela encore les gens à demeurer sur leur galerie jusque tard dans la soirée. Tôt le matin, toutefois, Benjamin et Pascal partirent en direction de Saint-Marcel pour faire boucherie.

— N'oubliez pas d'aller saluer papa et maman, dit Flavie.

Ils en profiteraient même pour manger chez eux. Lorsqu'en après-midi, Flavie se leva d'une sieste agitée, elle se hâta vers le tambour de la grange.

— Mathieu, va chercher le poulain et attelle pour Saint-Joseph. Dis à Écoline que j'ai besoin d'elle. Elle aimerait voir mon couvre-pied, c'est sûr. Traînez pas en chemin.

Les crampes se faisaient de plus en plus douloureuses. Vers quatre heures, elle traversa chez Gertrude pour faire garder ses enfants.

— Les Sauvages vont passer et vont vous laisser un beau bébé, les rassurait l'aimable voisine.

Violette dont on disait qu'elle avait les oreilles dans le crin se souvenait que ces Sauvages brisaient aussi les jambes des mamans et, qu'ensuite, elles devaient garder le lit pendant quarante jours. Elle ressentait une vive inquiétude pour sa mère, mais comme cette maison lui semblait chaleureuse avec tous ses beaux rideaux, elle avait fini par chasser la peur de son esprit et entrer dans la ronde. Le soir venu, elle se promit en bâillant de rester éveillée. Elle passerait la nuit près de la fenêtre pour voir les Sauvages s'arrêter chez elle.

Le lendemain matin, Violette et Justine et Mathieu rentraient à la maison où se trouvait leur nouveau bébé. Claire, une petite fille aux cheveux noirs qui reposait paisiblement.

— Maman, est-ce que ça fait mal votre jambe cassée ?

— Amène ta sœur jouer pendant que maman se repose.

Pendant ce temps des relevailles, Pascal, l'aîné, partait tôt le matin faire des petits travaux ici et là. Benjamin et Mathieu faisaient rouler la boucherie. Le jeune fils passait des heures au comptoir, tandis que son père allait en charrette par les rues pour écouler les petits morceaux moins vendables, ou repartait faire boucherie au village.

Quand le temps le lui permettait, Benjamin passait saluer sa mère et son frère.

En direction de la ferme, ce jour-là, les montagnes entachées de nuages assombrissaient le paysage vallonné.

— Francis est au champ, la mère ? Je l'ai pas vu en passant devant la grange.

— Y doit être en train de fricasser dans le hangar. C'est rien que ça qui sait faire fricasser. Je me demande ben d'où il sort, celui-là.

— Vous en mettez, la mère.

Chaque fois que Mémé se retrouvait seule avec Benjamin, elle en profitait pour le supplier de revenir à la ferme.

— Penses-y ben, mon garçon. Tu pourrais reprendre le contrôle de la ferme et Francis travaillerait pour toi. C'est un suiveux. À trois hommes, avec Ti-Toine qui reviendrait si t'étais là, la ferme reprendrait son allant.

— Oubliez pas la mère que je suis presque parti six mois par année, moi aussi. C'est Flavie qui a toujours fait le gros de l'affaire pendant ce temps-là. Vous le savez bien.

À toutes fins pratiques, c'était sa femme qui menait la ferme, qui voyait à son bon déroulement et lui, tout mari qu'il était, le reconnaissait secrètement, même si les papiers étaient faits à son nom. Tout de même, l'affaire ne cessait

de le chicoter. De fil en aiguille, Flavie allait jusqu'à le supplier pour que les choses soient faites en concordance avec la nature. « Un temps pour chaque chose. » Benjamin savait que les circonstances ne se révélaient pas toujours idéales dans la vie, mais c'était ainsi. « Suis pas le seul homme à monter bûcher l'hiver. » N'était-il pas moins que certain qu'il ait enduré n'être que fermier à longueur d'année ? Par ailleurs, serait-ce que sa femme lui usurpa son droit à être le maître de son couple ?

— On sait ben, ta girafe passe avant ta mère.

Benjamin n'en entendrait pas davantage. Il tourna du talon.

— C'est la dernière fois que vous traitez Flavie de ce nom, je vous avertis, la mère, sinon vous me reverrez plus jamais de votre vie !

— Non, non, reste, je promets...

Elle l'empoigna dans le dos en lui tordant sa chemise. Elle le retiendrait. Benjamin donna un coup d'épaule et le tissu craqua.

— Reste, reste, donne-moi le fil que je te répare ça.

— Vous avez fait exprès pour que ça déchire, hein, la mère ? Toujours vos mauvaises intentions, hein ?

— Donne, donne, donne-moi mon fil, avant que je me défasse les reins. C'est trop haut pour ta petite mère...

Benjamin soupira devant sa mère dont l'hypocrisie lui levait le cœur.

— Laissez donc faire, c'est ma femme qui va me réparer ça. Elle a du respect pour moi, elle.

Benjamin sauta vivement dans sa charrette.

— Du respect, du respect, je vais lui en faire du respect, moi. Ça a pas encore le nombril tombé que ça se croit tout permis. C'est lui qui devrait avoir du respect pour sa vieille mère.

À ce moment, Francis entra par la porte du hangar, et apercevait la poussière soulevée par les roues de la charrette.

— Ça faisait longtemps que Benjamin était ici ? Je l'avais pas entendu. Vous devriez m'appeler quand il vient.

Comme Mémé se retrouvait en Francis quand il tergiversait :

— Toi, enlève-toi de ma face avant que je t'étampe.

— Tiens, la mère qui a encore mangé de la vache enragée.

Bang ! La porte de la chambre faillit sortir de son cadre.

L'air dépité, Benjamin rentra enfin chez lui. Une ambiance de calme régnait, d'autant plus forte que ce qu'il venait de vivre l'avait accablé. Il soupira.

« Vraiment, ça va pas ! » se dit Flavie qui venait vers lui du pas feutré des moments difficiles. Elle avait rarement vu Benjamin écrasé de la sorte.

— T'as pas trouvé de bœuf à abattre, aujourd'hui ? lui dit-elle tout doucement.

Allait-il lui faire part de ses craintes ? En général, il ne lui en soufflait mot.

— La ferme, ça a l'air négligé pas pour rire.

— As-tu vu Francis ?

— La mère dit qu'il n'est presque jamais là, ou qu'il reste couché jusqu'à 10 heures. Elle dit que les vaches vont éclater si ça continue.

— Ti-Toine lui ?

— Il est parti. Je me demande bien comment ça va tourner, tout ça.

— Je sais pas quoi te dire non plus. C'est plus sérieux que je pensais. Boisvert m'en avait glissé un mot l'autre soir.

— Quoi ! tu as revu Boisvert ?

— On s'est rencontrés en chemin quand je suis allée acheter des souliers à la petite. Il dit que les champs avaient la mine basse la dernière fois qu'il est passé dans le rang. Que ça avait l'air plus mort que mort à la ferme.

— C'est plutôt lui qui a l'air d'un mort.

— Voyons, Benjamin !

Flavie, sur le moment, se sentit prise à revers. Comme quelqu'un qui doit défendre des idées. Comme en défaut. Sa nouvelle liberté était-elle en cause ? Ne venait-elle pas de prendre clairement position pour les suffragettes ? Elle en avait même rêvé une nuit. Rêvé de l'audace de ces femmes. La ville permettait ce temps de respirer. Plus de temps qu'à la campagne de prendre conscience de soi-même. De cette dernière rencontre avec un ancien prétendant qu'elle avait accueilli comme une bouffée de fraîcheur dans sa vie, parce que non attelée à d'innombrables tâches sans fin.

En colère, Flavie renchérit :

— Tu me fais des histoires ! Parce que toi tu veux retourner sur la ferme. Trop souvent à la maison, hein ? La boucherie, ça te suffit pas, puis autre chose qui te suffit pas non plus...

Pour la deuxième fois dans la journée, Benjamin tourna du talon.

— Où tu vas ?

— Coucher dans la grange.

— Du côté des animaux, quant à ça.

Flavie pleura la plus grande partie de la nuit. Une première vraie querelle de couple où toutes les rancœurs d'une quinzaine années de vie commune se bousculaient vers la sortie d'un même portillon. Dans le fenil de cette vieille grange en bordure de la ville, Benjamin absorbait toutes les poussières en suspension depuis une cinquantaine

d'années. Il passa la nuit à éternuer et à se frotter le nez, et les bras engourdis d'un côté comme de l'autre.

« Qu'est-ce qui lui prend à Flavie ? J'espère qu'elle deviendra pas aussi déplaisante que la mère. Deux femmes comme ça dans la même maison, et je vire fou. »

Le lendemain matin, Flavie, les yeux bouffis à n'en plus voir clair, et Benjamin, le nez viné comme un pruneau et les épaules boursoufflées à force d'avoir pivoté, se retrouvèrent à la cuisine dans le mutisme le plus complet. Qu'avaient-ils perdu, la voix ou le sens de la vie ? Nul n'aurait pu le dire. Pour la première fois de son existence, le mari se priva de déjeuner et sa femme, en période d'allaitement de Claire, s'efforça, malgré tout, de boire quelques gorgées de lait. En retournant dehors, le mari jeta un bref regard d'incompréhension à sa femme qui le lui retourna avec le même néant. Il n'y aurait que les gestes du quotidien pour les ramener doucement à la réalité, pour les sortir d'une embrouille totale. Quand finiraient-ils par retomber sur terre en se demandant ce qui leur était arrivé ?

Ce soir-là, Flavie allait au lit dès le crépuscule. De la fenêtre arrière de sa chambre, elle aperçut des flammes qui montaient dans le ciel. Étroites comme une colonne, on aurait dit la flèche de leur nouvelle église en feu.

« Monsieur Schaeffer ! On dirait chez monsieur Schaeffer. Bonne sainte Anne ! invoqua-t-elle, la main sur le cœur. Prenez soin de lui ! » Au fait, sa bonne sainte Anne pouvait-elle aider ce Juif aux coutumes si différentes ? Ou encore, un Juif se laisserait-il aider par sa bonne sainte Anne ?

Elle éprouva l'envie de courir à son secours, mais elle ne pouvait laisser ses petites filles seules en ce début de

nuît. Benjamin et les garçons n'étaient pas encore revenus de leur journée de boucherie à Saint-Joseph.

« Quand même, il a de bons voisins pour lui porter secours. » Elle connaissait bien une dame de son quartier qui venait faire ses emplettes à sa boucherie. « Monsieur Schaeffer, lui faisait-elle remarquer, il mange pas de la viande de *goy*, des *goyims*, qu'il nous appelle. Je sais pas ce que ça veut dire, mais ça pas l'air bon. Apparemment, c'est pas fait de la bonne façon. C'est dans leur religion. »

Cette ancienne remarque de sa cliente sur l'alimentation du commerçant, ajoutée à la colonne de feu, provoqua des heures d'insomnie chez Flavie. Elle repassa dans sa tête les propres démarches de sa boucherie. Il n'y avait rien trouvé à redire sur ses méthodes de propreté, et Benjamin savait assommer une bête comme personne. Un seul coup de masse dans le front et la bête s'écrasait. Eux, paraît-il, égorgeaient l'animal avec un couteau et le laissaient saigner au bout de son sang avant de le débiter. Il y avait quelque chose de commun, croyaient-ils, entre le sang de cet animal et les menstruations féminines. Quelque chose d'impur. Sur ce rapport, les femmes au courant n'osaient même pas s'y arrêter. C'était bouche cousue, désenchantement ou non.

Tôt le lendemain matin, elle se hâta de faire le déjeuner avant de se rendre chez monsieur Schaeffer.

À l'intention de son mari, elle ajouta qu'elle allait secourir le Juif qui semblait avoir passé au feu.

— Violette, prends bien soin de Claire. Mathieu, tu restes à la maison et tu surveilles Justine.

L'humble demeure du Juif avait été complètement rasée. Que des bouts de poutres calcinées ici et là. Flavie restait collée à la scène. Mais où était monsieur Schaeffer? Il ne pouvait être mort, les gens s'attarderaient autour.

Flavie décida de poursuivre sa route vers son magasin. Alors qu'elle se cognait le front sur sa porte verrouillée, son poing résonna de plus en plus fort. Tout à coup, elle l'aperçut. Il se levait tel un spectre sortant du plancher. Il avait passé le reste de la nuit étendu entre les comptoirs. Comme tout Juif tenu de ne manquer aucune vente, peu importait le malheur. Malgré l'épreuve du feu, il passerait la journée derrière son comptoir. Dès qu'il reconnut Flavie, il s'empressa légèrement. Son précieux chandelier à sept tiges sous son bras transporté à la maison chaque soir, seule chose réchappée du feu, il lui ouvrit la porte.

— Vraiment désolée, monsieur Schaeffer!

Elle lui tendit la main, il ne retourna pas son geste.

— Quelque chose que je peux faire pour vous?

Il ne répondit pas davantage.

— Faudrait que vous pensiez à manger. Venez donc prendre une bouchée avant de commencer la journée, ou dîner encore.

Comme l'homme semblait ignorer les invitations de sa cliente, elle décida de le laisser seul à lui-même.

« Encore sous le choc, le pauvre. » En marchant, elle se demandait comment elle pourrait lui venir en aide malgré son état d'apathie. Il n'était pas bon de demeurer dans un tel dénuement trop longtemps. Il lui faudrait faire vite pour se renflouer. Tiens, peut-être pourrait-on amasser le nécessaire dans les rues alentour. Avec son grand garçon et ses voisines.

Quand elle vint demander l'aide de Gertrude, elle prit conscience que son amie avait une dent contre tout ce qui s'appelait juif. An-ti-sé-mi-tisme en progression, révélait autrefois *La Gazette de Québec*. Gertrude commentait d'une voix chevrotante, comme si l'événement avait eu lieu hier :

— Ils ont tué le meilleur des leurs.

Que vrai, ils avaient tué Jésus! Pendant un moment, Flavie fut totalement déconcertée. Même si elle ne faisait pas clairement la part des choses, elle se disait que monsieur Schaeffer était une personne comme une autre et, pour empêcher l'histoire de se répéter, il ne faudrait pas lui réserver le même sort. Elle soupira longuement.

« C'est vraiment pas correct tout ça! » Comme elle prenait la part de monsieur Schaeffer, devrait-elle interdire les jeux entre fillettes voisines?

Cette dernière question lui sembla, sur le moment, aussi épineuse que l'emblème du Madawaska. Flavie s'arrêtait net devant cette image d'un porc-épic aux piquants hérissés sous ses yeux.

Alors que l'après-midi tirait à sa fin, Flavie eut la surprise de voir monsieur Schaeffer, sa menorah soudée à sa main, se présenter chez elle. La seule place, tergiversait le marchand, où trouver un peu de réconfort après cette journée désastreuse. Les gens étaient pourtant venus lui exprimer leur désolation, mais se faire plaindre lui importait peu. Tout ce qu'il voulait dans la vie, c'était faire des ventes. Dans sa tête de Sémite, un vendredi sans vente signalait un mauvais présage, un désastre pire que ce feu qui avait anéanti sa chaumière la nuit précédente. Un véritable arrêt de mort! Un commerce juif se devait de faire des affaires avant de fermer boutique pour la fin de semaine! Il ne se pardonnait pas d'avoir manqué d'entrain, puisqu'il n'avait pas réussi à vendre une seule épingle de la journée. Voilà la raison pour laquelle Jéhovah avait permis que le feu consume sa maison, parce qu'il n'aurait pas fait de vente ce vendredi-là. Jéhovah connaît tout d'avance. Il n'avait pas mangé non plus. Demain, jour du shabbat, le jeûne serait encore présent. Comme il avait besoin d'une

petite croûte et d'un peu de consolation, il viendrait donc voir midame Flevy.

Monsieur Schaeffer hésita longuement avant de frapper à la porte. Il avait compris qu'il devrait passer par la boucherie. « Rien de prêt ! Qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je fais ? » se disait Flavie qui l'avait vu venir. Elle se précipita finalement pour l'accueillir en lui ouvrant la porte.

— Entrez, entrez donc, venez vous asseoir.

Monsieur Schaeffer entra en se faisant aussi petit que possible. Il aurait voulu ne pas être un corps devant passer près de ce comptoir de boucherie. Il avait avancé l'épaule gauche, et enfoncé de biais son chapeau pour éviter d'apercevoir la viande du commerce. Flavie, fière de ce bel étal, en éprouva un pincement au cœur. Qu'à cela ne tienne.

— Une bonne omelette, ça vous dirait ?

Le commerçant muet gardait les yeux sur le fond de la cuisine. Il ne voulait pas s'asseoir face à ce rouge sacrilège étalé sur le comptoir avant.

— Prenez une chaise, je vous en prie.

Monsieur Schaeffer se faufila plutôt dans la salle à manger.

— Violette, va chercher des œufs. Passe par la remise...

En vérité, elle ne voulait pas que ses enfants passent trop près de cette présence vraiment étrangère, question d'éviter toute contamination dans ces lieux fermés.

— Attendez-moi un peu que j'aille chercher ma nappe de dimanche. C'est pas souvent qu'on a de la belle visite comme ça.

Flavie le fit asseoir au bout de la table. Il déposa sa menorah devant lui, en alluma les bougies et, quand elle revint, il était entré en méditation. Flavie comprit qu'il priait à sa manière, aussi silencieusement qu'elle, durant son heure d'adoration nocturne. Avant la construction de

l'église, on exposait, chaque premier vendredi du mois, le Saint-Sacrement dans la maison d'Écoline où elle venait se recueillir, après minuit. Dans ce crépuscule naissant, Flavie y voyait une ressemblance à la lampe du sanctuaire. À son sens peut-être.

La maîtresse de maison gardait l'omelette au chaud. Une vingtaine de minutes plus tard, elle vint la déposer devant lui. Elle se sentit toute fière de lui offrir un mets délicat si bien réussi malgré l'attente. Monsieur Schaeffer ne toucha pas à sa fourchette. Il tendit plutôt le bras vers le milieu de la table et prit une pomme sur le plateau. Il la mangea à petites bouchées, remercia son hôtesse de sa générosité, attrapa sa menorah, pencha son chapeau vers l'autre côté avant de retraverser la cuisine pour prendre la sortie. Flavie demeura estomaquée. Les œufs complètement refroidis, elle ne sut jamais ce qui s'était passé. Quel précepte n'avait pas été respecté? Était-ce parce que les œufs provenaient d'un animal?

Chez Mémé, les choses de la vie se déroulaient aussi mal que chez le Juif.

— Lève-toi, Francis, il y a un ours dans la cour et ça beugle sans bon sens à l'étable. Les animaux ont peur parce que tu as laissé les battants ouverts hier soir. Faut que tu ailles les défendre. Apporte le fusil...

— Allez voir vous-même, bâilla-t-il.

— Espèce de grand vaurien, ça se peut-tu manquer de respect à sa vieille mère comme ça? Tu vas aller en enfer, mais avant ça, je te promets mon pied au cul. De qui tu retiens donc, espèce de guenille? C'est pas de ton père, et encore moins de moi, c'est certain. Quand j'avais de la jeunesse, je travaillais aussi fort que... Elle s'arrêta net. Elle ne

nommerait pas la personne qui lui venait en tête. Tu te rappelles pas de notre jardin qui montait après la montagne? Presque aussi grand que celui de.... Elle s'arrêta encore.

« Qu'est-ce qui me prend, moi? » Elle se dit qu'elle devait s'en aller en faiblesse. « Elle avait rien qu'à pas me voler mon garçon aussi, le seul qui sait s'occuper de sa vieille mère... »

— Vous êtes donc dure, la mère. Rappelez-vous, j'étais pas votre préféré dans la couchette à cinq?

— C'était dans le temps. C'est pas sûr que je recommencerais la même chose asteure. C'est Benjamin que j'aurais dû prendre. Lui, il est travaillant et habile. Et il s'occupe de moi.

— S'occuper de vous, c'est l'enfer, la mère.

— Dehors, espèce d'effronté, je veux pu te voir la face! Déguerpis, ça presse. Si l'ours pouvait donc te dévorer en passant.

CHAPITRE 9

Suites en mineur

FRANCIS SECOUA la porte de la boucherie. Benjamin et Flavie s'affairaient en silence à remettre de la viande fraîche dans les plateaux du comptoir.

— Qu'est-ce que tu fais ici à onze heures du matin, c'est pas une heure pour un fermier, le tança Benjamin.

— Le petit jeune qui essaie de me faire la morale maintenant, pesta Francis.

Un danger s'annonçait. Flavie se redressa et respira profondément. Francis ne passait jamais les voir à la maison, même s'il venait veiller au Petit-Sault chaque samedi soir. Au fil des mois, la communication entre les deux frères s'était réduite à quelques mots quand Benjamin, en allant faire boucherie, s'arrêtait à la ferme. Flavie, malgré leur discorde conjugale non résolue, retrouva son aplomb des moments difficiles.

— Donne-nous une minute, si tu veux, Francis, on finit ça et on va s'asseoir, ça sera pas long.

— Pas nécessaire, j'irai pas par quatre chemins. J'ai pris la porte. C'est tout ce que j'avais à vous dire.

Plus les choses s'embrouillaient, plus Flavie retrouvait son assurance. Une douceur inégalée qui jaillissait en situation critique. Cette viande attendrait bien quinze minutes.

— Viens, viens, prends la berçante, on peut toujours jaser un peu, dit-elle en redoublant d'attention à l'égard de son beau-frère.

— Ça sert à rien, Flavie.

La jeune femme tenta de désamorcer la bombe.

— Je sais que tu es pressé de partir, mais ça fait longtemps qu'on s'est pas vus, tu trouves pas ?

— Essaye pas de me faire changer d'idée. Plus question que je retourne là-bas. Suis revenu en ville pour de bon, si tu veux savoir.

— Alors, où est-ce que tu penses rester, puisque ta décision est prise ?

— Mathilde sera contente de m'avoir avec elle.

Flavie se hâta de venir s'assécher les mains près de la pompe avant de s'approcher de son beau-frère. Elle déposa délicatement une main sur son avant-bras. Francis fléchit. Après avoir passé des mois entre les griffes de sa mère, il ne pouvait résister à tant de sollicitude. Il suivit sa belle-sœur comme par une attache secrète, et vint s'asseoir avec le couple. Il raconta que sa mère, pour lui en remontrer, était sortie voir aux animaux avant de se coucher, oubliant de refermer les battants de la porte. Au matin, la présence d'un ours dans la cour, grognant et reniflant, avait terrorisé les animaux. Il avait donc pris le fusil, l'avait tué et était parti parce qu'il ne pouvait plus tolérer cette mère qui cherchait toujours à le prendre en défaut.

— Il est encore temps d'aller chercher la viande, Benjamin, ça ferait du nouveau dans tes plateaux. Et la mère en profiterait pour se vider le cœur contre moi.

— Laisse faire la viande d'ours. Tu as des parts dans cette ferme-là depuis que tu en prends soin, faudrait pas que tu l'oublies.

— Pas pour moi, ce travail. Et la bonne femme, le diable tout pur. Pas endurable. Pas de cœur pantoute!

— Si tu étais allé là pour te faire chouchouter, c'est certain que c'est pas son genre.

— Arrangez-vous avec vos affaires!

Un peu affolés, les trois se retrouvèrent debout en cercle. Francis se dirigea prestement vers la porte.

— Francis, fais-nous pas ça, se révolta Flavie.

Une fois la porte refermée, le mari voulut tirer profit de l'histoire pour en rajouter sur son frère, mais sa femme se refusa à en entendre davantage. Trop de choses en jeu ici.

Même si elle demeurait attachée à sa campagne, Flavie se plaisait en ville. Risquerait-elle de perdre l'amour de son mari si elle décidait de rester au Petit-Sault? Ou encore de perdre cette ferme qu'elle avait remise sur pied, ou simplement de perdre cette nouvelle estime d'elle-même? Ici, elle avait du temps pour réfléchir, malgré l'incessant va-et-vient de sa journée. Elle éprouvait du plaisir à parler aux clients dans la boucherie. Mieux encore, il se trouvait des voisins dans un rayon de cent pieds pour partager quelques mots, une idée, entre adultes, alors qu'à Saint-Joseph, elle n'avait de proche que sa belle-mère dont elle devait se méfier chaque seconde, et Écoline la tante, certains soirs...

Au Petit-Sault, bien qu'elle ne perdît jamais une minute de son temps, elle trouvait toujours le moyen d'entrer en elle-même, tandis qu'à la ferme on s'abîmait dans les corvées. Ces nouvelles idées qui circulaient en ville sur les femmes, des citoyennes à part entière, disait-on, avec leur nouveau droit de vote, même s'il n'était pas encore en

vigueur au Petit-Sault, la titillaient, lui gardaient le moral en effervescence. Malgré la récession, sa famille réussissait encore à vivre à peu près convenablement avec la bouche-rie, les loyers et ses travaux à l'aiguille. Elle se sentait devenir quelqu'un de plus important. Elle retrouvait sa place, comme chez son père.

Cette porte se refermant sur sa nouvelle vie lui donnait la nausée.

— Ma femme, penses-y bien, avait lancé le mari, comme s'il avait décodé son parcours silencieux.

Elle ne pouvait se cacher que du temps, comme fermière, ça n'avait jamais existé, n'existait pas, n'existerait jamais. Une fermière fait partie du troupeau. La bête de tête, voilà tout. De l'ouvrage à abattre du matin au soir. Rien à voir avec la fine toile de Pénélope. Oui, du gros ouvrage, disait-on, à s'en arracher les nerfs du cou. Un labeur qui usait autant l'esprit que le corps.

Tout ce que le départ de Francis signifiait pour elle tenait lieu d'éteignoir. Tout ce qu'il comportait pour son propre avenir, de rabat-joie, si elle devait retourner prendre soin de la ferme. Au fond se redisait-elle, n'était-ce pas elle, la femme de Benjamin, qui faisait rouler l'entreprise autrefois? Son mari, lui, même s'il donnait son maximum dans le bois six mois par année, ne rapportait à peu près rien, ou tellement en retard qu'on avait appris à faire sans.

— Pas question que je revienne habiter à la ferme, lança-t-elle.

— Voyons Flavie, on peut pas laisser la mère toute seule.

— On dirait que j'ai retrouvé ma paix de jeunesse en ville, même si la ville, c'est pas la campagne. Plus personne pour contrecarrer mes projets.

— Torvis!

— Qu'est-ce que tu dirais, toi, de te faire embarrer dans la cave le lendemain de tes noces, de te faire cracher dessus en voulant faire plaisir, que ta belle-mère ne lève pas le petit doigt quand tu t'arraches les entrailles pour délivrer ton premier bébé, qu'elle barre même toutes les portes pour retarder la visite du docteur? Pire, qu'elle te vole ton premier garçon quand tu t'étales sur le tapis de la porte pour délivrer le deuxième?

— T'en fais une montagne, tout ça est pas arrivé la même journée.

— Non, mais ça fait mal quand même. Tu te rappelles donc pas quand elle a voulu me brûler à la gorge. Quand ta propre belle-mère essaie de t'étouffer avec une serviette de caustique brûlant, ça, Benjamin, ça ne s'oublie pas!

Son mari ne savait plus où donner de la tête.

— Tu choisis, Benjamin, c'est elle ou c'est moi.

Flavie se souvenait qu'il l'avait préférée à Rose Tous-saint autrefois. Que ferait-il avec sa mère?

— Qu'est-ce que je vais faire, moi, quand ça sera le temps de monter bûcher et...?

— Pour ce que tu en rapportes...

Flavie sut qu'elle avait dérapé. Elle était allée trop loin. Elle avait vraiment heurté la fierté de son homme, elle qui avait toujours pris soin d'y faire attention. Malgré tout, elle ne retournerait pas vivre avec sa belle-mère. Un débordement de sanglots souleva sa poitrine. Peu importe que les enfants...

— Pas si fort, les enfants vont t'entendre.

Témoins de la chicane de leurs parents, ils surgirent en bloc dans la cuisine comme s'ils s'étaient donné le mot. Curieusement, cet air ambiant leur fit du bien. Une dispute qui les rendait complices. Pour une vraie fois, ils se sentaient parties prenantes de cette famille, attachés au cœur

même de sa vie. Il y avait donc autre chose que des corvées physiques dans une famille. Il y avait ces corvées de l'âme qui rendaient la vie intéressante, qui faisaient en sorte que les tâches manuelles perdaient de leur asservissement.

Leur mère refusait de suivre leur père à cause de leur Mémé, ils comprenaient. Ils s'en passeraient bien de leur Mémé qui n'avait jamais manifesté de geste tendre à leur égard. Violette, Justine et Claire, les yeux ronds, absorbaient des notions sur la nature des femmes, notions rarement évoquées entre les femmes elles-mêmes. Ces petites filles comprenaient soudainement qu'elles avaient le droit de s'opposer. Leurs aînés, Pascal et Mathieu, d'un coup de coude, firent cause commune avec leur mère.

— On va rentrer le bois, dirent-ils, ça sera fait pour ce soir.

Le père sortit en même temps que ses garçons. Malgré une décision lourde de conséquences, il se sentit comme épaulé par cette simple prise en charge de ses grands. Violette voulut aussi se rendre utile pour faire plaisir à sa mère.

— Maman, est-ce que vous voulez que je passe le balai, Justine va s'occuper de Claire.

Le souffle des activités allait reprendre sous l'impulsion des enfants. Flavie maintenait son idée, mais se sentait moins seule. Non, elle ne déménagerait pas à Saint-Joseph.

Elle se moucha et lentement se mit à peler des patates. On n'allait pas se laisser mourir pour autant.

On soupa tôt, Benjamin annonça qu'il montait voir sa mère. Il coucherait à Saint-Joseph.

— Je t'attendrai.

— Attends-moi pas.

Flavie décréta que les enfants iraient au lit de bonne heure après une aussi éprouvante journée.

— D'accord, maman.

Pascal et Mathieu sentirent, une fois leur père parti, qu'il ne fallait pas contrarier leur mère, qu'elle s'appuyait sur eux, qu'elle comptait sur eux.

On fila au lit comme de gentils toutous.

— Faut que j'aïlle en ville, les enfants, lança-t-elle d'une voix forte, une fois la maison apaisée. Soyez sages.

On se cala sous les couvertures, remontées jusqu'au menton.

Flavie franchit d'un pas rapide le mille la séparant du presbytère, en se demandant si elle aurait le temps de cogner à sa porte avant la nuit. M. le curé de cette paroisse nouvelle, dont l'affabilité et la bonté la rejoignaient au plus profond de son être, la reçut brièvement. Un autre fidèle réclamait les derniers sacrements. Il lui promit de passer chez elle le lendemain. Elle le remercia, entra s'agenouiller dans l'église dans le dernier banc avant de refaire la route. Elle adressa une prière aux saints qui voudraient bien accueillir sa décision difficile, mais maintenue. Une grande paix s'installa en elle. Elle reprit le chemin du retour en toute quiétude, respirant le calme du crépuscule.

Quand Benjamin arriva à la ferme, toutes les portes de la maison battaient, grandes ouvertes.

— Maman ?

— ...

Il bifurqua vers l'étable, vit qu'on s'était occupé des animaux, traversa dans la grange, et tomba sur sa mère couchée dans le foin.

— Torvis ! qu'est-ce que vous faites là, la mère ?

— C'est plus doux ici que dans mon lit !

— Voyons donc, rentrez avec moi si vous voulez que je couche à la maison ce soir.

— Comme ça, tu vas revenir ?

Elle éclata d'un rire malicieux.

— Je le savais que tu me laisserais pas seule.

— Qui a fait le train ?

— Ti-Toine, c'est M. le curé qui me l'a envoyé. Il a eu pitié de moi quand je suis allée confesser mes vieux péchés, cette après-midi.

La paix éprouvée dans le cœur de Flavie dura le temps du retour à la maison. Le lit conjugal vide la remit en rogne. Elle ne ferma pas l'œil de la nuit. Une tornade d'émotions la triturait d'heure en heure. 2 h, 3 h, 4 h... Finalement, le jour se leva. Flavie se tira du lit, les traits bouffis, la tête déchirée par sa nouvelle décision qui n'admettait pourtant pas de retour. Elle se sentit d'humeur exécration.

Au déjeuner, elle n'adressa pas la parole aux enfants.

Violette tenta sa chance.

— Maman...

— Fais de l'air, toi. Et amène tes sœurs.

— Maman veut qu'on aille jouer dehors, conclut-elle, en évitant de s'attarder à cette pointe d'amertume.

Elle prit Claire et Justine par la main. Pascal et Mathieu comprirent également et s'esquivèrent en douceur pour aller exécuter des petits travaux par les rues.

— La mère est vraiment pas de bonne humeur à matin, se confirmèrent-ils, avant de se séparer pour la journée.

Comme c'était vendredi, jour de viande fraîche, les clients se bousculèrent à la porte du commerce dès sept heures. Toujours belles à voir, ces casseroles en fer blanc bondées de viande nouvelle ! Toutefois, la bouchère n'était pas d'humeur à répondre aux salutations, ce matin-là. Les lèvres pincées, elle attendit les commandes.

— Voudrais-tu me tailler ce morceau de biais ? dit Gertrude. C'est pour un bon bouilli, vois-tu...

— Pas de faveurs aujourd'hui. Pas de temps à perdre.

Gertrude recula d'un pas en écarquillant les yeux. Surpris, les trois clients à sa suite relevèrent le menton. Personne n'avait jamais vu madame Flavie si peu avenante. Si courtoise d'habitude et d'une amabilité jamais démentie. Fallait-il qu'une chose grave se trame dans sa vie pour qu'elle traite sa clientèle avec si peu d'égard?

— Finalement, je vais aller voir aux enfants, se retira sa voisine. Je reviendrai plus tard.

— C'est comme vous voulez.

Un des rares clients de sexe masculin se poussa de côté pour laisser passer la dame qui sortait avant de demander :

— Votre viande d'ours, où est-ce qu'elle est? J'ai rencontré votre beau-frère qui m'a dit qu'il y aurait du spécial à la boucherie aujourd'hui.

— Le spécial, c'est pas de ses affaires. Contentez-vous de ce qu'il y a dans les plateaux!

— Sacrement...!

La bouchère sentit qu'elle venait de tomber dans l'estime de son client. « Qu'est-ce qui m'arrive? » Elle crut de son devoir de se radoucir.

— C'est quand même des beaux morceaux que vous voyez. Vous trouvez pas?

— Ouais, mais j'aurais préféré de l'ours. J'attends de la famille des États, ils auraient aimé ça. Je reviendrai.

Pas un seul client ne lui acheta de la viande cet avant-midi-là, mais, à l'évidence, tous courraient aux potins. Comme elle n'avait toujours pas réussi une seule vente à la fin de la journée, elle comprit qu'il lui faudrait changer d'attitude si elle voulait demeurer en ville. Personne n'était indispensable dans la vie. Qu'on soit malheureux comme les pierres ou non. Elle repensa à l'affaire de monsieur Schaeffer et à son vendredi noir, une journée conclue sans achat après le feu, et à son mari absent qui,

en pareille situation, se serait hâté de pousser les ventes à travers les rues en fin d'après-midi.

Qui plus est, elle avait dû fermer boutique momentanément après le dîner pour accueillir M. le curé venu remplir sa promesse de la veille. Personne n'oserait se présenter à la boucherie après avoir vu l'homme de Dieu y pénétrer. À pareille heure ! Preuve de plus qu'il se tramait quelque chose de gravissime chez les commerçants.

Pendant que Flavie détaillait son dilemme au jeune prêtre, il ajoutait quelques réflexions presque à voix basse pour permettre à sa paroissienne de se rendre au bout de son histoire. À mesure qu'elle parlait, une grande paix l'envahissait. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait comprise d'un homme de Dieu, et non condamnée. À la fin, il ajouta :

— Vous savez, le Seigneur est bon. Ses voies sont insondables, mais soyez assurée qu'Il jette un regard bienveillant sur tous ses enfants.

« Sur elle, bien sûr, mais sur... »

Il continua en se levant :

— Il reconnaît aussi tous les efforts à mener une vie meilleure. J'ai confiance que le Saint-Esprit vous éclairera dans votre démarche, madame Flavie. Recevez la bénédiction du Seigneur.

— Merci, mon père, murmura Flavie, pas totalement éclairée cependant.

« Avec le Saint-Esprit, ça pouvait prendre du temps... » Elle aurait préféré éclaircir sa nouvelle position sur-le-champ.

Le lendemain du retour de Benjamin à la ferme, M. le curé se présenta à sa maison. Il venait aux nouvelles. Il tenta de forcer la confidence, mais Benjamin ne voulut pas s'épancher. À sa mine, le prêtre prit conscience de

l'absence de sa femme et, comme il n'avait jamais eu raison d'elle, il contint difficilement son indignation. Il dut sortir prendre l'air.

— Ça restera pas là, affirma-t-il en refermant la porte.

« C'était bien la Flavie, ça ! Une vraie tête de pioche ! Une femme d'Église, mais une vraie de vraie tête de pioche, martelait-il en retournant au presbytère. Têtue comme une mule, il n'y a pas d'autres mots ! Combien de fois n'avait-elle pas admis son péché d'orgueil en confession ? Une orgueilleuse qui aboutirait en enfer, tiens ! Il irait la voir et lui brandirait l'enfer au bout du nez pour la faire revenir. Il la ferait s'agenouiller, cette ancienne présidente des enfants de Marie.

« Voyons donc, ça avait pas de bon sens de laisser un homme tout seul ! Pauvre homme ! Puis, un homme et une femme, c'est fait pour rester dans la même maison et avoir une famille. On n'était jamais trop de deux pour tenir en laisse des douzaines d'enfants et d'animaux à la ferme. Une femme, c'est fait pour répondre aux besoins de son mari et s'occuper de ses enfants. Un point, c'est tout. Pas pour prendre du repos, comme on a tendance à avancer depuis quelque temps. Et à voter en plus — Dieu nous en préserve ! Qu'est-ce que ça peut comprendre à la politique, de toute façon ?

« Ouais, on sait bien, on la dit dévouée ! Mais c'est pas parce qu'on la dit dévouée qu'elle est meilleure que les autres. Surtout pas depuis qu'elle a aidé ce marchand juif passé au feu. Un juif, qu'un mécréant pour tout dire !

« Ça doit être le nouveau curé de la paroisse Immaculée-Conception, qui l'a confirmée dans ses nouvelles idées. Pas des idées de catéchisme, non plus. Il l'avait rencontré une fois à l'évêché, ce béjaune de 20 ans son cadet. Comment

ça se fait que monseigneur l'avait mis à la tête de la plus grosse paroisse du canton ? C'était à n'y rien comprendre ! »

La situation économique mondiale continuait de piquer du nez. Le Madawaska ne faisait pas exception. Les gens s'appauvrissaient de façon pathétique. Vêtements en lambeaux, les chefs de famille traînaient, les jambes pendantes, au bord des galeries, ou se terraient de honte à l'intérieur. Comment subvenir aux besoins des siens dans ces conditions ? Les locataires de l'immeuble de la bouche-rie retardaient de mois en mois le paiement de leur loyer. Flavie supportait des arrérages de huit mois. Puis, le jour où l'un d'entre eux, n'arrivant plus à joindre les deux bouts, dut partir pour aller vivre avec son frère, Flavie comprit qu'il lui faudrait se réajuster. Un deuxième se présentait bientôt pour la même raison.

Même Boisvert avait perdu son emploi, une situation assurée pour la vie, disait-il. Plus rien du bel homme non plus. Malgré tout, il était venu offrir ses services à sa Flavie, quand Benjamin s'occupait de sa mère.

Les enfants s'accommodaient de l'absence de leur père, car, de toute façon, il se trouvait souvent et longtemps parti.

À l'école, les élèves décharnés affichaient des tenues de plus en plus débraillées. À cause des poux, ils n'arrêtaient pas de se gratter.

Flavie redoubla d'ardeur et tricota à s'en faire des ampoules. Elle écoula toute sa laine et quand elle chercha à se procurer de nouveaux écheveaux, elle n'en trouvait plus nulle part. Plus aucun mouton ne paissait dans les champs. On les avait mangés !

Son dernier lot de mitaines ne se vendit pas davantage. Monsieur Schaeffer, qui avait réduit de moitié la surface de vente de son magasin et occupait l'autre bout, derrière un rideau, la pria de venir les reprendre. Un hiver en crise qui ferait en sorte que les gens se promèneraient les mains dans les poches.

Au comptoir des viandes, les ventes diminuèrent soudainement. C'était beau si Flavie écoulait un rôti frais par semaine, quand Benjamin trouvait encore à faire boucherie pour sa famille du Petit-Sault. Mais à mesure que cette pauvreté envahissait sa demeure, l'esprit de la maîtresse de maison s'éclaircissait. Le jour où il ne resta plus qu'un petit morceau de viande salée pour ses propres enfants et, qu'en plus, son baril de gros sel se trouvait vide, elle prit une décision.

La charrette familiale qui tournait dans l'entrée tombait à point. Après une longue absence, Benjamin, amaigri, ne lui adressa qu'une seule parole.

— Y a plus rien nulle part, les animaux sont maigres comme des chicots, plus d'approvisionnement possible.

— Tu veux pas rester à souper avec nous ? lança sa femme en s'approchant.

— La mère est seule.

Bien malin qui aurait pu dire qu'il y avait plus seul que lui, en ce moment.

Flavie se coucha bien décidée. L'indigence n'aurait pas raison d'elle. Elle se battrait encore, comme elle s'était toujours battue. Le lendemain matin, elle interpella Mathieu dès son lever.

— Va dire à ton père que je veux le voir.

Le jeune garçon bondit comme un ressort.

— Oui, m'man !

Il irait à pied, les chevaux n'étant plus à la disposition de la famille depuis le départ du père. Une douzaine de milles, rien pour effaroucher ce jeunot de treize ans.

Son père se laissa prier avant d'accéder à la demande de sa femme. « Elle et ses idées en l'air. Qu'est-ce qu'elle lui voulait encore ? »

Il ne descendrait pas au Petit-Sault pour rien. Il n'était pas au service de madame, quand même. Un très long moment qui parut une éternité pour son fils s'écoula, puis il céda.

— On descend. Monte.

— Monte, descends, monte, descends, s'amusait Mathieu.

Son père n'avait pas souri devant l'esprit juvénile de ce grand garçon trop heureux de la décision paternelle.

Une fois la charrette devant la boucherie, Benjamin resta assis sur son siège.

— Va dire à ta mère que je l'attends.

Flavie ouvrait déjà la porte sur Mathieu qui, devinant l'importance de l'entretien, s'éclipsa.

— Voudrais-tu rentrer un peu ? lança Flavie en s'avançant vers lui. J'aimerais discuter avec toi.

— Discuter de quoi ? Pour ce que ça donne. Tu fais toujours à ta tête.

— Justement, c'est ma tête qui fait en sorte que je veux retourner à Saint-Joseph. Je pense que je peux en faire davantage pour notre famille là-bas.

Flavie monta s'asseoir sur le siège à côté de son mari. Se parler côte à côte, c'était toujours ça de pris.

Benjamin baissa les yeux et courba les épaules. Plus rien de malicieux ne se reflétait dans le coin de son œil. « Notre famille ! Et moi dans tout ça ? Un numéro à travers

les enfants ? Le dernier, s'il y avait de quoi. » Flavie ressentit son malaise au creux d'elle-même.

Comme en ses mauvais jours, Benjamin parla peu. Les mots ne lui venaient pas, mais il n'en pensait pas moins. Flavie, déterminée, enchaîna. Une fougue rarement constatée en ces temps de disette ressurgissait en elle, comme avant ces années avec Mémé. Comme du temps de sa jeunesse où elle ne se trouvait jamais à court d'idées devant le difficile. Si on ne pouvait affronter la difficulté, s'il ne se trouvait pas de solution, on passait à côté, sans se retourner.

— Je pense que c'est la ferme qui peut encore nous sauver, Benjamin. On arrivera à mieux vivre sur la terre. Il y aura toujours plus à manger à la campagne qu'à la ville. Nos enfants à nous n'auront pas faim !

— La ferme, c'est presque plus rien.

« Pas comme du temps que son père s'en occupait ou que sa femme y avait vu après son mariage... »

C'était le bon temps pour le jeune chef de famille, alors qu'il gardait frais en mémoire ses lendemains de championnats qui goûtaient toujours sa prime jeunesse. Aujourd'hui, cependant, Benjamin ne se mirait plus dans ses plumes. Il était devenu un blessé de la vie. Une blessure de travers qui lui avait inopinément barré la route.

— Même quand c'est plus rien, il reste toujours quelque chose à faire. Si tu voulais y penser avec moi, on pourrait trouver ensemble. Je sais comme tu es bon pour inventer des choses, comment tu réussis toujours à les signoler pour que ça marche. Je sais aussi comment on peut aller loin nous deux, quand on s'y met.

Les coudes sur les genoux, Benjamin, à demi prostré sur le siège de sa charrette, rappelait un penseur campagnard.

Sa femme se ravisait encore. Il lui faudrait bien aborder le point noir de toute l'affaire, pire que la crise économique pour ce couple, la raison pour laquelle Flavie n'avait pas suivi son mari à la ferme. Elle en avait repoussé l'échéance tant qu'elle avait pu, mais là...

Flavie ajouta en soupirant :

— Une chose reste...

Benjamin entrevit le fantôme de sa mère s'immiscer subrepticement entre eux deux. Son dos se bomba. Comment absorberait-il ce qui s'en venait ?

— Et ta mère, penses-tu qu'elle aura compris pourquoi je n'ai pas voulu revenir avec toi ? Est-ce qu'on peut espérer un changement de sa part ? La vie ne l'a pas gâtée, elle non plus, ces derniers temps. Elle a souffert comme tout le monde, elle devrait avoir saisi quelque chose de la réalité, s'être radoucie peut-être. Elle est la seule et véritable raison de mon refus, tu sais, Benjamin.

Elle eut envie d'ajouter mon Benjamin, mais en fut incapable. Sa poitrine se remplissait de larmes à mesure que sa voix faiblissait. Elle maintint, cependant, la digue fermée, mais Benjamin, aux aguets, avait tout ressenti, se rappelant encore le regard de la fillette aux yeux pers. De sa lumière unique, ouverte sur l'éternité. C'était donc ça l'insondable de son regard.

— Croix sur mon cœur, Benjamin, je serais plus capable de la supporter, surtout après avoir pris un peu d'air de la ville.

De l'air libre qui lui avait permis d'avoir des idées neuves, en plus de retrouver l'idéalisme qui avait forgé sa jeunesse.

— Penses-tu, qu'à nous deux, on peut la mettre au pas ? chevrotait-elle. Je crois que je serais devenue, je sais

pas trop comment t'expliquer, infirme, si j'étais restée avec elle.

Une infirme de la vie... Un blessé de travers...

— Sais pas.

« C'était bien sa mère, après tout. Seul Benjamin, malgré sa bonhomie légendaire, avait le pouvoir de lui faire entendre raison, sinon de la museler durant les moments graves », se disait sa femme.

À ce moment précis et sans raison apparente, Flavie eut la certitude que ça marcherait avec Mémé. Requinquée, Flavie, la citadine, aurait raison de sa belle-mère.

Quant à Benjamin, aurait-il eu le goût d'ajouter en ce moment, comme avant son mariage :

« Écoute-moi bien, une fois pour toutes. Je dis que je ferais tout pour toi. Défier la conscription, me faire saigner du nez jusqu'au bout de mon sang pour qu'on me déclasse, passer pour un sans-génie, un *bum de track*, si c'est ce que ça prend pour être avec toi. »

De telles paroles se reprenaient-elles, une fois dites ? Se reprendraient-elles en d'autres circonstances ? Ou les avait-on énoncées une fois pour toutes ? Seule la sortie finale saurait le dire. Seule la tombée du rideau saurait le confirmer.

Les deux époux observèrent un long moment de silence, puis se levèrent d'un trait. La charrette vacilla, le cheval piétina. Debout à l'avant, le mari et la femme se sentirent plus grands, plus hauts, comme élevés en hiérarchie dans l'espace.

— Quand est-ce que je viens te chercher ?

— Tout de suite. Tu pourrais rapporter un premier voyage de meubles en retournant, pendant que je rassemble les autres affaires.

Chacun sauta de son côté comme si la voiture ouvrait ses ailes. Leurs pas les guidèrent vers la maison, puis d'une maison à l'autre. Ensemble, ils s'engageaient.

L'histoire de la propriété de ville demeurerait inchangée : la boucherie s'était fermée d'elle-même à cause de la crise. Les locataires, Bruno et Amanda Richard, qui habitaient le dernier logement pourraient y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Benjamin viendrait les « collecter » si jamais ils trouvaient de l'argent pour le payer. Un jour, ils disparaîraient sans laisser d'adresse... Comme jamais commerce ne se vendrait en cette période de catastrophe mondiale, la boucherie finirait probablement par échoir entre les mains de l'usurier Pit Pitre.

CHAPITRE 10

Le retour

DÈS L'INSTANT où Flavie pénétra dans la maison, sa belle-mère bondit hors de sa chambre.

— Bonjour, Mémé. Vous allez retourner dans vos appartements pendant que nous replaçons les choses.

Son intonation n'admettait aucune réplique.

Les poings sur les hanches, Mémé la dévisagea cavalièrement.

— Dis donc, toi, pour qui tu te prends ?

— Flavie !

Flavie qui ne battrait plus en retraite devant rien ni personne. Flavie qui avait compris que, pour riposter, il fallait entrer dans le jeu de l'adversaire, s'engager à sa manière, comme dans la nature. Un taureau ne lutte-t-il pas comme un taureau ? Un serpent comme un serpent ? Le diable comme le diable ? Sinon, c'était la fin de soi. Flavie demeurerait trop pleine de vie pour s'éteindre.

— À partir de maintenant, vous faites ce que je dis.

Mémé lui jeta un regard coupant. Ses narines s'écarquillèrent comme si elle allait l'aspirer.

— Retournez dans votre chambre tout de suite.

Benjamin regarda sa mère de travers. Mémé sut que si elle voulait garder son petit dernier dans son giron, elle était mieux d'obtempérer à la demande de sa femme. Pour le moment, elle devrait s'en accommoder. « Non, mais, que je te l'étriperai, celle-là ! »

Malgré l'épuisante journée du déménagement, Benjamin étant retourné en ville à deux reprises pour chercher ce qui restait, le couple veilla tard sur la véranda. Trop excités pour aller au lit, ils s'assirent sur le bord de la galerie, les pieds dans le vide, les yeux sur les étoiles filantes. Une telle légèreté faisait du bien. Se diffusait au cœur.

Un silence interminable.

— Est-ce que je vais retrouver ma femme ? osa le mari, d'une voix à peine audible.

— Tu m'as jamais perdue, Benjamin !

— Pourquoi t'es pas revenue avant ?

Flavie ne sut exprimer qu'elle avait seulement mis son amour en veilleuse pour ne pas mourir à elle-même. Ne faut-il pas que le sentiment amoureux se tasse, parfois, pour laisser de la place à l'autre vie, la vie première ?

— Moi, je passais pour qui pendant ce temps-là ? Pas capable de garder sa femme, pas capable de...

Il ne termina pas son propos à cause de sa petite voix intérieure qui le traitait de beau cancre. Lui, par ailleurs, si prime avec les femmes.

— C'est ta mère. C'était mon bon sens, ou elle.

Benjamin soupira de ne pas se sentir le premier en cause. Comme s'il en avait douté !

— Je sais qu'elle est pas endurable. Continue de lui parler raide, c'est comme ça qu'il faut la prendre. Elle finira bien par lâcher.

La faire lâcher ! Lui-même n'y était jamais parvenu, car elle arrivait toujours à parler plus fort que lui.

— Des fois, je m'ennuyais tellement de toi que je me croisais les bras jusque dans le dos en plein jour. Vous avez froid, maman, me demandaient les enfants? Je me prenais dans mes bras, comme toi quand tu me prenais dans tes bras. Si j'ai dû me marcher dessus pour ne pas trop m'ennuyer de toi, Benjamin!

Alors, un petit goût de vengeance, pour l'aider à ne pas trop se sentir en manque de son mari, prenait la relève. Il l'avait tellement fait attendre au début, avant leur mariage, pourquoi ne le ferait-elle pas patienter un peu? Un moment de silence laissa parler leur vie.

— Ça fait longtemps qu'on a pas eu de petit... C'est pas tous les hommes qui endureraient ça.

Le couple monta à l'étage pour s'envelopper dans les bras l'un de l'autre jusqu'au petit jour.

Le lendemain, en passant d'un coin de la propriété à l'autre, Flavie ne fut pas surprise outre mesure de sa dégradation, même si elle en eut le cœur serré. Ce qu'elle avait travaillé sur cette ferme pour qu'elle finisse par reprendre le roulement du temps de son beau-père! Voilà ce qui en restait, une détérioration proche de l'irréversible.

« Il était temps que je revienne avant qu'on perde tout », pensa-t-elle.

Pareil déclin des choses de part et d'autre! Qui n'était la faute de personne au bout du compte. Ni de Mémé, ni de Francis, ni de Ti-Toine, ni de Benjamin, ni d'elle-même. La crise mondiale qui provoquait tant de dégâts avait amené la beauté initiale de cette ferme, sa fraîcheur, son reluisant, au bord de l'effacement.

« C'était rendu qu'il fallait lever les vaches par la queue », disait-on. Cela signifiait que les bêtes avaient manqué de foin durant l'hiver. Des étés moins beaux, moins longs, avaient donné moins de récoltes. Vers le mois d'avril,

il ne restait que de la paille pour alimenter les animaux. De la belle paille jaune, mais vidée de tous ses grains, de tous ses nutriments. Affaiblies, les vaches, qui demeuraient couchées toute la journée, risquaient la paralysie. Il fallait alors trois ou quatre gaillards pour forcer la bête à se mettre debout : un qui lui repliait les pattes avant sous son poitrail, un autre qui lui gardait la tête soulevée, un troisième qui la tirait par la queue, jusqu'à ce qu'elle se remette à genoux puis finalement sur ses sabots, mais vacillante comme si elle venait d'avoir cent ans. Enfin sur ses quatre pattes, on courait lui chercher à boire, comme pour la récompenser. Une pleine chaudière de 20 livres puisée au bout du champ pour chacune de ces vaillantes génitrices ou laitières afin de les inciter à se tenir debout. Dès que le temps se faisait plus clément, on ouvrait grandes les portes de l'étable et on poussait le troupeau dans la nature. Des babines molles fouillaient alors la terre nue, ratissaient le sol au bord d'un rocher, sous un arbre, près d'un pieu de la clôture, à la recherche d'herbe. Même si elles ne trouvaient encore rien à manger, le soleil et l'odeur du terreau les gratifiaient d'un semblant d'énergie en attendant la végétation de mai.

Flavie était donc redevenue fermière. Un rythme de labeur incessant qui la transforma de nouveau en véritable passe-muraille. Comme si le mur de cette cuisine avait été une simple tenture qu'elle traversait en coup de vent pour voir également aux tâches extérieures.

Dans la grande cuisine, les planchers, sans lavage depuis quatre ans, étaient si noirs qu'on ne reconnaissait plus leur bois d'érable. Il lui avait fallu trois brossages d'affilée avant d'apercevoir la blondeur du bois. Et encore, certains coins se trouvaient irrémédiablement encrassés. « Peut-être que ça va finir par partir à la longue... »

À l'extérieur, un peu d'ordre par-ci par-là donna l'air moins délabré. L'herbe folle s'était saisie de toutes les plaques de terre nue et avait même envahi les abords du long passage d'entrée, rétréci de moitié. « Y avait-il quelqu'un qui était passé par là depuis quatre ans ? »

Elle attacha, avec du sisal, les branches affaîssées de la vigne grimpant sur le côté de la maison, enfonça les clous du treillis vert décollé par le froid, délimita à la pelle et au râteau le contour du saule qui ornait la jolie maison autrefois, déterra le pas de la porte du hangar et la première des trois marches de l'entrée. Dans la belle terre du jardin, la *digitalis*, cette mauvaise herbe, n'avait pas tardé à faire sa place. Elle dut la bêcher pendant plusieurs jours. Là, comme à l'étable, se trouvait la survie. Cependant, trop tard pour faire venir des graines de chez Perron. Elle était la seule personne au village à passer une commande aussi loin. Comme elle avait peu de semences en main, elle planta tous les germes de patates disponibles et les surplus de graines récupérés chez sa mère.

Délima avait accueilli son aînée à bras ouverts.

— Heureuse de te retrouver dans le coin, ma fille !

Le Petit-Sault, à cinq milles, paraissait si loin à cette mère vieillissante.

En retournant à la maison, Flavie hochait la tête devant l'incroyable différence entre Mémé et sa mère ! Qu'est-ce donc qui rendait sa belle-mère si insupportable ? Naissait-on comme ça, ou était-ce une habitude entraînée par la vie ? « Qu'elle devait se sentir malheureuse ! »

Pendant ce temps, Benjamin faisait les foin avec Ti-Toine et les garçons. Comme toujours, il remettait à plus tard la coupe du bois de chauffage pour l'hiver. Flavie ne savait plus comment s'y prendre pour lui faire entendre que ce serait préférable dès la fin de juin. « Pour que le bois ait

le temps de sécher avant les temps froids. C'était pas si dur à comprendre, pourtant ! »

Sa crainte du feu dans le tuyau de poêle, mise en veilleuse à la ville, avait repris son silement.

— La semaine prochaine, t'inquiète donc pas.

De semaine prochaine en semaine prochaine, la corvée n'aboutissait toujours qu'en août, alors que le labour des champs et l'épandage du fumier appelaient déjà. L'entretien de la machinerie complété, si on avait de la chance.

En raclant la cour des branchettes et des chicots transportés par le vent, Flavie hésitait avant de les entasser. Benjamin aimait faire ses feux près de la grange. Trop près de la grange. Surtout quand les portes avant et arrière laissaient passer un courant d'air. « Qu'une seule étincelle dans ce foin, et ce serait la catastrophe ! Bonne sainte Anne, protégez-nous du feu, je vous en prie ! »

Rentrée au bercail, Flavie avait repris ses activités extérieures, mais se sentait la seule habitante du rang. Où donc étaient passées ses voisines venues lui faire un brin de jasette avant son déménagement ? La désavouaient-elles de n'avoir pas suivi son mari ? M. le curé l'avait bien dit, jadis : « Ces choses ne se faisaient pas : on ne laisse pas un pauvre père seul avec une grosse famille. » Ou peut-être se réjouissaient-elles secrètement de la détermination de leur ancienne compagne. Qui ne serait jamais la leur, cependant.

Bientôt, force lui fut de constater que le moral ne se portait pas mieux à la campagne, que les gens s'y terraient autant qu'en ville. Une affaire mitonnée au Petit-Sault alors qu'elle avait du temps pour réfléchir revint la hanter. Une sorte d'idée qui donnait envie de pousser sur le plafond pour mieux respirer, d'ouvrir grands les bras en direction des autres. Une idée qui avait besoin d'air, en tout cas.

Qui l'avait déjà propulsée à travers les rues à quêter pour monsieur Schaeffer. Elle aborda Benjamin en lui disant :

— Je voudrais te parler d'une autre de mes idées en l'air, comme tu dis.

— Une maladie qui se guérit pas, hein ?

Les époux se sourirent candidement.

Il y avait si longtemps qu'on avait badiné.

— Comme ça, tu as encore le ciboulot qui te démange !

— C'est malgré moi, et ça peut pas s'arrêter. Ça souffle plus fort que du vent. Même que là, j'aimerais que tu me fasses une table, mais si tu peux pas me faire une table, c'est pas grave, fais-moi un établi.

— Un établi ? Voudrais-tu prendre ma place ?

— Laisse-moi finir mon histoire. Un établi avec des pentures ou des chevalets, comme tu veux, et le plus long que tu as jamais fait.

— Comment ça, que je pourrais pas te faire une table ! Un établi long comme tu dis aussi, faudrait que je te l'accroche dehors, du bout du hangar au-devant de la maison. Tu vois ça ?

— Voyons donc ! J'ai jamais dit un établi accroché après le mur de dehors, tu pousses un peu fort.

Il l'avait prise au mot et lui retournait sa boutade. Lui, incapable de fabriquer une table ? Foutaise !

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça, toujours ?

— Te le dis pas.

— Bon, une autre affaire !

Benjamin s'était remis à siffloter. Ce qu'il aimait ces entreprises farfelues ! De cette façon n'avait-il pas mis en œuvre le projet majeur d'aller vivre en ville ? Il n'avait pas regretté son expérience et Flavie non plus, à ce qu'on voyait. La seule partie qui n'avait pas fait leur affaire concernait

le retour à la case zéro à cause de la crise économique et à cause de Mémé surtout.

— Faut que je parle à Écoline.

— C'est ça, les femmes, allez jacasser pendant que, nous autres, les hommes, on va travailler.

— Pas sûr que tu me comprendrais.

— Es-tu sûre que tu te comprends toi-même?

— Pas sûr, ça non plus...

— Torvis! Ma femme qui est pas sûre d'elle. On aura tout vu.

Un éclat de rire scella leur dialogue.

La ville aurait-elle rendu sa femme insouciante? Lui aurait-elle appris à se moquer d'elle-même? « Ce serait toujours ça de pris. »

Chez Flavie, combien de moments d'hésitation, malgré des apparences sereines, n'avait-elle pas vécus avant d'en arriver à ses prises de position?

Un enchevêtrement de raisons l'avait poussée à ne pas revenir à la campagne. Surtout son incapacité à composer avec Mémé, telle qu'elle était. Il faudrait que ça change sinon elle ne reviendrait pas. « Ce serait elle ou moi. » La vie ou la mort. « C'était comme si on se tuait mutuellement quand j'essayais de lui faire voir un autre sens à la vie, à sa vie. » Aurait-il existé un instinct de mort entre ces deux femmes? Poussées à la limite, qui aurait eu raison de l'autre? L'une d'elles aurait-elle épaulé le fusil?

Sur ce refus de s'incliner devant la pauvreté autour d'elle, Flavie entra chez Écoline pour l'entretenir de son projet. La première visite des retrouvailles, quelques semaines plus tôt, avait été tellement cordiale. Ces deux femmes, malgré leur différence d'âge, se soutenaient naturellement, s'illusionnaient de la même façon, ne savaient pas s'avouer vaincues, car, disaient-elles, il resterait toujours

quelque chose à faire. Il suffisait d'en trouver la manière, de partager des rêves qui les emportaient de plus en plus loin. Elles pouvaient compter l'une sur l'autre.

— Écoline, j'ai besoin de vos conseils.

— Tu serais pas en famille, toi ? Me semble que tu as l'œil à ça.

— Pas certaine. Vous le direz le mois prochain.

En ce moment précis, Flavie se sentait avant tout porteuse d'un autre projet. Elle avait autre chose à mettre au monde.

— Dites-moi comment je ferais pour faire sortir de leur tanière, de leur trou, à vrai dire, le monde qui se cache à cause de la dépression. Qui se sent trop pauvre pour se montrer au grand jour. On dirait que c'est une maison sur deux dans le rang.

— Comment ça se passait en ville ?

— C'était encore pire, on voyait plus personne du tout, même si on vivait collés les uns aux autres. C'est comme si les gens avaient fait quelque chose de croche parce qu'ils sont pauvres. On est tous pareils, pourtant. Tout le monde a moins qu'avant.

— Ici aussi dans le rang, on dirait que ça été contagieux, même s'ils ont plus qu'à la ville.

— C'est à peu près ce que je voulais dire. Personne n'est venu me parler depuis que je travaille autour de la maison. C'est comme si j'étais pas revenue à la ferme, comme si le monde me connaissait plus. Pourtant j'en passe des heures à bêcher, à réparer, à nettoyer.

— Même M. le curé s'est fâché l'autre dimanche parce que ça va moins à la messe, qu'il disait.

« On est pas pour aller à la messe en guenilles. »

— Par contre, j'ai remarqué qu'on va davantage à l'église en cachette. Pour pas se faire examiner, j'imagine.

— En cachette ou pas, j'ai pour mon dire que si on se rassemblerait pour ramasser des petits fruits, par exemple, tout le monde s'en porterait mieux. On pourrait les manger ensemble après, tous des pareils assis autour d'une même table.

— C'est vrai que la nature nous lâche jamais, elle. Elle aura toujours des gadelles, des noisettes, des mûres, des racines... pour nourrir son monde.

— Ça me fait tellement mal au cœur quand je vois ce qui se passe. On dirait qu'il faut que je fasse quelque chose. Ça me tараude! J'ai pas le choix. J'ai déjà demandé à Benjamin de nous faire une table avec tréteaux pour mettre dans le tambour de la grange. Une grande table qui va d'un bord à l'autre, de la porte avant à la porte arrière, vous voyez ce que je veux dire? Qu'on pourrait enlever quand les gros travaux de la ferme arrivent.

— Ce que tu veux faire, c'est comme un rassemblement, une sorte de frolic, ou quoi?

— C'est pas le nom qui compte, c'est la rencontre.

— J'avais saisi.

— Quant au nom, j'ai un trou dans la tête. Rien ne me vient à part «À toutes les sauces.» Qu'est-ce que vous en dites?

Après réflexion, Écoline ajouta :

— Comme toi. Trouve pas mieux pour le moment.

— Faudrait que je passe par les maisons pour intéresser le monde à mon projet, surtout ceux qui ont déjà travaillé comme journaliers et qui ont tout perdu. Seulement, j'ai toujours l'impression de quêter pour moi quand je fais ça, et ça me gêne. Pourtant, quand je l'ai fait pour monsieur Schaeffer, ça bien marché. La plupart des gens ont répondu comme s'il s'agissait d'eux-mêmes, mais c'était en ville. Quand je passais par les rues pour vendre de la

viande, c'était autre chose, par exemple, parce que j'étais si fière de vendre de la belle viande.

Écoline, la tête inclinée, admirait cette femme de trente ans sa cadette, à la recherche d'elle-même.

Quand Flavie cogna à la première porte du rang, on tarda à lui ouvrir. Comme dans tous les foyers, on tentait d'abord de découvrir l'identité de l'intrus. Quand on reconnut la mère de famille, on entrouvrit, mais au tiers de l'encadrement seulement.

— Je suis venue vous parler d'une chose qu'on pourrait faire ensemble. Si vous trouvez que ça fait du bon sens, bien sûr.

L'ouverture de la porte s'agrandit et Flavie s'y glissa. Debout sur le tapis, elle chercha aussitôt à susciter de l'intérêt pour ne pas perdre pied. Elle se mit donc, sans préambule, à expliquer que des feuilles de pissenlit, c'est aussi bon pour la santé que des feuilles de betteraves, que des racines de topinambour, c'étaient les patates des Sauvages, pourquoi pas les nôtres, que des quenouilles, avant d'être brunes, donnent un petit épi beige meilleur que du blé d'Inde.

— Quand on est juste le père, la mère et le plus vieux à glaner une poignée par-ci, par-là, ça met pas grand-chose dans la bouche d'une grosse famille comme la mienne, rétorqua l'homme de la maison en arrêt de travail, mais qui écoutait de loin.

— Oui, mais des dizaines de poignées dans le même chaudron, ça donnerait une plus grande quantité qu'on pourrait cuisiner sur un même feu, et partager ce qu'il y a dans le chaudron. Quant à ça, faudrait pas oublier son bol et sa cuillère, sourit-elle, et un morceau de bois pour le feu.

L'hôtesse plissa le front, l'hôte fronça les sourcils. « Qu'est-ce que c'était que cette affaire-là ! » Les enfants,

immobiles au milieu de la cuisine, tenaient la bouche ouverte de curiosité.

— Il y a aussi de la poulette grasse qu'on retrouve sur tous les terrains, ça fait de la bonne soupe, enchaîna-t-elle dans sa fébrilité. En grande quantité, ses graines écrasées peuvent même faire de la farine et donner du pain très léger.

Elle avait lu en ville que le grand Napoléon faisait ajouter du « chou gras », disait-il, dans le pain noir de ses campagnes militaires, pour l'amollir. Là, on releva la tête d'étonnement.

« Napoléon ! Si le grand homme le faisait, pourquoi pas nous ? »

Flavie persévéra jusqu'au bout du rang. Elle revint à la maison épuisée, mais une première rencontre s'organisait pour le jeudi suivant. Une douzaine de personnes s'amena avec sa cueillette, son morceau de bois, sa cuillère et son bol.

On mangea en silence que sa petite portion, mais, au fond, on y avait pris un peu de plaisir, car on n'était plus seul. La rencontre s'acheva sobrement. Puis, quelques sourires et des mercis vinrent s'ajouter au départ.

— C'est chacun de vous qu'il faut remercier, dit l'hôtesse, c'est grâce à vous si nous avons mangé ensemble.

Tiens donc !

— La semaine prochaine, il y aura une petite surprise, se pressa-t-elle d'ajouter. Puis, passez le message à vos connaissances, il y aura jamais trop de monde, vous verrez, on s'arrangera.

Flavie eut toutes les misères du monde à faire apporter à la grange le gramophone que Francis avait acheté durant

son séjour à la ferme. Un nouvel appareil dont la marque, RCA Victor, se lisait sur le couvercle.

— C'est à moi, ça! se débattait Mémé.

— Ça fait partie de la maison et c'est à tout le monde, même si vous l'avez fait transporter dans votre chambre. De toute façon, c'est Benjamin qui va l'apporter dans la grange pour la prochaine tablée.

— Dans la grange, êtes-vous fous? Vous allez me mettre ça en miettes.

Le mari, soutenu par l'assurance de sa femme, s'introduisit dans la chambre en jetant un regard d'enfer sur sa mère.

— Voyons, mon garçon, tu vas pas m'enlever la seule chose qui me reste.

— Qui vous reste? On dirait que tout est encore à vous ici. Lâchez ça!

— Fais attention, c'est fragile. Si vous mettez ça sur un tas de foin, l'aiguille va glisser.

— Vous m'apprenez rien. De toute façon, vous m'avez jamais rien appris, ajoutait-il, plein de rancœur.

En lui revenait tout de sa situation, oublié dans la couchette à cinq pendant des mois, des mois et des mois. « Torvis, je ne marchais pas encore à deux ans et demi. » Toutefois, sa damnée mère trouvait toujours le temps de chouchouter Francis et de catiner sa minuscule jumelle avant lui.

Mémé s'était mise à chialer.

— Laissez faire vos larmes de crocodile, la mère.

— T'es rendu pire qu'elle!

— Essayez pas Mémé, vous gagnerez pas, ajouta Flavie, qui ne flancherait plus jamais vis-à-vis sa belle-mère.

— Toi, ta yeule!

— La mère! tonna son fils.

« J'aurais dû le laisser poireauter plus longtemps dans sa couchette, celui-là... Il me parlerait pas sur ce ton. »

Mais la vieille brisque sentait sa bru et son fils sérieux comme jamais. Elle ne pourrait plus faire la pluie et le beau temps dans cette maison.

— Je tiens la porte ouverte, dit Flavie, courant aux devants de son mari.

Benjamin avait fabriqué une petite estrade bien au niveau pour accueillir le très lourd appareil. Il l'y déposa délicatement et Flavie le dissimula aussitôt sous une catalogne.

Le jeudi suivant, deux fois plus de gens s'amenèrent par petits groupes sur la route. Ainsi, on s'était passé le mot. Qu'est-ce qu'on ferait avec ce qu'on avait ramassé aujourd'hui, on ne le savait pas, mais ça n'avait pas d'importance. Une autre sorte de faim se comblerait. Le nom définitif de ces rassemblements émergerait de lui-même. On l'appellerait « Grange... à toutes les sauces ».

Pendant qu'on mangeait un broyat de tout, Mémé décida d'aller jeter un coup d'œil au traitement de son appareil. Quand l'aïeule passa devant la porte ouverte, la tablée se leva d'un trait. Interloquée devant cette politesse, Mémé s'immobilisa.

— Je vous présente ma belle-mère.

Comme si on n'avait jamais entendu parler de la mère du patentoux du coin.

— Restez avec nous, Mémé, on va mettre de la musique plus tard, dit Flavie.

De la musique qui allait sortir de cette grosse boîte qui n'était ni l'harmonium de l'église, ni même un violon, pas possible ! se disait cette assemblée.

— Faut que j'aille continuer mon rosaire...

Elle s'éloigna en récitant de sa voix la plus forte un *Ave* en latin.

— Vous prierez pour nous ! dit Flavie, qui avait craint que la rencontre ne tourne au vinaigre.

Vint le moment de déballer la surprise. D'un geste grandiloquent, Flavie retira vivement la couverture d'où surgit une merveille. Les yeux grands ouverts, tous fixaient l'appareil, médusés.

Flavie en releva soigneusement le couvercle. Au fond apparut un chien sépia assis devant un pavillon. Au-dessus, on pouvait y lire : « La voix de son maître ». Sur la table tournante, Flavie mit en place un disque, tourna la manivelle, posa délicatement l'aiguille en métal qui rouspéta contre la friction avant qu'un chanteur, à la voix éraillée, ne se mette à interpréter un air des cahiers de *La Bonne Chanson*.

*Dans tous les cantons, y'a des filles et des garçons,
Qui veulent se marier, c'est la pure vérité...*

On n'avait jamais entendu rien de tel. Sous la table, on se mit à accorder du pied. Un danseur, ne tenant plus en place, se proposait en spectacle au bout du meuble. Bientôt, tout le monde marquait le rythme en tapant des mains et des pieds. Un tollé d'applaudissements se souleva à la fin de la chanson. Puis, une voix de femme entonna :

*Prenez le temps d'aimer
De rire et de chanter
Saisissez le bonheur quand il passe...*

Cette chanson s'adressait à eux, en ce moment même. Des yeux se mouillèrent, d'autres fixaient le foin croyant apercevoir des gouttelettes de rosée au bout des brindilles. Saisir le bonheur quand il passe !

À son départ, un vieux demanda le « fond du chaudron » pour sa bonne femme malade.

— Vous allez voir, ça va la remettre sur le piton, votre dame, renchérit Flavie. Amenez-la avec vous, la semaine prochaine.

Cette fois, on reprit la route en causant. On venait de sortir de son ghetto et de se retrouver où on s'était laissés avant la crise.

Si l'organisatrice n'avait pas été si ambitieuse, cette rencontre hebdomadaire qui la gratifiait d'une telle énergie, qui lui apportait une telle joie au cœur, aurait dû suffire à la satisfaire, mais non. Il lui fallait poursuivre, hâter la reprise totale de la ferme. Même si « ça n'allait pas si mal après tout ».

Pour faire quelques sous, elle alla proposer une nouveauté à monsieur Schaeffer.

— Pour empêcher les gens de vivre dans la noirceur, souriait-elle en présentant son produit pour ménager l'huile.

Monsieur Schaeffer, content de la revoir, en accepta quelques exemplaires qui, à son étonnement, se vendirent bien. Il s'agissait d'une assiette creuse, utilisée comme bougeoir, dont on garnissait le fond de suif fondu. Un bout de ficelle couchée la traversait de part en part, avec un excédent d'un côté. Une fois le fond durci, on comblait l'autre moitié de ce gras liquide. Le tout bien figé, le demi-pouce de mèche couchée sur le rebord attendait l'étincelle de l'allumette. Cette chandelle remplacerait la lampe à huile sur la haute tablette de la cuisine. Au besoin, on soutirait la mèche avec une paire de pinces. Cette ficelle, appelée corde *twine* brûlait lentement. Tressée serrée, elle résistait également à tout. Le premier qui essaya jamais de la rompre avec ses mains se fendit la chair jusqu'à l'os.

Cette bougie de fortune procurait tout juste assez de lumière pour se déplacer dans la maison ou vaquer à de menues occupations avant d'aller au lit. Pas davantage ! Comme ça sentait l'yâble, disait-on, les enfants s'en tenaient machinalement éloignés, peu importe où on la déposait.

Cette trouvaille eut un certain succès. Flavie fit des ventes intéressantes.

Monsieur Schaeffer avait pris la précaution d'avertir madame Flevy de venir reprendre son *stock* dans une couple de semaines, il ne referait pas le trajet à travers les collines de Saint-Joseph pour si peu, trop d'usure à la ceinture de tôle des roues de sa charrette. Il faut toujours voir à ses affaires. Flavie en rapporta une dizaine de plus, la deuxième fois. Rien n'étant jamais mis au rebut, Benjamin avait dû se débrouiller, encore une fois, pour lui faire d'autres fonds avec de la vieille tôle en attente de récupération.

Au fait, dans la demeure de ce couple, madame n'avait jamais eu qu'à dire, qu'à lever le petit doigt, et la chose se trouvait sous son nez, posée où elle la voulait, comme elle le voulait. Des fabrications de son inventif de mari allégeant sa vie de maîtresse de maison.

— Vraiment, mon mari, tu as toujours été le meilleur ! Y en aura jamais d'autres comme toi, reprenait-elle, les nouvelles assiettes en main.

— J'espère bien.

Au fond, ne souhaitait-il pas reconquérir cette femme qui ne le suivait pas toujours, qui savait se tenir debout quand c'était le temps ?

Il avait été mortifié par son refus de retourner à la campagne avec lui. Outragé même de cette première rebuffade d'une femme. De sa femme ! Cette femme qu'il avait mariée, mais qui ne marcherait jamais au doigt et à l'œil.

Le commerçant accepta les bougies de midame Flevy. Il les disposa sur le comptoir en poussant plus loin les articles qui se vendaient moins bien.

— Arvenez.

Grâce à ses nouveaux gains, Flavie optait encore et toujours pour l'expansion de la bergerie. Avec le jardin et le bétail, c'était la laine qui devenait la sauvegarde de cette maisonnée. Quelques moutons devaient bien paître quelque part dans les hauteurs de cette contrée. Elle tenta sa chance de monter voir dans les colonies où elle n'avait encore jamais mis les pieds. « On sait jamais ! » Dans cet arrière-pays, des lopins de terre avaient été offerts par le gouvernement à ceux qui ne pouvaient plus payer leur loyer en ville. Avec son mari, ils s'enfoncèrent dans les bois vers les nouvelles habitations situées à un mille des derniers rangs.

Dans un premier camp en bois rond rudimentaire, une femme édentée, à la chevelure hirsute et au regard perdu, attendait la fin devant son poêle résolument éteint à cause du bois vert.

— Madame Amanda, qu'est-ce que vous faites ici ? s'exclama Flavie.

« C'était donc ça le mystérieux départ du couple Richard, les derniers à quitter la boucherie sans laisser un mot. »

Elle s'approcha d'un pas incertain pour la serrer dans ses bras. Aucune émotion ne transparut dans ses yeux inanimés.

— Pourquoi ne pas avoir continué à rester dans le logement ? On vous a jamais fait d'histoires, tout le monde est pareil en ce moment.

— ...

Le couple de fermiers ressortit de la cabane bouche bée. Ils n'avaient jamais rien vu de tel.

Plus loin, des enfants, poches de jute sur le dos, les joues labourées de cernes profonds, regardaient la mort en face. Entre les branchages, le cadavre d'un des leurs.

— Bonne sainte Anne, je vous en prie, venez vite à leur secours! pleurait Flavie tombée à genoux.

Devant ces gens qui mourraient littéralement de froid et de faim, Benjamin, incrédule, hochait la tête. Sa ferme ne tenait-elle pas de l'opulence en comparaison de ce qu'il voyait, même dans ses moments les plus creux? Face à ces scènes pénibles, il retrouvait un certain courage. Oh! non, il n'était pas désavantagé par la vie, et ne l'avait jamais été.

En suivant la route cahoteuse, le couple rentra à la maison complètement anéanti, dévasté par tant de misère.

— C'est pas possible ce qu'on a vu! dit Flavie, une fois nichée contre son mari dans ce lit qui leur parut tellement douillet.

— Y'a pas plus pauvre! ajouta-t-il, en la serrant dans ses bras.

Les époux se sentirent reconnaissants à la vie de ne pas s'être perdus après avoir côtoyé les extrêmes de l'éloignement, pendant les neuf derniers mois. Neuf mois aussi pour la renaissance de leur couple...

Ils s'étreignirent longuement, saisissant à quel point ils étaient tout l'un pour l'autre.

Le lendemain, Flavie annonçait à qui voulait l'entendre qu'il fallait organiser une collecte pour venir en aide à des gens dans la vraie pauvreté!

«Collecte de quoi?» se moquait-on. Personne n'avait plus rien nulle part.

— Vous avez encore rien vu!

Elle n'en démordit pas, elle organiserait des frolics de tricoteuses, tiens! Elle serait la première au poste avec sa machine à tricoter! On trouverait de la laine, on en

trouverait ! Elle envisageait également de monter à plusieurs charrettes constater ce qui se passait là-bas. Il y avait tellement plus pauvre que soi !

À travers tous ses périples pour trouver d'autres moutons, Flavie avait réussi à se procurer une brebis. Après tout ce qu'elle venait de voir, cette brebis, qui mettrait bas au printemps en plus, lui était tombée entre les mains comme un cadeau du ciel. Un cadeau qu'elle ferait fructifier au profit des malheureuses gens des colonies.

Avant la toute fin de l'automne, elle acheta au voyageur de commerce ses dernières boîtes de teinture pour deux sous noirs. Elle continuerait de s'exercer à l'art de la couleur sur les quelques poignées de laine qui lui restaient. Elle concocta donc des mélanges additionnés de jus de betterave ou de bouillon de fleurs de pissenlit séchées. La rareté de ces nouvelles demi-teintes rapporterait davantage pour les pauvres des colonies. Elle remisa soigneusement ses solutions. La dentelle pastel ornant la clôture au printemps attiserait, sans l'ombre d'un doute, l'œil des richards en voiture autour des rangs. Néanmoins, comme elle les avait sur le cœur tous ces Destroismaisons sans scrupules qui accaparaient l'argent du pauvre monde. Son mari n'en était-il pas le meilleur exemple ? De combien d'autres encore avec leurs salaires de misère, et dont on n'entendait jamais parler ?

Une fois la famille réunie à Saint-Joseph, le couple, avec l'aide de leurs grands garçons, avait réussi à ramener la ferme à son état de propreté initiale. Son rendement dépendrait des prochaines récoltes. Flavie, tout en espoir, se sentait à peu près satisfaite de l'état des choses, et Benjamin également, car il s'était remis à siffloter. C'est dans cet état d'esprit qu'il entreprenait, avec Ti-Toine et les gars, les corvées du nouvel automne. Sans se l'avouer, le seul retour de

sa femme y était pour beaucoup dans l'ardeur renouvelée de ce mari. Ses grands garçons, orgueilleux de leur nouvelle stature qui dépassait déjà de plusieurs pouces celle de leur paternel, claironnaient :

— Tassez-vous, le père!

Comme pour asseoir son autorité, le chef de famille ripostait, du tac au tac :

— Faites pas vos frais, les jeunes.

Le père, qui venait de renâcler, ne se laissa pas prier pour prendre le large.

— Disparu aussi vite qu'une mouche, se moquait Pascal.

— Comme évaporé, ricanait Mathieu. Pour moi, ça lui tentait pas beaucoup.

Au fond, Benjamin avait toujours préféré son travail de bûcheron à celui de fermier. Il laisserait à ses garçons, cet automne, le loisir du labourage : tenir la charrue derrière les bœufs, pendant des jours et des jours, comme lui-même avait fait chaque automne, épandre le fumier au tombereau partout sur la grande terre, avec un petit quelque chose de plus pour le jardin de sa femme. À leur tour d'avoir l'air d'épouvantails dans le cadre de porte en fin de journée.

Pendant ce temps, avec son homme engagé, le fermier voyait minutieusement à l'entretien de toute la machinerie. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit fin prêt pour le printemps prochain. « Une bonne année qui s'en vient! »

Depuis la visite aux colonies, et malgré la crise, Benjamin appréciait sa femme différemment. Pour un rien maintenant, il chantonnait, « Le voici l'agneau si doux... », comme au temps des Fêtes. Quant à sa femme, tout en convenant du progrès de sa ferme, elle gardait cette

plaie ouverte au cœur depuis sa visite aux pauvres d'entre les pauvres.

La première fois où Flavie était retournée à la messe à Saint-Joseph, elle n'alla pas prier près du confessionnal à la suggestion du curé, mais se glissa dans le dernier banc. Dans sa grande foi, elle se préparait à une lutte serrée avec son Créateur. Elle avait tant de faveurs à lui demander en ces jours difficiles. Des faveurs que ce Dieu bon, en qui elle mettait toute sa confiance, ne saurait lui refuser. Surtout qu'elle venait d'apercevoir, dans le premier banc, le chignon de l'homme qui leur en devait une. Le grand argentier des camps de bûcherons, cette âme damnée des propriétaires anglais qui, depuis des années, n'avait jamais donné une cenne noire à son mari. La tête baissée, les mains jointes sur le bord du prie-Dieu, elle tentait, les yeux fermés, d'orchestrer ses demandes au Seigneur.

Quand Destroismaisons l'aperçut dans cette attitude de pitié profonde, il n'apprécia pas.

« Encore cette femme ! » Les traits métamorphosés par cette vue, il décréta, en une fraction de seconde, qu'elle ne devait sûrement pas prier pour lui.

Toujours sa présence le pourchasserait. La seule femme du village, avec Écoline, qu'il ne pouvait envoyer paître, qu'il ne pouvait chasser de la main.

La personne de Flavie commandait le respect. Sa franchise respectueuse déconcertait Destroismaisons, plutôt fourbe en la matière. « D'où est-ce qu'elle sort, elle, pour être comme ça ? » Un savoir-être qui le dépassait, le traquerait sans relâche. « Et tout cet argent que je dois encore à son mari ! » Ce pécule de plusieurs années qu'il n'avait jamais versé à son meilleur bûcheron. Il le lui devait ce

magot qui aurait pu lui assurer la tranquillité d'esprit en ces temps de récession. « Faudrait que j'y voie. » Puis, sa pensée, pétrie de suffisance, s'envola vers des sphères plus intéressantes.

De son côté, Benjamin, monté invariablement s'asseoir au jubé, avait une vue parfaite sur la nef. Son regard voyagea entre Destroismaisons et sa femme. Porté davantage à la réflexion depuis l'incident de la séparation, il repensait à son histoire, tâchait de la recomposer. Comment se faisait-il que l'homme mature en lui ne pouvait s'imposer à ce patron, comme sa propre femme qui l'accosterait bientôt à la sortie de l'église alors que lui s'évincerait ?

Pourtant, toutes ses entreprises de jeunesse allaient de soi, car il possédait cette facilité des intuitifs où tout lui venait naturellement. Surgissait, un moment, l'éclat des champions en plus de cette admiration des voisins alors qu'il patentait toutes sortes de choses nouvelles. Il avait marié Flavie, à l'avant-garde également. Mais sa femme avait de la ténacité dans les moments creux tandis que, lui, il lâchait toujours trop vite.

Dans un coin de son tableau, l'ombre de sa mère s'agitait. Comment pouvait-il faire front à son employeur s'il résistait à peine à sa mère ? « Elle l'avait toujours su trop niaisieux pour la laisser seule », se disait-il.

Peu fier de lui, il se recalait :

« P'tit dernier d'une famille, ouais, et peut-être bien, p'tit dernier en tout, et pour toute la vie... Tandis que Flavie, elle, une première de famille qui sait faire sa place. Autant avec le curé qu'avec le *big boss*. Vraiment pas bon à grand-chose, le p'tit Benjamin. »

Au bord de ce jubé comme au bord d'un précipice, le « né pour un p'tit pain » lui collait à la peau comme de la cellophane.

« Comment est-ce que je vais faire pour ne pas me retrouver nez à nez avec elle ? » se demandait Destrois-maisons en se signant après l'*Ite missa est*.

Il s'esquiva par la sacristie.

Le chef de famille ne fut rappelé aux chantiers que tard en décembre cette année-là. Toujours cette lenteur de la reprise économique qui retardait de plus en plus l'appel des bûcherons. Avec ces années difficiles pour l'écoulement du bois de construction, les contremaîtres de chaque camp avaient donc reçu l'ordre de ne convoquer que les plus rapides, ceux qui ne regimbaient jamais, qui n'avaient pas peur de se salir les mains, ceux capables de s'arracher le cœur à l'ouvrage, dont le petit Benjamin. Benjamin qui gardait la réputation de donner tout de lui-même sans jamais réclamer sa part. Quant à cette partie de son gagne-pain, le chef de famille se révélait un bon second, préférant travailler sous les ordres d'un patron — à l'exception des ordres de sa femme, il allait de soi. Une seule fois il n'avait pas répondu à l'appel. L'année du départ de Francis où il avait dû reprendre la charge de sa vieille mère. Dès le retour de Flavie à la ferme, cependant, il se préparait pour les chantiers avec autant d'ardeur que la toute première fois. Aussi se tenait-il en attente depuis le début d'octobre.

Au moment des au revoir, Flavie fit part à son mari de la prédiction d'Écoline. « Un autre garçon, ma chère », avait-elle conclu. La sage-femme s'y connaissait, elle avait mis au monde la plupart des enfants des alentours.

Benjamin avait souri. D'autres bras ne seraient pas de trop.

— Je les enverrai couper ton bois de chauffage, risquait-il.

Flavie n'avait pas souri, elle. Elle avait penché la tête en se disant qu'elle avait le temps de mourir de peur cent fois avant que les garçons soient assez grands pour faire ce travail. Pourtant, son Benjamin n'était pas méchant. Elle retourna à la tâche, heureuse de se répéter qu'il tenait de son père et non de sa mère.

À peine un mois après son départ, cependant, Benjamin, d'humeur massacrate, redescendait des chantiers. Une fois encore, il n'avait eu vent d'aucun salaire. « Comme si j'avais pas une famille à nourrir, torvis! Comme si, moi, je pouvais travailler pour rien. Ça fait pourtant assez longtemps que j'attends! »

Comment se faisait-il qu'il n'avait pas le courage d'aller en personne affronter son grand patron? Pourquoi n'était-il pas capable de le regarder droit dans les yeux? C'était un homme comme lui après tout. Mais, pour une raison qu'il avait toujours ignorée, il préférait faire passer son message indirectement. Par le petit *boss*, qui parlerait au *foreman*, qui parlerait au *big shot* pour le règlement de leurs arrérages depuis des années. Qui parlerait à tous les *goddam* d'Anglais, puis au *King the shit*, torvis!

Quand sa demande finissait par aboutir au bureau de Destroismaisons, le richard en avait vite fait de ce petit individu incapable de le regarder en face. Vraiment, était-il si troufignon, le Benjamin? Fort comme un bœuf pourtant, mais peureux comme un lapin.

Néanmoins, tous se souvenaient de la guerre, une autre histoire. N'est-ce pas que ça prenait du chien pour s'esquiver de la conscription comme il l'avait fait! Aucun homme n'avait réussi ce coup avec autant d'ironie, de moquerie envers ses supérieurs. Personne n'avait jamais

réussi à épingler le Benjamin une fois qu'il en avait décidé le contraire. Il défendait bec et ongles ce pan de liberté intérieure. Le seul, peut-être. On n'était pas parvenu à le capturer durant la guerre ! On ne l'aurait jamais capturé ! Il leur avait glissé entre les doigts, filé à l'anglaise, comme eux.

Des saisons passèrent et les feux de cheminée du samedi soir, à cause du créosote produit par le bois vert, étaient devenus monnaie courante « chez Benjamin ». Le jour où le maître de la maison devint la risée populaire, il eut un choc.

Ce « chez Benjamin » était toujours « chez Flavie » où on partageait la soupe une fois par semaine, mais où on s'interdisait de plaisanter, la main sur la bouche. Voilà une maisonnée qui ne laissait personne indifférent. De la vie circulait encore dans ses veines, tandis que dans les autres foyers du village, c'était pratiquement la mort. La vie entière en récession.

À son retour du plus court chantier de sa vie, le chef de la maison ne décollera qu'en faisant des feux épouvantables près de la grange. Il creusait alors un trou profond dans la neige, se montait une structure autour d'une grosse brassée d'écorces de bouleau et d'éclisses de bois gardées dans la grange, le surmontait d'une solide table en barreaux de fer fabriquée de ses mains, y déposait le bois cordé jusqu'à ce que les morceaux finissent de dégorger l'eau avant de les remettre en corde.

— M'en va te le faire sécher, moi, ton bois. J'ai tout l'hiver pour faire ça, torvis.

Flavie trouva la démarche exagérée, mais ne voulut pas excéder son mari.

Le soir, au lit, cependant, elle passa son bras autour de lui et, avec toute la douceur du monde, elle dit :

— Tu sais, Benjamin, si tu passes la moitié du bois à sécher l'autre moitié, il va en manquer pour les deux poêles de la maison à la fin de l'hiver. On peut s'organiser comme avant, pas trop bourrer le poêle à la fois, et ça va marcher.

— Toi, achale-moi pas avec le bois de chauffage à soir.

Il se retourna brusquement, envoyant promener ce bras importun.

Il n'y eut plus de feux de cheminée, chez Benjamin, jusqu'à la fin de mars... L'hiver dura jusqu'en fin avril pourtant.

Mémé était sortie de sa chambre au moment où Flavie regardait Benjamin faire ses feux.

— T'es après rendre mon garçon fou!

— Si c'est pour dire des bêtises, retournez dans votre chambre.

Flavie, dépassant de huit pouces sa belle-mère, s'approcha dans son dos. Elle lui prit les épaules en l'incitant à marcher vers sa chambre.

— Veux-tu ben me lâcher? Tu vas me faire tomber.

— Avancez.

— Vas le dire à Benjamin.

Flavie continua de la diriger fermement vers sa chambre.

En se retournant pour lui afficher son mépris, Mémé perdit sa pantoufle. Flavie s'élança d'un grand coup de pied et la pantoufle pénétra dans la pièce avant sa propriétaire.

— Arrête que je te dis!

— Suivez votre pantoufle!

— Suivre un pichou... Malade, est tombée sur la tête!

— Avancez que je vous dis! sans relâcher son emprise.

Flavie s'empressa de rentrer le crochet extérieur dans son œillet.

— Quand vous apprendrez à plus dire de bêtises, j'ouvrirai.

— On verra bien, grande... folle, folle, folle!

Elle n'osait plus employer « girafe », depuis la menace de Benjamin.

— Folle ou pas, c'est moi qui décide. Et à partir de maintenant, vous allez laisser votre porte grande ouverte quand Claire ira dans votre chambre.

La petite dernière se trouvait la seule des enfants de Flavie et de Benjamin que Mémé affectionnait.

— Ferai ben c'que j'veux.

— Non, vous ferez pas ce que vous voulez!

Pour ne pas entendre la suite, Mémé se mit à déclamer à tue-tête des oraisons latines entrecoupées de « Pardonnez-lui ses offenses! Pardonnez-lui ses offenses! ». En même temps qu'elle lui destinait des pieds de nez grotesques derrière sa porte interdite.

Flavie se doutait de son petit jeu.

Quand Mémé attirait Claire dans sa chambre, elle la berçait d'abord en laissant sa porte à demi ouverte. Elle lui serinait des berceuses jusqu'à ce que ses sœurs apparaissent au coin. Puis, devant elles, la gavait du meilleur sirop de maïs de la terre, dans l'unique but de les rendre jalouses. À tout coup, Justine, d'à peine deux ans son aînée, trépignait d'envie, rageait en allant moucher son chagrin dans le tablier de sa mère. Sur la grande table familiale ne se trouvait que de la mélasse noire que Flavie s'efforçait d'adoucir avec du gras fondu.

Pendant que Flavie trayait les vaches, ce soir-là, Mémé arriva dans la grange, tenant par la main une Claire couverte de sirop doré.

Flavie se prit la tête à deux mains.

— Rien sur le dos, la petite va attraper son coup de mort.

Quant à cette belle-mère : « Qu'un bon débarras si elle l'attrapait ! »

« Pourquoi est-ce que j'ai oublié de mettre le crochet ? »

— Viens voir maman, Claire.

— Non, elle reste avec moi.

— Viens. Viens, ma petite.

Claire lâcha la main de Mémé qui riposta en saisissant la fourche contre le mur. Elle se dirigea vers Flavie tenant l'ogive au bout de ses bras.

— Cours vite voir Justine, elle va te laver ! Vite !

Justine en profiterait pour lui lécher les joues et les mains avant de la passer à l'eau.

Claire frôla Mémé qui essaya de l'attraper au vol.

Flavie s'élança sur la fourche déstabilisée.

— Mémé, reculez au mur, sinon vous allez trouver que c'est piquant.

Comme elle hésitait, Flavie mit de la pression sur les dents de la fourche.

— Face au mur.

— Tu me ferais pas ça !

— C'est pas ce que vous-même vouliez me faire ? Œil pour œil, dent pour dent, puisque c'est ça que vous pratiquez. Face au mur que je vous dis.

« Bonne viarge, elle serait capable de m'empaler, celle-là ! »

— On rentre, maintenant. Avancez.

Éperonnée, Mémé, contrainte de sortir de l'étable, obéit comme un petit chien. La fourche solidement épinglée au dos, Mémé demeurerait incertaine de la réaction de sa bru.

Flavie laissa la fourche dehors à côté de la porte pour ne pas effrayer ses enfants. Mémé continua vers sa chambre, comme à la pointe de l'épée toujours. Flavie mit le crochet sur la porte, en soupirant.

CHAPITRE 11

La terrible fête

A PRÈS L'HIVER passé à mettre Mémé au pas et à ranger les choses, Flavie comptait sur un printemps prometteur pour stabiliser la ferme. Rien ne vint entraver sa route. Le beau temps s'annonça tôt, tiède, verdoyant, chatoyant, comme pour saluer son retour. Avec ses airs de bienvenue, une saison idéale pour les semailles.

— Rarement vu aussi belle température, remarquait-on. Les vaches ne manqueraient pas de foin l'hiver prochain.

Depuis le début de mai que les gilets étaient retournés aux penderies. Les enfants en profitaient pour revenir de l'école pieds nus. Au mois de juin, Violette et Justine adoraient cueillir des petites fraises au bord de la route en rentrant à la maison. Elles en rapportaient de minigrappes à leur mère qui les partageait avec Claire, sa gourmande cadette.

D'un ton solennel, le père fit une annonce.

— Pascal et Mathieu, cette année, vous allez semer à ma place.

— Comme vous voudrez, le père, se sourirent les garçons.

Enfin feraient-ils la preuve qu'ils étaient devenus des hommes pour de bon.

Benjamin ouvrit la bouche pour donner ses recommandations, mais on l'interrompit.

— Pas besoin d'explications.

Dès le lendemain, les garçons se mirent à l'ensemencement des champs, l'un à la suite de l'autre. Avec la régularité du métronome, Mathieu plongeait la main dans son sac d'épaule et, d'un geste ample, ensemençait de grains le champ, tandis que Pascal conduisait les bœufs assis sur la herse qui retournait la terre à mesure. Des nuées d'oiseaux prêts à fondre sur les semences de blé, sarrasin, avoine et orge planaient tout autour. Un long travail qui demandait des jours entiers. Par vent sec, deux paires d'yeux injectés de sang flambaient à travers la poussière et les sueurs. Ils rentraient souper d'un bon pas.

— Allez vous laver, les p'tits gars, disait maman à ses grands garçons dont l'estomac gargouillait de faim.

À la fin du premier jour, Flavie sortit accrocher son chapelet sur un pieu. Elle voulait rendre grâce au ciel pour le beau temps tout en le suppliant de les protéger d'un gel tardif, de la grêle, des gros vents, des insectes, de tout ce qui pouvait dévaster une récolte en l'espace d'une journée. Chaque soir avant de s'endormir, Flavie continuait ses remerciements tout en plaidant sa cause.

« Bonne sainte Anne, dites merci à votre petit-fils pour moi. Dites-lui qu'on est bien contents ici au Madawaska. Dites-lui aussi que je n'oublierai pas les colonies, surtout s'il continue de nous donner de la belle température. »

Fin mai, début juin, Flavie se refit un vrai jardin. « Comme je les aime », se disait-elle, en plongeant ses mains dans la terre dont la tiédeur ambiante l'avait toujours médusée. Comme cette sensation lui avait manqué !

Toutes les graines commandées à Montréal chez Peron furent mises en terre avec minutie. Les surplus de carottes de sa mère vinrent combler le moindre espace. Dès l'apparition d'une brume verte au-dessus du rang, Flavie les voyait sortir de terre, s'élancer vers le haut, plus haut encore. Elle les imaginait frapper la voûte du ciel.

À peine se réservait-elle un espace étroit pour marcher entre les rangs. Il lui faudrait se contorsionner pour désherber, au risque de voir réapparaître sa douleur entre les omoplates. La douleur? Elle s'en moquerait. Elle n'oublierait pas non plus d'aller porter des conserves dans les colonies à l'automne, mais avant que le jardinage n'ait recouvert la terre, il faudrait le traiter aux petits soins pour empêcher les mauvaises herbes de prendre le dessus.

De leur côté, Benjamin et ses fils se mettaient à la coupe des foins épanouis plus tôt que d'habitude cette année. Le beau temps permit de les engranger quelques jours plus tard.

— Maintenant, vous allez aller couper le bois de chauffage à votre mère.

En entendant ces mots mélodieux, Flavie entra dans un état de satisfaction hors du commun. «Merci!» se dit-elle, les yeux levés au ciel.

Ne portant plus à terre, elle s'élança vers son mari, encercla son cou de ses bras, tournoya autour de lui pour l'inviter à quelques pas de danse, mais il refusa. Flavie avait toujours aimé danser, lui, non. Il ne se prêtait jamais au jeu non plus. Elle s'arrêta en face de lui, le pénétra de son regard le plus reconnaissant.

— Tu peux pas savoir comme ça me fait plaisir! ajouta-t-elle en appuyant sur chaque mot. Merci!

Oserait-elle un petit baiser en plein jour?

— Torvis! Flavie. Les petites filles ont des yeux tout le tour de la tête.

Benjamin souleva sa casquette, se passa la main dans les cheveux pour éponger une nouvelle bouffée de sueurs. Pas possible que ce mari refuse les avances de sa femme. Cela n'était jamais arrivé à l'homme autrefois. Le monde à l'envers! Sur cette déroute facile, il avait retrouvé son sifflet.

De leur côté, les jeunes prétentieux s'éclataient au bout de la terre.

— Couper du bois en été, facile, comparé à l'hiver dans la neige jusqu'au califourchon, se moquaient-ils.

Pourquoi le paternel retardait-il toujours cette tâche? Serait-ce une de ses chasses gardées? Un moyen de prendre le dessus sur sa femme? De la déstabiliser pour la faire plier?

La température paradisiaque perdurait. On ne parlait plus que du beau temps. On était rendu à l'évoquer, telle une belle femme. Une Ève qui aurait pris la région sous son aile. Allons donc, cette crise économique avait-elle déjà existé?

Le soir, au lit, Benjamin et Flavie, comme tous les couples, continuaient de se féliciter de la situation comme s'ils y étaient pour quelque chose.

— Avec ça, la ferme va vraiment revenir comme avant, tu vas voir, mon homme.

— Je vois déjà.

Il l'étreignit si fort que de caresse en caresse ils basculèrent dans le jardin d'Éden. Divine, cette nudité! Mains grandes ouvertes sur la peau comme fleurs de juin.

La fin du mois approchait en dansant une mazurka. Son 24 juin, fête des Canadiens français, s'annonçait un dimanche, cette année.

Devant ce climat béni installé à demeure, Flavie eut l'idée d'un char allégorique pour célébrer l'événement. Une première à Saint-Joseph. Elle alla s'entretenir avec M. le curé d'un possible défilé. Tout heureux d'approuver l'initiative de sa fille prodigue, de retour dans le droit chemin, il donnerait sa bénédiction dès une heure de l'après-midi. Dans son for intérieur, il se disait que si Flavie Plourde mettait la main à la pâte, il n'aurait besoin d'intervenir en rien. Ça marcherait comme sur des roulettes. Jamais rien ne tombait à l'eau avec elle. Il savait également que les entreprises de cette paroissienne n'avaient rien de commun avec ce qu'on voyait d'habitude.

— Arrangez-vous pas pour que ce soit plus beau que la Fête-Dieu quand même.

— Inquiétez-vous pas, mon père, ça va être simple et d'abondance comme dans la nature. Vous avez vu comme la température est de notre bord de ce temps-ci.

— N'oubliez pas d'en remercier le Seigneur.

— Le Seigneur, il est au courant de tout ce que je pense. Je lui en fais part chaque jour.

Le curé l'arrêta net avant qu'elle ne retombe dans son fameux péché d'orgueil.

« Cette manière qu'elle a de parler du bon Dieu, celle-là ! Cette assurance aussi ! Déplacée ! »

— Au revoir, donc.

Flavie s'empressa de passer le mot du char allégorique. Au repas communautaire du jeudi, il en fut longuement question. On avait besoin de tous les bras possibles pour aller, dès l'aube, dévaliser les champs des alentours. Toute cette nature émeraude émaillée de blanc, de jaune, de

pourpre, de gris, de mauve, de vert pomme où poussaient pissenlits, marguerites, pensées, grappes de vinaigrier, chatons de tremble, panicules de lilas à faire fondre le cœur. Sans ignorer les fougères des bas-fonds, aux frondes plus gracieuses que danseuses. À la lisière du bois, les attrayantes tiges de bambou entrecoupées d'énormes plateaux de rhubarbe sauvage aux feuilles géantes alors que de tendres courants de mousse sinuaient de vert lime entre les arbres.

Toutes ces largesses de la nature arrivèrent par brassées sur la longue table communautaire avant, puis après la messe de sept heures. Une célébration qui, en cette journée de fête électrisante, laissa l'assemblée perplexe. « Qu'est-ce qu'il a à faire son prophète de malheur aujourd'hui ? » En effet, le curé, hors propos, leur avait rappelé le déluge, l'arche de Noé, les plaies d'Égypte et tout ce qui ne cadrerait pas avec leur belle fête de la Saint-Jean-Baptiste.

« On dirait qu'il nous sermonne comme quand il est tanné du mauvais temps. Comme si c'était de notre faute quand il fait mauvais dehors. Voyons donc, c'est la plus belle journée de l'été aujourd'hui ! » D'un été prometteur comme jamais.

« À moins que ce soit pour nous rabaisser le caquet à cause du char allégorique ou je ne sais diable trop quoi... »

De toute façon, ses paroissiens ne l'avaient pas écouté. Même les punaises de sacristie lui avaient fait la sourde oreille. Il ne viendrait pas jeter de l'ombre sur leur joie aujourd'hui.

Beaucoup de femmes, qu'on ne voyait qu'à la messe, vinrent prêter main-forte après la cérémonie. Ce rappel de la fête des Canadiens français attirait toujours les villageois. Enfin une pause dans leur vie de tous les jours, une pause où l'on s'arrêtait sur soi-même, où l'on prenait

le temps de se dire, de dire comment on était, même si on n'en connaissait pas les mots.

— Ça met de la vie dans la paroisse, évoquaient des voisines à la table de travail.

— De mémoire, il a jamais fait si beau un 24 juin. On se croirait en plein mois de juillet.

Des enfants entrèrent chargés de verdure jusqu'aux yeux. À peine restait-il assez de place pour lier les gerbes sur la table.

— Mettez vos brassées sur le foin, commanda la plus vieille du groupe. Si ça continue, on aura plus de place pour monter nos bouquets.

Hop! Les enfants étaient déjà repartis en courant.

— Prenez pas n'importe quoi, les hélait-elle encore, seulement les plus belles!

— Non, mais on va avoir toute une journée, continua la plantureuse du groupe qui, dès six heures du matin, s'épongeait déjà le front et le cou.

— Toi, c'est que tu as tout le temps chaud, de toute façon, renchérit la maigrichonne en face, un clin d'œil au retour d'âge de son aînée.

Ensemble, on éclata de rire. Il faisait trop beau pour se chamailler.

— On a pas de temps à perdre, un char allégorique, ça se fait pas dans une demi-heure, ajouta l'aînée sur un ton autoritaire.

— Oui, madame! se moqua-t-on en chœur.

On se remit à l'ouvrage, le coin des lèvres retroussées et les sueurs dans le dos.

— Ciseaux!

La corde de sisal qui fixait ces énormes gerbes se promenait comme un ver d'un bout à l'autre de la table.

De temps en temps, Flavie entraît en coup de vent dans la grange.

— Que c'est beau ce que vous faites! s'arrêtait-elle, saisie par tant de splendeur champêtre.

Chefs-d'œuvre de la nature à ne jamais oublier.

— Il y a pas de doute, quand on veut s'aider, ça marche, lança-t-elle, en ressortant. Envoyez-nous les gerbes à mesure, pour qu'on trouve un moyen de les faire tenir après les montants de la charrette.

Le souvenir de sa jeune sœur morte de la grippe espagnole lui revint en mémoire. Elle se demandait ce qu'Éveline, si créatrice, ferait en ce moment, elle qui lui avait déjà offert en cadeau de noces deux mariés allumettes fabriqués avec de la gomme de sapin et du jus de betterave.

— Ça va commencer à presser bientôt. Faut être prêtes pour décoller tout de suite après dîner. M. le curé aime pas attendre.

Avec Écoline, la veille, les deux amies s'étaient mises à la fantaisie. Flavie, à genoux par terre, et Écoline qui travaillait toujours assise maintenant, avaient réussi, à la fine aiguille, à denteler le contour du drap. Comme dans les magazines de la ville, de larges et gracieux festons se déployaient tout autour de la plate-forme.

Que serait-ce demain? Un simple char allégorique symbolisant la charpente d'un peuple ou une céleste allégorie de tous leurs rêves.

Une dernière chose avant d'aller au lit, s'essouffait Flavie, le trône du petit saint Jean-Baptiste à mettre en place. Le support du gramophone, solidement attaché à la plate-forme par Benjamin, fit l'affaire. Mémé, qui avait tout surveillé de sa fenêtre, mais qui n'avait pas eu la permission de venir y fourrer son nez, se jeta à plat ventre

sur son lit prête à geindre dès la minute où on entrerait s'étendre avant le petit matin.

Au dernier repas communautaire, il avait été décidé de prendre le petit gars de la paroisse ressemblant comme deux gouttes d'eau au Jésus de cire de la crèche.

— Blond, frisé, le teint pâle comme lui.

— Pas trop gêné et pas trop effronté non plus...

Flavie avait conservé de la tonte du printemps une toison touffue pour les en-cas. Il ne se trouvait pas mieux comme costume pour le petit saint Jean-Baptiste. Le jour du défilé, on lui mit le bâton du berger dans la main et on attacha à son siège trois agnelets au regard hébété qui bêlaient en se regardant sans trop savoir pourquoi. De simples bouquets de pensées multicolores avaient été épinglés tout autour de ce trône. Un modeste coussin de branchages y avait été déposé pour mettre l'accent sur l'humilité du personnage.

Dans une chaleur étouffante, l'angélus sonna. On s'arrêta, se recula. La vue de cette charrette immobile croulant sous des massifs de verdure et de fleurs édifia ses propres artisans. Ils se signèrent devant ce qui aurait pu être un gigantesque autel fleuri, appelant au *Te Deum*. Une dernière main retroussant quelques bouts, et le petit saint Jean-Baptiste monta sur son trône. Une heure plus tard, Benjamin prit les guides pour sortir ce monument fleuri de la cour. La parade s'ébranla dans les ocelles d'une lumière à son zénith. Cahotant vers la sortie, le char allégorique secouait son trop-plein : des particules multicolores volaient dans les airs, tels les électrons libres d'une auréole d'honneur. Devant tant de légèreté, les ouvriers de cette magnificence retenaient leur souffle. Tiens, on ne connaissait plus que le langage des fleurs. Quand le char négocia la courbe du grand chemin, l'horizon tout autour valsa

avec lui. Il n'en fallait pas plus pour que cette vision brinquebalant d'abondance plonge les paysans dans le délire. Happés par le plus beau des songes, ils crurent à d'innombrables possibilités. Sous le soleil cuisant apparut, à la suite du char d'Apollon, celui de Cybèle, debout, les bras ouverts. De ses dix doigts cascadaient des bienfaits sur leurs moissons.

« Des récoltes de six pieds de haut, cette année. Ouais ! »

Une année paradisiaque, voilà, quand les dieux vont de son côté.

Puis venait Flavie, meneuse, radieuse, telle une déesse aux yeux pers qui clôturait ce défilé sur une île flottante.

À cent pieds du presbytère, les pauvres agneaux bêlèrent si forts que les gens sortirent de leurs rêveries et que le jeune berger se leva. Sortant un biberon qu'il avait préparé à l'insu de ses parents, il était temps pour lui de jouer son rôle.

— Ça va faire tout un acteur, ce petit bonhomme-là !

Le jeune Jean-Baptiste descendit s'agenouiller près de ses brebis et leur donna à boire puis, de ses dix doigts à travers leurs fourrures, il répétait des gestes d'apaisement. La foule l'applaudit à tout rompre.

— En voilà un qui sait se prendre en main.

Passé outre à la fatalité, ce jeune peuple du Madawaska devenait maître de son destin.

M. le curé s'était approché du char allégorique. D'un signe de tête, il marqua son appréciation devant la beauté de la scène. Il bénit le véhicule pour le mettre sous la protection divine, et de celle de saint Jean-Baptiste. On se mit en route pour parcourir les rangs jusqu'au dernier.

Flavie aurait bien aimé pousser vers les colonies pour mettre un peu de baume sur leur pauvre existence, mais ce n'était ni le temps ni l'heure. Il lui faudrait habituer son entourage à ne pas perdre de vue ces pauvres gens, à leur

apporter du secours, chacun à sa mesure. Il lui faudrait augmenter son groupe de tricoteuses. Si chaque femme de Saint-Joseph... de Saint-Marcel... et de...

Par dizaines de dizaines, tout le monde capable de se mouvoir s'était greffé à la parade. Trêve de magie, il fallut bien rentrer à la maison. Il était près de quatre heures. On ne toucherait à rien avant demain.

Le char allégorique garé près de la grange allait remettre les idées en place, faire sortir de cet épisode de rêverie. Comme il paraissait petit à côté du gros bâtiment. « La belle grange toujours ! » Quelle énorme construction le beau-père avait montée ! En cèdre imputrescible, elle serait encore là dans cent ans. « Une bien grosse ferme ! » On avait de la chance.

Sur le bord de la véranda, la famille vint décanter ce rêve long à partir.

— Va chercher la serviette à mains, ma petite fille, dit maman.

Pendant que l'un après l'autre on s'épongeait le front, le cou, les plis des coudes, des coulisses de sueur continuaient de s'épaissir sur la peau. Les vibrations finirent par s'atténuer, puis on s'apaisa. Même l'air s'arrêta en un remous figé sur lui-même. Plus une feuille ne bougea. L'air s'alourdit encore.

— Toute une journée, dit Benjamin en levant les yeux vers le soleil de cinq heures.

C'est alors que le firmament se barda de marine. Du jamais vu. Le regard s'agrandit de peur. Que se passait-il ? Rêvait-on encore ? Avait-on été trop heureux ? Les dieux tantôt si bienfaisants se seraient-ils retournés contre eux ? Leur en voulait-il à cause du krach ?

Le soleil s'obscurcit derrière une brume cosmique dont la fougue tournait au bleu, au lie-de-vin, au noir.

Montagnes de nuages en bousculades, tourbillons filant à toute allure. L'œil n'arrivait pas à suivre : l'abysse ! Le ciel allait-il leur tomber dessus parce qu'on s'était bien amusé ? Fallait-il encore courber l'échine ? Au même moment, du côté ouest, une masse nuageuse se profila en entonnoir et l'enfer frappa terre le long de la rivière Madawaska qui, sortie de son lit, se joncha de débris. L'entonnoir siphonnait et rejetait à mesure.

— Ça s'en vient par ici ! cria le père.

L'ouragan fondait sur eux. Que le temps de se sauver à l'intérieur avant que la tornade ne les aspire. Dans la maison, le spectre sinistre assombrissait les fenêtres. L'obscurité était totale. Des fenêtres noires, si noires que les vitres paraissaient inexistantes, mais où se découpaient de haut en bas des lignes de feu droites comme des poignards.

Éole sifflait une énième décharge. Si effrayante que Claire, Justine et Violette éclatèrent en sanglots. La foudre se déchaîna. Les mains sur les oreilles, les fillettes courent s'enfouir dans les jupes de leur mère. Qui maniait ces éclairs et ce tonnerre ? Du ciel entrouvert, des salves de grêlons labouraient champs et bâtiments. Trombes de pluie où on ne distingua plus que le blanc de ces boulets qui, dans le roulement du tonnerre, martelaient comme un semi-automatique. Qu'est-ce qui s'abattait sur l'œuvre humaine avec l'adresse de l'art martial ? Quelle autre sorte de guerre avait-on entreprise ?

Tout à coup, la fenêtre mastiquée de Mémé s'arracha de son encadrement. La vieille femme fut balayée sur le plancher de la cuisine en même temps que des éclats de vitre malmenaient l'harmonium à proximité du mur. La grêle et la pluie saccageaient chaises, tables, lits, bureaux... Les rafales qui s'engouffraient par la cave menaçaient de lever la

maison tout entière. Flavie, tirant sur les fillettes, s'élança sur la trappe de la cuisine qui gigotait sur elle-même.

Le chef de famille vociféra :

— Empêchez les portes de partir au vent, les gars !

Benjamin courut boucher les fenêtres avec table, tablettes, cadres, planches à pain, tout ce qu'il avait sous la main.

Pendant ce temps, Mémé, telle une mécanique, courait d'une pièce à l'autre.

— Tranquille, la mère !

— Ici, Mémé, dit Flavie. Vite !

Elle lui tendit la main.

Croyant à sa fin dernière, Mémé s'approcha de Flavie. Main dans la main avec les fillettes, toutes geignaient sur la surface vacillante. Vlan ! Une explosion de travers arracha la trappe de ses gonds, les projetant sur le dos.

Flavie, Mémé et les fillettes, debout, replongeaient aussitôt vers le maître de maison bataillant pour s'étendre en travers de la trappe. Éole cessa son petit jeu pour prendre la direction opposée. Benjamin s'élança vers les fenêtres donnant du côté de la grange. À son tour, le chef fut renversé par un formidable souffle. Il se releva dans un mélange de grêlons et de pluie, mais s'étala aussitôt sur des tessons de vitre. Pascal et Mathieu voulurent quitter leur poste pour venir en aide à leur père.

— Non ! s'écria-t-il. Restez où vous êtes.

Il ne fallait pas que la maison s'ouvre aux quatre vents, sinon c'en était fait de leur demeure. Le plafond leverait et... il ne resterait plus personne pour compter les morts aspirés dans l'œil du cyclone.

Au bout d'une quinzaine de minutes infernales, le calme et la lumière revinrent sur terre. Ce n'était plus la terre, c'était une tragédie, la pire que le canton ait jamais

connue. Pire que toutes celles de l'histoire ancienne. La crise mondiale? Une banalité.

Que venaient faire, dans notre royaume, ces dieux de l'Olympe? Cherchaient-ils à se substituer à notre terre? «Retournez chez vous et qu'on nous laisse tranquilles!»

Ce qu'on aperçut parla trop fort. Détresse muette. Cri muselé dans la gorge alors que la tête se détournait de ce paysage où tout était à feu et à sang. Dans une lumière blafarde, sol jonché de débris, cheminées en ruine, briques éparpillées, tuyaux de poêle arrachés. Du poulailler à la bergerie, à la porcherie, au grenier à blé, plus rien ne tenait debout, le chantier et toutes ses dépendances fracassés.

À peine reconnaissait-on la grange. Le bâtiment avait implosé en son centre, alors que planches et poutres extérieures avaient volé à des centaines de pieds dans les champs. Il fallut revenir à la réalité et ouvrir les portes principales retenues dans leur encadrement par Mathieu et Pascal toujours figés sur place. Mémé reprenant sa course d'une pièce à l'autre cherchait à sortir dehors. Elle se mit à malmener les verrous.

— Faites pas ça, la mère! lui enjoignit son fils attristé. Vous allez briser ce qui nous reste!

Flavie s'approcha en sanglotant. Elle prit la main de sa belle-mère. Une main raide, hésitante à s'abandonner.

— Venez Mémé, pendant que les garçons vont dégager les portes.

La main de Mémé cessa de résister.

Pascal et Mathieu sautèrent par les vitres fracassées pour venir pelleter les amas de grêle bloquant à demi les portes.

— Jamais vu des grêlons comme ça, constataient-ils. Aussi gros que des jaunes d'œuf.

Ils avaient été témoins de la plus grosse tempête de leur existence. Ils n'en connaîtraient jamais de semblable.

Flavie et Benjamin mirent enfin les pieds dehors. À la rencontre du reste de leur vie, ils avançaient péniblement. De la ruine tout autour. Au bout de la maison, la poutre principale de la grange s'était engoncée dans un coin. À huit pieds de terre, elle se tenait aussi solidement qu'une barre à l'horizontale.

« C'était donc ça qui avait ébranlé la maison », se dit Benjamin, lorsque tout le bâti avait vacillé.

On ne l'enlèverait que le printemps suivant afin de voir aux dommages de la maison avant son retrait.

Graines envolées, jardinage rasé, jeunes pousses couchées sur les champs comme par une faucille, céréales inexistantes. Sans les semences, avec quoi nourrirait-on les animaux l'hiver prochain ? Potager en miettes, avec quoi se nourrirait-on ?

Des milliers d'efforts annuels anéantis par quinze minutes d'ouragan. Les parents en pleurs s'écrasèrent sur un pan de leur grange. Ils sanglotèrent longuement sous les yeux de leur progéniture interdite, et de Mémé, l'air en peine. « Qu'allait-on faire ? Que pouvait-on faire ? »

« Deviendra-t-on comme dans les colonies ? » se demandait Flavie.

Cette situation lui était insupportable.

Alors qu'ils pleuraient la tête dans les mains, ils entendirent de sombres mugissements. Des animaux au seuil de la mort laissaient porter leur dernière plainte. Flavie sauta debout. Dieu du ciel ! Ils n'étaient pas sans vie là-dessous. Au moment même, une malheureuse vache sortait des décombres, la peau arrachée de sa hanche pendait sous son ventre. Benjamin bondit à son tour.

— La pauvre bête ! s'exclamait Flavie, en pleurs. Mais pauvre bête ! gémissait-elle encore, en glissant le bras autour de son collet.

On la soigna pendant des mois, mais la bête ne survécut pas. « Pourquoi le bon Dieu permet-il ça ? » Comment croire encore en sa bonté, sinon à... ? À perdre confiance à tout jamais.

De son côté, Benjamin gardait l'air abasourdi. Il n'y avait rien à comprendre.

Ne voilà-t-il pas qu'une heure plus tard, une nouvelle bande de mauve fit son apparition dans le firmament. Au sol, les feuilles des tuyaux de poêle recommencèrent à rouler comme des billots. Une autre tempête ? Un autre déchaînement ? Non ! L'hystérie s'empara de tous. On entra à la maison en courant, on pleurait, on criait de peur, une panique aussi forte que celle tout juste vécue.

Les objets de piété au grand complet furent apportés sur le bord des fenêtres : crucifix, chapelets, médailles, lampions, statues, cadres de piété, images saintes, rameaux de Pâques... Benjamin et les garçons couraient avec des planches à clouer aux vitres cassées. Flavie signa toutes les ouvertures avec de l'eau bénite et plaça sa bonne sainte Anne devant un nuage menaçant. Le vent tourna et il plut normalement. Il n'en demeurera pas moins qu'au moindre orage, tout le village s'affolait pendant de nombreuses années.

Il fallut une bonne dose de courage pour parler reconstruction. Avait-on le choix entre survivre ou crever ? Les soirs, au lit, le couple se consultait à savoir comment se reprendre.

— Il y a toujours la criée sur le perron de l'église. Pour ça, nos familles ont toujours eu du cœur. Les gens vont venir nous aider.

— Ça prend quand même de l'argent. Autant que du cœur, dit Benjamin.

Autant d'argent que de cœur. Flavie se désolait. Du cœur elle en avait toujours eu, mais de l'argent...

— Pit Pitre. Il doit bien être le seul à avoir des sous de ce temps-ci.

— Destroismaisons, lui, on le voit pas souvent. Toujours parti ailleurs quand c'est le temps d'être là. On dirait qu'il s'esquive quand on aurait besoin de lui, à part quand c'est le temps de venir se montrer à la messe.

— Et que je suis pas là, bien entendu. Tu as vu comment il se sent mal quand je m'adresse à lui.

— Pareil comme les Anglais, celui-là, juste là pour faire de l'argent sur notre dos.

Mieux que quiconque, Benjamin, qu'on ne payait jamais, savait de quoi il parlait.

— Pour lui, c'est faire de l'argent sur le dos de ses semblables. C'est pire!

— Comme Pit Pitre d'ailleurs, mais le vieux, il reste dans le voisinage. Jamais loin quand ça arrache de partout. Une leçon apprise avec les années parce qu'il sait qu'il va finir par nous prêter.

— En tout cas, une chose est certaine, on pourra jamais se dire semblables aux Anglais.

— C'est à se demander s'ils existent pour de vrai, les torvis. Ils sont même pas foutus de se montrer aux chantiers, alors imagine qu'on les verra jamais ici.

Les criées pour la reconstruction des bâtiments qui s'étaient trouvés dans le sillon de la tornade se multiplièrent sur le perron de l'église après les messes du dimanche. Tout le monde irait donc travailler chez tout le monde en suivant l'ordre de la demande.

Chez Benjamin et Flavie, le nettoyage du terrain commença dès le lendemain. Il ne fallait pas tarder à cause des cadavres sous les débris. Benjamin et les garçons s'étripèrent à retirer les pans du toit effondré avant d'atteindre les animaux. Ils récupéreraient, plus tard, bouts de planches et de madriers encore susceptibles de servir. Ce nettoyage des bêtes mortes fut affligeant. Heureusement, deux des chevaux étaient sortis vivants du cataclysme. Les moutons, aux confins du clos pour la saison estivale, demeuraient bien solides sur leurs pattes. Tout le temps que dura le halage des corps vers le principal ruisseau, les larmes noyaient le visage de Flavie. Pour que cette immense peine trouve une issue, elle s'activait, s'affairait à remettre les choses en place. Tout à refaire, dont sortir les débris jonchant le plancher, passer de l'eau partout, remettre sa demeure sous la protection divine en refaisant l'autel du Sacré-Cœur. Comme si on recommençait la vie. Les fillettes furent retenues à l'intérieur pour éviter de les exposer aux visions choquantes de ce macabre nettoyage. S'ensuivraient des cauchemars à coup sûr. Cependant, ces petites filles gardaient les yeux sur leur mère. Consternées, elles la suivaient pas à pas... De son côté, Benjamin donna peu d'ordres, que ce qu'il fallait. Les garçons voyaient, comprenaient, agissaient en silence.

— Va vraiment falloir retourner voir Pit Pitre. On peut pas remonter la grange sans argent sonnante, dit le mari, une fois couché pour la nuit.

— Je le sais que trop. Quand je pense qu'on avait fini nos paiements. C'est à se demander si...

— Si quoi ?

— Sais plus trop... quoi. En tout cas, ça m'a pris de court pour vrai, cette tempête-là. Moi, et mes beaux projets de soupe populaire. Qu'est-ce que tu penses de tout ça, toi, à la fin ?

— Pense que c'est la suite de notre vie, tout simplement. Un paysan est à la merci de la température. C'était encore pire dans le temps de nos ancêtres. Eux commençaient avec rien. Nous autres, on avait déjà une belle ferme en partant.

— C'est vrai. Mieux que chez mes parents aussi.

Pour le reste, Flavie ne l'analysait pas de cette manière. Elle avait l'habitude de décider de tout, lui pas. Alors qu'elle commandait l'avenir des choses, lui subissait, s'accommodait de ce qui venait. Après ce revirement de la nature, Flavie en venait à mieux cerner les limites de son propre cœur, aujourd'hui embrouillé par la tempête.

Ainsi, comprenait-elle mieux la façon d'être de son mari, sa différence. Dans la chaleur de cette différence, elle se nicha tout contre son flanc. Il resserra son étreinte, et ils s'endormirent épuisés l'un contre l'autre.

La reconstruction de la grange dissipa cet air de misère. Tout à coup, ce n'était plus triste. De nouveau, on regardait devant. Ce frolic ressuscitait la joie mise de côté. Dès six heures de ce matin ensoleillé, la cour s'éclaira de monde. Une trentaine d'hommes, avec leurs masses, leurs marteaux et leurs barres à clous commencèrent à monter les nouvelles fondations. Des coups syncopés qui résonnaient jusqu'au fond du paysage. Dans la cour arrière,

plusieurs fermières venues prêter main-forte installaient une immense table. Presque une réplique de celle de la « Grange à toutes les sauces », disparue sous les décombres.

— Rien de nouveau pour toi, hein Flavie ? dit l'une d'elles.

Elle hocha la tête en souriant.

Comme toutes les femmes présentes avaient mis la main à la pâte la veille, la table se retrouvait plutôt garnie, malgré la crise. Les plus grands des enfants s'affairaient au transport de chaudières d'eau pour abreuver les hommes, le seau renversé sur la tête pour se rafraîchir tout le corps. Et hop ! Un bonheur indescriptible habitait Violette, Justine et Claire qui couraient à gauche et à droite comme jamais depuis la tempête.

Toujours est-il que la nouvelle grange se retrouva debout sur ses nouveaux madriers au soleil couchant. Benjamin et les garçons la compléteraient dans les semaines à venir.

L'argent emprunté à Pit Pitre servit également à acheter deux vaches, une pour le lait et l'autre pour la reproduction. Flavie planta des oignons qui eurent le temps de pousser avant l'automne. Elle mit en conserve tous les fruits de la fin de l'été. Gelée de pommes, confitures de bleuets, framboises, et noisettes gardées au grenier. On mangerait de l'agneau pendant tout l'hiver.

— Ça goûte la laine, disaient les fillettes qui n'appréciaient pas tellement.

— Mais non, la laine, vous l'avez sur le dos.

De temps à autre, un voisin épargné par la tourmente leur offrirait un rare morceau de bœuf ou de porc.

Les jours raccourcirent. La nature parla d'automne. Les feuilles rougissantes préparèrent leur spectacle annuel

qui dura trois bonnes semaines. Benjamin fut rappelé aux chantiers. Un bref séjour alors qu'il espérait travailler de longs mois pour se remettre en selle. D'humeur maussade, il rentra à la maison aussitôt après les Fêtes, et entreprit de bourrer le poêle du bois vert ayant servi aux reconstructions. Un samedi à l'heure du crépuscule, le poêle se mit à gronder, à siler dangereusement. Le créosote finit par prendre feu, et la cheminée flamba de nouveau.

De plus en plus hautes, les flammèches s'apercevaient de loin. Le réseau de tuyaux qui couraient à travers les pièces du premier étage devint tellement rouge que le feu éclaterait dans la seconde. Dans la cuisine, Pascal pompait déjà l'eau à toute vitesse pendant que Mathieu courait dans l'escalier porter les seaux débordants à son père. Piétinant d'un lit à l'autre, le visage rouge de vapeur, Benjamin les versait à mesure sur les tuyaux chuintants.

— Mémé, poussez-vous, suppliait Mathieu en manque d'espace dans l'escalier.

— La mère, dans votre chambre ! tonna Benjamin.

— Mémé, s'il vous plaît !

Avant que Flavie n'ait pu intervenir pour l'aider à redescendre, Mémé bouscula le seau en se retournant, et cascada avec l'eau dans les marches. Mathieu, désespéré, vit sa grand-mère s'étaler de tout son long en hurlant de douleur.

— C'est de sa faute !

— C'est de la faute à personne, Mémé ! Tout le monde fait son possible ici, répliqua Flavie, forcée de contraindre son immense peur du feu.

— Je vous avais dit de ne pas venir dans l'escalier, la mère ! hurla Benjamin qui ne se possédait plus. Mathieu, dépêche avant qu'on passe au feu !

Hésitant, Mathieu dut enjamber le corps de sa grand-mère, pour redescendre chercher de l'eau où Pascal, cra-moisi, lui échangea aussitôt son seau vide contre un plein.

Pour céder la voie à son fils, Flavie tentait de déplacer sa belle-mère qui pleurait comme une madeleine. Chose certaine, il ne fallait pas lui toucher aux jambes. « Elle a vraiment du mal », pensa Flavie.

— On va s'occuper de vous dès que le danger sera passé, dit-elle, feignant un calme plat.

Après la tornade, serait-ce au tour de sa maison de passer au feu ?

Dans l'espoir de calmer sa belle-mère, Flavie gardait les mains sur elle. Hystérique, Mémé, recroquevillée au bas des marches, s'essuyait le visage dans ses jupes.

La course dura encore une demi-heure avant que les tuyaux ne reprennent une couleur normale. Benjamin atterrit près de sa mère.

— Va falloir faire venir le prêtre.

— Je le sais, mais va falloir la laver avant.

— Non, s'écria Mémé, vous me toucherez pas.

— Maman, résistez pas, on va faire ce qu'il faut et vous le savez bien.

— Veux pas que le prêtre se fourre le nez dans mes affaires.

— Voyons Mémé, dites pas des choses comme ça devant les enfants.

Benjamin et les garçons, après bien des précautions, finirent par la déplacer jusqu'à son lit.

En même temps, Flavie versait un premier bain d'eau tiède et en préparait un autre pour le rinçage, qu'elle apporta dans sa chambre.

— Laissez-nous, les grands. Pascal, cours chercher le prêtre, Mathieu, occupe-toi de tes sœurs.

En voyant Flavie s'approcher avec sa débarbouillette, Mémé se remit à geindre.

— Non, se convulsionna-t-elle, lorsque sa bru, après avoir repoussé sa tignasse avec le linge humide, descendit du visage au cou.

Cou! Noir au point de s'y méprendre. Du sang répandu? Flavie se demanda si elle n'avait pas une fracture là aussi. Mais non, que de la crasse! De la crasse de longue date.

— Tiens-lui les bras, Benjamin, faut que j'en enlève une couche, ç'a pas de bon sens.

Quand Flavie repoussa son encolure pour descendre vers la naissance des seins, Mémé fit mine de perdre connaissance.

— Ça sera pas long. Un petit coup pour assécher, Mémé, et ça sera fini.

Flavie ruisselait de sueurs quand elle sortit de la chambre, et Benjamin marchait les épaules basses.

— Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu? souffla-t-il.

Flavie retourna tendre les couvertures autour de sa belle-mère, mais il n'était pas question de la déshabiller. Elle la recouvrit d'un drap propre.

Le prêtre fit son entrée. Pascal lui désigna de la main la chambre de son aïeule.

— Bonjour madame, salua le pasteur.

— Veux pas vous voir.

— Laissez-moi seul avec elle.

— Pour ce que ça donne.

— Madame... continua-t-il, va falloir vous confesser.

— Pas question! Suis capable de m'arranger toute seule avec le bon Dieu. Entre vieillards, on se comprend. Un vieux de la vieille, lui aussi, assis dans son ciel à nous attendre depuis toujours.

— C'est toujours mieux en passant par son messenger.
Mémé ne coopérerait plus.

— Je vais prier pour vous.

Il la bénit tout de même, et mit la main sur ses pieds avant de sortir. À son toucher, Mémé s'arc-bouta sur son lit comme s'il venait de signer son arrêt de mort.

— Je pense que votre mère a perdu la tête. Il faudrait lui faire voir un docteur.

— C'est ce qu'on s'est dit, ajouta Flavie.

La bru vint saluer sa belle-mère qui semblait calmée. Elle laissa la porte de sa chambre ouverte pour le reste de la nuit.

— On est pas loin, bonne nuit!

Le couple exténué monta dans sa chambre.

Le lendemain matin, Benjamin prépara la grande traîne pour transporter sa mère chez le docteur. Il en recouvrit le fond d'une peau de chevreuil sur lequel il mit des briques chaudes. Flavie y déposa un tapis tressé et d'épaisses couvertures repliées sur elles-mêmes. Pendant ce temps, les garçons attelaient le cheval à la traîne, et attendaient les ordres. Benjamin et ses fils transportèrent délicatement Mémé sur sa nouvelle couche. Flavie se pressa de la recouvrir de deux épaisses douillettes et la borda dans tous les coins possibles. Étrangement, Mémé ne revendiquait rien. Sentait-elle sa fin venir? Flavie se pencha pour l'embrasser sur la joue avant que Benjamin ne touche aux rênes. Mémé ne réagit pas.

Le traîneau glissa doucement vers la sortie de la cour pendant que Flavie, les garçons et les petites filles restaient figés dans le froid. On suivit la scène des yeux aussi loin que possible. Quelque chose d'énorme venait de se passer, venait de disparaître dans le tournant.

Des événements qu'on ne savait pas nommer, mais qui appelleraient à une réorganisation. Cette Mémé qui avait rempli leur existence, l'avait maintes fois ternie surtout, ne reviendrait plus chez eux. Après les soins du médecin, elle habiterait au Petit-Sault chez sa fille Mathilde.

Complètement démobilisés, on retourna à la maison dans un silence de Grand Nord... Chacun, réglé comme une mécanique, reprenait ses activités. Poids insoutenable. Qu'est-ce qui était plus lourd de sens ? La présence ou l'absence ? Les coups de midi finirent par résonner à l'horloge grand-père.

— Venez manger, dit la mère.

Avec cette nourriture, on se referait un intérieur. Au fond de soi, on retrouverait le beau. Son beau. On se tapisserait de beau. La vie continuerait. Mais jamais Mémé ne disparaîtrait de leur mémoire. Les enfants ne se doutaient pas cependant que, seulement quelques mois plus tard, Mémé s'éteindrait à la suite d'une commotion cérébrale causée par une chute. Toute la famille assista respectueusement au service funèbre. Ainsi se perpétuait l'existence.

CHAPITRE 12

L'autre ferme

LE PRINTEMPS reprit ses forces. Sa vive lumière dépeignait crûment la ferme décimée. Quelques animaux dans une nouvelle étable vide. Au fond de la grange, que des monceaux de récoltes sorties de terre après l'ouragan, mais qui ne permettraient jamais de passer l'hiver suivant. Autour de la maison, plus un lierre, plus une rose, plus une fleur sauvage, la haie d'églandiers avait été détruite. Flavie dut refaire son jardin à la pauvre. Elle planta les surplus venant de sa mère, dont un plant de rhubarbe, quelques graines de laitue et toutes les patates qu'elle put trouver. Les fillettes avaient pour mission d'en découper les germes le plus petit possible. Comme au temps de sa tablée populaire, elle ajouta des racines de topinambour à son quotidien et travailla toutes sortes de potages à la poulette grasse.

Elle se sentait affaiblie. Il lui faudrait se reprendre en main, refaire la paix en elle avant d'arriver à remettre sur pied sa « Grange à toutes les sauces », et son projet de trico-teuses pour les colonies.

L'indigence de ces endroits reculés lui revenait constamment en tête. Rien qu'à y penser, leur manque de tout

la faisait encore frissonner. Appartenait-elle à cette horrible misère maintenant ? Était-elle descendue dans ce creux, dans ces retranchements, dans ce noir ?

« Non ! » Tout en elle hurla son opposition. Mais la question demeurait sans réponse. « Mon Dieu, faites-moi pas ça ! Je vous en prie ! »

Elle avait travaillé obstinément pour ne pas que l'indigence lui arrive. Comme c'était dans son tempérament de voir venir, ça marchait. Mais fait-on obstacle aux forces de la nature ? Peut-on se battre avec le temps ? Son mari avait raison, on est à leur merci.

Dans les champs, Benjamin et les garçons faisaient ce qu'ils pouvaient. Patiemment, ils attendaient après la charue de l'un, la herse de l'autre, leurs instruments aratoires pulvérisés par le vent.

Toutes sortes de grains manquaient parce que le bas de laine familial se trouvait complètement à sec.

À l'automne, Flavie se retrouva enceinte. Benjamin repartit pour des chantiers de courte durée. À la maison, l'hiver fut accablant. Repas frugaux. Fourrage rarissime. Humains comme animaux manquaient de vivres.

Au printemps suivant, une nouvelle retentissante fracassa les esprits : Destroismaisons, disparu ! Enfui dans l'Ouest, le grand patron, selon l'hebdomadaire du Petit-Sault. Avec l'argent de tous les bûcherons ! Aucun d'eux n'avait été payé, ne le serait jamais, pas seulement Benjamin avec des arrérages accumulés. On racontait que les Anglais de Saint-Jean avaient refusé à leur intermédiaire, du jour au lendemain, de lui acheter le bois de construction des chantiers du Madawaska. Il s'écoulait moins bien, disait-on. Un coup dur ! Une perte considérable pour toute la région.

Une débandade envenimée par la crise économique qui s'éternisait.

Pit Pitre réapparut dans les alentours. Il se remit à visiter les fermes dont la plupart lui avaient déjà fait des emprunts. Il marchait lentement, les mains dans les poches comme si rien ne pressait. Comme un chat joue avec la souris. Comme un rapace fait durer le plaisir de sa capture. Ici et là, il cognait aux portes. Revenait s'il restait sans réponse. Reviendrait jusqu'à ce qu'on lui ouvre, car il savait que tout le canton lui appartenait, une fois l'arrogant Destroismaisons détrôné. Chez les plus nerveux, on n'en pouvait plus de se tenir sur le qui-vive. On finissait par souhaiter sa venue, même si on savait qu'on allait se faire escroquer royalement. Chez les plus coriaces, l'ayant longuement évité avant la capitulation, il se faisait tout d'abord conciliant, compréhensif. Comme en amitié, il offrait quelques menus échanges en partage, des pacotilles qui lui feraient réclamer le double de son dû. Malgré ses finauderies, on n'avait pas le choix, c'était à prendre ou à laisser et se retrouver à la rue.

Quelques jours auparavant, Flavie avait donné naissance, Écoline à son chevet. Un autre petit garçon solide comme ses frères, prédit par la sage-femme, et qui porterait le nom d'Alphonse. À cause de sévices passés toujours, les hémorragies de la mère demeuraient monnaie courante après chaque accouchement.

Pit Pitre, qui connaissait pourtant la situation, cogna bientôt à sa porte. Benjamin lui donna des explications, mais il ne voulut rien entendre. Cette fois, le mari explosa.

— Vous savez bien que les femmes gardent le lit quarante jours après les accouchements, alors revenez dans un mois.

— Qu'est-ce que je vais faire pour manger, moi ?

— Mangez de la marde, se consola-t-il à mi-voix.

Pit Pitre, dur de la feuille, tendit l'oreille.

— Mangez vos piastres, vous en manquez pas.

Écoline, qui avait tout entendu, descendit. Elle n'y alla pas par quatre chemins non plus pour déloger le vautour.

— Monsieur Pitre, vous allez avoir une mort sur la conscience, si vous forcez cette femme à se lever en ce moment.

— Ma femme fait beaucoup pour aider le monde du village. J'en connais qui vous pardonneraient pas. Le feu, c'est facile à mettre.

Dès qu'il entendit le mot feu, Pit Pitre recula d'un pas, et s'en retourna sans ajouter une parole.

Le feu, un mot qu'il avait évacué de son registre. Sans son argent, il n'était plus rien dans la vie. S'il venait à brûler, il brûlerait avec.

Il revint, de temps à autre, pour réussir à les mettre dehors sans les humilier, mais surtout parce qu'il craignait.

« Ce trou d'cul de Benjamin... chez moi ? »

Il avait eu vent de ses feux de cheminée.

Qu'il lui tardait de se ressaisir de cette belle grande ferme, le joyau du rang ! « C'est à moi, c'est mon argent. »

Un jour, madame le reçut à la porte. « Cette Flavie a la réputation d'avoir du chien, faut que je fasse attention comment je m'y prends. Elle pourrait me tenir tête plus longtemps que je veux. »

— Donnez-nous encore du temps, insistait-elle. Des troismaisons doit une petite fortune à mon mari.

— Ma chère dame, les choses ne se passent pas comme ça. Vous savez où il se trouve, vous ? Moi, non. Dans l'Ouest ? Qui nous dit que c'est vrai ? Il est peut-être mort.

— C'est juste pour vous sortir de l'embarras que vous dites ça. Vous savez bien qu'il est pas mort.

— Pas impossible.

— Voyons donc, sa femme et ses enfants sont par ici, il va revenir sous peu, assuré. Vous pourriez pas attendre son retour et, entre hommes d'affaires honnêtes, faire une entente avec lui pour qu'il vous verse les sommes qu'il doit à mon mari ?

— Attendre vous coûterait cher d'intérêts !

Ne jamais revoir la couleur de son argent ? Un risque que l'avare ne pouvait pas courir.

— Faites donc une exception, on est des bons clients, non ? On connaît ça les affaires, et on a déjà conduit une boucherie qui marchait bien si ça avait pas été de la crise.

— Des exceptions, ça se fait pas en affaires, ma belle dame.

« Ma belle dame ! » Comme s'il savait ce que veut dire belle.

Une à une, le sordide jouait ses cartes.

— On pourrait contresigner en bonne et due forme, je sais écrire, vous savez.

Flavie en rajoutait pour lui montrer qu'elle n'était pas un deux de pique.

Aux mots « honnête » et « écrire », Pit Pitre avait pris une grande respiration. Il ne connaissait ni l'un ni l'autre. Pour évaluer le montant de son argent, il repassait ses piastres au fer chaud, les cordant en piles de différentes hauteurs tout en soupirant : « Mon or, mon argent ! »

À cet argent remisé dans l'attique, il accédait quotidiennement par une échelle propre à décourager tout intrus. Une échelle aux barreaux incertains, volontairement bancal. Il en éprouvait une telle satisfaction qu'au moment de redescendre souper, il se sentait repu et mangeait peu, une économie en soi.

— Revenez-nous voir demain, mon mari et moi, on va dormir là-dessus.

— Dormez pas trop fort. Les intérêts, ça dort jamais.

N'eût été de donner le mauvais exemple à ses enfants, Flavie lui aurait tiré la langue lorsqu'il referma la porte. Elle aurait pu lui tenir tête encore longtemps, l'amener dans des retranchements dont sa nature sordide n'était même pas consciente. Qu'il se sente mal, enfin !

Ses accrochages avec Mémé, dont elle s'était sortie victorieuse, lui avaient donné une force devant l'adversaire, peu importait la situation. Malgré cet accomplissement personnel, elle savait que cet homme les tenait à la gorge.

D'un pas lourd, les époux montèrent se coucher. Étendus sur le dos, ils soupirèrent longuement.

— Pense bien qu'il y a plus rien à faire, dit finalement le mari.

— On dirait. Attendons voir ce qu'il va nous proposer demain. Peut-être que ça sera pas si mal à la longue.

— Rêve pas, ce vieux torvis-là est plus croche que croche.

On s'évanouit de fatigue. Il ne restait plus d'issue. Un néant d'où les rêves d'avenir se trouvaient bannis.

Le lendemain, l'usurier se présenta à la porte avec un plan bien à lui, en échange de la grande terre. Il possédait une plus petite ferme à Saint-Hilaire qu'il proposa quand même de leur vendre 250 \$. À lui rembourser par petits montants chaque fois qu'ils feraient boucherie d'une vache. S'y trouvait aussi une bonne grange où étaient remisés une charrue, une herse et un tombereau. Dans la maison campaient un vieux poêle et quelques montants de lit.

Après le souper, Flavie vint saluer Écoline. Les larmes aux yeux, les deux femmes se firent une accolade qui ressemblait davantage à des adieux qu'à un au revoir. Com-

ment refaire ces vingt milles de distance alors qu'Écoline avait coiffé la soixantaine depuis un moment, et Flavie, débordée, à travers sa trentaine.

— Reviens me voir quand tu iras chez tes parents.

— Comptez sur moi.

La porte s'ouvrit et se referma tout en douceur. Flavie se glissa au loin sans le moindre bruit, les deux amies s'accordant à préserver le sentiment qui les habitait.

Dès le lever du jour, le couple se mit en route avec son petit ménage. Deux chevaux tiraient la charrette. On y avait entassé le peu acquis depuis la tempête, et ce qui restait de farine, de sucre, de sel, de linge de ménage et quelques vêtements. Aussi de l'avoine pour les chevaux et le coffre d'outils. Quelques vaches attachées aux ridelles, ainsi qu'un chien, suivaient. Les enfants se tenaient sur les deux sièges avant avec leurs parents. Tout près, la grande boîte qui servait au transport des bébés.

Alphonse pleura beaucoup durant le voyage. La route cahoteuse n'avait rien de son premier berceau.

Dans la touffeur de cette après-midi de juin, Flavie ne pouvait s'empêcher de réfléchir au déménagement de son arrière-grand-père Pierre, lorsqu'il avait quitté Kamouraska dans le Bas-Saint-Laurent pour venir au Petit-Madawaska. Dans cette colonie en devenir, son aïeul avait monté son entreprise, un moulin à scie de première importance où elle était déjà entrée. Le canton déclinait son nom, et le bureau de poste s'appelait toujours *Plourde Office*.

Son arrière-petite-fille retrouverait-elle à Saint-Hilaire-de-Madawaska la grande prospérité de son ancêtre de Saint-Joseph?

À mi-chemin, la route ombragée se rétrécit et son chemin se transforma en un bournier de terre jaune plus ou moins baveuse qui avait tout du sable mouvant. Comme il avait plu la veille, la petite caravane s'enlisa. Même si les chevaux cherchaient à s'ancrer les pattes arrière pour avancer, leurs sabots s'enfouaient dans la boue jusqu'au paturon.

On dut vider la charrette. Meubles, matelas se retrouvèrent sur le bord de la route.

Deux heures plus tard, on repartait.

De loin, la ferme se profila. On déchantait au fur et à mesure que ses détails se précisaient.

— Maman, est-ce qu'il va mouiller dans la maison, ça penche au milieu ?

Flavie soupira lourdement. Une maison abandonnée ! Une maison à la peinture délavée et au toit défoncé les attendait. Une maison où il n'y avait plus rien de droit.

« Presque les colonies ! Mon Dieu, épargnez-nous ! Bonne sainte Anne, épargnez-nous ! »

Pétrifié par la décrépitude de l'environnement, Benjamin avait relâché les cordeaux. La douceur du cuir n'avait plus d'emprise sur ses mains. Les bêtes écumanies paraissaient avoir compris et ralentissaient la cadence. Toute la famille semblait assoupie, comme pour s'endormir devant le malheur.

Quand on s'immobilisa dans la cour, le crépuscule avait assombri la scène. Les enfants, dont tout déménagement soulève la vigueur, demeuraient enfoncés en eux-mêmes. Les nobles bêtes gardaient la tête basse.

Il fallait se reprendre. On descendit de la charrette, sans joie, mais on descendit tout de même. Justine fut la première à pousser sur la porte qui bâillait.

— Maman, y a un trou dans le plancher.

— Va pas là. Fais attention. Viens ici. Attends-nous.

Flavie s'occupait d'abord du petit dernier qui hurlait. Elle le prit dans ses bras, le serrant sur sa poitrine. Il arrêta de pleurer un instant, puis sa bouche se mit à chercher son sein.

— Va falloir que je lui donne à manger tout de suite, dit-elle à son mari. Plus capable d'attendre, pauvre petit.

— Les chevaux ont besoin d'avoine tout de suite aussi.

— Commencez par débarquer la boîte du bébé, ajouta-t-elle à l'intention des grands garçons. Mettez-la au coin de la maison en attendant.

— Vous voulez dire au coin de la cabane, relança Mathieu d'un œil suspect.

— C'est là qu'on va vivre, mon garçon. Va falloir faire pour le mieux. Attendez-moi pour entrer dans la maison, non attendez-moi pas, il va faire noir dans pas longtemps. Pascal, trouve la lampe et allume-la. Fais attention de ne pas l'échapper. Commencez à transporter les meubles.

Flavie retourna sur le siège de la charrette avec Alphonse et cacha la scène de l'allaitement d'une couverture placée de guingois. C'était la première fois qu'elle donnait le sein devant sa famille, et les petites filles se demandaient bien comment ça se passait sous la couverture. Les sueurs abîmèrent bientôt maman et enfant, mais aussitôt repu, le bébé s'endormit. Elle vint le déposer dans sa boîte qu'elle recouvrit d'un grand morceau d'étamine, provenant de chez sa mère. Les maringouins se faisaient voraces en juin.

Benjamin revint de l'étable où il avait vu aux chevaux. Les vaches attachées à des pieux resteraient dehors à brouter derrière la grange.

L'un après l'autre, les parents entrèrent suivis de Violette, Justine et Claire. Pascal et Mathieu restèrent

dehors. Ils en avaient assez vu en transportant les matelas, et même perdu pied à travers les planches défoncées.

— Faites attention au gros trou dans la cuisine.

Une fois les yeux habitués à la lumière, on aperçut l'énorme cratère dans le plancher en ligne directe avec celui du toit. Comme si un météorite était tombé sur l'habitation.

— Pas vrai ! s'exclama Flavie.

Elle aurait pleuré toutes les larmes de son corps. Benjamin n'en revenait tout simplement pas de ce délabrement. Quel individu sordide, ce Pit Pitre ! Tant de suppositions élogieuses sur cette petite ferme d'un tiers la dimension de celle de Saint-Joseph ! Un transfert de ferme absolument inéquitable avec une nouvelle dette de 250 \$ pour les nouveaux propriétaires ! Allez donc comprendre !

— Maman, j'ai faim, pleurnichait la petite Claire, exténuée par le long voyage.

— Moi aussi, renchérit Justine.

Violette, devenue la grande fille de la maison, observait, silencieuse du haut de ses onze ans.

— Tout ce qu'on peut manger ce soir, c'est du pain avec du beurre.

On s'entassa autour de la mère qui beurra des quignons de pain à l'arrière de la charrette, engloutis en moins de deux. Tout le monde continua de s'affairer. Elle vint déposer une couverture sur chaque paillasse. La lune qui s'arrondissait dans le firmament rayonnait par les fenêtres aux vitres à moitié fracassées. Une lumière blanchâtre qui avantageait l'intérieur des pièces. C'était la pleine lune de juin avec toute sa chaleur et son humidité. Les trois fillettes couchèrent tout habillées dans le même lit, les garçons dans l'autre, et le père et la mère dans le troisième avec Alphonse parqué tout près.

Tous tombèrent dans un profond sommeil à l'exception de Flavie qui, agitée, rêva de jungle. Du fond de cette jungle, un appel retentissait. On aurait dit le cri primal d'un être qui se débat avec la vie. En panique, la petite Claire luttait de tous ses membres. On accourut vers la chambre des filles. Dans l'entre-deux, la mère lança à l'aîné :

— Va chercher la lampe. Dépêche !

De loin, elle apercevait dans l'échappée de lune une lumière blafarde qui semblait se mouvoir en lacets sur le lit.

— Comment !

— Une couleuvre ! s'écria Violette, qui sauta debout avec Justine.

Benjamin se jeta sur la bête qui lui glissa entre les doigts. Elle lui serpentait entre les mains quand Pascal éclaira avec la lampe qui fit fuir non pas une, mais deux couleuvres grises.

— Maman, maman, pleurnichait Claire qui ne comprenait plus rien.

Sa petite dans les bras, la mère courut vers Alphonse qui n'avait cessé de s'époumoner depuis le cri de détresse de sa sœur.

— Prends-la, Violette.

Flavie se plia en deux au-dessus de la boîte. Quand elle descendit les bras vers son petit, son mouvement stoppa. Qu'y avait-il ? La lampe tenue par Pascal éclaira la chose. Une autre couleuvre manœuvrait autour de son bébé. Flavie poussa un cri de répulsion, puis ses mains agrippèrent son bébé. Elle se hâta le long des murs. Tout le monde l'avait suivie dehors. Pendant que la mère prodiguait une caresse après l'autre aux fillettes qui ne pouvaient plus s'arrêter de pleurer, on s'installait dans la charrette pour y passer le reste de la nuit.

— Papa va arranger tout ça demain, ayez pas peur.

Malgré les tendres bras de sa mère, Alphonse ne cessait de pleurer. Flavie, assise en tailleur, berçait depuis une heure son bébé, les yeux fermés, espérant éponger la peine de son petit. « Pauvre petit ! » Que quelques mois d'existence et il ne se comprenait plus. La plus vieille, véritable oiseau de nuit depuis sa naissance, la toucha :

— Maman, voulez-vous que je le berce à votre place ?

Flavie n'eut pas un mot. Elle lui passa le petit être inconsolable, en glissant de reconnaissance sa chevelure contre celle de sa fille. Elle s'adossa à la ridelle et tenta de trouver quelques demi-heures de repos avant la barre du jour.

Le soir, Violette prendrait bientôt l'habitude de venir chercher son petit frère pour le bercer jusqu'à minuit, ou tant que le poêle jetait de la chaleur.

Après cette nuit perfide, la vive lumière du jour apporta un certain réconfort à l'âme. Une autre journée titanesque attendait père, mère et enfants. Il fallait se débarrasser des couleuvres et boucher les trous. Les couleuvres de la cave, et celles qui auraient aussi bien pu tomber du ciel...

— Les garçons, vous allez faire du feu toute la journée, expliqua le père. Ramassez toutes les branches et les chicots que vous pouvez et brûlez-les. Il faut étendre de la braise chaude partout au fond de cette cave. Les tisons vont les faire fuir.

Aux fillettes, il demanda de trouver des cailloux coupants et de les apporter à leurs grands frères.

— Ça va leur gratter la bedaine et elles reviendront plus.

Les fillettes, l'aînée en tête, prirent un certain plaisir à choisir les petites roches les plus tranchantes.

Pendant ce temps, Benjamin se mit en frais de boucher les orifices du plancher et du toit avant la nuit.

— Pas un traître morceau de bois alentour, dit-il à sa femme.

Il ne lui restait plus qu'à défaire une partie du muret séparant les animaux de la grange. Avec les morceaux récupérés, il répara temporairement les dommages. Dès le soir, on put se promener dans la cuisine sans danger. Que vienne la pluie, on était au sec.

Comme la terre n'avait pas été labourée depuis longtemps, la maîtresse de maison ne fit herser que les bords de la voie d'entrée pour y mettre quelques légumes d'automne. Tout près de la maison, le chef de famille disparaissait complètement dans des nuages de poussière. Flavie mit en terre les graines les plus communes : oignons, carottes, choux, navets, patates. Elle réfléchit et osa quelques tomates, les préférées de son mari. De son côté, Benjamin sema, où il put dans cette terre de roches, de l'avoine pour les chevaux. Il troqua, en échange de services ou de récoltes futures, du foin et de la paille pour ses quelques animaux. Du matin au soir, Pascal et Mathieu travaillèrent à épier les champs en face, de l'autre côté du chemin. Un tas de roches s'éleva à droite, sous un arbre près de la clôture de démarcation en ruines.

— Oubliez pas le bois de chauffage, les garçons.

Flavie ne s'émouvait même plus de sa peur du feu, elle s'en accommodait, maintenant. Elle avait appris à avoir peur.

Un mois plus tard, alors que les époux se retiraient pour la nuit, Flavie fit part à son mari de son désir de

peinturer la maison dès que possible. La fière Flavie n'avait jamais pu oublier l'indigence des colonies.

— Ça aurait moins l'air d'un taudis.

Un taudis à un mille des endroits de première importance dans son esprit, c'est-à-dire de l'église et de l'école. Les plus proches voisins se situaient à un quart de mille.

Benjamin ajouta qu'il faudrait aussi s'agrandir.

— Avec les enfants qui s'en viennent, on aura jamais assez de place.

Le couple n'avait que six enfants vivants. Dans la mitrentaine, ces époux avaient encore le temps d'augmenter leur famille du double avant la ménopause.

Le lendemain, M. le curé frappa à la porte.

— Bonjour, mon père, venez vous asseoir.

Flavie redressa rapidement son tablier et remonta discrètement les cheveux autour de son front. Ce qui lui redonnait son air assuré.

Il jeta un coup d'œil autour et refusa l'offre avec suffisance. Il était seulement venu constater ce qu'il avait entendu dire.

— Six enfants que vous avez? comptait-il.

Il braqua un instant son regard sur le ventre plus que plat de la mère de famille, comme s'il cherchait une explication.

— J'ai les enfants que le bon Dieu veut bien m'envoyer, mon père.

Flavie sentit son insatisfaction, mais elle n'allait pas commencer à lui expliquer les suites néfastes de son premier accouchement. Tout de même! Cette affaire était entre le bon Dieu et elle. Tout curé qu'on est, on ne peut pas se substituer au corps d'une femme. C'était une affaire de bon sens, pas de religion, après tout.

— Mettez-vous à genoux que je vous bénisse.

Lorsqu'il referma la porte, Violette qui avait remarqué le regard du prêtre s'élança.

— C'est quoi, maman, le péché d'impureté?

Interloqué ne fut pas le mot pour décrire la surprise des parents et des grands garçons.

— Va finir la vaisselle.

Habitué à vivre dans la plus grande ferme du rang, Benjamin ne pouvait tolérer de se sentir comprimé à ce point dans sa bicoque.

— J'ai vu qu'il y avait une maison à vendre au village, pas chère. J'ai parlé au propriétaire et il accepterait de me la troquer contre des récoltes. Il resterait à la transporter ici.

— Ouf! un mille, c'est loin!

— Il a promis que ses garçons nous aideraient. Lui, il est trop pris des poumons.

Benjamin mit donc sur pied le transport de la grande maison grise vers ce qui ne lui semblait pas mieux qu'une cahute. Cette organisation demanda plusieurs jours de préparatifs. Benjamin dut beaucoup emprunter, car il ne restait à peu près rien sur cette ferme abandonnée. Mais, il rendrait tout en temps ou en effets, et plus que le client en demandait.

Il s'agissait d'organiser un système de billots sur lesquels la maison avancerait en roulant. Il fallut d'abord assujettir le bâtiment à des poutres accessoires introduites sous la maison par des trous dans le solage. Ces poutres serviraient de rails aux billes de bois placés sous le devant du mécanisme au fur et à mesure du roulement.

Il faisait gris le jour où deux chevaux, aux limons surdimensionnés, furent attelés à l'appareillage. Derrière la maison se tenait une équipe d'hommes, dont Benjamin,

Pascal et trois des fils du vendeur, prêts à toute éventualité, particulièrement dans les côtes. Dès qu'un billot se libérait à l'arrière, on venait le replacer à l'avant de la bâtisse.

— Prêt, papa ? cria Mathieu affecté aux cordeaux.

— Ouais !

— Hue ! lança-t-il, en claquant les guides.

Les chevaux se bandèrent de toutes leurs forces.

— *Go !* secondait Benjamin à l'arrière.

Une énorme traction fit trembler la maison qui, légèrement délestée de son poids par l'équipe arrière munie de perches, avança d'une dizaine de pieds.

Tous soupirèrent de fierté. Sur les 5 280 pieds à parcourir, il en restait environ 5 270, c'est-à-dire qu'on reprendrait la charge, ou le mouvement, encore 528 fois avant d'arriver à la ferme du nouveau propriétaire.

— Ça va toujours, le père ? cria Mathieu qui tenait les guides à l'avant.

— Ouais !

Deux hommes transportaient déjà vers l'avant les bilots libérés à l'arrière par le déplacement.

La maison avança encore de quelques pouces.

À l'heure du dîner, Flavie, Justine et Claire vinrent porter à manger aux hommes. Violette gardait Alphonse à la maison. Des sandwiches aux tomates, encore vertes, tartinées de moutarde et du thé bien chaud. Un peu d'avoine pour les chevaux.

— Faut pas traîner si on veut arriver à soir, dit le chef de l'entreprise.

Les lourdes tractions reprirent.

Des hue ! et des *go !* résonnèrent pendant le reste de la journée.

Dans les légères pentes de la route, le tout se déroulait avec moins d'efforts, mais annulé aussitôt par les remontées.

Plus qu'un quart de mille avant l'arrivée ! Il faisait brun quand le chantier entreprit la descente de la « calvette du russeau à Martin », c'est-à-dire le pont traversant le cours d'eau. Flavie et les enfants surveillaient de loin la masse grise, tel un gros nuage en travers de la route.

— On va avoir notre nouvelle maison, ce soir, hein maman ? s'enquit Violette.

— La côte à remonter est pas mal à pic...

En effet, le déplacement de l'œuvre collait au creux de la calvette. Arrêt total, au moment même où l'Angé-lus marquait la fin de la journée de travail. Rien ne bougea plus. Chevaux et hommes se reprenaient encore et encore, coup après coup, effort après effort. À huit heures, on n'avait pas ajouté un pouce de plus au déménagement. Malgré l'impossibilité, on aurait cru le bâti aimanté par l'eau.

— Va pousser à ma place, s'amena le père.

Benjamin prit les cordeaux.

Malgré tout son savoir-faire avec les bêtes, rien ne bougea davantage. Les chevaux fumaient et les hommes étaient à bout de force. Benjamin s'entêtait à vouloir avancer, n'eût été que de deux ou trois pouces.

— Torvis ! Je peux pas endurer ça.

— Arrêtons, le père, dit l'aîné. On voit plus rien de toute façon, comment on va faire pour replacer les billots d'arrière en avant, c'est bien beau la lune, mais c'est pas un fanal.

Pascal marchait déjà en direction de la grange pour chercher les deux fanaux. « Peux pas croire qu'il va falloir attendre jusqu'à demain », se résout-il, la mine basse.

Il n'était pas question de laisser sans surveillance cette grosse masse qui avalait les deux tiers du chemin. Des autos roulaient sur cette route. Pas souvent, mais parfois. Une fois était une fois de trop.

Pascal revint avec les fanaux et Benjamin les installa à regret aux coins de la construction, en souhaitant que le malheur ne survienne pas. « Un accident, c'était si vite arrivé. »

— Allez vous coucher, tout le monde. Amenez les hommes dans la grange. Je reste pour surveiller.

— Voyons, le père, venez-vous-en, insista Pascal. Un fanal, ça se voit tout de suite dans le noir.

Pascal et Mathieu mirent de la pression. Benjamin promit de rentrer vers minuit. Après cette heure, il considérait que le danger était minime sur cette petite route de campagne où on voyait passer une auto aux deux jours.

Dès six heures du matin, la grosse maison grise endormie au fond de la calvette s'éveillait à la colline en face qu'elle réussissait à gravir, pouce par pouce. Son bâti venait se coller à la bicoque délavée. Monté sur des poteaux temporaires. « Toute une épreuve ! » constatait la main-d'œuvre.

« Que d'arias ! » soupirait la maîtresse de maison qui attendait, de la fenêtre, la fin de l'activité.

Dans les jours qui suivirent, le chef de famille défonça le mur de la petite habitation pour avoir accès à la grande où on passerait l'hiver. C'était clair, dans la petite maison aux murs vides de bran de scie, on gèlerait tout rond. Les châssis doubles manquaient également et aucun calfeu-

trage n'apparaissait nulle part. En somme, une cabane inhabitable l'hiver.

En septembre, un employé du frère de Benjamin passa lui laisser un message.

— Elzéar veut que tu viennes travailler à son moulin à scie, cet hiver. Je passerais te prendre demain, ou après-demain au plus tard.

Flavie sut immédiatement que son mari partirait pour six mois encore. Telle était sa réalité. Benjamin ne savait refuser aucune demande de l'extérieur, surtout celle de son frère.

— Tu sais que la fondation est pas faite. Le vent pourrait nous emporter, aussi proche de la talle de trembles.

— Voyons, qu'est-ce que tu vas chercher là ? Tu as peur pour rien. Une maison, ça s'envole pas comme une guenille au vent.

« C'est ce qu'on croit quand on veut partir. »

— Et la cheminée du côté des arbres qui penchent par-dessus la toiture, ça peut pas être bon non plus.

Au printemps suivant, la fumée constamment refoulée vers l'intérieur par les branches aurait noirci l'intérieur de cette maison en véritable entrepôt à charbon.

— Tu t'en fais pour rien. Puis, Pascal et Mathieu restent avec toi, s'il arrivait quelque chose.

— Faut même pas penser qu'il arriverait quelque chose, Benjamin. Ça me rend folle.

— Tu étendras tes tapis tressés à la grandeur du plancher. Tu en as bien une dizaine... à part ceux que tu nous caches, lui dit-il, dans un demi-sourire. Assez épais pour empêcher n'importe quel froid, je te connais bien !

L'œil plissé, son sourire s'esquissa dans toute sa beauté.

Voilà ! Son mari parti pour un autre six mois.

Benjamin avait déjà enjambé l'autre univers s'offrant à lui. Ce qu'il avait entrepris pour les siens attendrait, s'organiserait sans lui. Avec une femme comme Flavie, il n'avait pas à s'inquiéter.

Flavie comprenait que rien ne le retiendrait à la maison. L'appel se faisait trop fort. Toujours trop fort, cet appel d'en dehors pour son mari. Kedgwick, Nouveau-Brunswick, ne se trouvait pas à la porte. On n'en revenait pas en une journée comme des chantiers de la Rivière-Verte. Près de soixante-dix milles plus loin, son frère qui l'appelait à sa scierie. Il irait. Il irait passer l'hiver chez lui. Oh ! il y travaillerait de toutes ses forces. Travaillerait, mais fuirait la misère de sa propre famille. La misère qui les attendait, eux, dans leur maison dégingandée.

Avant de partir, il alla proposer aux jeunes gens qui l'avaient aidé au déménagement son *span* de chevaux pour l'hiver.

— Qu'est-ce que tu as pensé, Benjamin, nos garçons sont ici. Des hommes, maintenant. Ça aurait été bien utile d'avoir les chevaux pendant l'hiver.

— Faut commencer à rembourser, on peut pas devoir à tout le monde toute notre vie.

Flavie se désespérait. Comment se faisait-il que son mari ne comprenait pas le bon sens ?

— Mais Benjamin ! implora-t-elle. Faut commencer par le bon bout, tu dois comprendre ça, toi.

— T'es jamais contente.

Flavie se tut. Elle ne voulait pas se sentir en froid avec son mari pendant ces longs mois. L'hiver en soi se faisait bien assez dur. Ce goût d'une chicane sans fin ne lui revenait jamais. Elle se souvint alors du soir où, dans les bras l'un de l'autre, leurs cœurs se confortaient mutuellement de ne pas s'être perdus. Elle venait d'entrer de la ville et,

quelques semaines plus tard, son mari et elle avaient fait une échappée vers les colonies où une ultime pauvreté les avait laissés cois.

Une fois Benjamin parti, Flavie remit son sort entre les mains du bon Dieu. Des temps difficiles se préparaient pour elle, le manque de tout par un hiver rigoureux. Avoir mal, presque sans répit. Pourquoi tant de souffrances, mon Dieu ? En l'espace d'une fraction de seconde, elle en voulut à ce Dieu qu'on disait bon.

Cela ne l'empêcha pas de lui garder sa confiance. Elle lui démontrerait tellement de foi qu'il finirait par l'écouter. Sans charrette, on marcherait donc à la messe. Dans le noir de cinq heures du matin, la famille se préparait. Il fallait arriver à temps pour la célébration de sept heures où il était aussi coutume de faire son chemin de croix avant la cérémonie. L'église se situait à un mille de la maison. Pour les petits comme les grands pataugeant dans la neige, accomplir cette dévotion précédant la messe devenait impossible. C'est ainsi que Flavie institua son propre chemin de croix. Devant chaque poteau de téléphone, la famille s'agenouillait pour réciter un *Ave*, un *Pater Noster* et un *Gloria* auxquels la mère ajoutait une courte prière de son cru. Et ainsi, pendant les quatorze stations de la dévotion. Les enfants avaient honte de cette pratique. Rien ne les retenait à genoux si on entendait venir une voiture. On sautait debout, mine de rien.

Assise enfin dans le banc de l'église, Flavie s'interrogeait sur sa vie. « Qu'est-ce qu'on peut faire de plus dans la vie, que son possible ? Son possible, elle l'avait toujours fait, et plus que son possible parfois », lui semblait-il. Elle se sentait comme l'un des serviteurs de l'évangile. Rempli

de talents qu'il avait fait fructifier au maximum, mais Dieu n'en avait pas tenu compte, car il n'avait fait que son devoir. Malgré tous ses efforts, passerait-elle inaperçue sous le regard divin ? Elle espérait le contraire. Que son créateur jette un œil favorable sur elle. Elle avait tellement besoin de son aide par les temps qui couraient.

Ragaillardi, Benjamin rentra au printemps. Il déchargea devant la maison une poche de farine, une de sucre blanc, un sac de sucre brun, une chaudière de graisse, du sel, mais... pas un sou en poche.

— Il va me payer après les récoltes, qu'il m'a promis.

« Ça changera jamais ! »

— Comment va notre belle-sœur ?

La femme d'Elzéar possédait tout un répertoire d'histoires d'hommes de chantier. Frondeuse, irrespectueuse, elle s'en prenait tout autant au curé qu'aux bûcherons. Le prêtre devenait souvent le dindon de la farce.

— Comique comme j'ai jamais vu, la Marie. Aux repas, tout le monde était mort de rire !

Neuf mois plus tard, Flavie donna naissance à un autre garçon qu'on appela Anselme. Avec Justine, le premier blondinet aux yeux bleus de la famille.

Que le temps passa vite avec ces années d'activités intenses pour se remettre à flot ! Pensait-on que la vie avait été difficile à Saint-Joseph ? Rien avec le constat de Saint-Hilaire, avec ces recommencements par les bas-fonds les plus caverneux.

« Des courants d'air, les ans », soupirait Flavie près de la quarantaine. Des ans qui se livraient subrepticement à tous les excès, sans qu'on s'en doutât. Tel un lierre qui monte, descend, s'étire, fouille tous les interstices avant

de se soustraire à la vue pour mieux ressurgir de l'autre côté du plancher, de l'autre côté de la terre. Ainsi passait le temps.

Les grands garçons allaient voir les filles maintenant. Chaque samedi soir, ils se rendaient au Petit-Sault exposer leur mâle assurance aux regards féminins. Ils se pavanaient alors sur le trottoir devant le cinéma où ils finiraient la soirée dans la salle, une nouvelle conquête assise à leur côté.

Malgré la pauvreté, les gars de Flavie et de Benjamin étaient d'une fierté peu commune. Avant de partir, leur mère les passait en revue. Que chaque cheveu soit bien à sa place, qu'aucune poussière ne demeure sur l'épaule.

— Regarde par ici.

Deux coups de houppette les poudraient légèrement. On humerait ses garçons avec délices. À l'insu des jeunes mâles, cependant, elle avait caché une médaille de sainte Anne dans leur braguette pour qu'ils demeurent de bons garçons.

Durant la semaine, Pascal et Mathieu soudoyaient leur petite sœur, Violette, pour deux raisons : leur voiture et leurs pantalons. Que, chaque vendredi, elle repeigne en blanc la jante des roues de la première automobile de son frère aîné. Une Ford 4 achetée dans un garage du Petit-Sault où Pascal travaillait maintenant. « Mon char », disait fièrement le nouvel Apollon, tel son père menant le char allégorique de la Saint-Jean. Et que les plis de leur pantalon, passés au fer chaud, deviennent comme des lames de couteau. Quand elle serait en âge, ils promettaient de l'amener avec eux pour des rencontres avec une amie déménagée là-bas. Les deux jeunes filles iraient boire un soda chez *Cyr's Tea Room* en attendant la fin du film. Violette, qui ne vivait plus que pour cette promesse du samedi soir, continuait de traiter ses frères aux petits soins.

À cette époque, Flavie cumulait les neuvaines pour que ses enfants demeurent dans le droit chemin. Ainsi pour ses garçons de douze ans dès le moment où ils partaient dans les chantiers avec leur père, afin qu'ils n'apprennent pas à blasphémer. De même faisait-elle pour la vertu de son mari à chacun de ses éloignements.

À peine sortie des bas-fonds, Flavie, à Saint-Hilaire, recommença ses œuvres de bienfaisance. Bientôt, elle s'occupa des mendiants près du chemin de fer.

— Allez chercher les *bums*, disait-elle aux fillettes réjouies par leur visite.

Il s'en trouvait toujours un ou deux adossés à la clôture entre l'immense jardin familial et la voie ferrée.

— Maman fait dire de venir manger.

Aussitôt dit, aussitôt envolées les fillettes, la jupe au vent. Le jour où ces clochards avaient découvert la générosité de cette paroissienne, ils se tenaient proches, en attente d'une invitation.

Un soir, Pascal partit seul pour le cinéma. Il ne rentra pas de la nuit. Le lendemain, il réintégrait son domicile, muet comme la tombe. Y avait-il anguille sous roche? Flavie n'osa questionner, mais initia une neuvaine, puis une autre, jusqu'au soir où...

— Je voudrais vous parler, annonça-t-il.

Le père, la mère et leur aîné passèrent dans la salle à manger s'accouder autour de la table. On aurait besoin de soutien.

— Ma blonde est en famille, lança-t-il, d'une voix blanche.

Ni plus ni moins qu'une bombe qui fracassait le cœur de ses parents. La bombe du déshonneur, la pire! C'est le

père qui prit le mors aux dents. Étonnant de la part de qui n'était pas plus précautionneux qu'il fallait.

— Tu vas la marier ! affirma-t-il, d'une tape sur la table.

— Les enfants, souffla la mère.

Flavie portait discrètement la main à son ventre, elle aussi se retrouvait enceinte de son dixième enfant. Mère et belle-fille enceintes en même temps.

— Je veux bien, le père, mais j'ai pas d'argent.

— Tu en as trouvé quand ç'a été le temps d'acheter ton char.

— Je le paye tant par mois.

— Vends-le !

Comme toujours, Flavie savait adoucir les choses.

— On devrait plutôt vendre une vache, renchérit-elle d'une voix calme. Il a besoin de son char pour aller travailler en ville.

Les choses pressaient. Les jours comptaient, les heures comptaient, et les commères compteraient.

— Tu vas aller mettre les bans à l'église dès demain, s'énervait le père.

Trois semaines plus tard, le couple se mariait. Ils établirent domicile chez les parents du marié. Un minuscule rejeton naquit. Il ne respira que quelques heures. « Heureusement », n'osaient s'avouer les grands-parents. « Ça fait pas si longtemps qu'ils sont mariés, ces deux-là », se répétaient les femmes du village venues voir le petit défunt.

À chacune, Flavie s'appliquait, avec maestria, à démontrer pourquoi le pauvre petit ange n'était pas à terme.

— Vous voyez comment ses petits doigts et ses orteils sont pas tous séparés. Et sa tête qui est pas plus grosse qu'une tasse de fantaisie.

L'honneur était sauf.

Pourtant, les commères comptaient, et recomptaient, mais n'arrivaient pas au décompte précis des jours à cause de la naissance prématurée. Un léger doute persista. L'affaire demeurerait nébuleuse.

Flavie, le neuvième mois de sa grossesse bien enclenché, se couchait de plus en plus tôt. Tellement d'émotions depuis le mariage de son plus vieux et la mort de son premier petit-fils.

Un soir que Violette lisait une histoire à ses jeunes frères et sœurs regroupés autour du poêle, le haut banc d'où Alphonse balançait ses jambes chancela. Pour ne pas tomber, le petit s'agrippa... agrippa la poignée de l'énorme bouilloire en fer blanc lançant sa vapeur au-dessus du poêle. Le bec s'enfonça dans la manche de son tricot, et l'eau bouillante prit possession du petit corps. Alphonse hurla de douleur. La panique s'empara de la maisonnée. Ses cris firent bondir sa mère hors de son lit, mais une vive contraction lui verrouilla les jambes. Ne pouvant faire un seul pas vers son petit qui appelait au secours, elle s'écria en se tordant :

— Bonne sainte Anne, venez à notre secours!

L'eau bouillante s'infiltra jusqu'à sa poitrine. Une apocalypse s'emparant de ce petit corps de cinq ans, lui ciselant la peau, lui subtilisant des lambeaux de chair. Violette courut le déposer dehors. Les plus jeunes filaient à toute vitesse chez le voisin.

— Viiiite, papa!

Benjamin laissa tomber ses cartes et déta la.

Devant la maison, Alphonse bramait de douleurs. Sa mère parvint à faire quelques pas dans la cuisine. Par la porte entrouverte, la scène lui déchira le cœur. La chair du petit adhérait par morceaux à son tricot sur la neige. La peau du bras pendait, et Alphonse allait se briser sous ses

cris. Restait la camisole. À chacun des gestes de Violette pour l'en défaire, Alphonse se détruisait de douleur.

— Mon enfaant !

Une voix écorchée qui cédait à une deuxième crampe, pendant que la valeureuse Violette recouvrait son petit frère de neige.

CHAPITRE 13

L'Hôtel-Dieu

DANS UN suprême effort, Flavie s'élança dehors. L'air de décembre la saisit, et ses crampes cessèrent sur-le-champ. Elle alla poser la main sur la tête de son fils.

— Maman! supplia le petit.

— Tu vas arrêter d'avoir mal, tu vas voir. Je vais chercher...

Benjamin arrivait à toutes jambes.

— Monte-le dans sa chambre.

Quand son père tenta de le lever, Alphonse hurla comme un perdu. Ses cris faisaient tellement mal à entendre que le dernier-né se mit à pleurer avec lui. Violette s'approcha.

— Chut, Anselme!

Le pauvre bambin se colla à sa sœur en lui tendant les bras très haut. Il fallait que quelqu'un s'occupe de lui. Violette le prit sur sa hanche et continua à donner un coup de main.

De son côté, Benjamin ne savait plus comment faire pour transporter l'enfant blessé dans son lit. Lorsqu'il réussit à le soulever, Alphonse se mit à trembler comme une feuille. Ah! oublier cette vie! Oublier cette vie jusqu'à en perdre la conscience.

Alphonse se retrouva dans un état semi-comateux, proche des limbes.

Le froid de décembre avait redonné du tonus à la mère. L'enfant dans son ventre s'était tranquilisé. Cette bouffée d'air frais l'avait apaisé. Il devinait l'importance de laisser toute la place à ce grand frère qu'il avait entendu hurler. Ce monde dehors l'effrayait. Il se hâta de reprendre son pouce pour retourner dans le confort de son cocon. Sa venue dans cet univers peu rassurant pouvait bien tarder de quelques jours.

Dans son lit à l'étage, Alphonse gémissait, se plaignait, se lamentait, sanglotait plus ou moins fort. Quand la douleur devenait insupportable, il sombrait dans un univers trouble.

Flavie monta pesamment chaque marche avec une bouteille achetée du commis voyageur, étiquetée « Huile de lin simple bouillie ».

— Maman va te frotter avec quelque chose qui va te faire du bien. Tu t'apercevras plus que ça chauffe.

— Maman ! Maman !

— Je sais, je sais.

Sa mère près de lui, il s'apaisa enfin. Avec elle, il traverserait cette douleur. Sans elle, aussi bien dire qu'il se retrouverait sans vie. À mesure que Flavie humectait d'huile ses plaies, de minuscules morceaux de chair se détachaient de son corps et tombaient sur le lit. Flavie en eut le cœur brisé.

— Pauvre petit !

La mère ravala ses larmes. Elle se retint de tousoter pour ne pas le déranger. L'air n'atteignant plus sa chair à vif, Alphonse s'était calmé. Il s'endormit dans une respiration sifflante. Flavie sortit de la chambre le plus discrètement possible. Elle souhaita que le plancher ne craque pas. Du haut de l'escalier, elle demanda, à mi-voix, qu'on

lui monte une chaise berçante près du lit. Elle s'enveloppa d'une couverture et s'assoupit près de son fils. Alphonse se réveillait, gémissait, mais au toucher de sa mère sur son front, il se rendormait.

Le lendemain, il fallut refaire le même traitement à l'huile avant d'envelopper l'enfant chaudement pour l'amener à l'hôpital. On le mit sur le siège avec ses parents, du côté où il pouvait s'appuyer contre sa mère. Avant de sortir, Claire fit remarquer :

— Vous boutonnez pas votre manteau, maman ?

Maman ne répondit pas. Elle avait toujours tenu ses grossesses secrètes.

Benjamin saisit les guides et le convoi se dirigea vers l'est. Une dizaine de milles plus loin, le cheval s'arrêta devant les portes de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile où Alphonse serait soigné.

— Va sonner pour demander de l'aide, dit Flavie.

Deux religieuses, un épais châle de laine posé sur les épaules, sortirent avec un brancard.

De son regard chassieux, Alphonse suppliait sa mère de ne pas le laisser seul.

— Je te suis, je te suis.

Alors que Benjamin attachait son cheval, Flavie suivait difficilement la civière dans les marches glacées. Ce n'était pas le moment de perdre pied, même si elle redoutait davantage les cris de douleur de son petit quand on le déshabillerait.

Derrière les rideaux, on permit à la mère d'assister à la séance des premiers pansements. Il y avait risque de mortalité. Ce garçonnet survivrait-il à l'infection des grands brûlés ? À la fin de la séance, Alphonse ne se possédait plus. Ses convulsions ressemblaient à celles d'un accouchement, de celui de sa mère dans quelques jours. L'épuisement eut

finallement raison de lui. Il s'endormit, l'image de sa mère imprimée au fond des yeux.

La sœur portière dirigea le père vers le parloir. Des yeux, Benjamin fit le tour de la pièce astiquée. Sur les murs se trouvaient de larges portraits des évêques précédents, des aumôniers et des supérieures de la communauté. Devant le dernier, Benjamin reçut une flèche en plein cœur.

— Monsieur... Benjamin ? appela-t-on de la porte ouverte.

Le père de famille se retourna. La religieuse, dans sa longue robe noire, lui parut deux fois plus grande et grosse que lui.

— Rose ! Ma sœur ! Ma mère ! Torvis ! ajouta-t-il, désespéré.

Il n'en revenait pas de la voir ainsi.

— Mère supérieure !

Avec froideur, Rose Toussaint constatait que le jeune patient qui avait recours aux soins de son hôpital se trouvait être le fils de cet homme. Son regard méprisant évalua sa petite taille. Comment avait-elle pu s'enticher de lui autrefois ? Comment avait-elle pu souhaiter être la première dans le cœur de ce champion de rien du tout. Lui qui n'arrivait pas à la cheville de sa femme qu'elle admirait en secret durant son jeune âge.

Vint le moment de laisser son enfant seul dans l'aile des grands malades. Sa mère l'embrassa le cœur serré. Quelle déception il vivrait à son réveil ! Y avait-il d'autres stratagèmes pour dire au revoir à son enfant hospitalisé ? S'il en existait, elle ne les connaissait pas.

Flavie mit le pied dans le couloir. L'odeur de la brillante encaustique l'étourdit. Elle s'appliquait à respirer

profondément quand on vint lui rappeler son obligation de passer chez la supérieure pour les comptes à percevoir.

— C'est au premier, au milieu du corridor, décrivait, à grands gestes, l'employée de soutien.

Benjamin entendit des pas se rapprocher dans le couloir. Il s'étira le cou et aperçut Flavie qui, une main sur la rampe, tentait d'emprunter l'escalier central. Nerveux, il se précipita vers elle.

— Je sors atteler en t'attendant...

Lui aussi se sentait étourdi. La rencontre avec Rose l'avait ébranlé, mais il n'aurait su dire de quelle façon.

Sa femme acquiesça de la tête, se pencha par-dessus son gros ventre pour bien voir la marche avant d'y poser le pied. Elle saisit la rampe et continua ainsi de côté jusqu'en haut de la longue cage.

En arrivant à l'étage, elle fit face au bureau de la supérieure dont la porte se trouvait ouverte sur le couloir.

Rose Toussaint releva la tête, et bondit.

— Madame... Flavie, lança-t-elle, ouvrant les bras dans un simulacre d'accueil.

Jalouse de son autorité, Rose ne s'avança pas vers cette femme qui avait eu, autrefois, le dessus sur elle. Sa rivale dans le cœur de Benjamin.

Essoufflée et piégée par l'apparence impressionnante de Rose, Flavie ne réussissait pas à faire un seul pas. Mère supérieure demeurée derrière son bureau examinait cette femme ordinaire. Constatant le stade de sa grossesse, elle se réjouit d'être entrée en religion. Flavie ne savait plus trop à quoi s'attendre de la part de Rose Toussaint. Prévoyant qu'il y aurait du retard dans les paiements, elle saisissait qu'elle devrait plaider sa cause, bec et ongles, devant l'autorité qu'elle représentait.

Le père et la mère prirent le chemin du retour, le cœur à l'envers.

— Va falloir entreprendre des neuvaines pour notre Alphonse, décréta Flavie.

Benjamin acquiesça d'un signe incertain de la tête. Il y avait son garçon à protéger, cela allait de soi, et cette ancienne blonde, déguisée en noir et blanc appelée supérieure, rabat-joie dont il n'aurait plus voulu. Au fond de lui-même, il choisissait de nouveau sa femme. Il effleura de sa main son genou.

Flavie se douta-t-elle du dilemme dans le cœur de son mari? Elle lui retourna un regard plein de douceur. Souffrance, tendresse, répulsion, déboire, tout dans la même journée. Étranges les jours, étrange la vie! De plus en plus inconfortable sur le siège étroit de la voiture, Flavie comprit que la délivrance approchait.

— Va falloir que tu ailles chercher maman, dit-elle à son mari, une fois dans la maison.

Il sut que l'heure avait sonné pour sa femme.

Le cheval avait à peine eu le temps de se reposer, et lui d'avaler une bouchée qu'il repartait quérir sa belle-mère sur les hauteurs de Saint-Marcel. La vieille Délima viendrait passer huit jours avec sa fille, son vieux ne sachant demeurer seul plus longtemps. Elle viendrait donner son coup de main averti. Des mains d'une grande bonté. Par opposition à Mémé, les enfants sautèrent de joie quand ils aperçurent leur grand-mère Plourde dans le cadre de porte. Une foule de petites mains blanches vinrent tapoter son manteau anthracite.

— Venez, mémère! Venez. Donnez-moi votre manteau, s'empressa Violette.

Entre-temps, Flavie s'était retirée dans sa chambre où chaque geste lui demandait un effort. Percluse de crampes,

elle mettait à la portée de la sage-femme le nécessaire de l'accouchement. Épais piqués, pot de commodités comprenant pichet, bassin et savonnier, guenilles pour éponger les liquides ruisselant toujours de rouge, dans son cas.

Flavie mit au monde une fille à l'abondante chevelure noire. Les enfants adoraient passer leurs doigts au travers. Que c'était doux ! Dès la chute des premiers cheveux, cependant, elle se transforma en blondinette aux yeux pâles. On la prénomma Léontine, comme sa marraine.

Benjamin repartait bientôt pour Kedgwick. Il y passerait l'hiver.

Petit Alphonse devrait attendre deux longs mois avant de revoir sa mère en période de relevailles. Des jours sans fin. Des jours ponctués de douleurs intenses.

Les yeux constamment tournés vers la lumière de l'extérieur, il en venait à se demander s'il reverrait jamais les siens.

— Tu as une nouvelle petite sœur, lui annonça enfin maman.

Alphonse ne manifesta aucune émotion, enfouit son visage dans le manteau de sa maman et pleura en silence. Comme ça sentait bon ! Sa mère ne l'avait donc pas oublié.

L'hiver avait commencé à laisser partir sa neige. Alphonse sortait maintenant du lit. Nostalgique, il venait à la fenêtre et regardait, attendait. Ce dimanche-là, il aperçut l'autobus s'arrêter au bas du talus abrupt. En descendirent sa mère et sa sœur, qu'il eut du mal à reconnaître.

Vêtue d'une robe blanche, un voile blanc sur la tête, Justine retenait à peine sa joie. Le matin même, elle avait fait sa grande communion à l'église. Tout heureuse de sa toilette immaculée, la grande sœur, des fourmis dans les jambes, se pavanait de long en large devant son frère.

— Regarde ta sœur comme elle est belle. Regarde sa belle robe blanche. Toi aussi, tu vas faire ta petite communion dans pas longtemps.

Alphonse éclata en sanglots.

— Je veux m'en aller à la maison avec Justine.

— C'est pas assez guéri, tes brûlures. On a pas ce qu'il faut chez nous.

Les heures s'égrenèrent. Alphonse se réjouissait de la présence des siens. Quand vint le temps de retourner prendre l'autobus, Justine refusa de partir.

— Voyons, ma fille!

Ce monde nouveau l'invitait, la fascinait, la captivait. Il y avait tellement d'ailleurs qu'elle ne connaissait pas. Elle s'entêta.

Flavie plaida avant de faire valoir son autorité, puis décida de profiter de cet événement pour aller parlementer avec mère supérieure. Justine pourrait peut-être travailler à l'hôpital pour diminuer les coûts de l'hospitalisation.

— Justine pourrait venir le voir, de temps en temps. Avec votre permission.

— Une de vos filles, ce n'est pas assez, calcula l'autorité. Il en faudrait deux, et encore. N'oubliez pas, madame, qu'on va les nourrir et les habiller comme les autres employés.

— Ma Claire a pas encore dix ans.

— Vous n'en avez pas une plus vieille?

— Violette? Pas possible, c'est mon bras droit.

Elle ajouta d'emblée :

— Déjà que M. le curé veut l'avoir pour faire des ménages au presbytère.

Devant les besoins d'un pasteur, la supérieure dut concéder. Elle ne soupçonna pas que ce dernier argument était un mensonge.

— La plus petite alors, ce sera mieux que rien.

Flavie baissa la tête. Sa Claire, en plus. Intransigente Rose!

Le dimanche suivant, Flavie revint avec Claire. Elle apportait des effets personnels pour ses deux filles, et des médailles de sainte Anne à coudre aux habits de son enfant qu'on habillait parfois. Alphonse, au courant de la présence de ses deux sœurs dans l'établissement, pleura moins.

— On sera pas loin, l'encouragea Justine.

— Si on travaille fort, on va pouvoir venir te voir, ajouta Claire, emballée par la nouvelle expérience.

Tout compte fait, cette permission ne leur sera accordée qu'une seule fois!

Avant de laisser derrière elle ses trois enfants, la mère de famille revint au bureau de la supérieure.

— Tenez, mère supérieure, j'ai quelque chose pour vous, lui donna-t-elle, dans un demi-sourire.

Elle lui tendait une jolie boîte où se trouvait du sucre à la crème enveloppé dans le mouchoir brodé d'un F que Rose lui avait offert le jour de ses noces.

— Je vous remercie. Je voulais aussi vous avertir que je m'absenterai pour quelque temps. L'aumônier qui rend visite aux lépreux de Sheldrake et de Tracadie m'a demandé de l'accompagner dans son périple annuel. Je serai donc partie pour un mois. J'espère que vos filles feront bien leur travail.

— Elles sont vaillantes, vous savez. On n'aura pas à se plaindre d'elles.

Quand Flavie referma la porte donnant sur l'escalier, la « souveraine » engouffra deux morceaux de friandises d'un seul coup. Elle referma la boîte qui la suivrait en voyage. Le sort voulut que la supérieure ne revoie jamais son Hôtel-Dieu. Durant ses visites, elle attrapa la lèpre.

On fit des pieds et des mains pour sauver Mère supérieure qui s'éteignit, quelques années plus tard, au dispensaire de Tracadie. Elle fut mise en terre dans la plus grande simplicité. Plus tard, on retrouva, dans ses papiers, le cérémonial funèbre prévu pour les grands personnages.

Au bout de six mois, Alphonse sortit finalement de l'hôpital. En même temps, Flavie ramenait sa Claire à la maison. Justine, qui avait gagné la confiance de la sœur pharmacienne, demeurait à l'Hôtel-Dieu où elle se familiarisait avec le métier d'apothicaire. Tôt le matin, pendant que la religieuse assistait aux offices, la jeune fille de douze ans fabriquait les médicaments de la journée en pesant avec un soin méticuleux chaque élément sur la balance à plateaux.

La guérison d'Alphonse fut lente. Longtemps, il ne put bouger le bras. Tout au long de sa cure, de larges pansements entouraient son thorax et son bras replié sur lui-même. Les chairs brûlées avaient adhéré les unes aux autres. Flavie décida que le bras de son fils retrouverait sa mobilité. Elle mit donc au point un programme d'exercices. Avec son bras immobile, il devrait transporter plusieurs fois par jour des seaux remplis de terre. Chaque soir, à l'heure du chapelet, la famille priait pour qu'Alphonse retrouve l'usage de son bras.

— Bonne sainte Anne, venez à notre secours et guérissez Alphonse, terminait la mère.

Toute la famille agenouillée répétait l'invocation. Puis, les enfants se signaient en regardant bien leur mère. Points

d'appui en haut, en bas, à gauche et à droite. « Un signe de croix, c'était pas fait pour chasser les mouches. »

— Ainsi soit-il.

Ce printemps-là, l'arrivée de jumeaux à l'étable prit tout le monde par surprise. Rare qu'une vache vêlait de deux veaux à la fois. Cette double naissance amena de l'entrain à la ferme. La pénible année, avec la mort d'un premier petit-enfant, l'impitoyable accident à l'eau bouillante et l'accouchement d'un dixième enfant, s'envola dans l'air. La corvée d'Alphonse se transforma en plaisir. Anselme et lui couraient au bout du jardin emplir un seau de terre, revenaient le faire attacher solidement à son avant-bras par sa mère, et les deux garçons partaient vers le champ où ils pourchassaient les bouvillons. Aussi turbulents les uns que les autres, les jeunes mâles. Pendant des heures, Alphonse en oubliait son handicap. Dans le lointain, la mère entendait les rires syncopés de ses garçons. Galipette pour galipette, éclats de voix et meuglements.

— Viens, Alphonse, que je t'enlève ce seau-là pour une dernière fois.

Trop étirer les nouveaux tissus du bras ne s'avérait pas la solution. « Le reste va guérir tout seul. »

De jour en jour, Alphonse prenait du mieux. Sa mère l'envoya avec Anselme chercher les *bums* au chemin de fer. Un grand gaillard à l'allure dépenaillée, la barbe hirsute, se trouvait à la clôture, ce jour-là. Il enjamba la palissade pour suivre les garçons.

« La première fois qu'on le voit, celui-là. »

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton bras, petit ?

— Rien. Ça fait plus mal.

Alphonse avait une telle hâte de retourner jouer avec les petits bœufs qu'il se fermait la trappe sur sa mésaventure.

— Entrez, maman est là, pointèrent les garçons.

Ils se sauvèrent à toutes jambes. Les bouvillons les attendaient près de la clôture.

Le mendiant cogna. Flavie descendit prestement l'escalier.

— Boisvert! Ça se peut pas!

Flavie s'était exclamée comme si elle venait d'apercevoir un épouvantail. Qu'était-il advenu du beau grand jeune homme si propre qu'elle avait connu?

— Qu'est-ce qui t'amène par ici?

— L'ouvrage, le peu qu'on trouve. Passe d'un village à l'autre sur les fourgons de queue, personne s'en aperçoit et ça va plus vite.

— Savais-tu qu'on restait par ici maintenant?

— J'avais bien vu qu'il y avait plus personne à la ferme quand je passais dans le rang. Tes parents m'ont parlé de Saint-Hilaire. Je me disais bien qu'un jour, sur les trains, je finirais par tomber sur la bonne personne.

Tomber sur la bonne personne! Voilà! Flavie, la bonne personne, la belle personne. Il la regardait, l'admirait. Elle l'inspirait, il l'adorait. Sa muse. Flavie était comme une déesse pour Boisvert.

— Tu dois avoir faim. Entre.

Un grand silence s'établit autour d'eux. Il mangea sans saper. Était-il repu avant de commencer? De temps en temps, il levait les yeux sur son hôtesse. Il lui jetait des regards si expressifs, si suppliants que Flavie, sans même le regarder, se sentit bouleversée.

— On pourrait avoir besoin de toi...

Cette voix ! Cette mélodie ! Ce n'étaient pas des mots qu'elle lui avait dits, c'étaient des notes qu'elle lui avait chantées.

— Je te remercie.

Il se leva de la table sans savoir pourquoi. Il y avait des restes dans son assiette.

— T'as plus faim ? C'était pas bon ? Tu peux coucher dans la grange ce soir. Faut que je parle avec Benjamin.

Tête baissée, il marcha vers la grange.

Benjamin entra tard, sans dire où il était allé. Boisvert se trouvait déjà étendu sur le foin. Errer dans le sillage de sa Flavie le comblerait pour le reste de ses jours.

— Tu peux pas t'imaginer qui est couché dans le foin.

— Pas Pit Pitre toujours.

— Grand fou !

Sa femme sourit. Comme toujours quand les choses devenaient complexes, son mari blaguait ou sifflotait.

— T'auras besoin de quelqu'un pour t'aider à rentrer les foins. Il y aura aussi les deux jeunes taureaux à maîtriser, lors de la mise au clos.

— C'est qui toujours dans la grange ?

— Boisvert.

— Torvis ! Si je m'attendais à celle-là.

Les bras croisés sous la tête, il se mit à siffloter.

— Voyons ! les enfants dorment.

Il coupa court.

— T'as raison. On aura besoin de lui, cette année. Les récoltes sont abondantes et c'est clair que les plus vieux vont faire leur vie en ville.

Depuis peu, Pascal, avec sa femme, était déménagé en ville pour se rapprocher de son ouvrage. Auprès de son

patron, il plaidait aussi la cause de son jeune frère qui se cherchait du travail. Parfois, Mathieu venait coucher chez lui au lieu de rentrer à Saint-Hilaire. Pascal soupçonnait que son frère s'était également trouvé une blonde en ville.

« C'est un bon travaillant, mon frère. »

Satisfait de l'ardeur à l'ouvrage du premier, le patron se dit qu'il ne perdrait rien à essayer le jeune. Peut-être arriverait-il à faire tourner son garage avec ces deux frères seulement, une économie de moyens.

Une fois la santé d'Alphonse rétablie, Flavie reprit son porte-à-porte jusqu'au Petit-Sault. Une fois par semaine, elle venait offrir ses produits agricoles. À la voir endimanchée dans sa robe noire, un collet blanc à jabot festonnant autour de son cou, on n'aurait jamais cru tout le travail accompli depuis les aurores pour arriver à présenter sa marchandise dans une telle fraîcheur.

« Fais tremper tes poulets vingt minutes dans l'eau chaude avant de partir », lui recommandait sa mère autrefois. Ils seront plus dodus et appétissants.

Une fois la propreté de son chargement vérifiée, Flavie montait dans sa charrette et commandait à sa jument de partir.

Sous le cabanon à l'arrière de la petite charrette se trouvaient ses plus beaux produits de la semaine : morceaux de bœuf, poulets, œufs, jardinage, fruitage faisaient vraiment envie. Chaque fois qu'elle ouvrait la porte de cette réserve, on entendait des exclamations.

— Ah ! que c'est appétissant ! Comment vous me vendez votre poulet aujourd'hui, le plus gros dans le fond ?

— Comment vous me donnez ?

Rare que tout ne trouvait pas preneur. Dans le cas contraire, elle livrait ses surplus à ces trois familles habitant un petit *shack* loin du chemin.

Pour les mettre à l'aise, Flavie badina :

— C'est comme si j'avais eu les yeux plus grands que la panse à matin. J'avais apporté trop de petits naviaux, aussi. Et des œufs... Ah! j'en mets toujours trop, ça me ressemble.

Flavie s'éclatait de rire.

Les mères affamées buvaient ses rires. Leurs yeux reconnaissants se reflétaient dans les prunelles de la bonne dame qui ne les oubliait pas.

— Vous savez, des naviaux, ça se garde directement dans la terre, l'hiver, si on en a de trop. Pas besoin de cave... Ça gèle pas non plus...

Non, les naviaux n'auraient pas le temps d'attendre le dégel du printemps. Ils seraient dévorés crus aussitôt le dos tourné. Et les œufs seraient cuits à même la grande roche plate devant la maison, car il avait fait anormalement chaud durant ces jours de pleine lune.

Au soleil couchant, Flavie remontait dans sa charrette. Guides aux mains, elle ne pouvait s'empêcher de secouer la tête sur cette situation de misère, qui avait bien failli être son propre cas en déménageant à Saint-Hilaire. Chemin faisant, elle se perdit en invocations.

— Bonne sainte Anne, vous savez c'est quoi une famille. Vous en avez eu une, vous aussi, et pas n'importe laquelle. Je vous en prie, venez à leur secours! Avant moi-même. Je vous promets de faire une neuvaine en votre honneur aux alentours du 26 juillet. Ce sera votre fête, je vous oublierai pas.

Au dernier quart de mille, seule en pleine campagne, Flavie avait déboutonné son col à jabot et s'épongeait le

front et le cou. Vannée, elle mangerait après les autres le souper que sa Violette avait fait cuire. Avant d'aller au lit, il lui faudrait encore éloigner des mouches les plateaux à viande et laver le cabanon pour la semaine suivante.

Quand les feuilles se remettraient à faire leurs folies de couleurs, le mouvement du petit bras endommagé par l'eau bouillante aurait retrouvé toute son amplitude, même si le torse de l'enfant serait marbré de taches violettes, roses, blanches et brunes. Mais, une triomphante mère affirmerait que plus rien n'empêcherait son Alphonse de travailler comme un homme quand il serait grand. Et il s'avéra taillé pour l'action. Marqué également par son séjour à l'hôpital où on avait tenté de lui faire la classe, il ne serait jamais porté vers les choses intellectuelles non plus.

Ah ! Il n'y avait rien comme l'air de la campagne pour se remettre en selle. Maintes fois Flavie l'avait-elle éprouvé.

Benjamin repartirait travailler ailleurs pendant un autre hiver. Chaque soir, elle priait pour lui en souhaitant son retour plus tôt que plus tard. De toute façon, le peu d'argent qu'il rapporterait ne saurait faire la différence.

La modeste ferme de Flavie et Benjamin avait réussi à se faire une place au soleil. Avec les taurillons inattendus, elle avait pris une tangente insoupçonnée.

Des naissances gémellaires se produisaient parfois, quoique cela fût rare. Mais deux bœufs reproducteurs reconnus, jamais ! « Des bœufs de la société », disait-on au village. Cela tombait sur la petite ferme comme un miracle. Un miracle presque effrayant. Comment ferait-elle pour gérer la situation comme elle avait toujours fait, comme la plupart des fermières à l'époque ? Il fallait une force masculine pour maîtriser des bêtes de cette étoffe.

Benjamin absent, Ti-Toine demeurait trop frêle, et ses garçons se trouvaient soit partis de la maison, soit encore trop petits. Comment faire, puisqu'elle n'avait ni l'adresse, ni la capacité de les conduire au champ ou à leur devoir. Il lui fallait se tenir loin, pour ne pas risquer de se faire encorner.

Restait Boisvert. Oui, Boisvert ! N'était-il pas apparu dans son existence pour l'aider ? Qui ferait n'importe quoi pour elle. Grand gaillard inexpérimenté dans les travaux de ferme, mais qui apprendrait tout pour demeurer près d'elle. « Il ne passera pas sa vie dans la grange. »

Flavie lui prépara un lit. Pas plus chaud qu'il fallait, le haut côté, mais mieux que dans le foin. Tellement heureux du déroulement des choses, l'amoureux éperdu aurait voulu disparaître pour ne pas déranger. Oh ! il serait là sans être là. Il serait là où et quand elle aurait besoin de lui. Tout ce qu'il souhaitait dans sa vie, ne plus jamais se retrouver loin de la femme rêvée.

Avec Boisvert dans le circuit, Flavie se sentit moins seule durant la croissance des petits bœufs qui grossissaient à vue d'œil. Ça se remarquait quand on passait sur la route. À tel point qu'on venait s'appuyer sur la clôture pour les regarder paître dans le fond du clos et se mesurer l'un à l'autre.

— Ça fait longtemps qu'on a pas vu des bœufs comme ça.

— Imagine, ils ont pas six mois, et en paraissent le double. Sûr qu'à deux ans, ils vont être prêts à s'éclater... ricanaient les fermiers.

Ils en vinrent même à parier sur le meilleur des deux avec les femelles.

— Regarde celui de gauche, il a l'air meilleur que l'autre.

— Ça se peut pas, c'est des identiques, que Benjamin dit. Il connaît ça, c'est un jumeau lui aussi.

— Oui, mais lui, c'est avec une jumelle.

— Changeons pas de sujet, là.

Le sujet était mâle, resterait mâle. Le pouvoir également!

— Moi, c'est ici que je vais amener mes vaches, dès que ça sera le temps!

— À moins qu'on t'amène les bœufs chez toi.

— Deux en même temps, ça serait pas de tout repos. Des fois qu'ils se battraient pour avoir la même vache...

Les fermiers alentour se ruèrent sur leur propriétaire le jour où il finit par remettre les pieds à Saint-Hilaire. Ils venaient lui manifester leur appréciation de cette fermette qui avait acquis ses lettres de noblesse.

— Quand est-ce que tu vas les mettre au clos? Nos vaches en peuvent plus d'attendre.

— Ça serait pas vous autres qui êtes en chaleur, mes torvis? La sève monte au printemps.

À cette seule évocation, tous s'esclaffèrent.

Flavie, songeuse, les regardait congratuler son mari par la fenêtre. Leurs éclats de rire se rendirent-ils jusqu'à ses tympans? Ou les imagina-t-elle en voyant ces fermiers se donner des tapes dans le dos pour rien?

Tantôt, elle en discuterait avec son mari. Il lui faudrait connaître les détails de la nouvelle orientation de la ferme. Les hommes devraient passer la voir pour tout ce qui concernait les bœufs. N'aurait-elle pas à gérer leur feuille de route plus de six mois par année?

Quand Benjamin pénétra dans la cuisine, Flavie s'approcha.

— Benjamin, j'aimerais avoir mon mot à dire dans toute cette affaire de reproduction. Il va m'en manquer des bouts si je suis pas au courant de tout.

— Suis là, moi.

— Pour quand tu seras reparti...

Benjamin ressentit sa réplique comme une taloche derrière la tête.

— Ouais...

Un « ouais » incertain. Un « ouais » en questionnement.

Pour une fois, Benjamin comprit tout le pouvoir de sa femme sur cette ferme qui était pourtant sa propriété. Il s'empessa de ne plus y penser. Ça ne lui faisait pas si belle jambe, après tout. Un homme a son orgueil.

Le lendemain, Benjamin musela les bêtes avec un anneau en fer dans le nez. Il tint en laisse le premier bœuf qui traversa la route principale vers le clos du fond. Boisvert apprenait la leçon et, laisse en main également, suivit le fermier avec l'autre taureau.

Flavie les observait mettre les bœufs à l'herbe. Elle s'interrogeait encore. Comment ferait-elle vraiment pour mener cette affaire à bien ? Mais dès qu'elle aurait découvert comment s'y prendre, il ne serait plus jamais question d'en céder un pouce. Pourquoi baisser les yeux sur ce qui lui reviendrait de fait ?

Benjamin se remit à la routine de la ferme : nettoyage du fenil, coupe des foin, rentrée des récoltes, préparation du bois de chauffage, nettoyage de la machinerie, boucherie pour l'hiver. Cette suite d'activités annuelles lui devenait de plus en plus intolérable. Boisvert le suivait pas à pas. Il s'initiait en véritable apprenti. Il voulait tout savoir dans les détails.

— Arrête de me suivre sur les talons, torvis !

— Veux juste savoir comment gagner ma pitance.

— Ouais...

Entre-temps, Flavie décida que le troupeau se trouvait assez important pour vendre du lait. Elle mit au point, au bout du hangar, une pièce d'une absolue propreté pour séparer le lait de la crème. Un lieu fermé, chaulé, où trônait une écrémeuse en fer blanc qu'elle appelait séparateur. Protégé des mouches par une porte-moustiquaire, la seule de la ferme, on y accédait du dehors. Personne n'avait le droit d'entrer dans ce lieu sacro-saint, à part Violette et elle. Chaque matin, deux bidons métalliques brillaient sur le bord de la route en attendant la collecte du camion.

Avec l'arpent de jardinage, la cueillette des petits fruits, le porte-à-porte des produits de la ferme, la traite des vaches deux fois par jour, la laiterie quotidienne, les conserves du moment, et la maison à faire tourner, la fermière n'arrêtait pas. Pas un moment de répit du matin au soir. Au crépuscule, elle disparaissait dans sa chambre pour se relever encore à minuit afin de séparer, dans différentes casseroles, la boule de pâte à pain que Violette avait pétrie la veille. Un deuxième temps de levée pour cette dizaine de miches avant la cuisson de cinq heures dans le four réchauffé à point.

Un œil constant sur les plus pauvres l'avait également amenée à mettre en place, dans une pièce du haut côté, une sorte de dépôt pour vêtements usagers, une succursale de la maison mère des dames de Sainte-Anne, installée au Petit-Sault. Elle s'était renseignée sur son fonctionnement à l'époque du feu chez monsieur Schaeffer. Comme les villageois usaient leurs vêtements à la corde, c'était plutôt la parenté des États en visite qui remplissait les boîtes.

Un jour, Flavie cogna à la porte du presbytère. La servante vint ouvrir.

— Bonjour, madame ! Je voudrais parler à M. le curé s'il vous plaît.

D'une porte adjacente, le prêtre avait pris le temps d'examiner sa paroissienne et, sans trop savoir pourquoi, se préparait à lui tenir tête. Il n'avait jamais apprécié l'attitude de cette femme concernant la famille, même s'il lui reconnaissait une grande piété. Il avait eu vent de ses chemins de croix aux poteaux de téléphone. Une manière bien à elle de faire sa religion. Il n'en avait jamais connu de semblable. « Elle a trop l'air de savoir où elle va, celle-là », notait-il lors de ses visites paroissiales. Trop à son goût.

— Combien d'enfants avez-vous mis au monde, madame ?

— Dix, mon père.

— Hum ! Dix à 40 ans, vous pourriez faire mieux. Un enfant tous les deux ans, et réglé comme une horloge, à ce que je vois. L'horloge que vous avez choisie, je suppose...

— Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai les enfants que le bon Dieu veut bien m'envoyer.

— Et vous êtes de connivence avec le bon Dieu, j'imagine.

— Et pourquoi pas ? Vous l'êtes pas, vous, de connivence avec le bon Dieu ?

— Là n'est pas la question.

— Je le sais. Aussi, je voulais vous demander, mon père, s'il n'y aurait pas moyen d'avoir une pièce au presbytère pour déposer les vêtements usagés que le monde me donne pour les pauvres. Je commence à manquer de place dans ma petite maison. Pas qu'il y en a des tonnes, mais après tout, je pense que ça devrait relever des œuvres paroissiales. J'ai parlé avec les dames de Sainte-Anne du Petit-Sault pour savoir comment faire, et c'est ce qu'elles m'ont dit. Je pourrais venir ouvrir le comptoir une fois par

semaine. Mes grandes filles, Violette et Claire, un autre jour. On pourrait faire appel à d'autres paroissiennes les fins de semaine.

— Le Petit-Sault, c'est le Petit-Sault. Ici, on est à Saint-Hilaire.

— Est-ce que vous trouvez pas que c'est une bonne œuvre?

— C'est pas ce que j'ai dit.

M. le curé avait entendu parler de ses nombreuses démarches personnelles auprès des plus démunis. Des commentaires élogieux lui arrivaient de tous bords tous côtés. On appréciait beaucoup Flavie dans la paroisse. Dans l'adversité, on allait jusqu'à venir chercher madame Flavie... avant M. le curé. Dès que le prêtre l'apercevait, il la retournait vertement.

— Rentrez chez vous ! édictait-il d'un voix sentencieuse.

Il était aux commandes ! Non cette femme !

Il lui aurait plutôt dit de débarrasser le plancher et qu'on ne la revoie plus, celle-là. Sa présence sur les lieux avant lui le mettait en rogne.

Par ailleurs, Flavie continuait de se dire qu'avec l'expansion de la ferme, elle se devait d'en faire davantage pour les autres.

— Je vais repenser à votre... Hum !

— Merci, mon père, le bon Dieu vous revaudra ça.

« Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ? Voilà qu'elle me donne des leçons maintenant. »

Il lui ouvrit la porte d'une main et d'un rapide geste de l'autre sembla la pousser vers l'extérieur.

Flavie descendit les marches de la galerie, monta dans son boghei et tendit les rênes. La cadence du poney ramena la vraie paix dans son cœur. Une paix douce, faisant corps

avec la nature. Elle se disait que, malgré son air rébarbatif, M. le curé finirait par accéder à sa demande.

« Je pense bien qu'il est fait comme ça, cet homme-là. »

Voilà que la paroissienne s'aventurait sur un terrain glissant. Comme la désinvolture de son mari lui paraissait agréable comparée à l'attitude de l'homme de Dieu. De son air acariâtre au point d'en sentir le moisi. Y eut-il jamais femme à vouloir d'un tel homme ? Sur cette pensée incorrecte, elle marqua une pause. « C'est mal ce que tu penses, Flavie Plourde ! » Elle s'en accuserait en confession, mais au prochain prédicateur de la retraite paroissiale. Il ne la connaîtrait pas. Ainsi, s'épargnerait-elle la honte d'être reconnue.

Benjamin achevait ses derniers travaux avant l'automne, une routine qui l'horripilait en vieillissant. Restait l'épandage du fumier qui lui répugnait au plus haut point. Allègrement, il devancerait son départ pour Kedgwick cette année. Son frère, Elzéar, avait un pressant besoin de ses services, paraissait-il. Il n'y avait que son patenteux de cadet pour affûter la grosse scie qui s'était mise à déchirer le bois au lieu de le trancher proprement.

Les époux se saluèrent distraitemment, ce matin-là. Un au revoir à peine senti.

Tellement de choses de toutes sortes avaient eu lieu ces derniers temps. À ne plus savoir où donner de la tête. Une vie dissipée pour l'un comme pour l'autre.

Ou était-ce la répétition de l'absence qui s'installait, qui transportait son lot ? S'habituer à faire comme si, oublier... allégeant ainsi son fardeau après tant d'années.

CHAPITRE 14

Sortilèges

LORSQUE LE camion emportant Benjamin se fut éloigné, Flavie se sentit plus seule que jamais. Affreusement seule. Cette première journée de son isolement se déroula avec peine. Chaque minute porta son lot de soixante secondes bien tassées. À mesure que, lourdes et abrutissantes, les heures énigmatiques s'écoulaient, l'esseulée nourrissait l'impression de ne plus être la même. De ne plus être, point. Elle ne se comprenait plus. Quand l'ordre reprit sa place après le souper, elle se pressa de monter dans sa chambre. Enfin, elle se coucherait, se retrouverait entre leurs draps. Morte de fatigue, elle se laissa choir en travers de son lit, mais son corps ne discerna pas son matelas. Comme si son corps n'était plus son corps, comme s'il l'avait quitté lui aussi. Elle ouvrit les yeux et s'aperçut en état d'apesanteur. Une enveloppe d'elle virevoltait dans les airs. D'une bascule, cette créature intemporelle se retourna vers le plancher. Deux Flavie s'observaient, l'une flottant au plafond et l'autre étendue sur son matelas. Son cœur s'emballa. Elle sauta debout à la recherche de... à la recherche de son poids. Rien n'y fit. Le plancher

se dérobaît à mesure sous ses pieds. Ses jambes ramaient comme à travers un pétrin... de rien. Ainsi, fit-elle le tour de sa chambre à six pouces de terre. Elle n'avait plus accès au solide, semblait-il. Une peur folle s'empara d'elle. Son cœur se débattait dans sa cage. Comme elle n'avait jamais ressenti rien de tel, elle paniqua. « Je deviens folle. » Elle se débattit contre cet enchevêtrement. Ses genoux fléchirent. Elle implora sa bonne sainte Anne de venir à son secours. « Vite, dépêchez-vous, ça peut plus attendre ! » Rien n'y fit encore. « J'ai perdu la tête ! » Aucun renfort du ciel ne se manifesta.

Non seulement aucune aide ne vint d'en haut, mais elle se retrouva de nouveau dans son lit. Dès que son dos frappa le matelas, un timbre retentit dans la pièce. Un coup de marteau contre le fer à sa tête venait lui signaler l'installation d'une cour de justice au plafond de la chambre. Le tribunal singulier se déploya. Habillé d'une toge à traîne noire et coiffé d'une perruque à boudins, le magistrat s'avavançait avec la lenteur du décorum. Il avait le mufle d'un taureau et sur le dessus de sa tête s'élevaient deux excroissances. Il finit par s'asseoir dans le gigantesque fauteuil écarlate puis, pendant une bonne dizaine de minutes, remplaça un à un les plis de sa mante. Le parquet s'étendait sans fin. Tétanisée, Flavie observait de sa position horizontale cette farce monumentale. L'heure était gravissime. Au banc des accusés, dame Flavie Plourde assistant au tribunal de son existence, étendue sur son lit.

Le juge prit enfin la parole. Il fit un long exposé sur les méfaits de la présence des femmes dans la société. Il accusa vertement l'inculpée d'avoir été rude avec son mari. Flavie ne comprit presque rien à son laïus, trop absorbée par les cornes de la bête qui s'allongeaient vers elle à mesure qu'il parlait. Elle chercha à se recroqueviller pour se protéger,

mais demeurait interdite. Comme clouée au gibet, comme Jeanne d'Arc à son bûcher, comme une momie dans son sarcophage. Condamnée d'avance, la momie ferma les yeux.

Le magistrat mit finalement les points sur les *i* à l'indigne.

— Vous êtes une méchante épouse, dame Plourde. Votre mari ne rentrera plus jamais à la maison par votre faute. Comment avez-vous pu ? Dans l'affaire des taureaux, vous lui avez volé sa place. En plus de commettre une impardonnable indécatesse dans votre manière de vous adresser à lui. Aucun homme sur cette terre ne tolérerait d'être relayé au deuxième plan dans la vie de sa femme.

Il fit une pause.

— En conséquence, Flavie Plourde, je vous condamne à... condamne à... condamne...

Il ne savait plus comment terminer sa phrase.

— Vous l'aurez cherché, dit-il en s'évanouissant dans l'espace.

Qu'est-ce à propos d'elle ? Qu'est-ce que le magistrat avait dit encore ? Flavie sortit de l'envoûtement sans trop savoir comment et se retrouva sur ses deux pieds sans trop savoir comment non plus. Lui restait-il une autre chance ?

« Écoline ! »

En attendant la clarté du matin, la clarté de sa grande amie, elle marcha lourdement vers le coin de sa chambre pour s'écraser dans sa chaise berçante avec l'espoir que son état se passe. Ça ne passa pas. Des fils d'anxiété l'aiguillonnaient de bord en bord. Elle se sentait comme une martyre cloîtrée dans une toile d'araignée.

Appuyée au dossier de sa chaise, elle perdit connaissance pendant quelques heures. Elle se réveilla avec un torticolis et un point lancinant entre les scapulaires.

Habituellement, cette douleur récurrente avait le don, quand elle en faisait trop, de lui remettre les pieds sur terre. Ce point d'exclamation entre les deux omoplates lui rappelait qu'elle ne pouvait tout le temps tout faire dans la vie sans en payer le prix. Une fatalité qui la sortait de ses rêves de grandeur, qui lui signifiait sa condition humaine. Elle en avait trop fait ailleurs, mais en avait-elle assez fait pour son mari ?

Vers huit heures du matin, Flavie monta avec Boisvert qui claqua les rênes pour se mettre en route vers Saint-Joseph. Ecoline avait aperçu la voiture qui venait de s'arrêter devant sa maison. Elle boitilla vers le portique pour ouvrir. Les portes n'étaient pas refermées que Flavie se jeta dans ses bras comme une enfant. Un besoin viscéral qu'on s'occupe d'elle, qu'on la prenne en charge. Désarçonnée par cette nuit de dissociation corporelle, la femme d'âge mûr requérait l'hospitalité la plus tendre, la plus charnelle. À son contact, l'octogénaire vacilla sur ses vieilles jambes. Pendant un moment, elle eut l'impression que l'arceau usé de ses bras autour de sa jeune amie protégeait une amande dans sa coquille. Flavie fondit bientôt en larmes.

— Viens t'asseoir, lui dit-elle, en posant une main dans son dos.

Toute cette bonté de la grande vieillesse qui savait accueillir ! Sous cette main apaisante, le point dans le dos s'évanouit.

Son vieux mari se berçant près de son crachoir s'était avancé sur sa chaise pour mieux saisir le sens de l'événement.

« Dis-moi pas que ça va recommencer. »

Il eut la bonne idée d'aller faire un tour à l'étable. Bois-vert vint le rejoindre pour causer entre hommes.

— Qu'est-ce qui va pas, ma fille?

— C'est mes draps.

— Tes draps! Qu'est-ce qu'ils ont tes draps?

— C'est Benjamin. Ils sentent plus Benjamin comme avant.

Entre ces deux cotonnades rustiques, plus rien de la présence de son homme, plus rien de son odeur.

Après les départs de son mari, sa femme les gardait longtemps dans son lit. Une fois habituée à sa solitude hivernale, elle les mettait au lavage. Son mari voulait-il encore d'elle?

— Ça arrive un jour ou l'autre, ça. Tu vas voir, ça va te passer.

— Ça passera pas.

— Mais oui! Regarde-moi, par exemple : mon mari, il est toujours là tandis que le tien, il est souvent parti. Toujours là, le mien, oui, toujours là, mais toujours de mauvaise humeur. Peux-tu croire que ça me touche plus comme avant?

Elle haussa les épaules en ajoutant :

— Sa mauvaise humeur, je me dis que c'est sa façon à lui dans la vie. Une sorte de ritournelle comme s'il était de bonne humeur. Ça me fait sourire maintenant. C'est ton dernier coup avec Benjamin, crois-moi, tu vas finir par t'habituer à ses départs.

— Il y a autre chose que je comprends pas.

— Flavie, il y a toujours quelque chose qu'on comprend pas, même quand on est vieux. Comme moi, je comprends toujours pas pourquoi la vie t'a amenée si loin de Saint-Joseph, si loin de nos rencontres.

Le cœur de Flavie fit un tour. Enfin, elle manquait à quelqu'un ! Elle s'élança aux pieds de la vieille dame, appuya sa tête contre ses genoux. D'abondantes larmes jaillirent. Enfin, quelqu'un l'accueillait comme elle avait toujours souhaité être accueillie. Simplement, comme si elle avait été l'une parmi tant d'autres. Pas nécessairement comme la première entre toutes. Écoline déposa sa main sur sa chevelure. Ses doigts s'écartèrent. On aurait dit des pétales de lumière enguirlandant ses cheveux noirs. Flavie s'apaisa.

— Tu sais, Flavie, ça pourrait aussi être ton retour d'âge qui te rattrape. Sueurs, cauchemars, nuits sans sommeil... Toi aussi, tu as pris une bonne vingtaine d'années, comme moi.

— Vous pensez ?

— Je le sais pas, à moins que tu nous fricotes une autre petite Flavie, ou un autre petit Benjamin.

Avant de se remettre debout, Flavie tendit les bras vers la vieille dame et la serra tendrement.

Ce même soir, Flavie dormit à poings fermés. Le lendemain, l'heure de la traite matinale passée, la fermière n'était toujours pas apparue à l'étable. En temps normal, elle aurait invité Boisvert à entrer déjeuner. Il décida de venir voir ce qui se passait à la maison.

— Votre mère est où ? dit-il dans le souffle de la porte.

Violette et Claire s'affairaient silencieusement à préparer des crêpes.

— Elle dort encore, je suis montée voir, on veut pas la réveiller, dit Claire.

— Est même pas descendue diviser la pâte à pain à minuit, ajouta l'aînée.

Sous le linge blanc, l'immense pétrissage débordant de son plat fascinait les garçons. Ils auraient bien voulu s'en amuser, mais l'œil des filles les surveillait.

« Ça va être maman qui va décider de ce qu'on fait avec. »

— À votre place, j'irais lui dire l'heure. Elle sera pas contente de manquer sa journée.

Ce fut Léontine qui vint doucement la toucher à l'épaule.

— Maman, réveillez-vous.

— Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a ?

En une seconde, Flavie mit les pieds sur la minuscule descente de lit tressée. Comme son corps se sentait bien tout à coup.

— Va Léontine, je m'habille.

« Qu'est-ce qui m'a prise ? » Elle jeta un coup d'œil autour de la pièce, puis se pencha pour retrouver la senteur de son mari à travers ses draps. Elle déchantait. Plus aucune manifestation de lui comme durant son sommeil. Elle s'habituerait à ses longues absences, lui avait dit Écoline.

On l'entendit descendre les marches en courant.

— Bonjour, les enfants. Merci, ajouta-t-elle, sans plus.

— Qu'est-ce qu'on fait avec le pain ? lancèrent Alphonse et Anselme d'une même voix.

— On va voir.

De la malice plein les yeux, ils éclatèrent de rire. Ah ! qu'ils te la défonceraient d'un bon coup de poing, cette boule de pâte.

— Maman, s'il vous plaît, suppliaient-ils le poing en l'air.

— Tiens, allez-y donc. Pour une fois dans votre vie. Pouf !

Déconcertées, Violette, Claire et la petite Léontine regardaient leur mère qui ne démontrait toujours rien de tragique malgré son retard. « Jamais vu maman comme ça », réfléchissaient-elles.

Flavie se remit à l'ouvrage. Dans un élan de légèreté inhabituelle, elle conclut que la terre n'arrêterait pas de tourner à cause d'elle. Elle se sentit touchée par le geste de Boisvert qui l'avait remplacée à la traite. Elle pouvait se fier à cet homme. La journée se déroula rondement.

D'une chose à l'autre, la nuit vint vite, et Flavie se retira de nouveau dans sa chambre. Elle avait toujours aimé ce moment qui lui permettait de remettre les pendules à l'heure, en replaçant les choses dans leur bon ordre. De garder contact avec sa propre vie également, de se sentir bien. Étrange, ce noir de la nuit qui teintait tout d'une aura si éclatante ! Ses rêves lui rendraient-ils encore la présence de son mari ?

De son côté, un Benjamin insouciant sauta dans le premier des deux camions qui devait le transporter à Kedgwick. Il adorait partir, car chaque hiver lui apportait son lot de nouveautés. Cette année, particulièrement, il avait plus que jamais l'impression d'une aubaine dans sa vie.

Pour la première fois, cependant, ses genoux avaient craqué en sautant dans le véhicule. Était-ce l'âge ? Ou était-ce un déclic le démettant de ses fonctions ? Ce manque d'attention aux siens avant son départ marquait-il pour lui la fin d'une obligation ?

Les salutations d'usage passées, le conducteur et le passager se perdirent rapidement chacun dans son monde. Ils avaient peu à se dire, et se parlèrent peu. Hypnotisé par la route, Benjamin s'abandonnait.

À Saint-Léonard, où il fallut bifurquer pour traverser le portage vers Kedgwick, Benjamin descendit attendre son deuxième transport. Une cinquantaine de milles boisés restaient à faire avant d'arriver chez Elzéar.

Une camionnette s'arrêta.

— Benjamin, monte, lança le *bootlegger*.

— Toi! si je m'attendais à ça! C'est toi qui m'emmènes au moulin?

— Pourquoi pas, des hommes, ça a toujours besoin d'un petit remontant.

Benjamin sourit et sauta dans la camionnette.

— Puis, comment ça va, toi?

— La bagosse, ça me tient à aller. C'est payant. Et toi-même, à Saint-Hilaire?

— Oh! il a fallu y voir en arrivant, mais avec ma femme, on s'est sortis du trou.

Le camion avalait la route.

— Comment va Flavie? enchaîna le *bootlegger*.

Benjamin revint à lui.

— Elle se démène comme toujours, c'est pas une lâcheuse.

— On arrête pour nos petits besoins? lança tout à coup le chauffeur.

Benjamin hocha la tête.

Le *bootlegger* sauta du camion, un flacon à la main qu'il leva comme un trophée avant qu'il n'aboutisse sur le capot.

— Un p'tit coup pour se réchauffer le gosier avant?

Il revint vers l'arrière, leva la bâche laissant voir les cruches bien cordées sur la plateforme.

— Regarde ça. On en manquera pas.

Les culs secs successifs prenaient l'allure d'une cuite.

On devenait de plus en plus bavard mais, de temps à autre, Benjamin lorgnait du côté de la forêt... Après avoir roté un bon coup, le chauffeur éméché proposa un petit roupillon avant de reprendre la route.

Les deux hommes s'adossèrent l'un contre les pneus avant et l'autre contre les pneus arrière et fermèrent les yeux. Dès que le conducteur se mit à ronfler, le passager disparut dans la touffeur du bois.

À son réveil, le *bootlegger* incrédule devant la disparition de Benjamin se demanda s'il devait l'attendre. « Une chance que ma Rose l'a pas marié, ce trou d'cul-là. » Il finit par redémarrer, froissé au plus haut point. « Il se prend pour qui, lui ? » Il ravala sa rancœur. « C'est madame qui va y goûter ! Ça fait assez longtemps qu'elle lève le nez sur tout le monde, la Flavie. »

Le lendemain de son périple à Kedgwick, le chauffeur se présenta à la ferme de Benjamin à Saint-Hilaire. Il se permit de passer par l'étable voir les célèbres taureaux avant même de cogner à la porte de la maison.

— Oui ?

— Vous inquiétez pas, je suis pas venu vous vendre de la bagosse. C'est moé qui a embarqué votre mari avant le portage. Laissez-moi vous dire qu'il va pas ben pantoute.

— Allez jouer dehors, dit la mère aux enfants qui n'allaient pas encore à l'école.

— Est-ce qu'il est malade ? s'enquit-elle aussitôt la porte refermée.

— Oui et non.

Flavie sourcilla.

— En tout cas, y supporte mal la boisson. Ça se comprend, p'tit comme ça... Il s'est vidé le cœur, comme c'est pas possible.

Sa femme accusait le coup.

— Y paraît que la ferme lui pue au nez. Toujours la même chose année après année, qu'il dit. Toujours la même chose partout... Il est ben tanné de tout ça.

Flavie redressa la tête.

« M'en va te le lui rabattre, c'te nez-là, moé. »

— Toujours le même monde aussi... Toujours le seul à travailler tout le temps, pauvre homme. Il aimerait mieux faire de la *drive*. Mais de la *drive*, ça se fait pas à longueur d'année que j'lui ai dit. Il m'écoutait pas. Il s'était mis à siffloter en regardant le bois...

Devant Flavie, qui se tenait de marbre, le *bootlegger* calcula son effet. Sa revanche ne serait complète tant que...

— Il avait l'air de quelqu'un qui tombe en enfance, si vous voulez savoir ce que je pense, finalement. J'ai pas compris grand-chose à ce qu'il me rabâchait. Tout était mêlé, les pitounes, les barreaux de couchette, sa mère, les jumeaux, les arriérages, les taureaux, Destroismaisons, la chambre à coucher, laissé-pour-compte, retardataire. Ça fait ça aussi quand les femmes comprennent pas leur homme. Y sait pu où se mettre la tête, le pauvre chef de famille. À votre place, je compterais pu sur lui. D'ailleurs, vous en avez déjà un autre à votre compte.

La mine défaite, Flavie respirait à peine. Avant de s'évanouir, elle lui signifia la porte.

— Je vous retiens pas plus longtemps.

— Tiens, madame est pas contente. Est jamais contente, comme dit votre mari. C'est ça qui arrive aux femmes qui savent pas prendre soin de leur homme.

Les enfants rentrés de l'école trouvèrent leur maman bien silencieuse, sans trop savoir pourquoi. Ils avalèrent leur souper d'un trait avant de se disperser. « Fallait faire autre chose. »

Déprimée comme rarement, Flavie accomplissait ses tâches en pensant au méli-mélo du *bootlegger*. «Au bout du compte, il m'en veut d'avoir eu Benjamin au lieu de sa fille.»

Flavie monta à l'étage. Craintive, elle entrouvrit la porte de sa chambre. Fini ce havre de paix. Finie son ambiance de repos. Finie la quiétude d'autrefois. Même si de nombreuses remises en question l'attendaient depuis la récente nuit du prétoire, elle se défendait d'accéder à d'autres visions. Elle s'encanta de nouveau dans sa berçante pour y passer la nuit. Les jambes allongées sur le coffre au pied du lit, elle se disait que c'était moins pire que d'être couchée sur le dos à se chercher des explications, ou des échappatoires.

Cette sorte de Récamier de fortune ferait l'affaire jusqu'au retour de son mari alors qu'elle s'empresserait de remettre les choses en place avant son arrivée. «On verra bien s'il revient passer les Fêtes, comme il l'a dit la semaine avant son départ. S'il trouvait une occasion de voyager...»

Cette après-midi-là, le rapportage du *bootlegger* l'avait laissée presque sans espoir. Même si sa rancœur puait encore la boisson, elle ne perdait pas un mot de ce qu'il lui débitait.

«C'est mal connaître Benjamin de penser qu'il avait trop bu. Il a toujours su se maîtriser là-dessus... Par contre, quand il se met à siffloter, c'est qu'il est mal pris. Comme dans sa couchette à cinq où il était laissé-pour-compte derrière des barreaux... le dernier des jumeaux, le dernier dans le cœur de sa mère qu'il n'a jamais réussi à remettre à sa vraie place... c'est ça qui va mal dans sa vie. Finalement, elle a toujours gardé le dessus sur lui... Mais ça l'a pas empêché d'être champion à la drave pourtant. Billots à débloquer, barreaux de couchette à faire sauter, vous trou-

vez pas que ça se ressemble beaucoup, vous, bonne sainte Anne. Moi, ça m'en a pris du temps pour arriver à trouver comment faire avec Mémé.

« Au fond, c'est l'arrivée des taureaux qui a tout chambardé. Puis, moi, la grande orgueilleuse, j'ai pas manqué de faire sentir à mon mari que je ne céderais plus sur ce qui me revenait. Que je l'avais mérité. N'est-ce pas moi, Benjamin, qui suis restée au poste, mois après mois, année après année, depuis plus de vingt ans ? Tu trouves pas que ça me revient de gérer les taureaux dans l'avenir ? Et que les hommes du village devront passer me voir pour parler de leurs feuilles de route.

« Selon le juge du prétoire, apparu au plafond, mon mari aurait été relégué au second plan dans cette affaire. — Ah ! celui-là, pire que les taureaux. — Qu'il aurait été humilié. Comme toutes les sortes de mâles l'auraient été, tant qu'à ça... »

Elle laissa tomber les épaules devant tant de complexités. Elle reconnaissait qu'il y avait du Benjamin en elle aussi. De son indécision dans sa propre manière. Ses yeux se mouillèrent. Pourtant, son regard s'attendrit. « Je n'ai jamais aimé un homme comme lui. Je l'aimerai toujours. »

Exténuée, elle se demanda s'il se trouvait une autre place dans l'existence où se reposer. Un autre endroit où elle choisirait ses pensées. Où elle ne garderait que la fleur de ses pensées. Où, pour ne pas trop souffrir du départ de son mari, elle n'accueillerait plus que le meilleur dans son existence ?

Elle s'assoupit. Même si elle se réveilla encore avec ce point dans le dos, elle constata combien ces nuits cauchemardesques se révélaient porteuses de découvertes sur elle-même. Chaque fois que le mal imposait sa marque,

lui commandait d'arrêter sa corvée, une nouvelle idée lui traversait l'esprit.

Écoline avait vu juste dans le fait que les mauvais songes de Flavie, après le départ de son mari, l'avaient amenée à étendre ses propres ailes, à ouvrir son éventail personnel. Elle s'était aussi retrouvée enceinte après le départ de Benjamin en même temps qu'elle entraînait dans son retour d'âge. Cette nouvelle grossesse ne ressemblait pas aux autres, cependant. Une chose l'inquiétait anormalement. Qu'arriverait-il à ce onzième bébé? Peut-être même deux, puisque les jumeaux se révélaient monnaie courante depuis les débuts de sa vie avec Benjamin.

Son corps se mit à saigner. Désormais, de petites pertes sanguines accompagnaient toutes ses activités. Tant de précautions à prendre pour éviter que Violette et Claire ne s'aperçoivent de ses nouveaux saignements. Jeunes filles au bord de leur puberté, il lui fallait les soustraire à cette folie de sang. Elle se devait de disposer discrètement de ses linges souillés, de les détacher, une fois seule, à même le seau d'eau rougissante.

« Pas normal, ces pertes de sang. »

Elle pensa revenir se décharger de son inquiétude chez Écoline, mais n'en trouva pas le temps. Il y avait les Fêtes à préparer. Cette course au 25 décembre qui mettait sur la table ragoût de pattes de cochon, tourtières et tartes aux raisins. Quand elle étendit les raisins bouillis dans sa première croûte, elle s'arrêta un moment pour imaginer son mari en train de l'engloutir. « Sa préférée. » Elle le voyait comme s'il était assis dans sa chaise au bout de la table. Quand il risquerait de ne pas être vu, il lui pincerait une cuisse sous sa robe pour lui exprimer son appréciation. Elle

absorberait le geste d'un soubresaut, comme si elle s'était barré les pieds, et continuerait le service. Il y avait aussi sa Justine qui reviendrait du couvent avec ses rêves d'apothicaire à partager avec tout le monde. Mais le sang demeurerait dans la vie intime de la mère. Le sang qui se débattait dans son corps. Flavie décida d'informer son aînée sur la procédure à suivre en cas de...

— Dis-moi, Violette, qu'est-ce que tu ferais si je tombais malade, si je me cassais une jambe, par exemple?

— On s'occuperait tous de vous, voyons maman!

— Je le sais bien, ma grande, mais je voulais juste te dire que, dans l'armoire au pied du lit, tu trouveras tout ce que je pourrais avoir besoin pour guérir. N'oublie pas non plus d'aller chercher Boisvert...

« Boisvert! se renfrognait Violette. Il a pas d'affaire là-dedans, celui-là. » Ce Boisvert qui prenait trop de place dans sa famille. Violette en voulut à son père. « C'est papa qui devrait s'occuper de ça. Pas n'importe quel homme de main, n'importe quel *bum de track!* »

Boisvert était-il toujours rien qu'un homme engagé pour sa mère? Dans le cœur d'une femme en besoin, l'était-il toujours? Dans le cœur d'une femme, tout simplement.

— Ce que je voulais dire, Violette, c'est si...

Elle ne termina pas sa phrase : « c'est si je tombais sans connaissance », mais elle ne voulut pas inquiéter sa fille. Ces pertes de sang l'affaiblissaient de plus en plus, même si elle n'en tenait pas trop compte.

— Quoi, maman?

— On s'arrangerait, c'est sûr, t'inquiète pas...

La mère mit la main sur l'épaule de sa fille, et elles reprirent leurs activités.

La période de l'Avent tirait à sa fin. À la petite église du village, le bedeau commençait à monter une toute nouvelle

crèche en bois rond. Une vraie étable, cette année, où nicheraient des personnages en chair et en os.

— Une crèche vivante, avait annoncé M. le curé au prône.

Du jamais vu à Saint-Hilaire ! Alphonse et Anselme en furent soufflés.

— Vivante, ça veut dire en vie, s'expliquaient-ils, l'un à l'autre.

Après la messe, alors qu'ils traversaient le hangar pour entrer par la porte arrière, l'ambiance de ce sombre lieu les heurta de front. Une urgente fantaisie s'installa dans leurs cerveaux : la magie des hangars se mettait à l'œuvre. Énérvé, le plus jeune prit la parole :

— Peut-être qu'on pourrait offrir un de nos taureaux pour faire le bœuf, expliqua-t-il à son frère. Boisvert pourrait l'attacher après le traîneau quand on s'en irait à la messe. On pourrait partir plus de bonne heure pour arriver avant que l'église se remplisse. Comme ça, ça dérangerait personne.

— Il est bien trop gros, corrigea l'ainé. Aussi, faudrait que Boisvert se cache derrière la crèche pour tenir sa corde. On pourrait pas le lâcher lousse, il déferait tout. Il pourrait même mettre un pied sur le petit Jésus. Oh ! que non.

Au risque d'écraser le petit Jésus, Anselme hasardait des pistes, cette magie trop bonne à savourer, et qui goûtait les biscuits. Des biscuits de Noël en plus.

— On pourrait tirer au sort pour savoir lequel des deux serait choisi. Comme ça, ça ferait pas de peine à l'autre.

Ces deux taureaux étaient-ils devenus comme des frères pour les garçonnets ?

Si facile de se laisser envoûter par son petit frère ! Alphonse partit en éclaireur, son fréroto à sa suite. Les deux montèrent en courant les trois marches menant à la porte

de la maison pour venir proposer leur idée à leur mère. Sur le comptoir, elle cuisinait ses tartes aux raisins pendant que Claire et Violette s'affairaient à garnir le sapin de Noël, dans un coin de la cuisine. Un arbre de dimension normale, non pas celui de l'imagination avec laquelle Claire luttait toujours. Un rien de plus et les choses dans son esprit auraient pu prendre tellement d'expansion.

— Maman, on a pensé à quelque chose, lança Anselme, de sa voix claire.

Dès que son jeune frère ouvrit la bouche, Alphonse recommençait à douter de la pertinence de leur suggestion. Rirait-on d'eux ?

— Voici... on pourrait...

Après qu'il eut émis son idée, il ajouta qu'il faudrait qu'ils nous redonnent notre boeuf, par exemple.

Les jeunes filles s'esclaffèrent.

— Mais vous êtes tombés sur la tête, fusa Claire.

Avec les éclats de rire de leurs sœurs, la magie se tut instantanément dans le cœur des garçons. Tuée également, l'alchimie des hangars. Refermé son grimoire !

Maman se ressaisit.

— C'est trop tard, les garçons, ajouta-t-elle avec bonté. Les personnages sont déjà choisis, vous comprenez. Vous comprenez aussi qu'on peut pas avoir un vrai bœuf et un vrai âne dans la crèche, c'est trop gros, et ça écouterait pas. Peut-être un agnelet, encore que...

« C'était pas si bête, notre idée, se consolaient les garçons. Maman est de notre bord puisqu'il pourrait peut-être y avoir un vrai mouton... un mouton qui bêle... Ah ! non, ça pourrait réveiller le p'tit Jésus. »

« Faudrait pas qu'il fasse ses besoins sur le plancher de l'église, M. le curé serait pas content », s'inquiétait Anselme.

Leur mère s'approcha pour embroussailler de tendresse la chevelure de ses garçons.

— Oust ! les p'tits gars. Pas trop loin, quand même, on va avoir besoin de vous autres pour transporter la crèche de papa tantôt. Elle pèse une tonne, ça prend des garçons pour la porter.

Flavie sortait très émue de cette fantasmagorie de ses enfants. Un immense rappel de ses propres élucubrations. Elle se revit gamine. Elle-même s'était déjà prise pour cet ange qui battait des ailes au-dessus de la crèche jusqu'aux Rois. « Paix sur la terre », chantait-il, et si fort que ses propres lèvres en bougeaient encore.

Il n'est pas question que la petite Léontine ne voie pas cette crèche vivante, décida Flavie. « Elle pourrait être le p'tit Jésus tellement elle est pas grosse pour ses deux ans et demi. » Du même format que sa sœurlette Éveline, qui devait être fauchée, plus tard, par la grippe espagnole.

On sauta de joie quand la mère annonça que personne ne resterait à la maison pour garder durant la messe de minuit. On eût cru que le grand soir était déjà arrivé.

— Me demande qui va faire la Sainte Vierge, souleva d'envie Claire.

— Saint Joseph aussi, renchérit Alphonse qui s'en trouvait fort capable. Après tout, n'avait-il pas subi l'épreuve du feu dont il gardait encore les marques ?

En ces jours d'enchantement, Flavie se fit la promesse de mettre à l'écart tous ses doutes, ses tracas des derniers temps pour faire de la place aux grâces de ces grandes Fêtes liturgiques. Aussi prierait-elle et cuisinerait-elle. Elle prierait avec ardeur, et pas seulement pour ses propres petits bobos. N'avait-elle pas cet ultime exemple de la sainte Famille sous les yeux ? Elle y mettrait tant de cœur que tous les gens de bonne volonté en oublieraient leur misère.

Noël, sous sa cape de neige, se tenait tout près de la demeure de Flavie. Un pied sur le pas de la porte, la grande fête attendait le son de ses cloches pour surprendre les enfants. Quand le carillon de la petite église se mit à s'envoler de son clocher, une explosion éclata à travers la campagne. Cette salve d'ondes cristallines dévalait le paysage ouatiné. Rien qu'à plisser les yeux, on eût pu apercevoir ces ondes pirouetter entre les bancs de neige. Rien qu'à plisser les oreilles, on eut pu les entendre siffler comme le vent. Et sur sa peau, les sentir comme un frisson.

La famille de Flavie avait déjà pris place dans un banc, non pas derrière l'église, cette fois, mais au premier rang du jubé pour permettre aux enfants de mieux voir. Comme en un rien de temps, ce fut noir de monde, Flavie se poussa pour faire de la place à Boisvert au bout du banc.

... et 1, 2

Il est né le divin enfant

Jouez hautbois, résonnez musette...

Happés par les vibrations musicales, les enfants lévitérent. Ils n'avaient pas assez d'yeux pour voir madame la directrice qui battait la mesure d'une main, touchait l'harmonium de l'autre, pédalait des deux pieds, et les choristes chanter à pleins poumons. Mais surtout, surtout, la procession costumée qui s'était finalement mise en branle derrière l'église et avançait lentement dans la nef avec un petit Jésus qui tétait en pleurnichant le petit doigt de sa mère. Dans l'immense crèche – aussi grosse que notre poulailler, calculait Anselme – postée devant la balustrade les attendaient le bœuf, l'âne, et les moutons en plâtre. Fermait la marche, M. le curé qui avançait la tête en l'air, son nez aussi pointu que la baguette du maître. Ce soir-là, les enfants de Flavie vécurent les plus hautes émotions religieuses de leur vie.

Debout à la gauche de leur mère, le grand Boisvert, les bras croisés et les jambes écartées, avait des airs de chef de famille. De temps en temps, les enfants, contrariés, le regardaient de travers.

« C'est la place de papa ! »

Mais le père ne serait pas là, comme le *bootlegger* l'avait laissé entendre à Boisvert avant de sortir de la grange.

CHAPITRE 15

Une vie à son automne

FLAVIE SE disait que si l'absence de son mari à Kedgwick avait été réelle, elle l'aurait su avant les dires du *bootlegger*.

« Et pourquoi tu l'aurais su avant ? » lui insinuait sa petite voix.

Flavie rabroua l'importune ! Qu'est-ce qu'elle y connaissait, elle ? Elle le savait, c'était tout. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? « Boisvert a dû mal entendre. » Aussi, le sujet ne se prolongea pas. N'avait-elle pas remarqué que son homme de main commençait à être sourd ? Une fois le dos tourné, cependant, Flavie se sentait envahie par une foule d'idées disparates. Alors ce nouveau petit dans son ventre choisirait-il de naître sans père ? Une pensée à éconduire de toutes ses forces. « Dehors ! » l'envoyait-elle promener d'un geste des bras.

Toujours est-il que son bébé, comme tous les nouveau-nés de ce patelin, choisit de traverser ce monde difficile en pleine nuit. Seulement lui, il se laissa glisser dans la vie sans y laisser d'empreintes. Un être liquide à travers une hémorragie où sa mère ne trouva jamais le caillot de sa perte.

Flavie remonta la pente malgré son sang intarissable. Elle reprit une à une ses activités jusqu'au jour où la mine exsangue, il lui fallut se résoudre à aller voir le docteur à Saint-Basile. La patiente espérait recevoir un tonique lui permettant de mener sa vie comme avant.

— Madame, il va falloir vous opérer, la grande opération, et vite. Ça va être long parce que vous êtes déjà très anémique.

Flavie eut un geste de recul.

— Voulez-vous bien me dire depuis combien de temps vous perdez du sang ?

Flavie eut envie de répondre, depuis toujours, mais se retint.

— Je peux pas tout de suite, mon mari est absent. Faut que je retourne à la maison organiser mes enfants.

— Je vous donne la journée, pas plus, sinon... vous allez nous revenir sur le dos.

« Une journée pour régler le sort de toute une vie, ce n'est pas beaucoup », renchérisait la casse-pieds.

Dehors l'hiver durait. Il avait encore neigé, mais une neige fine, humide qui laissait transi. Le cheval, à l'amble, ramena à Saint-Hilaire, sur le siège de son traîneau, une Flavie près de l'apoplexie. Tout au long de la route, Boisvert se taraudait l'esprit à la recherche d'une solution qui servirait mieux sa patronne. On ne l'aurait jamais dit, cependant. Raide comme un piquet, ses bras à l'horizontale tenaient les rênes avec une rigidité proche de la sculpture.

À travers des accès de grelottement, Flavie l'observait de côté. Elle savait qu'elle pouvait s'en remettre à cet homme. Ce Boisvert n'avait pas été mis sur sa route pour rien. Parfois, le ballottement de sa tête frôlait son épaule. « Mais pourquoi c'était pas Benjamin ? »

Par ailleurs, il lui faudrait agir dans la minute. Malgré sa confiance, s'ouvrir à Boisvert sur des décisions plus personnelles, plus privées, lui pesait. Pour que la ferme tourne rondement durant son absence, il le fallait. Comme chaque heure comptait pour voir à tout si rapidement, Flavie ressentit le besoin d'un secours plus grand, plus grand qu'elle, plus grand que Boisvert, plus grand que les deux ensemble.

— Emmène-moi à l'église.

Elle s'engagea dans la pénombre et monta lentement la nef comme au matin de son mariage. Seule aujourd'hui, elle venait demander de l'aide pour réorganiser sa vie. Elle s'arrêta sous la lampe du sanctuaire et, directement sous ses rayons, elle s'agenouilla. En plein milieu de l'allée, elle croisait les mains et fermait les yeux.

— Mon Dieu, venez à mon secours. Bonne sainte Anne, je sais plus quoi faire, ni comment faire. Aidez-moi. Aidez-nous. Protégez mes enfants, protégez mon mari...

Elle se tut... Avec le recueillement venait l'apaisement. L'arrêt du temps. Réconfortée, elle sortit de l'église et, sans hésitation, s'adressa à Boisvert qui l'attendait dans la voiture :

— Va falloir vendre une vache. On peut pas attendre après ce que les taureaux vont rapporter. L'hôpital, ça coûte cher.

La communication se trouvait rétablie aussitôt. Plus malaise qui vaille. Aucune gêne, ni culpabilité.

— C'est ce que je pensais. Veux-tu que je m'en occupe ? ajouta-t-il heureux de se mettre au service de cette femme en or.

Flavie accueillit sa réponse comme une bénédiction. Il avait tout vu, tout compris. Oui, elle pouvait se reposer sur

cet homme dans sa vie. Elle se sentit soulagée. Elle verrait plutôt à préparer ses effets personnels, surtout à se concentrer sur ses enfants avant de partir.

Quand leur mère réapparut dans la porte de leur demeure, Violette, Claire, Alphonse, Anselme et Léontine se précipitèrent vers elle.

— Maman, vous êtes déjà guérie? dit Léontine, enlaçant les hanches de sa mère.

Maman expliqua qu'elle retournerait à l'hôpital pour un temps, elle ne savait pas pour combien de jours, mais qu'ils pourraient venir la voir avec Boisvert.

— Faut être gentils avec Boisvert, on a tous besoin de lui ici. Et bien vous en occuper, lança-t-elle à la ronde. Lui faire ses crêpes avec de la cassonade tant qu'il en restera, pas de la mélasse, ajouta-t-elle à l'intention de Violette et de Claire. Alphonse et Anselme, vous irez chaque jour nettoyer l'étable avec lui et donner du foin aux vaches.

Quand les plus jeunes furent endormis, Violette, penaud, pénétra d'un pas lourd dans la chambre de sa mère.

— Maman, faut que je vous parle, dit-elle, hésitante... Elle tenait les mains croisées sur le devant sa jupe. Il y a comme une tache...

— Tu as tes règles! Je pensais bien que ça t'arriverait tôt ou tard, tu vas bientôt avoir quinze ans. Tu es une grande fille maintenant. Ça va te revenir au mois. As-tu mal au ventre?

— Non, répondit Violette qui se laissa tomber sur le bord de son lit, une grande envie de pleurer, mais reconnaissante de n'avoir pas eu besoin de longues explications.

Flavie avait compris tout de suite. Elle remercia le ciel que l'événement ne se soit pas présenté quand elle-même se trouvait sur le dos en pleine hémorragie.

La mère renseigna sa fille sur les choses à faire et à ne pas faire. Comment ne pas tacher ses sous-vêtements, où prendre les linges sur cette pile cachée au fond de la penderie, et se dire que ça finirait par passer quand elle aurait mal au ventre.

Elle prit les mains de sa fille et les deux femmes se regardèrent intensément dans la demi-obscurité. Comme si, par ce seul regard prolongé, tout fût dit. Violette réintégra sa chambre, soulagée, grandie, mais songeuse. Il y avait encore tant de choses à mettre ensemble dans « tu es une grande fille maintenant ». Tant de sujets à envisager dans ce rite de passage de la jeune fille où, à travers le sang, s'articulait sa vie.

Tôt le lendemain, Flavie préparait son nouveau départ pour l'hôpital. Les enfants écoutaient les bruits tout en réprimant l'idée d'un long voyage. Comme d'un voyage sans fin, d'où leur mère ne reviendrait peut-être pas. L'un après l'autre, les enfants se mirent à renifler, puis à ravalier leurs larmes. Reverraient-ils leur mère ? Partirait-elle de façon indéterminée, comme leur père ? S'en irait-elle dans un lieu où eux ne seraient pas ? Où ils ne seraient plus...

— Voyons les enfants, lança Flavie comme si on l'eût questionnée à haute voix. Maman va juste se faire soigner. Vous allez me faire pleurer, si vous continuez. Boisvert va s'occuper de vous.

Sans s'en apercevoir, les enfants s'étaient regroupés au milieu de la cuisine et, l'un contre l'autre, ne formaient plus qu'un seul noyau. Elle s'approcha, ouvrit grand les bras et les prit dans son giron. Elle les embrassa sur la tête, en échappant quelques larmes sur leurs chevelures.

Tout à coup, elle-même se demanda où elle s'en allait. Où la vie la menait-elle ? D'une certaine manière,

elle aurait voulu freiner cette séparation qui prenait des tangentes incertaines dans son cœur. Toujours ces pensées diffuses, depuis quelque temps, qui la propulsaient sans son bon vouloir. Un si grand nombre d'événements qu'elle n'arrivait plus à caser.

Elle reviendrait et aurait plus d'énergie qu'avant, voilà, c'était tout. Ainsi fallait-il voir l'avenir. On avait toujours dit des femmes Plourde qu'elles étaient d'une grande capacité. Sa lignée lui donnait de qui tenir. De Marie-Louise d'abord, la première Plourde à atteindre le Madawaska et dont la venue avait marqué le temps, mais dont le patronyme, à cause de sa réalité de femme, ne comptait pas pour l'histoire. Au bureau de poste, aujourd'hui, se trouvait la grande Adéline qui répondait toujours à la clientèle.

Flavie monta dans la voiture, elle sut que tout ce qui avait fait d'elle ce qu'elle était allait changer. Son corps vidé après la chirurgie, elle ne serait jamais plus la même. Elle fondit en larmes.

— Huhau!

Boisvert claqua la langue.

Il fallait avancer. Il fallait avancer pour n'importe quelle raison, mais il fallait avancer. Pour ne pas geler tout rond, pour ne pas paralyser, pour ne pas se perdre dans ses pensées, pour ne pas...

— Une chance que tu es là, Boisvert.

L'homme tenta d'articuler une réponse à l'endroit de cette femme comme il n'en connaîtrait jamais d'autres, mais aucun son ne franchit ses lèvres.

Flavie sut que ce silence ne renfermait que des paroles de bonté à son égard. Elle ne retint plus ses sanglots. De reconnaissance et d'amertume, elle pleura avec une

telle abondance que les larmes gelaient tout autour de son visage.

Dans son esprit s'agitaient autant de questions que de réponses incomplètes gommées à la base de son cerveau. Qu'est-ce qui faisait qu'on s'attachait aux mauvaises personnes? Parce que deux dépasse un? Parce que ça crée du nouveau? Du renouveau? Ou parce qu'on ne sait faire mieux? Parce que la vie elle-même se charge de nous livrer ses leçons? Il y avait un si grand nombre de faits à décor-tiquer dans son existence que la patiente Flavie n'aurait pas assez des trois mois de sa convalescence pour voir au travers. Qu'elle n'aurait pas assez du reste de sa vie, peut-être...

« Je serai toujours là pour toi », aurait voulu lui répondre l'homme aux guides, mais il en fut incapable.

Flavie saisissait tout de sa bonté mais, repliée sur elle-même, continua de pleurer comme une madeleine. Des cascades de pleurs. Des coulisses sur ses joues qui imbi-baient ses lainages, formant des grêlons sur le bord de son col.

En un tournemain, Boisvert défit son foulard et le lui tendit.

— Mets ça autour de ta tête, tu vas attraper ton coup de mort.

Tout près de l'Hôtel-Dieu, Flavie réussit à ravalier sa peine et tendit à Boisvert son foulard.

— Garde-le.

— Non, prends-le toi.

L'homme l'aurait portée aux nues, cette femme. Toute sa vie, il garderait précieusement la longue pièce de tissu repliée sur sa table de nuit où enfouir son visage chaque soir avant de s'endormir.

À l'hôpital, Flavie eut du mal à remonter la pente. Une vague inquiétude se lisait dans son regard. Quelque chose d'indéfinissable dans le pers de ses yeux, comme attendant derrière une porte avant de paraître. Ses hémorragies avaient été refrénées, mais son indolence perdurait. Elle ne saignait plus, mais son hémoglobine demeurait basse. Elle passait ses journées attachée à des poches de liquide jaunâtre s'égouttant dans son bras pour l'aider à refaire ses forces.

Autour d'elle, le personnel médical s'inquiétait.

« Elle devrait pourtant prendre du mieux », se disait le médecin.

Quand ses enfants vinrent la voir, un mois plus tard, Claire apportait à sa mère du sucre à la crème moelleux comme elle l'aimait. Violette, elle, lui présentait son premier morceau de couture. Un manteau rose en velours côtelé avec son joli béret à pompon qu'arborait fièrement la petite dernière, Léontine, debout sur le pied du lit. Les garçons lui avaient fabriqué un jeu de dames à l'envers d'un ancien chemin de table. Alphonse, cependant, accablé par la mémoire de son interminable hospitalisation, se tenait à l'écart.

Maman ressentit les souffrances déjà endurées par son garçon de cinq ans et tendit le bras vers lui.

— Approche, Alphonse, viens.

Le grand garçon fit quelques pas hésitants vers sa mère.

— Merci de venir me voir ici même. Je sais aussi que c'est toi qui as appris à ton petit frère comment faire le jeu de dames.

Elle fit résonner un baiser sonore sur sa joue, comme aucune mère n'osait encore. Le grand garçon s'essuya en rougissant. Quand vint le temps de partir, le jeune Anselme s'approcha de sa mère.

— Moi aussi, maman...

Chacun réclama sa part. On s'approcha l'un à la suite de l'autre pour recevoir ce baiser inattendu sur la joue. Avec ce témoignage, on se sentait bon pour un autre mois d'attente, pour le deuxième mois de la convalescence de leur mère.

Justine, qui travaillait toujours à la pharmacie de l'hôpital et réussissait à faire ses études en grugeant sur ses temps libres, s'était jointe à sa famille. De temps en temps, elle obtenait la permission de venir voir sa mère après le souper. « Sa fille serait instruite », se réjouissait la mère. Après sa huitième année, on viendrait la chercher pour faire la classe à La Montagne plate, non loin du village de Sainte-Anne. Elle en remerciait la vie.

« Qu'est-ce que j'aurais fait si j'avais pu continuer l'école ? » En savait-elle quelque chose ? Somme toute, qu'est-ce que quatre-vingt-dix matinées scolaires à l'âge de six ans pour assimiler à l'arraché l'alphabet et ses syllabes qui lui apprendraient à lire.

À la recherche d'une réponse, son âme s'obscurcit. Puis de nouvelles pensées surgirent, envahissant tout l'espace. Des fragments d'autrefois qui faisaient la lumière dans son cerveau. « Ouais ! » Si elle se fiait à ce qu'elle avait déjà lu dans les journaux et les almanachs, elle-même, Flavie Plourde, aurait pu être pédagogue ou députée, comme Duperré et Lizotte, ses ancêtres du Madawaska. Ou même magistrate si cela eut été pensable pour la gent féminine. En tant que femme, elle avait un tour bien à elle avec la justice. Après tout, n'était-ce pas en 1929, l'année de naissance de sa Justine, qu'on avait légalement affirmé que *Les femmes sont des personnes* ? Ou même encore, se faire couturière de mode comme Gaby Bernier dont elle avait copié un patron sur les manches de sa robe de mariée.

Ou elle aurait pu occuper le poste de « commissaire des pauvres ». Ou devenir philôsope, comme elle prononçait en contemplant les étoiles au bras de son mari lors de petites promenades avant de se coucher, les soirs d'automne. Mais le destin, ce grand personnage entre tous, lui avait appris que la décision lui revenait, qu'il finissait par avoir raison de tout. Exactement de la même façon que sa Justine, contre toute attente, avait abouti à la pharmacie de l'hôpital quand son petit frère s'était brûlé.

Quand Justine devait préparer les remèdes de sa mère, ses mains pourtant habituées à manipuler les grammes tremblotaient. S'il avait fallu qu'elle en pèse mal les grains de cyanure sur la balance à plateau difficile d'accès dans sa petite cage de verre aseptisée. Que le ciel l'en préserve ! Aussi en assemblait-elle les différents éléments en dernier, reprenant la pesée trois fois plutôt qu'une. À la fin, elle venait ouvrir la porte verrouillée intentionnellement durant la composition du médicament.

Tout le temps de la visite dominicale, Boisvert, heureux de se tenir debout au fond de la chambre, n'en demandait pas davantage. Quand il s'agissait de Flavie, l'homme était à fleur de peau. Il ressentait tout, tout de suite. Il se contenterait de cette situation tant que sa muse aurait besoin de lui.

Le retour à la maison se continua dans la plus grande gaieté pour prendre fin à la brunante de ce jour hivernal. Tout à coup, chacun avait acquis la certitude que leur mère reviendrait.

Après le souper, on retourna le tapis de table pour jouer ensemble au grand jeu du *Ciel*, un jeu d'échelles que Benjamin avait dessiné à l'arrière. Claire avait ressorti les pions. Des osselets séchés de pattes de porc. Les garçons avaient refait le dé perdu, et c'était à qui arriverait dans la

cour du ciel en premier. Violette se réjouissait de la grandeur de son firmament où tous pourraient tenir, y compris son père quand il reviendrait. Elle se voyait y danser de la corde en attendant l'arrivée de tout le monde, une activité inhabituelle à sa jeune vie, à cause de ses lourdes responsabilités de première de famille.

Dans leur chambre à deux places, l'autre patiente avait tout suivi du spectacle autour du lit de madame Flavie. Les visites terminées, sa voisine voulut engager la conversation :

— Il a l'air solide, votre mari debout contre le mur.

Flavie sursauta.

— C'est pas mon mari, c'est mon homme de confiance !

Cette réponse intempestive lui avait traversé le cœur comme un projectile. Son mari n'était donc pas son homme de confiance. L'homme aimé depuis toujours, oui bien, mais pas son homme de confiance. Elle ne pouvait compter sur Benjamin, même quand elle s'efforçait de reprendre le scénario de sa vie de bûcheron pour s'en convaincre. Comme tous ces pères qui partaient travailler l'hiver dans les chantiers pour soutenir leur famille. Mais, lui, son mari, son Benjamin, ne rapportait jamais un sou à la maison. Flavie avait beau ressasser la situation, comprendre, reprendre, pardonner, oublier, la vie dans son corps aujourd'hui lui tenait un autre discours. Comment alors gérer son manque d'énergie sans se décourager ?

Tôt le lendemain matin, l'infirmière de garde passa rebrancher un énième soluté à l'aiguille plantée dans sa main.

— J'ai quelque chose à vous annoncer, dit-elle.

La patiente se raidit.

— Pendant la nuit, votre mère a été admise à l'hôpital, dans la chambre à côté, et elle est pas bien... du tout. Le prêtre est à ses côtés.

— Quoi !

Flavie sauta debout, prête à arracher le fil qui la retenait.

— Débarrassez-moi de ça.

— On peut pas, c'est le docteur qui l'a dit. Faut le garder à tout prix. Faut vous recoucher, madame Flavie.

— Faut que j'aille voir ma mère, voyons donc, garde ! Qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

— Je sais, je sais, mais pas maintenant, attendons la visite du docteur. On va voir ce qu'il va dire. Rassoyez-vous, s'il vous plaît.

— Maman ! s'écria Flavie.

Un long frisson parcourut le corps de Délima. Elle soupira, « ma fille », et rendit l'âme. Comme si elle-même trépassait, Flavie remonta le drap par-dessus sa tête. Elle pleura toutes les larmes de son corps.

Une heure plus tard, Nélida, Irma et son grand frère Maxime, qui avaient pu assister à la mort de leur mère, s'amenaient dans sa chambre.

— Je le sais qu'il y a pas de justice, lui dit Nélida.

— Tiens bon, ajouta Irma.

— Tu seras jamais seule, renchérit son frère.

Quelques semaines tapissées de hauts et de bas s'écoulèrent. Un samedi soir, cependant, lui apporta du réconfort. Les couples de Pascal et de Mathieu se présentèrent de nouveau dans sa chambre avec toute l'ardeur de leur jeunesse. Malgré sa peine, qu'elle les trouvait beaux ses garçons devenus des hommes. Elle constata aussi les grossesses de ses brus, et les femmes se comprirent des yeux.

Et le lendemain après-midi, une immense surprise, une visite inattendue. Zielle et Célanie se présentaient dans sa chambre avec toute la tendresse de leur vieille amitié. Pour la deuxième fois depuis son mariage, elles avaient fait la longue route pour lui rendre visite. Ce fut encore de vives retrouvailles, malgré la mort de la mère de Flavie. On n'évoqua pas la disparition de Benjamin même si, avec le retour du *bootlegger* au village, le comportement étrange de ce père de famille envolé dans les bois fut l'objet de tous les ragots.

Nélida et Irma leur succédaient aussitôt dans la chambre. Une deuxième visite en peu de temps pour soutenir leur sœur. En reparlant de leur mère, on s'attarda sur ce que l'on savait de chaque membre de la famille. Avec sept filles bien portantes, la procréation avait toujours été à l'honneur dans le clan de Michel. Flavie finirait-elle par perdre le décompte de sa lignée?

— Comment va papa toujours? demanda-t-elle à Nélida qui avait la garde de leur vieux père.

— Plutôt bien. Il rit encore de bon cœur, et sa bedaine saute toujours comme de la gélatine. Dernièrement, il a commencé à dire des chapelets croisés.

— C'est quoi ça?

— Il dit tous ses chapelets les bras étendus en croix.

— Nélida, penses-tu que papa accepterait de venir rester chez moi quand je serai mieux. Même si c'est loin de Saint-Marcel? Me semble que tu as fait ta part.

— Je vais sonder le terrain.

Toutes ses visites rapprochées requinquèrent l'humeur de Flavie, même si son bilan de santé demeurerait insatisfaisant. Le médecin en profita pour la retourner à sa famille et à ses bonnes œuvres qui lui redonneraient de l'allant.

— Faudrait lui changer les idées, s'ouvrit-il à l'infirmière de l'étage. On dirait qu'elle a le sang bloqué dans les veines.

— Rester couchée dans un lit trop longtemps n'est pas non plus la solution à un retour à la santé. On perd des forces au lieu d'en gagner, renchérit-elle.

Après une dernière transfusion, il lui signa son congé pour le jour où on pourrait venir la chercher.

— Encore six semaines et vous pourrez doucement reprendre vos activités. Revenez me voir dans six mois. N'oubliez pas de manger de la viande rouge, du foie, en particulier ; c'est bon pour le sang.

Flavie n'avait jamais aimé la viande, mais elle ferait de son mieux. Avant son départ, le médecin revint parler aux deux dames de la chambre.

— L'hôpital aimerait vous mettre au courant de nouvelles avancées dans le domaine de la santé, ce qui pourrait rendre d'incalculables services à la société. À notre beau Madawaska ! s'enflammait-il.

Flavie agrandit les yeux. Que c'était intéressant !

— Je vous laisse à ces messieurs, continua-t-il, au moment où deux chercheurs, vêtus de bleu des pieds à la tête, le remplaçaient dans l'embrasement de la porte.

Après les salutations d'usage, l'un d'eux dit :

— Mesdames, nous aimerions vous entretenir des dernières percées dans le domaine médical. Il est possible maintenant de faire le don de vos yeux à la science. Et notre région pourrait s'enorgueillir d'avoir l'une de vous, ou les deux, comme pionnières.

Quand Flavie entendit le mot pionnière, son sang fit un tour, comme si on l'avait détachée du lot, comme si on la singularisait. C'était ce qu'elle était, qu'elle avait toujours été, une pionnière ! À ça, que sa vie avait servi ; à être une

pionnière à l'instar de ses ancêtres. Enfin, elle se reconnaissait. La vie lui apprenait d'autres mots pour se dire.

— Ce don, qui procurerait la vue à des aveugles, réjouirait sans l'ombre d'un doute votre progéniture.

Flavie fut fort impressionnée par une telle offrande.

— Il s'agit de dernières volontés où vous signez ce que l'on appelle un don d'organe.

Une énorme saccade secoua le corps de la voisine qui, tétanisée, se protégeait les yeux à deux mains.

— Dieu nous est témoin que vous ne ressentiriez aucune douleur, se pressa d'ajouter l'intervenant.

Il expliqua qu'il n'y avait pas à s'inquiéter et que le trépas devait être constaté avec certitude. Que personne n'a plus besoin de ses yeux une fois le cercueil refermé.

— Qu'est-ce que vous en savez, vous êtes jamais mort, vous? explosa la patiente terrifiée.

L'intervenant essuya la rebuffade tout en se disant que la peur de l'inconnu s'était fait entendre. Il n'irait pas dans les détails.

— Sur ce, nous vous laissons à votre réflexion, et si vous avez besoin de plus d'information, nous demeurons à votre disposition. Bonne journée, mesdames!

— Oust! les loups-garous, hors d'ici, s'exclama-t-elle. Si vous pensez que vous allez m'arracher les yeux après ma mort, vous vous trompez. La mort, c'est bien assez effrayant comme ça. On viendra pas fouiller dans mon visage pour donner mes yeux aux autres. C'est à moi, ces yeux-là et croyez-moi, c'est pas moi qui va signer pour les donner. À personne, à part ça! Jamais! Même après mon dernier souffle. Qu'est-ce que vous dites de ça vous, madame Flavie?

— On sait bien qu'il faut mourir un jour, même si j'ai pas hâte. C'est la seule justice sur terre. Tout le monde

passer par là. Grand ou petit. Mais, ça me donne à réfléchir que c'est quand même une belle façon de continuer de veiller sur nos enfants, puisqu'une partie de nous demeurerait vivante pour des années encore. Nos yeux, en plus. C'est quelque chose de rare.

— Laissez-moi tranquille avec votre quelque chose de rare; j'ai bien trop peur pour ça.

Une peur aussi bleue que la combinaison de ces hommes de science qui venaient de sortir.

— C'est sûr qu'ils vont attendre qu'on soit bien morte.

— Je veux même pas y penser.

Durant la nuit, Flavie fit de nouveau le tour des défricheurs de sa lignée. Son cœur se gonflait à leur pensée. Pierre des moulins, le bâtisseur à Saint-Joseph, Marie-Louise, première Plourde au Madawaska, et ses fils fondateurs, Dupérré et Lizotte, et René, le grand, l'ultime de Rivière-Ouelle. Qu'elle ressentait de l'ardeur à se les remémorer! Le sang de son ascendance remontait en elle comme une force accrue.

Flavie demanda à signer le formulaire de don d'organe avant de repartir pour Saint-Hilaire. C'est donc six semaines après sa grande opération que Flavie remettait le pied sur son beau tapis tressé devant la porte. Les enfants, tel un essaim d'abeilles, s'élancèrent vers leur reine :

— Maman! Maman!

Penchée vers eux, elle accueillait sur sa joue le même baiser sonore qu'elle leur avait donné à l'hôpital.

— C'est vrai que ça fait du bien.

Anselme et Alphonse galopèrent vers le poêle afin de sortir les briques gardées au chaud.

— Voyons, attendez un peu que j'enlève mon manteau...

Après ces longues séances de tristesse reprenaient dans la cuisine des éclats de rire nerveux. Flavie n'aurait plus

jamais d'enfant ; ceux qu'elle avait lui semblaient maintenant exceptionnels. En leur présence, elle avait l'impression de se retrouver entière, avec tous ses membres, ses morceaux, ceux qu'on lui avait enlevés en chirurgie, mais dont le prolongement dans ses rejets lui remettait le cœur à l'endroit. Comme elle les chérissait ! Claire vint prendre son manteau. Violette monta sa malle dans sa chambre. Léontine lui tenait la main en lui offrant son plus beau sourire. Les voyant se déployer à gauche et à droite pour lui venir en aide, elle crut en un corps de danse autour d'elle. Des coups de main donnés en mesure.

— Laissez-moi vous dire que c'était pas commode de revenir de Saint-Basile par les temps qui courent. Les chemins, ça défonce de partout. Le printemps qui s'en vient.

Cher printemps ! Bien aimé, tel l'amant attendu. Que lui apporterait-il de nouveau après le branle-bas des derniers temps ? Elle se promettait de prendre des transfusions de soleil derrière la maison, tout contre le mur, ses pieds sur les briques chaudes. Qu'apporterait-il à chacun de ses enfants ? À leur ferme aussi où la vie recommençait à bouillonner dans les bâtiments.

— Maman va monter se reposer un peu.

Tous à la fois approuvèrent d'un grand signe de la tête. Tellement à l'unisson qu'on aurait dit qu'ils la saluaient après une séance à l'école. Un drame de six semaines où chacun avait joué son rôle à la perfection, en attendant le retour de l'héroïne. La vie, sans reine depuis plus d'un mois, reprendrait entre ces remparts.

Dans sa chambre, Flavie remercia le ciel du confort de son vieux matelas. Elle s'assoupit. Entre deux eaux, elle apercevait ses enfants adorés. Les admirait en autant de pierres précieuses présentées à son attention sur des plateaux d'argent. Voilà que la pierre s'animait, que l'enfant,

sur son plateau, riait aux éclats en dévalant à folle vitesse la pente verglacée derrière la maison. Il faisait bleu, c'était le soir au clair de lune. Elle les applaudissait. Leurs grappes de rires la ravissaient, la chaviraient, lui mettaient le cœur à l'envers. Enfin, ils s'amusaient : ils avaient été si sérieux.

Elle s'éveilla alors que dehors, le soir était également passé au bleu. Huit heures sonnées. Elle avait dormi tout ce temps ! Elle enfila sa robe de chambre et descendit. Léontine était déjà couchée. Violette, Claire, Alphonse et Anselme, assis autour du poêle, l'attendaient de tout leur être, de tous leurs sourires. Des sourires grands comme des tournesols. Elle en sèmerait en bordure de son jardin au printemps.

Elle prit une bouchée.

— Qu'est-ce que vous diriez qu'on remonte tous se coucher en même temps ?

Ce soir-là, la fratrie tombait enfin dans le sommeil de la délivrance. Même Violette, dont l'habitude de bercer les bébés avant minuit avait fait d'elle une couche-tard, ne lut pas à la lueur de sa chandelle.

— Maman, fit une petite voix alors que ses pas atteignirent le haut du palier.

Flavie s'approcha du lit, s'assit sur le bord, glissa sa main sur l'abondante chevelure, se pencha pour embrasser sa petite refondue dans le sommeil dès le toucher magique.

— À demain, mon bébé.

De nouveau dans son lit, Flavie glissa dans un sommeil profond. Elle se réveilla aux aurores, son mari à la grandeur de sa conscience, à la grandeur de sa chambre. « Benjamin ! » Quand lui reviendrait-il cette année ? Elle espérait au moment des semences, quand elle-même finirait sa convalescence. Son mari serait heureux de la savoir en bonne santé. Tout serait beau, cette année. Une vraie

renaissance. Dans leur bulle retrouvée, Benjamin arbore-rait ce même sourire malicieux de l'époque où il lui tirait la tresse. Elle demeura dans cet état de béatitude amoureuse quand Violette s'approcha de son lit.

— Maman, je viens d'allumer le poêle, levez-vous pas tout de suite, attendez qu'il fasse chaud.

— Je sais pas ce que je ferais sans toi, ma Violette. Tu es une bonne fille! Une bonne, bonne fille!

Elle promena la paume de sa main sur la joue de son aînée.

— Merci.

Violette retint ses larmes.

Une semaine s'écoula avant que Flavie ne décide d'envoyer chercher son père, Michel.

— Boisvert, essaye donc de savoir aussi quand les hommes reviendront du moulin à Elzéar. Ça doit se parler à Saint-Marcel.

Boisvert passa prendre des nouvelles fraîches chez Célanie, Zielle, le *bootlegger*, Nélida. « Ça regardait toujours pas bien. » Tout ce qu'on disait, c'est que Benjamin s'était enfui dans les bois. On ne savait pas pourquoi. On laissait même entendre qu'il aurait pu avoir des penchants à la folie, comme sa mère. Dans le village de Saint-Joseph, les cancans se multiplièrent allègrement. « Marqué comme au fer rouge, le Benjamin. Bon pour sa mère pourtant. Et sa bru qui a enduré c'te baptême de folle-là pendant une douzaine d'années. » Si ce bavardage continuait en intensité, cette paroisse chrétienne, dans son entièreté, irait brûler en enfer de médisance ou de calomnie.

Chez Nélida, Boisvert s'attarda. En plus de prendre des nouvelles, il lui transmettait le message de Flavie concernant la venue de son père.

— Ça me tente pas beaucoup de m'exiler à Saint-Hilaire, c'est loin, dit le vieux.

Michel avait vu le jour sur les hauteurs de Saint-Marcel, avait tenté sa chance aux États-Unis, mais était revenu s'installer sur une terre de son village natal et souhaitait y mourir. Le seul bon souvenir qu'il gardait de son passage dans les filatures de coton au New Hampshire où l'odeur le rendait asthmatique, était la naissance de sa Flavie. Sa première fille, tout un souvenir !

— Vous savez, papa, je pense que Flavie a besoin de vous en ce moment. Elle sort de l'hôpital, et Benjamin rentre de plus en plus tard au printemps.

— Kâlu ! Si ma fille a besoin de moi, par exemple, prépare mes affaires.

Le vieux qu'on disait à moitié en enfance se redressait. Sa fille aînée avait besoin de lui. Il se souvenait, lors de sa scarlatine, de la débandade familiale alors que la ferme avait dû tourner sans elle. Comme si les choses n'allaient plus marcher sans son concours. Elle en faisait toujours tant ! Il viendrait en aide à sa plus vieille, aujourd'hui, elle qui n'avait jamais ménagé ses efforts. Elle a jamais su prendre du bon temps, ma Flavie.

Boisvert revint le chercher quelques jours plus tard. Ce grand-père jovial fut accueilli à bras ouverts par ses petits-enfants. Il remit la gaieté facile à l'honneur et apprit aux jeunes son jeu de cartes préféré.

— Ça fait du bien aux enfants de vous avoir ici, papa.

Il comprenait aussi que leur mère en profitait tout autant.

Sa fille avait grand besoin de secours à ce moment-ci, le père le ressentait plus que jamais. Malgré sa surdité naissante, il avait compris certains racontars au sujet de

Benjamin. « Mon gendre, c'est pourtant pas un mauvais garçon. »

— Et puis, Boisvert, as-tu entendu parler du retour des hommes de Kedgwick ?

Boisvert omettrait les commérages.

— Personne en sait rien encore. Mais, ça va venir, inquiète-toi pas.

Elle comprit qu'il avait décidé de taire le sujet et elle commença à s'interroger plus que sérieusement. Quel était ce silence autour de la question du retour de son mari ? Des semaines passèrent et Benjamin n'était toujours pas apparu dans le cadre de porte. Il était grand temps de semer. Sous l'œil averti de grand-père, le journalier s'initia aux socs de la charrue, et aux semailles à la volée. Il n'était jamais trop tard pour bien faire. Boisvert trima comme un vrai cultivateur. Quand les premières pousses vertes sortirent de terre, l'homme de main fut envahi d'une grande fierté. Pour une fois, il sentait que sa vie avait servi à une belle grande cause. Des champs exubérants tout autour de lui !

— Une chance que tu es là, lui répétait Flavie.

D'une telle vérité, cette parole. Il lui sourit. Qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour elle ?

Depuis le retour de leur mère, les enfants n'avaient relâché en rien non plus. Personne ne regimbait autour des corvées. « Tellement contents d'avoir maman à leurs côtés. »

Après leur sieste de l'après-midi, Michel et sa fille venaient marcher le long des champs ensemencés. Pour vérifier l'état des récoltes et, peut-être, se faire de petites confidences. Les grosses, on comprenait bien, ne se diraient qu'à travers la magie des yeux.

Flavie marchait maintenant à la suite de son père, un pas derrière lui. Michel constatait à quel point sa fille

avait perdu de l'allant, qu'elle se révélait moins d'attaque. Autrefois, c'était elle qui ouvrait le bal. Sa fille aînée avait toujours été au-devant des coups. « Peut-être qu'elle est pas tout à fait guérie. »

— Tu as de bons enfants, Flavie.

— Je le sais, papa. C'est eux autres qui font tout depuis quelques mois. En somme, ce sont eux qui ont fait tourner la ferme depuis l'automne passé, quand j'ai commencé à être malade. Avec Boisvert, bien entendu.

— Boisvert, il est là pour longtemps ?

— Tant que j'en aurai besoin, j'imagine. Il a pas l'air de se tanner. Sans lui, la ferme serait pas possible. Et il va y avoir les taureaux à amener aux vaches dans pas longtemps. Il y a personne d'autre que lui, ici, qui peut faire ça. Il avait appris de Benjamin avant qu'il parte.

Benjamin qui ne revenait pas. Cette absence prolongée avait vu les ragots proliférer à Saint-Hilaire également.

— Oh ! que Madame sait compter ! Et bien compter, à part ça, se moquaient les hommes obligés de faire affaire avec elle pour les taureaux.

— C'est elle qui mène, mais c'est pas elle qui est capable de nous amener les bœufs quand c'est le temps, par exemple. Un mâle, ça attend pas non plus !

— Ça se voit qu'elle veut tout garder pour elle.

— Des femmes, si on surveille pas nos affaires, les hommes, c'est bien capable de mettre un cultivateur dans le trou.

— Il est trop bon, Benjamin. Je te remettrais ça à sa place, c'te femelle-là, moi !

— Vous êtes des méchants sans-cœur, les hommes, interrompait une fermière. La pauvre femme vient de sortir de l'hôpital.

À travers ses pipées, ses chapelets croisés et en attendant les enfants de l'école pour jouer aux cartes, Michel, pour sa part, réfléchissait à ce Boisvert qui avait toujours trouvé Flavie de son goût. Trop au sien, quant à ça. « C'est peut-être pour ça que Benjamin revient pas, il y a quelqu'un d'autre à sa place. Un homme, c'est ordilleux! »

Dans la tiédeur des champs, les semences levaient à vue d'œil. Des épis de blé atteignaient six pouces maintenant.

— On va avoir toute une récolte, cette année, dit Michel.

Mine de rien, il ajouta :

— Quand est-ce que tu attends Benjamin, toujours? Après les récoltes, les foins viennent vite.

— Comme ça s'annonce, ça sera pas de bonne heure. J'en sais rien, on le sait jamais... avec lui...

Elle avait ajouté deux mots de trop. Deux mots qui révélèrent ses années d'attente, de souffrances à ne pas savoir.

— Faudrait peut-être engager un autre homme avec Boisvert et les petits gars pour faire les foins. Vous avez réussi à relever cette ferme. Trop belle pour la laisser aller, en tout cas.

Michel regardait sa fille de biais.

Elle avait l'air si piteux...

« C'est pas ma plus vieille, ça! Est peut-être encore malade. »

Dans sa mémoire âgée, il se disait que sa bonne femme avait fait quelque chose de semblable, autrefois. Comme une crise de femme. « Les femmes, c'est dur à comprendre! »

Le lendemain, le *bootlegger*, venu livrer des gallons de bagosse chez ses gros clients de la pointe à Saint-Hilaire,

s'arrêta chez Benjamin pour voir les taureaux jumeaux dont la rareté intéressait toujours le monde. Sans s'inquiéter des convenances, il fila droit à l'étable où il tomba sur Boisvert. Flavie, de sa fenêtre, aperçut les deux hommes alors qu'ils refermaient les battants avant de venir vers la maison. Boisvert avertit le *bootlegger* de ménager madame Flavie qui sortait de l'hôpital. La grande gueule continua plutôt de médire sur l'histoire de Benjamin, d'ajouter des détails forgés de toutes pièces. Une histoire qu'il répétait à tout venant. Des détails qu'il changeait au fil des répétitions.

— Je vous assure qu'il avait l'air d'avoir perdu la boule. Je courais pour l'aider, mais il zigzaguait à travers les arbres comme si j'avais été un monstre. Tout ce que je voulais, c'était lui offrir une gorgée pour le calmer.

Flavie blêmissait à vue d'œil. Benjamin ne reviendrait pas. Ni cet été, ni... Elle referma la porte sur les deux hommes, comme sur une partie de sa vie. Durant la nuit, elle pleura amèrement. « Qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour que ça m'arrive ? » Lorsque ses yeux finirent par s'assécher, elle tenta de mettre de l'ordre dans sa tête. Aucune pensée ne devait être omise.

Quand on atteignait le fond, il ne restait plus qu'à remonter. Ou mourir. Elle n'était pas prête à mourir, pas encore... Elle s'appliquerait à décoder le comportement de son homme, à évaluer le registre des possibilités. Était-il parti pour de bon ? Elle n'aimait pas cette idée, elle y reviendrait. Elle le saurait quand elle aurait fini. Qu'est-ce qui l'avait poussé à s'enfuir dans les bois ? Benjamin aimait les bois, il y trouvait du réconfort. Peut-être était-il retourné, un moment, dans sa cachette de la conscription. Dans le haut des arbres au bord de la ferme de son père, cette cache dissimulée dans la canopée. « Va falloir que

j'envoie Boisvert pour vérifier. » Ou encore, serait-il entré dans une secte comme la femme de son frère qu'on n'avait jamais revue ? Ouf ! Il était croyant, mais n'était pas plus catholique qu'il fallait ; il n'avait jamais exagéré dans les bondieuseries. Peut-être qu'il s'est fait manger par un ours. Ah ! Non, trop vif pour ça. Ou qu'il est tombé à l'eau. Assez fanfaron pour braver le courant, oui, mais noyé, non, il n'a pas son pareil sur l'eau. Il reste jamais en place non plus, je le connais. Voudrait-il déménager à Kedgwick ? Il a toujours aimé déménager. La famille avait déménagé trois ou quatre fois déjà. Avait-il l'œil sur quelqu'un d'autre ? Peut-être qu'il y a une autre femme dans sa vie, par là-bas. Cette évocation lui tordait l'âme ; elle s'étira les bras au-dessus des couvertures. Ou non, ça devait être ce qui s'était passé entre eux deux, leur indifférence mutuelle à son dernier départ. Non, plutôt elle, elle seule. Qu'est-ce qu'elle avait fait pour lui déplaire ? Elle osa revoir sa propre réaction dans l'affaire des taureaux. Elle avait été raide, cassante, sans appel. Quels autres rapports entre elle et lui n'avaient pas été à son goût ? Était-il vraiment jaloux de Boisvert ? Il savait pourtant comment elle aurait pu l'avoir d'un claquement, comment elle l'avait préféré à Boisvert, surtout. Elle comprit alors qu'il ne reviendrait pas. S'il n'était pas revenu de lui-même, c'est qu'il ne reviendrait plus. Et s'il ne revenait plus à la ferme ? Jamais, jamais plus. Cette pensée lui parut intolérable !

Pour faire taire l'insoutenable, elle conclut qu'ils se berceraient de nouveau l'un à côté de l'autre à la fin de leurs jours. Ce que Dieu a uni... pensa-t-elle, en faisant appel à ses dévotions, mais surtout pour faire taire son malaise.

Au lever du jour, on trouva grand-père mort dans son lit. La vie de Flavie chancelait de nouveau. L'espoir lâchait prise, Flavie replongeait dans le malheur. Son esprit s'enfonça dans la décrépitude. Une sensation d'absolue faiblesse paralysa son corps. Elle s'arracha du lit. Titubant, elle avait peine à mettre un pied devant l'autre. Il lui fallait embrasser son père, une dernière fois. « Papa, aidez-moi ! »

Pascal et Mathieu vinrent transporter la dépouille de leur grand-père à Saint-Marcel où, selon ses volontés, il serait mis sur les planches chez Nélida. Il tenait à passer ses derniers moments sur terre près de son lieu de naissance et être enterré avec sa femme.

Tout Saint-Marcel et tout Saint-Joseph vinrent présenter leur respect à la famille. Les enfants de Saint-Hilaire, avec seul Boisvert aux commandes, étaient arrivés au petit matin. On se souvint de la bonne nature du défunt. On reconnaissait en Michel Plourde un homme jovial au rire retentissant, ardent à jouer des tours, en même temps qu'un père de famille dévoué. Les anciens se souvenaient également de l'espiègle garçonnet qui avait causé la perte des précieux coffres gigognes de la famille transportés autrefois de Saint-Pascal-de-Kamouraska. Avec le fracassement de ces boîtes dans le moulin à scie de Pierre Plourde, on avait perdu les symboles de la famille, mais leur esprit s'était déjà inscrit dans la pérennité.

CHAPITRE 16

L'archet du vent

ALITÉE DEPUIS la mort de son père, Flavie peinait à se relever. Jour après jour, une faiblesse sans nom la clouait au matelas. Se mettre debout maintenant lui demandait du courage alors qu'avant elle bondissait hors du lit. Sa vie, pourtant, n'avait jamais été aussi remplie, même si son corps se refusait à l'activité. Des pensées tourbillonnaient dans sa tête comme pages au vent. Toute une vie à repasser, à repenser. Tout ce qu'elle n'avait jamais eu le temps d'intérioriser, d'approfondir refaisait surface. Ce monde de l'inertie serait-il plus grand, plus en mouvement, que celui du travail ? Elle ne l'aurait jamais cru.

À cela s'ajoutait cette nouvelle vision des choses et que seul le temps permet d'élaborer. Ces regards neufs qui la surprenaient telles des ondées au milieu d'une après-midi lumineuse. Cette compréhension du temps qui prend son temps, était-ce cela, philôsôpher ?

Benjamin ! Et Benjamin qui n'était pas encore revenu...

Fatigué par tant de considérations, son esprit chercha le repos. Couchée sur le dos, elle déploya son bras jusqu'au bord du lit, sa main ouverte débordant du matelas comme

si elle avait besoin d'aide. Comme si elle l'offrait au premier venu. Comme s'il y avait nécessité qu'on la tienne. Que Benjamin la tienne ?

Quand rien ne fut advenu, quand personne ne vint prendre sa main, elle se tourna sur le côté et balança mollement son bras dans le vide. Elle soupira, se remit sur le dos pour se reperdre dans les brumes de son cerveau où les minutes avaient perdu de leur acuité. Des minutes molles allongées en heures molles en journées molles. Peu à peu, la vie dans le corps de Flavie prenait une autre direction.

À Violette qui lui apportait son mets préféré, du lait caillé saupoudré de sucre brun, elle s'informa.

— Violette, est-ce que j'ai passé la journée couchée ?

— Ça fait une semaine que vous êtes au lit, maman.

— Une semaine, tu veux rire !

Flavie se palpa. Elle ne trouva rien dans son corps qui n'allait pas bien. Aucun point sensible. Elle chercha à se lever.

— Non, non, maman, restez couchée, c'est mieux comme ça.

— Faut que j'aille laver le séparateur !

— Vous inquiétez pas, il brille comme avant. Claire le lave chaque jour. Elle est bonne pour laver propre. Comme vous.

— Et pourquoi je me lèverais pas, veux-tu bien me dire ? Quand on a mal nulle part, on se lève.

— Vous pourriez tomber dans l'escalier.

— C'est normal que je sois un peu étourdie après tant de jours couchée, mais tu pourrais m'aider à descendre dans la cuisine. Ça passera vite.

— Vous gambadez trop. Vous êtes pas solide quand vous marchez.

« Sur le plancher, ça se replacerait de rien », continuait-elle pour elle-même.

— Maman, ce qu'il vous faut vraiment, c'est manger, manger plus, beaucoup plus, si vous voulez prendre des forces.

— Tu parles comme Justine. Un vrai docteur...

— Justine est pas un vrai docteur, maman. Elle a juste travaillé à la pharmacie.

— Mais si, tu verras...

Devant sa mère qui mêlait les choses à ce point, une vive inquiétude s'emparait de l'aînée. Sa faiblesse de corps comme d'esprit n'avait jamais été dans de tels méandres.

— On dirait que maman perd la tête, confia-t-elle à Claire qui entrait avec ses seaux de lait tiède. Elle dit que Justine est docteure maintenant.

Claire laissa échapper un soupir.

— Il y a bien pire encore, elle m'a demandé d'aller chercher papa à la grange, hier... quand c'est Boisvert qui est là.

— Grave, si elle mélange Boisvert et papa ! Des fois que Boisvert finirait par se prendre pour papa...

Holà ! Elles s'arrêtèrent. De telles choses ne devaient pas se produire sous leur toit.

Les jeunes filles, pensives, se regardèrent un moment.

— On va envoyer chercher Pascal et Mathieu, décida Claire. Ils vont savoir quoi faire. Ils sont mariés, eux.

Désœuvrée, la petite Léontine, laissée trop longtemps à elle-même, pleurnichait, reniflait, s'essuyait sur sa manche.

— Je veux maman !

— Viens te moucher.

Alphonse et Anselme, eux, passaient leur temps à courir après les briques chaudes sous le poêle. Au moindre petit craquement dans la chambre du haut, ils s'élançaient

à plat ventre devant le four pour sortir une à une les briques à mettre sous les pieds de leur mère. Comme leur mère n'apparaissait pas dans l'escalier, ils les recordaient patiemment.

La réponse des grands frères ne se fit pas attendre, ils arrivèrent le soir même après souper. Avec la Ford 4 de Pascal, on comptait maintenant une demi-heure pour venir de la ville à Saint-Hilaire. Pas une demi-journée comme avant. Pascal continuait d'entretenir son automobile comme un sou neuf. Il n'y avait pas si longtemps qu'il «soudoyait», chaque samedi, sa jeune sœur Violette pour qu'elle rafraîchisse le blanc de ses jantes avec de la peinture fraîche. Après venait l'éternelle promesse d'un séjour en ville avec ses frères quand elle serait plus grande. Entre-temps, ils iraient faire les beaux jars devant le cinéma du Petit-Sault.

— Salut, les jeunes!

Une présence si masculine emplît aussitôt la pièce. Comme ça sentait papa! Alphonse et Anselme faisaient déjà les sauterelles autour de leurs aînés.

— Vous allez nous étourdir, les petits gars.

— On vous voit jamais!

Violette et Claire s'approchèrent pour prendre leurs manteaux. Quel réconfort de retrouver ses grands frères! De ne plus se sentir seules avec leur maman au lit, surtout! Un peu embarrassées, elles leur expliquèrent la gravité du problème.

Les marches grincèrent sous les puissantes semelles des deux hommes. Quelle bonne sensation que leurs pas assurés dans leur demeure! En appui sur les coudes, Flavie tendait la tête vers la porte. « Benjamin? » Une senteur de pommade pour cheveux emplît bientôt l'espace, mais ce n'était pas Benjamin.

— Mes plus vieux ! Je peux pas croire, s'exclama maman.
« Si leur père les voyait, comme il serait fier de ses garçons ! »

— Salut, la mère ! dirent-ils en avançant vers le lit.

On se tapota chaleureusement les mains.

— Assoyez-vous que je vous regarde.

Son regard évoquait une telle admiration !

Mathieu enfourcha la chaise qu'il tourna de dos. Pascal mit un pied sur le coffre de cèdre au bout du lit, s'appuya sur son genou replié.

— Ça va bien, vous autres ? Et vos femmes ?

— On fait un peu d'argent sonnante comme journaliers. Même si on n'est pas des cultivateurs, on travaille fort du matin au soir, par exemple, répondit Mathieu.

Pascal de renchérir :

— Nos femmes vous font dire de vous remettre sur pied, qu'elles ont hâte de revenir vous voir. Elles vous avaient manquée aux funérailles de grand-père.

— Si vous croyez que c'est ça que je voulais ! Quand je pense que j'ai pas pu assister aux obsèques de papa, ni à celles de maman, moi qui étais à l'hôpital en même temps qu'elle, juste dans la chambre à côté quand elle agonisait. Je sais pas quel sort s'est acharné sur moi, mais ça été tout un sacrifice, ces deux affaires-là. Ce qui revient à dire qu'on fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie.

— Boisvert, lui, il fait encore votre affaire, la mère ? enchaîna Mathieu.

— La ferme tourne toujours, en tout cas. Il travaille d'une étoile à l'autre comme si c'était la sienne. Cet homme-là est une vraie bénédiction du ciel.

— Est-ce qu'il y a un autre homme engagé qui vient faire le train avec lui ? s'enquit Mathieu.

— Oh ! Alphonse et Anselme sont vaillants, ils l'aident beaucoup. Des fois, votre père vient. Il vient... un peu... jeter un œil pour voir si ça marche, j'imagine, mais repart aussi vite.

— C'est pas ça que Boisvert dit. On est passés le voir, en arrivant. À part les petits gars, c'est toujours lui qui fait le train.

— Je le sais, mais des fois, votre père vient pareil. Même s'il entre pas... je le sais. Une femme sait ces choses-là.

Cherchant le regard de son aîné, elle ajouta :

— Je sais qu'il sera bien chez toi quand il sera trop vieux. Il pourra varnouser tant qu'il voudra.

Pascal se cabra. La mère allait trop loin.

En d'autres moments de lucidité, Flavie avait compris que son mari ne reviendrait plus. Comme elle, toute femme aurait senti le fil se rompre. Toutefois, la Flavie Plourde de ses dix-huit ans avait tellement attendu cet homme alors que, chaque soir, son regard défonçait la lisière du bois à la recherche de son ombre. Même si elle en avait déjà fait son deuil, Flavie s'était remise à espérer son mari. Les chimères de l'espoir ne demeurent jamais loin dans l'être fragilisé.

Les garçons n'en revinrent pas de la confusion de leur mère. De longues minutes en suspension virent le silence s'installer derrière cette évidence. Ils se penchèrent pour l'embrasser. « La mère n'était plus la même. »

Des pas alourdis frappèrent de nouveau la descente d'escalier. Mathieu et Pascal se retrouvèrent dans la cuisine.

— Vous aviez raison, les filles, je pense que la mère est en train de tomber en enfance, dit Pascal à mi-voix.

— Qu'est-ce que ça veut dire tomber en enfance, s'empressa Anselme.

— Pas si fort ! fit Claire, le doigt sur la bouche.

— Ça veut dire qu'elle pense plus pareil, répondit Violette. Qu'elle pensera plus jamais pareil.

— Je veux voir maman, éclata Léontine.

— Chuutt! Attends!

Claire souleva sa petite sœur pour la faire taire. Léontine enfouit son nez morveux au creux de son épaule.

— Si jamais maman empirait, continua Pascal, envoyez-moi chercher par Boisvert, je viendrai moi-même l'amener à l'hôpital. En auto, ça sera mieux. Elle est pas assez forte pour s'en aller là-bas en charrette.

— Je viendrai avec toi, s'empessa d'ajouter Mathieu, partageant l'avis de son frère.

Les mois suivants virent Flavie entrer de plus en plus en elle-même, et son esprit s'absenter de plus en plus longuement. Violette avait beau lui apporter du bouillon, du pain à la crème, de la soupe à l'orge, trois ou quatre bouchées de poulet, une demi-ploye, un morceau de sucre à la crème. « Pas parce que c'est pas bon, mais j'ai vraiment pas faim, tu sais. » Par contre, elle s'efforçait de grignoter pour lui faire plaisir.

— Merci, tu es bien bonne, ma grande fille.

— Encore un peu, maman, insistait-elle en lui portant un nouveau morceau au bord des lèvres.

— Après, va falloir que j'arrête, je suis pleine jusqu'aux yeux.

La satiété de Flavie se résumait en deux bouchées, trois au maximum afin d'apaiser l'inquiétude de ses enfants. Elle détournait ensuite la tête pour coller sa joue contre l'oreiller en ajoutant qu'elle avait besoin de dormir.

Après cet effort pour plaire à sa fille, elle avait surtout la tentation de quitter le quotidien pour revenir dans son nouveau monde. Un monde aux contours adoucis. Voguer sur la mer de son imaginaire lui faisait du bien. Là, la vie

se déroulait si facilement. Tellement agréable de s'adonner à des pensées floues qui ne lui demandaient pas d'énergie, alors qu'elle ne s'inquiétait même plus du roulement de la ferme, des labours, des semences, des récoltes, du poulailler, de la batterie, de la laiterie, toutes activités qu'il ne fallait jamais remettre à plus tard.

À force de manger peu, le sang de Flavie s'éclaircissait. À un point tel qu'on pouvait se demander si on était en droit d'appeler du sang ce fluide circulant dans ses veines. De pâle, son teint devenait livide. Alors que, apathique, elle sombrait dans l'inconscience, Alphonse et Anselme s'approchèrent de son lit. Maman ne leur répondit pas. Ils se précipitèrent dans l'escalier.

— Violette, viens, viens, maman parle plus.

Violette courut chercher les sels médicinaux et escadala les marches deux à deux. Flavie reprit aussitôt ses sens.

— Qu'est-ce qui se passe donc, les enfants?

— C'est vous, maman.

Elle défaillit de nouveau. Violette lui remit les sels sous le nez. Maman retrouva ses esprits.

Une troisième fois encore, elle perdit connaissance.

— Maman, va falloir retourner à l'hôpital.

— Je vous donne du fil à retordre, hein?

— C'est pas ça, maman, on veut juste que vous soyez bien.

Pascal obtint la permission de s'absenter pour voir au transport de sa mère à l'Hôtel-Dieu. Mathieu dut rester au garage. Il fallait un mécanicien sur place.

Dès son arrivée, le médecin reconnut madame Flavie. Sa carnation avait tourné au vert. « Toujours ce sang trop clair à cette dame. » Son poulx affolé vint aussitôt appuyer son diagnostic.

— Mettez-lui un sérum immédiatement, dit-il à l'infirmière.

Les analyses de sang subséquentes révélèrent une diminution des globules rouges dont la teneur en hémoglobine se situait sous la barre des 92, une forme grave d'anémie, appelée anémie pernicieuse, qui engendrait des complications de troubles digestifs, fatigue, vertiges, syncopes et autres.

À la ferme, les enfants, en attente de leur mère, s'en tenaient rigoureusement et silencieusement à leurs affaires, à l'exception de Léontine, regard larmoyant, qui reniflait bruyamment sa peine en réclamant des bras pour se faire cajoler. Anselme cherchait sa sécurité auprès d'Alphonse qu'il suivait sur les talons. Ce frère plus vieux avait acquis une force, un aplomb dont il n'était même pas conscient.

Claire et Violette se fendaient en dix pour voir au bon fonctionnement de la ferme, sous la gouverne toujours discrète de Boisvert, mais sans les précieux conseils de leur mère.

« Ah ! maman ! Dépêchez-vous de revenir, s'il vous plaît ! »

À force de solutions physiologiques bourrées de vitamines et de minéraux, Flavie en vint à se remonter dans son lit. Un bon matin, l'équipe médicale retrouva Flavie Plourde assise bien droite sur sa chaise, tout habillée pour reprendre la route, l'esprit parfaitement en place.

— Docteur, quand est-ce je peux rentrer à la maison ?

— Certainement pas aujourd'hui, madame Flavie, votre sang est encore trop clair. Vous êtes pas bien avec nous ?

— C'est pas ça...

« Mon sang, toujours mon sang ! » Mais si elle en avait par-dessus la tête de ce sang ! « Bonne sainte Anne, faites

donc un miracle et arrêtez-moi ça une fois pour toutes.» Le lendemain, elle recevait la même réponse à la question de son départ. «Est-ce que ça va finir par finir?»

Le docteur qui analysait son attitude comprenait une chose. Il avait entre les mains une femme impatiente de rentrer chez elle pour voir à sa famille et poursuivre, au village, les bonnes œuvres dont il avait entendu parler.

— M'est impossible de faire davantage, se confiait-il à son assistance. C'est clair qu'elle a encore besoin d'un support médical pour garder son sang à la limite de l'acceptable, sinon elle va nous rebondir entre les mains la semaine prochaine.

Chaque fois qu'il sortait de sa chambre, il marchait tête basse en se demandant : «Comment faire pour endiguer cette perte d'hémoglobine?»

Cette pensée ne le quitta plus.

— Soyez patiente, madame Flavie. Il vous faut encore des traitements. Votre sang n'est pas assez fort.

Flavie se rembrunit, boudant cette contrariété dans ses plans.

«Il peut pas savoir, lui, du sang, j'en ai eu plein la vue depuis que je suis au monde. Avec huit femmes, chaque mois, dans la maison de papa, ça se cache, mais pas trop. Et mes hémorragies à tout bout de champ chez Mémé. En faisant comme si de rien n'était, bien sûr!»

Ce sang qu'elle avait toujours respecté, craint, même. Ce rouge écarlate qu'il fallait protéger à tout prix, et qui témoignait si fort de la mouvance dans le corps des femmes. Eh bien ! ce sang lui tapait sur les nerfs aujourd'hui. Comme jamais !

Elle regarda le poteau près du lit et finit par se demander si sa vie ne tenait qu'à cette poche d'eau trouble, pâlotte,

et qui lui tombait sur le cœur. « Si c'est cette fadasse-là qui va me rougir les veines... »

À la visite du lendemain, le docteur renchérit :

— Que diriez-vous de descendre dans notre nouveau sous-sol avec de belles fenêtres au ras de terre. Une belle grande pièce, avec des demi-murs entre cinq lits, et qui vient d'être aménagée pour les convalescents en attente de leur congé, comme vous. Vous aurez de la meilleure compagnie et vous pourrez vous asseoir près de la fenêtre tant que vous voudrez.

Flavie crut qu'elle n'en avait plus pour longtemps à l'hôpital.

— J'aurai l'air moins malade, j'espère, ajouta-t-elle avec coquetterie.

— Si vous voulez passer la journée habillée, ce sera libre à vous.

Le docteur la quitta en ayant l'impression de lui avoir fait plaisir.

Jour après jour, cependant, il continuait, médusé, de noter : « Son sang s'éclaircit au lieu de se renforcer... » Il nourrissait aussi l'impression de ne plus travailler qu'avec le sang. Ce liquide qui fait le tour du corps en moins d'une minute. Une fluidité de métronome qui régularise l'existence de tout le monde. Mais, dans le cas de sa patiente Flavie Plourde, c'était sa couleur dérobée par quelque mauvais sort qui n'arrêtait pas d'intriguer toute l'équipe médicale. Il avait vu plusieurs vieillards mourir, mais personne de cette façon. Flavie Plourde n'était pas si vieille.

Parfois, Flavie s'inquiétait, comprenait plus ou moins ce qui se passait, ou le voulait-elle ainsi ? Ce sang qui semblait la fuir, mais qui lui donnait encore droit à la vie. Il lui faudrait écouter davantage son débit dans ses veines.

Comme son séjour au sous-sol s'allongeait, alors qu'elle avait à peine le temps de faire connaissance avec ses voisins de chambrette qu'ils s'étaient envolés chez eux, Flavie se pressurait les méninges pour comprendre ce qui se passait vraiment, mais rien n'y faisait. Fatiguée après des semaines du même diagnostic, elle se mit à fabuler.

« Sang trop clair, sang trop clair, ça veut dire quoi, ça ? Que mon sang est moins rouge ? Le rouge, c'est pourtant ma couleur. » Dans ses veines à elle, Flavie Plourde, circulait donc du sang qui avait perdu de sa couleur, c'était ça son diagnostic ! Du sang qui avait perdu de sa force en tournant au rose, fallait-il croire ! « Rose comme la mode du temps ! C'est mieux que rien. Puis, tout ne pâlisait-il pas avec l'âge ? Pour tout le monde, pas seulement pour moi ! » Ne disait-on pas que tout changeait d'intensité durant la vieillesse ? En moins ou en plus, mais ça changeait. Impossible de s'en sortir.

« Avec les ans, tout prend une autre couleur, continuait-elle en se donnant des airs. Quoi de plus joli que d'avoir du sang pétale de rose, de roses roses, à bord de ses vaisseaux. Elle s'examina le dessus des mains. Ses veines n'étaient ni roses, ni rouges, mais pourtant bleues. Des trouble-fête, celles-là ! »

Elle leva les yeux vers la nature qui lui tendait les bras de l'autre côté de la vitre. Flavie ne sut résister. Elle laissa de côté ces dérapages corporels pour mieux se perdre, s'enfuir dans ces campagnes imaginaires qui commençaient directement au pied de sa berçante. Au loin, elle admira des dahlias rouge vif hauts comme des gardes du corps ceinturant des ronds de rosiers roses. Qu'ils étaient beaux, ces buissons d'églantiers, ces champs d'épilobes à perte de vue. Elle se retrouvait tout émue devant ces paysages paradisiaques.

« Ouais ! Toute une terre, ce paradis-là ! Menée par une femme par-dessus le marché ! »

Au centre d'infinis hectares de son paradis terrestre s'ouvrait une vaste clairière jonchée des fruits d'un arbre géant, un seul, qui touchait au firmament. Un arbre dont les ramifications allaient, s'étiraient, s'allongeaient, s'enfonçaient dans le sol des légendes, avant de rebondir en racines aériennes vrillant autour des brumes de l'éternité. « Bonne sainte Anne ! Qu'est-ce qu'il me faut pas découvrir ! » Flavie se prit la tête à deux mains. « Non, mais... » Elle inspira profondément, comme pour retrouver la fragrance de ses propres pois de senteur grimpant sur le mur réchauffé de sa maison. Elle s'y attarda, l'odorat inondé de soleil.

Aussitôt revenue de sa pâmoison, elle se fit la morale : assez d'école buissonnière, Flavie Plourde, il faut rentrer à la maison maintenant ! La gamine Flavie, l'aînée de famille, aurait-elle pris sa revanche sur une petite enfance sans instruction ?

Demeurait, cependant, cette affaire de pommier qu'elle n'avait pas éclaircie... La bible posait des réserves sur l'arbre à la belle pomme qui se trouvait avant tout l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Il y avait là matière à réflexion. Elle retrouverait ses sens. Elle avait été trop loin. Elle se calmerait les transports sans en révéler quoi que ce soit au confessionnal.

« Des jeux pour que M. le curé refuse de m'enterrer dans la terre bénite du cimetière. Avec des pensées comme ça, il pourrait me prendre pour une apos... apostate, si c'était ça le bon mot. »

La patiente finit par s'avancer sur sa chaise, se passant avec insistance les mains dans la figure, comme quand elle

se rafraîchissait à même le baril d'eau dans la cour, après une dure journée à la bêche.

Même rafraîchi, son esprit continua de battre la campagne, aussi prit-elle la décision de ne plus s'attarder qu'au bonheur. À partir de maintenant, la seule chose qui valait vraiment la peine. Elle fredonna la même élégie :

*Prenez le temps d'aimer
De rire et de chanter
Saisissez le bonheur
Quand il passe...*

Le séjour hospitalier de Flavie se prolongeait de semaine en semaine. Dès que le médecin essayait de la soustraire à son traitement quotidien, son état se précipitait comme dans un bécher.

— Des doses de cheval que je suis rendu à lui donner, mais ça ne change rien ! C'est aussi notre première donatrice, ajouta-t-il sur le ton de la confiance, il faut lui apporter une attention particulière.

L'infirmière au poste acquiesçait.

On avait tout lieu de croire qu'elle ne reviendrait plus à la maison.

Le docteur reprenait le corridor en hochant la tête : « Il y avait quand même du mystère, là-dessous. Elle aurait dû être morte, il y a longtemps. » Il n'avait jamais vu un patient aller si bas dans son sang avant de mourir.

Cette femme n'était pas comme les autres ; si ça continuait, que du plasma coulerait dans ses veines. Qu'est-ce qu'il avait dit là ? Il s'administra une tape au front pour se réveiller d'une pensée qui n'avait aucun rapport avec la science, ne faisait aucun sens. « Ça va finir par me rendre capot. »

Un jour que Claire était venue passer l'après-midi avec sa mère, elle s'assoupit dans le fauteuil près du lit où celle-ci faisait déjà la sieste. Demi-sommeil où son esprit lanterna. Elle se voyait avoir le même âge que sa mère. Les deux femmes se trouvaient dans la soixantaine. Elles portaient aussi la même robe en jersey noir que sa mère mettait pour faire du porte-à-porte. Endimanchées, la mère et sa fille avaient toujours eu fière allure. Elles causaient.

— Maman, avez-vous vu le docteur aujourd'hui ?

— Comment va Pascal ?

— Je vous demande si vous avez vu le docteur, maman.

— Comment va Violette ?

Claire se dit qu'elle avait dû mal entendre.

— Qu'est-ce que vous avez mangé ce midi ?

— Comment va Anselme ?

À chaque question, sa mère répondait par une même question sur la santé de ses enfants : comment allaient Mathieu, Alphonse, Léontine ?

Quand Claire ouvrit les yeux, sa mère s'était transportée près de la fenêtre.

Intriguée, Claire se demanda si elle avait rêvé ou si elle avait parlé tout haut. Sa mère lui avait-elle vraiment répondu, ou l'avait-elle imaginé ? Claire n'aurait su le dire.

Se retournant vers sa fille, la mère ajouta :

— Comment vas-tu, Claire ?

Tant de candeur toujours dans ce regard pâle. Une candeur de jeunesse, des débuts du monde, dans des yeux qui n'avaient pas vieilli.

Claire crut défaillir. Qu'est-ce que sa mère voulait lui dire ? Quel message voulait-elle lui passer ?

Tout ce que cette femme au bord de l'éternité gardait en tête se rapportait au bien-être de ses enfants. Elle avait tout oublié de sa réalité, sauf la pensée de ses enfants. Ou

l'aurait-elle seulement décidé, dans la plus stricte intimité ? Dans son mystère. À partir de cet instant, Flavie ne s'informerait plus que de ses enfants. Peu importait la question qu'on lui poserait.

L'indicible douceur qui s'était dégagée du songe d'une fille avec sa mère avait envahi Claire. Elle recevait enfin une réponse à une quête indéfinie qu'elle portait en son cœur depuis longtemps. Et pour elle seule ! Une réponse qui pourrait donner droit à l'éternité de sa mère sur terre.

Ce moment marquant dans la vie de Claire assurerait ses pas dans la suite des choses. Épisode, dans son existence, à marquer d'une pierre blanche embaumant du bouquet fleuri de sa mère. Claire huma son parfum. Le parfum de la quintessence maternelle.

Submergée d'une infinie tendresse, Claire tira sa chaise près de celle de sa mère et lui tint la main. En parfaite communion, leurs esprits se perdirent dans le vaste espace. L'infini n'avait jamais été aussi présent. Mère et fille rêvasèrent jusqu'au départ de Claire. Quand l'heure sonna, une fille quittait, sur la pointe des pieds, sa mère en état de transcendance.

Ainsi, la mère continua de se bercer en s'attardant à la lisière du bois. Elle aimait bien l'orée du bois. Avec le crépuscule qui venait tôt à l'automne, le soleil se coucherait en elle également. Tirerait-elle ses rideaux jusqu'aux prochaines aurores, ou à jamais sur sa vie ?

Une heure plus tard, on vint la chercher :

— Votre souper est servi, madame Flavie.

— Vous êtes bien bonne.

La préposée l'aida à revenir à son cabaret déposé sur la table à roulettes près de son lit.

D'autres jours passèrent et des pensées plus subtiles encore transfiguraient Flavie. Elle parlait peu maintenant,

les choses n'avaient plus besoin de se dire, si ce n'était celles de la reconnaissance à exprimer : merci, au revoir, bonne nuit. Le reste n'avait plus besoin de sortir de sa bouche. Cela débordait de sa personne, comme une traînée de lumière. Ça se voyait pour certaines, se sentait pour d'autres.

Le lendemain, aussitôt sa toilette terminée, on lui tint de nouveau le bras jusqu'à sa chaise près de la fenêtre. Dehors, il faisait gris, ce matin-là, mais la lumière de ce jour nouveau brilla de ses mille feux. Il y avait toujours tant de place où vagabonder, s'attarder, s'immobiliser. Que d'exister dans cet espace infini s'offrant à ses yeux, s'ouvrant à sa vue.

Flavie avait atteint le stade de la contemplation. En son for intérieur, attitude du yogi, jambes croisées, paumes offertes à la beauté. Devant elle, des fleurs de lotus tournoyaient sur l'eau. Flavie cessa de prier. Elle n'en avait plus besoin. Pourquoi dire des mots quand tout allait de soi, quand tout se disait tout seul, quand tout son corps frôlait l'extase au quotidien. Flavie ne parla plus que des yeux. Même ses mercis s'exprimèrent désormais à travers eux. On n'avait qu'à lire son regard.

Pendant plusieurs semaines encore, Flavie vint chercher sa vie au bord de la fenêtre. Malgré son affaiblissement, le dos de plus en plus arqué, l'espace s'emparait d'elle avec ses mystères infinis, et Flavie croissait avec lui. Chaque fois, elle avait l'impression que son œil, que son regard s'enfonçait d'un cran additionnel dans le lointain où toute la beauté du temps lui était révélée. Jusqu'où irait-elle ? Puis, elle sonna sa clochette pour qu'on vienne la soutenir jusqu'à son lit.

Un matin, voyant les autres chambrettes vides, le docteur tenta de l'encourager :

— On y est presque.

Flavie le regarda d'un œil limpide, elle n'était plus dupe. Elle soupira pour la forme seulement tant son monde intérieur la comblait.

Malgré les traitements quotidiens, son corps s'affaiblissait. Son sang pâlisait comme s'il se dirigeait véritablement vers l'état de plasma. Plasma! N'était-ce pas la matière première des étoiles? Flavie, un substrat d'étoile, brillant au firmament du cœur.

Un jour, elle dut rester couchée. La nouvelle se répandit que madame Flavie était désormais prisonnière de son lit.

Des alentours de l'Hôtel-Dieu, on vint lui rendre visite. Que cinq milles à parcourir entre la ville et Saint-Basile, la chose demeurait encore pensable pour les dames de la charité du Petit-Sault. Quant aux auxiliaires de Saint-Hilaire, elles ne purent se permettre de couvrir la distance de plus de dix milles. Par contre, elles assistèrent à la messe du matin et elles tinrent ouvert, la semaine durant, le comptoir des pauvres que madame Flavie avait mis sur pied autrefois. Vers cinq heures du soir se présentait timidement à la porte de l'hospice une dame d'une pauvreté qui ne faisait aucun doute. C'était une des mères des trois familles isolées de la route principale à Saint-Hilaire à qui Flavie donnait autrefois ses surplus. Elle avait fait le trajet à pied depuis tôt le matin.

Qu'aurait fait monsieur Schaeffer s'il avait encore été de ce monde? Il aurait certainement allumé sa menorah. Pour madame Fleury, qui avait pris la peine de quêter pour lui quand sa maison avait été la proie des flammes, il n'aurait pas regardé à la dépense.

Trois de ses sœurs, demeurant avant Grand-Sault, se présentèrent à son chevet. Leur frère aîné, Maxime, vint les prendre en charrette. William et Benoît, eux, travail-

lant maintenant à Nashua, au New Hampshire, où Flavie était née, iraient faire une prière à l'église même de son baptême, à l'heure dite du *Dies irae, dies illa*. Penchées vers elles, ses sœurs, les yeux ras d'eau, caressèrent ses cheveux.

— Tu sais, papa et maman attendent leur fille aînée à la porte du ciel, c'est assuré. Et le beau Ubald aussi. Et notre petite sœur Éveline ? Tu te rappelles comme elle aimait parler aux roches, et comme elle t'aimait. L'inukshuk qu'elle t'avait fait comme cadeau de noces doit sûrement annoncer la porte du paradis. Va en paix, grande sœur, murmuraient-elles d'une même voix.

Contre toute attente, Flavie ouvrit les paupières. Saisies par ce regard d'une hallucinante présence, ses trois sœurs se redressèrent !

— Regardez, regardez, elle ouvre les yeux !

Tous se penchèrent sur le regard pénétrant de la mourante.

— Flavie, Flavie, comme tu es belle !

— Elle a l'air d'une image pieuse !

Le décès imminent de leur aînée ne se pouvait pas. Elle avait des yeux qui ne se perdraient pas dans la mort. Deux yeux pers qui n'avaient pas terminé leur parcours sur terre. Impensable de le dire, mais leur sœur mourrait comme si elle n'allait pas mourir. Plutôt comme si elle allait vivre, comme si ses yeux s'ouvriraient sur de nouvelles aurores.

Pendant ce temps, Maxime, tenant à deux mains sa casquette sur sa poitrine, avait tendu le cou. Quand il aperçut l'insondable regard de sa sœur, il s'agenouilla. Tout le monde le suivit dans un bruissement général.

— Notre Père qui êtes aux cieux...

Quelque temps plus tard, ses sœurs, retirées au fond de la pièce, se partageaient discrètement leurs réflexions :

« Non, mais j'en reviens pas de ses yeux, on dirait qu'ils ont pas fini de vivre. »

« Moi, j'en ai vu déjà plusieurs trépasser et je vous jure que ce n'est pas ce que j'ai vu... »

« Elle est tellement paisible. »

De leur côté, Zielle et Célanie, amies d'enfance de Flavie, surprises par une grossesse tardive, n'avaient osé entreprendre la route à partir des collines escarpées de Saint-Marcel. Elles avaient confié leur message d'affection à Maxime également.

Malgré sa timidité, Mathilde, la sœur de Benjamin, avait réussi à se trouver une bonne âme pour l'amener du Petit-Sault à Saint-Basile. Les frères de Benjamin, habitant dans les environs, réservaient leur présence pour la cérémonie funèbre à Saint-Hilaire. Bien entendu, Elzéar, l'aîné de la famille, ne ferait pas la longue route à partir de Kedgwick. Ce portage où le mari de la mourante, à bord du camion du *bootlegger*, avait perdu la tête.

Quand le pasteur de Saint-Hilaire vint administrer l'extrême-onction à sa paroissienne, il demanda au Seigneur de lui pardonner son orgueil. Ce grand orgueil qu'il avait toujours déploré chez elle ! Flavie garda les yeux fermés, il s'agissait désormais d'une affaire entre elle et son Dieu.

Avec le déclin du jour, la respiration de l'agonisante devint irrégulière. De saccadée, elle passait à superficielle pour revenir à de nouvelles trépidations. Quelques bougies brûlaient sur la table de nuit. On aurait dit qu'elles peinaient à éclairer la chambrette.

Tout à coup, un courant d'air fit voler les pans du rideau et vaciller les chandelles. La mourante prit une longue respiration. Elle soupira de nouveau, un souffle qui

fila faiblement, comme avant de s'arrêter... Était-ce la fin ou une pause sur la portée d'une vie hors du commun ?

Tous avaient détourné la tête vers l'ombre dépenaillée qui venait de soulever la fenêtre. L'individu s'empressait de passer une jambe puis l'autre à travers le carreau, bousculant un vieux couvre-chef qui s'enfonça jusqu'aux oreilles. Autour du large rebord en gondole, des épis crasseux de longs cheveux blancs dissimulaient la majeure partie de son visage. « Un pauvre d'entre les pauvres ! Mon Dieu ! » Le demi-cercle s'écarta sur le passage de l'homme en hail-lons qui, sans hésiter, se pressait vers le lit.

« Sûrement quelqu'un des colonies ! » pensait-on. Il n'y avait pas plus miséreux que ces gens auxquels l'agonisante apportait du secours autrefois.

Dans la pénombre, les enfants continuaient de fouiller du regard ce guenilleux. « Qui de là-bas pouvait bien venir rendre hommage à leur mère ? » Quand il les doubla, un étrange frisson les parcourut. Les bras de la petite Léontine se tendirent aussitôt vers l'homme qui frôla sa chevelure de la main. Au chevet de l'agonisante, le loqueteux s'immobilisa. Il prit tendrement la main entrouverte sur le bord du lit. Flavie tressaillit.

— Benjamin !

Elle ouvrit les yeux sur un regard qui illumina toute la pièce. Un regard qui ne se tarirait plus ! Qui veillerait.

Dans une immense tendresse, Flavie s'éteignit les yeux grands ouverts sur sa descendance en pays de Madawaska.

À la une de l'hebdomadaire du Petit-Sault :

Deux aveugles ont recouvré la vue, grâce au don de madame Flavie Plourde.

Dimanche soir, l'Institut national canadien pour les aveugles recevait un appel téléphonique lui apprenant la nouvelle que madame Flavie Plourde était décédée et avait légué ses yeux à la Banque d'yeux de l'Institut. Le don fut transporté à Fredericton et placé à bord d'un avion pour Toronto. Quarante-huit heures plus tard, deux aveugles recouvrirent la vue.

Avec déférence, ses enfants célébrèrent la beauté de son chant du cygne. Ils portaient aux nues cette mère au quotidien débordant de vaillance et de débrouillardise à nulle autre pareille. On se souvenait de la rapidité de ses aiguilles autour de longues mitaines qui montaient jusqu'aux coudes, de sa grande cuiller en bois qui serpentait dans les hautes marmites bouillantes, de ses tartes aux raisins primées, de ses dessins bleus appliqués à l'éponge sur le plancher orange de la salle à manger, de ses matelas éclipçant la pailleasse, cet avant-gardisme fabriqué à tour de bras, et de l'ineffable don de sa personne dans le service aux autres. On disait d'elle qu'elle avait deux cœurs. Jamais, en 50 ans, une rencontre familiale n'eut lieu, sans que le nom de leur mère Flavie ne se glisse dans la conversation.

Alors que Claire, au début du 21^e siècle, s'apprêtait à casser maison, elle tomba, un jour, sur la rubrique du journal d'autrefois qui se rappela vivement à sa mémoire. Sous l'emprise de ses souvenirs, Claire vint écraser ses larmes dans son fauteuil. À un grand rassemblement familial, l'affaire fut évoquée devant sa descendance, subjuguée par cette épiphanie.

« Ses yeux vivaient-ils encore sur cette terre? Vivaient-ils ailleurs qu'en eux? Vivaient-ils au-delà de leur cœur? »

Une telle grandeur d'âme appelait au recueillement.
C'est dans un parfait silence qu'on leva les verres à la
mémoire d'une aïeule magnanime, Flavie Plourde, qui, au
siècle passé, tirait sa révérence avec la plus grande noblesse.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	9
Chapitre 1 – Au fil de la jeunesse.....	11
Chapitre 2 – Patience et longueur de temps	39
Chapitre 3 – Les rubans des rubans.....	57
Chapitre 4 – Rhapsodies madawaskaïennes.....	83
Chapitre 5 – La déroute	107
Chapitre 6 – Tant bien que mal	139
Chapitre 7 – Les plateaux de la balance	163
Chapitre 8 – Le Petit-Sault	191
Chapitre 9 – Suites en mineur	219
Chapitre 10 – Le retour.....	237
Chapitre 11 – La terrible fête	267
Chapitre 12 – L'autre ferme	293
Chapitre 13 – L'Hôtel-Dieu	321
Chapitre 14 – Sortilèges	345
Chapitre 15 – Une vie à son automne	365
Chapitre 16 – L'archet du vent	391

VOIX NARRATIVES

Collection dirigée par Marie-Anne Blaquièrre

- BÉLANGER, Gaétan. *Le jeu ultime*, 2001. Épuisé.
- BÉRUBÉ, Sophie. *Car la nuit est longue*, 2015.
- BLAQUIÈRE, Nathalie. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*, 2013.
- BOULÉ, Claire. *Sortir du cadre*, 2010.
- BRUNET, Jacques. *Messe grise ou La fesse cachée du Bon Dieu*, 2000.
- BRUNET, Jacques. *Ab...sh*t ! Agaceries*, 1996. Épuisé.
- CANCIANI, Katia. *178 secondes*, 2009.
- CANCIANI, Katia. *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, 2006. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CHICOINE, Francine. *Carnets du minuscule*, 2005.
- CHRISTENSEN, Andrée. *La mémoire de l'aile*, 2010.
- CHRISTENSEN, Andrée. *Depuis toujours, j'entendais la mer*, 2007. Épuisé (réédité en Format Poche).
- COUTURIER, Anne-Marie. *Dans le regard de Flavie Plourde*, 2017.
- COUTURIER, Anne-Marie. *Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak*, 2012.
- COUTURIER, Anne-Marie. *L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France*, 2008.
- COUTURIER, Gracia. *L'ombre de Chacal*, 2016.
- COUTURIER, Gracia. *Chacal, mon frère*, 2010. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CRÉPEAU, Pierre. *Madame Iris et autres dérives de la raison*, 2007.
- CRÉPEAU, Pierre et Mgr Aloys BIGIRUMWAMI, *Paroles du soir. Contes du Rwanda*, 2000. Épuisé.
- CRÉPEAU, Pierre. *Kami. Mémoires d'une bergère teutonne*, 1999. Épuisé.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Fantômier*, 2005.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les soleils incendiés*, 2004.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, 2^e éd., 2003.

DONOVAN, Marie-Andrée. *L'harmonica*, 2000.

DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, 1999. Épuisé.

DONOVAN, Marie-Andrée. *L'envers de toi*, 1997.

DONOVAN, Marie-Andrée. *Nouvelles volantes*, 1994. Épuisé.

DUBOIS, Gilles. *L'homme aux yeux de loup*, 2005.

DUCASSE, Claudine. *Cloître d'octobre*, 2005.

DUHAIME, André. *Pour quelques rêves*, 1995. Épuisé.

FAUQUET, Ginette. *La chaîne d'alliance*, en coédition avec les Éditions La Vouivre (France), 2004.

FLAMAND, Jacques. *Mezzo tinto*, 2001. Épuisé.

FLUTSZTEJN-GRUDA, Ilona. *L'aïeule*, 2004.

FORAND, Claude. *R.I.P. Histoires mourantes*, 2009.

FORAND, Claude. *Ainsi parle le Saigneur*, 2006.

GAGNON, Suzanne. *Passeport rouge*, 2009.

GRAVEL, Claudette. *Fruits de la passion*, 2002.

HARBEC, Hélène. *Chambre 503*, 2009. Épuisé (réédité en Format Poche).

HAUY, Monique. *C'est fou ce que les gens peuvent perdre*, 2007.

HENRIE, Maurice. *Petites pierres blanches*, 2012.

JACK, Marie. *Mariana et Milcza*, 2015.

JACQUOT, Martine L. *Les oiseaux de nuit finissent aussi par s'endormir*, 2014.

JEANSONNE, Lorraine M. M. *L'occasion rêvée... Cette course de chevaux sur le lac Témiscamingue*, 2001. Épuisé.

L'ALLIER, Louis. *Nikolaos, le copiste*, 2016.

LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les escaliers*, 2015.

LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les fossoyeurs*, 2010.

LAMONTAGNE, André. *Le tribunal parallèle*, 2006.

LANDRY, Jacqueline. *Terreur dans le Downtown Eastside. Le cri du West Coast Express*, 2013.

LEPAGE, Françoise. *Soudain l'étrangeté*, 2010.

LÉVESQUE, Geneviève. *La maison habitée*, 2014.

- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Celle qui reste*, 2011.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Dans la tourmente afghane*, 2009.
- MARCHILDON, Daniel. *Le sortilège de Louisbourg*, 2014.
- MARCHILDON, Daniel. *L'eau de vie (Uisge beatha)*, 2008. Épuisé (réédité en Format Poche).
- MARTIN, Marie-Josée. *Un jour, ils entendront mes silences*, 2012.
- MAZIGH, Monia. *Du pain et du jasmin*, 2015.
- MUIR, Michel. *Carnets intimes. 1993-1994*, 1995. Épuisé.
- OLSEN, Karen. *La bonne de Chagall*, 2017.
- PIUZE, Simone. *La femme-homme*, 2006.
- RESCH, Aurélie. *Pars, Ntangu !*, 2011.
- RESCH, Aurélie. *La dernière allumette*, 2011.
- RICHARD, Martine. *Les sept vies de François Olivier*, 2006.
- ROBITAILLE, Patrice. *Le cartel des volcans*, 2013.
- ROSSIGNOL, Dany. *Impostures. Le journal de Boris*, 2007.
- ROSSIGNOL, Dany. *L'angélus*, 2004.
- THÉRIAULT, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*, 2012.
- TREMBLAY, Micheline. *La fille du concierge*, 2008.
- TREMBLAY, Rose-Hélène. *Les trois sœurs*, 2012.
- VICKERS, Nancy. *Maldoror*, 2016.
- VICKERS, Nancy. *La petite vieille aux poupées*, 2002.
- YOUNES, Mila. *Nomade*, 2008.
- YOUNES, Mila. *Ma mère, ma fille, ma sœur*, 2003.

Imprimé sur papier Enviro^{MC} 100
Contient 100 % de fibres postconsommation certifiées FSC®
Certifié ÉcoLogo, Procédé sans chlore et FSC® Recyclé
Fabriqué à partir d'énergie biogaz

Carton couverture 30 % de fibres postconsommation
Certifié FSC®
Fabriqué à l'aide d'énergie renouvelable
sans chlore élémentaire, sans acide

Photographie de l'auteure : Gilles Roux
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Frédélin Leroux

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2017
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA



Couverture :

Lillias Torrance Newton

Martha, 1938?

Huile sur toile, 76,7 x 61,4 cm

Collection du Musée national des beaux-arts
du Québec (1940.13)

© Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa

Crédit photo : MNBAQ, Idra Labrie

Après avoir fait connaître l'incroyable histoire de son ancêtre et de sa lignée, dans *L'étonnant destin de René Plourde* et *Le clan Plourde*, Anne-Marie Couturier raconte celle de Flavie, fière descendante du pionnier René.

Née au début du siècle dernier dans le New Hampshire, Flavie Plourde va passer sa vie au Madawaska. Aînée d'une famille nombreuse, elle devient rapidement le bras droit de ses parents. À cinq ans, elle pétrit déjà le pain. L'école ne sera pas pour elle, ou si peu. En 1918, elle se marie avec Benjamin, son ami d'enfance, et va s'établir avec lui chez sa mère, dite Mémé, pour s'occuper d'elle et de la ferme. Les relations entre Flavie et sa belle-mère acariâtre s'avèrent pour le moins difficiles. Bientôt, la situation deviendra intolérable et Flavie devra faire des choix douloureux pour elle et ses nombreux enfants.

À travers le portrait de Flavie, Anne-Marie Couturier rend hommage à toutes ces femmes de caractère qui ont bravé les difficultés de la première moitié du xx^e siècle et vécu les premiers balbutiements du féminisme qui ont mené notamment à l'obtention du droit de vote.

Née dans la région du Madawaska, Anne-Marie Couturier vit à Trois-Rivières depuis de nombreuses années. Son premier roman, *L'étonnant destin de René Plourde : pionnier de la Nouvelle-France*, lui a valu le prix France-Acadie 2009. Le succès qu'a connu ce livre lui a donné l'envie d'en faire une trilogie que *Dans le regard de Flavie Plourde* vient compléter.

